

REPUBLICQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE

--o0o--

MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

UNIVERSITE MOULOUD MAMMERY
TIZI-OUZOU

T. MOGGTA

FACULTE DES LETTRES
ET DES SCIENCES HUMAINES

قسم الأبحاث
والمذكرات

DEPARTEMENT DE LANGUE ET CULTURE AMAZIGHES

ALTERNANCE DE LANGUES DANS UNE ZONE URBAINE DE TIZI-OUZOU

ARABE DE TIZI-OUZOU / KABYLE / FRANÇAIS

(le cas du quartier dit "la Haute-Ville")

MEMOIRE

de Magister en Linguistique

Volume I

Soutenu par :

Ghalia KEBBAS



Devant le jury composé de :

Noura TIGZIRI ; Maître de Conférences ; Université Mouloud MAMMERY, Tizi-Ouzou ;
Présidente.

Abderrezak DOURARI ; Maître de Conférences ; Université d'Alger ; **Rapporteur.**

Mohamed YAHIATENE ; Maître de Conférences, Université d'Alger ; **Examineur.**

Tahar ZABOOT, Docteur/chargé de cours ; Université Mouloud MAMMERY, Tizi-Ouzou ;

Examineur.

Inventorié

Sous le n°.....

Année universitaire 2001/2002

Remerciements

J'adresse mes plus vifs remerciements à Monsieur A. DOURARI pour la patience avec laquelle il a dirigé ce mémoire.

Je souhaite exprimer, ici, ma profonde et sincère reconnaissance à Monsieur R. KAHLOUCHE pour les précieux conseils qu'il m'a donnés

Je remercie Monsieur F. LAROUSSE et Madame J. M. LABEE pour l'aide qu'ils m'ont apportée lors de mes recherches bibliographiques.

Je tiens à remercier, aussi, tous mes informateurs qui ont bien voulu m'accueillir dans leurs foyers ou dans leurs bureaux et de m'avoir permis de travailler sur leurs réalisations linguistiques.

J'adresse, également, toute ma gratitude à mes enseignants qui m'ont toujours encouragé et sans qui, je ne saurais pas y arriver et ce, depuis le primaire à ce jour.
A : M^{me} AKIF, M. BOUHANIK, M. MHENI, M. YAHIA TENE et M. NABTI,
à tous, je vous dis merci de croire en moi.

Je tiens, enfin, à exprimer toute ma sympathie et ma reconnaissance à tous ceux et toutes celles qui m'ont encouragés - de loin ou de près, de ma famille, de mes ami(e)s ou de mes connaissances - durant l'élaboration de ce mémoire (en l'occurrence Malika, Nassima, Nacéra, Bélaïd, Rabah et les agents du CADASTRE et des archives de l'A.P.C de Tizi-Ouzou ainsi que ceux de la DUCH de la Wilaya de Tizi-Ouzou.

Dédicace

Au symbole de la patience : *ma mère*

Au symbole de la persévérance : *mon père*

Au symbole de la générosité : *Yvonne*

A la mémoire de mes ami(e)s :

IRNATENE Baya et TCHATCHI Mohend

Sommaire

SOMMAIRE	A
REMERCIEMENTS	2
DEDICACE	3
ABREVIATIONS ET SYMBOLES	4
INTRODUCTION	6
PREMIERE PARTIE	
<i>Aspects théoriques et méthodologiques et l'alternance arabe de Tizi-Ouzou/kabyle/français à la Haute-Ville de Tizi-Ouzou</i>	12
CHAPITRE I	
<i>Mise en place des outils théoriques et méthodologiques</i>	13
I- 1- Alternance de langues et théories sociolinguistiques	14
I- 2- Alternance de langues et approches linguistiques	28
I- 3- Alternance de langues et autres phénomènes de contact de langues	31
I- 3- 1- L'alternance de langues et l'emprunt	32
I- 3- 2- Alternance de langues, interférence et mélange de langues	39
CHAPITRE II	
<i>Contact de langues arabe de Tizi-Ouzou, kabyle et français à la Haute-Ville de Tizi-Ouzou</i>	48
II- 1- Présentation géographique de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou	49
II- 2- Origine du contact des langues arabe dialectal, kabyle et français	51
II- 3- Qu'appelle-t-on « Zdimuḥ » ?	58
II-3- 1- plan épilinguistique:	59

II- 3- 2- Au plan linguistique -----	64
--------------------------------------	----

CHAPITRE III

<i>Présentation de corpus</i> -----	67
-------------------------------------	----

III- 1- Population choisie pour notre étude -----	68
---------------------------------------------------	----

III- 2- Les informateurs et leurs variables sociologiques -----	72
-----------------------------------------------------------------	----

III- 2- 1- Les informateurs-----	72
----------------------------------	----

III- 2- 2- Les variables sociologiques des informateurs -----	73
---------------------------------------------------------------	----

III- 3- Conditions de recueil de corpus -----	77
-----------------------------------------------	----

III- 3- 1- Articulation des enregistrements -----	77
---------------------------------------------------	----

III- 3- 3- Les entretiens -----	83
---------------------------------	----

III- 4- Lieux d'enregistrement -----	85
--------------------------------------	----

III- 5- Transcription du corpus -----	89
---------------------------------------	----

DEUXIEME PARTIE

<i>Alternance de langues arabe de Tizi-Ouzou/ kabyle / français dans de parler de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou et Analyse du corpus</i> -----	90
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

CHAPITRE I

<i>Alternance de langues arabe de Tizi-Ouzou /kabyle/français et facteurs sociolinguistiques</i> -----	91
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

I- 1- Les interlocuteurs : -----	92
----------------------------------	----

I – 2 – langue(s) des interlocuteurs -----	109
--------------------------------------------	-----

I – 3 Thèmes de conversation -----	123
------------------------------------	-----

I – 4 Les lieux de conversations -----	146
----------------------------------------	-----

5- Conclusion -----	151
---------------------	-----

CHAPITRE II

<i>Alternance situationnelle et alternance conversationnelle arabe de Tizi-Ouzou /kabyle/français / Les facteurs linguistiques et l'alternance AT/K/F</i> -----	155
II- 1- Le verbe « dire » -----	156
II- 2- Les expressions idiomatiques -----	171
III- 3- Alternance répétitive -----	183
II- 3- 1- Les monèmes fonctionnels -----	184
II- 3- 2- Les pronoms personnels -----	194
II- 3- 3- Les déictiques -----	201
II- 4 – Conclusion -----	213

CHAPITRE III

<i>Comportement épilinguistique et alternance de langues arabe de Tizi-Ouzou/kabyle/français</i> -----	218
III- 1- Alternance de langues et malaise identitaire -----	219
III- 2- l'alternance de langue symbole d'urbanité -----	241
III- 3- Conclusion -----	258

CONCLUSION GENERALE -----	264
----------------------------------	-----

BIBLIOGRAPHIE -----	274
----------------------------	-----

ANNEXES/CORPUS -----	287
-----------------------------	-----

RESUME -----	a
---------------------	---

AGZUL S TMAZITT -----	i
------------------------------	---

RESUME EN ARABE -----	i
------------------------------	---

Abréviations et symboles

I- Tableau des symboles de translittération utilisés dans cette étude :

Liste des symboles utilisés (translittération)	Valeur phonétique : alphabet phonétique international (A. P. I.)	Liste des symboles utilisés (translittération)	Valeur phonétique : alphabet phonétique international (A. P. I.)
a	[æ]	d ^z	[dz]
e	[ɛ]	t	[ts]
i	[i]	ǰ	[dʒ]
é	[e]	č	[tʃ]
u	[u]	ǰ	[ʒ]
b	[b]	c	[ʃ]
p	[p]	l	[l]
p ^w		l	[l]
b ^w		g	[g]
m	[m]	g	[g]
w	[w]	k	[k]
<u>b</u>		<u>k</u>	
v	[v]	gw	
f	[f]	g ^w	
t	[t]	k ^w	
d	[d]	<u>k</u> ^w	
<u>t</u>	[θ]	y	[j]
<u>d</u>	[ð]	γ	[ǰ] / [ʁ] (en français)
<u>d</u>	[ð]	x	[x]
t	[t]	q	[q]
n	[n]	γ ^w	
r	[r]	x ^w	
ř	[R]	q ^w	
z	[z]	h	[h̃]
z	[z]	h	[h]
s	[s]	ε	[ɛ]
š	[ʃ]	gn	[ŋ]
bb	[bb]	ll	[ll]
pp	[pp]	!!	
bb ^w		gg	[gg]
pp ^w		gg	[gg]
dd	[dd]	kk	[kk]
tt	[tt]	<u>kk</u>	[kk]
đđ	[đđ]	gg ^w	
tt	[tt]	gg ^w	
nn	[nn]	kk ^w	
mm	[mm]	<u>kk</u> ^w	
řř	[RR]	yy	[yy]
zz	[zz]	ŸŸ	[ʁʁ]

zẓ	[zẓ]	xx	[xx]
ss	[ss]	qq	[qq]
ʃʃ	[ʃʃ]	ʎʎ ^w	
dd ^z	[ddz]	xx ^w	
ṭṭ	[ṭṭs]	qq ^w	
g̣g̣	[dʒ dʒ]	ḥḥ	[ḥḥ]
ʃ̣ʃ̣	[tʃ[tʃ]	hh	[hh]
cc	[ʃʃ]		

Rf. : Le point souscrit exprime l'emphase.

Le dédoublement exprime la tension des consonnes.

Le « w » (en exposant) additionné à une consonne exprime la labio-vélarisation.

Le trait souscrit sous chaque consonne exprime la spirantisation.

II- Liste des abréviations et symboles

CI : cassette une .

CV : cassette cinq.

CII : cassette deux.

CVI : cassette six.

CIII : cassette trois.

CVII : cassette sept.

CIV : cassette quatre .

L. : ligne.

p. : page.

La translittération en normale : les énoncés en arabe tizi-ouzien.

La translittération en *italique* : les énoncés en *kabyle*.

La translittération en **gras**: les énoncés en **français**.

AT : arabe de Tizi-Ouzou/arabe tizi-ouzien.

K : kabyle.

F : français.

/.../ pause entre les énoncés.

* : énoncé utilisé dans l'étude.

Exp. : exemple.

Les consonnes entre parenthèses : (M), (N), (S), ... représentent les initiales des prénoms de nos informateurs.

Introduction

Introduction

Le thème que nous nous proposons d'aborder dans le cadre de ce mémoire, exprime la complexité de la situation sociolinguistique que connaît une zone urbaine de Kabylie: la Haute-Ville de Tizi-Ouzou. Autrement dit, nous tenterons d'analyser le phénomène de communication en situation plurilingue. Celui-ci apparaît dans les pratiques langagières des locuteurs de ce quartier.

Nous avons choisi, pour la réalisation de ce travail, certaines théories sociolinguistiques et linguistiques. Nous avons également limité notre terrain de recherche à l'un des quartiers les plus anciens de la ville de Tizi-Ouzou connu sous le nom - en français- de la Haute-Ville ou - en arabe de Tizi-Ouzou- ddeçra¹.

Nous avons choisi ce terrain de recherche car il est constitué d'un groupe social qui parle un arabe spécifique, groupe qui nous est plus ou moins familier (certains membres de notre famille ont vécu à la Haute-Ville).

Il s'agit d'un parler arabe qui s'exerce dans une aire dialectale kabylophone et qui est quelque peu dévalorisé par certains ruraux kabylophones se voulant «puristes». Ces derniers n'hésitent pas à railler le parler des habitants de ce quartier; que de fois ne les a-t-on pas entendu répéter d'un ton moqueur : « wagi d azdimuḥ » (celui-ci est un «zdimuḥ»²) en les identifiant à leur pratique langagière et vice versa.

Par ailleurs, les locuteurs de ce quartier se disent citoyens et tentent, à leur tour, à travers leur usage linguistique, de se valoriser face aux ruraux kabylophones.

Dans cette perspective, nous avons abordé le problème de l'alternance de langues arabe de Tizi-Ouzou/kabyle/français en faisant référence aux travaux de J. FISHMAN dont

¹ ddeçra : signifie village.

² Nous expliquerons ce terme dans le deuxième point du deuxième chapitre de la première partie de cette étude.

l'objectif est de vérifier l'importance de la composante communicative (qui parle ? quelle langue ? à qui ? de quoi ? quand ?) dans le changement de langues de nos locuteurs ; référence que nous complétons avec celle de J. J. GUMPERZ.

Nous serons également amené à tenter d'expliquer, à travers des attitudes linguistiques, le rapport du comportement épilinguistique des «Haute-villiens» et leur usage alternatif de l'arabe tizi-ouzien, du kabyle et du français.

Par ailleurs, nous nous intéresserons à certains éléments grammaticaux qui sont à l'origine du déclenchement de l'alternance au niveau bilingue (arabe tizi-ouzien/kabyle et/ou arabe tizi-ouzien/français) et/ou au niveau plurilingue (arabe tizi-ouzien/kabyle/français et/ou arabe tizi-ouzien/français/kabyle).

Notre analyse portera sur une partie d'un corpus de sept heures d'enregistrement audio recueilli auprès des locuteurs de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou. Pour avoir des réalisations linguistiques spontanées, nous avons utilisé différentes techniques d'enregistrement : à découvert, pirate et à l'aide de complices. Nous avons tenu compte –conformément aux instruments théoriques et méthodologiques- de diverses variables sociolinguistiques : l'interlocuteur, la langue de l'interlocuteur, le thème et le lieu de conversation avec comme constante, le(s) locuteur(s).

Cette diversité théorique et méthodologique peut s'appliquer, de notre point de vue, à la réalité sociolinguistique que vivent les habitants de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou. Cette réalité suscite un certain nombre d'interrogations auxquelles nous nous proposons d'apporter des éléments de réponses :

- ❖ Quelles sont les dimensions qui ont favorisé la complexité linguistique de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou ?

- ❖ Comment les locuteurs de ce quartier arrivent-ils à gérer cette complexité linguistique (arabe tizi-ouzien/kabyle/français) dans leurs pratiques langagières ? Autrement dit, comment arrivent-ils à pratiquer ces trois systèmes linguistiques dans leur communication ?
- ❖ Le recours des locuteurs de la Haute-Ville au phénomène de l'alternance de langues est-il une contrainte imposée par des facteurs extra-linguistiques (notamment sociolinguistiques) ou un choix ? En d'autres termes, quels sont les facteurs qui déclenchent l'alternance entre l'arabe de Tizi-Ouzou, le kabyle et le français : sont - ce les facteurs sociolinguistiques et/ou linguistiques ?

Les éléments de réponses suivants constituent nos hypothèses de base, hypothèses que ce travail se propose de vérifier :

- ❖ La complexité linguistique que vivent les Algériens en général et les locuteurs de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou en particulier est due à la coexistence de langues différentes par leur nature et par leur statut (domaine d'usage).
- ❖ La situation linguistique de la ville de Tizi-Ouzou n'est pas homogène. Il existe des locuteurs monolingues kabylophones essentiellement à la Basse-Ville (nouveaux quartiers de Tizi-Ouzou), des monolingues arabophones particulièrement à la Haute-Ville, des bilingues (arabe tizi-ouzien/kabyle, arabe tizi-ouzien/français ou kabyle/français) ou des trilingues (arabe tizi-ouzien/kabyle/français ou arabe tizi-ouzien/français/kabyle).
- ❖ Le parler arabe de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou représente la langue maternelle des anciens habitants de cette ville. Il est, malgré l'attitude dévalorisante des «puristes» kabylophones à son égard, d'où l'appellation « zdimuḥ », pratiqué dans les relations interpersonnelles aussi bien dans le domaine quotidien et intime que dans le domaine professionnel.

Afin de mener à bien ce travail nous l'articulerons en deux parties :

La première comportera trois chapitres.

Le premier chapitre sera consacré aux éléments théoriques relatifs aux théories sociolinguistique et linguistique. Nous y traiterons, sous ces aspects théoriques et méthodologiques, la définition de l'alternance de langues en la distinguant des autres phénomènes résultant du contact des langues en l'occurrence l'emprunt, l'interférence et le mélange de langues.

Le deuxième chapitre étudiera la situation sociolinguistique de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou. Nous traiterons, dans un premier temps, l'origine du contact des langues : l'arabe de Tizi-Ouzou, le kabyle et le français dans ce quartier et dans un second temps, la détermination de l'appellation péjorative «zdimuḥ» (parler de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou).

Le troisième chapitre portera sur la description de notre corpus. Nous y exposerons les critères qui ont présidé au choix du terrain d'enquête sociolinguistique à celui de la population et des variables sociologiques de nos informateurs. Nous y expliciterons les techniques de recueil du corpus.

La deuxième partie quant à elle, consacrera à l'analyse des données que nous avons recueillies auprès de nos informateurs, analyse que nous diviserons en trois chapitres.

Dans le premier chapitre, nous aborderons l'analyse de l'impact des facteurs sociolinguistiques, essentiellement ceux se rapportant aux éléments de la situation de communication, sur le changement linguistique des «Haute-villiens».

Dans le deuxième chapitre, nous examinerons l'influence des éléments linguistiques sur le passage de nos informateurs d'une langue à une autre.

Le troisième chapitre enfin, sera consacré à l'étude du comportement épilinguistique de nos locuteurs et de son rapport avec l'alternance de langues arabe de Tizi-Ouzou/kabyle/français.

1^{ère} Partie

Aspects théoriques et méthodologiques

et

Alternance de langues arabe de Tizi-

Ouzou/kabyle/français

Chapitre I

***Mise en place des outils théoriques et
méthodologiques***

CHAPITRE I

Mise en place des outils théoriques et méthodologiques

Ce chapitre est consacré à mettre en place certains outils méthodologiques qui serviront d'appui à l'analyse de notre corpus. Nous rendons compte de certains travaux qui ont abordé le phénomène de l'alternance de langues essentiellement ceux de J. FISHMAN et de J. J. GUMPERZ. Nous tenterons également de délimiter les frontières théoriques existant entre l'alternance de langues et certains phénomènes de contact linguistiques en l'occurrence l'emprunt, l'interférence et le mélange de langues.

I- 1- Alternance de langues et théories sociolinguistiques

La notion d'**alternance de langues** appelée à l'origine **code switching**¹ a fait l'objet de plusieurs recherches sociolinguistiques. Elle vient du verbe « alterner » qui signifie « exercer une fonction tour à tour, alternée, changée. »² Ce changement linguistique ou le passage d'une langue à une autre ou d'une variété linguistique à une autre constitue, chez certains linguistes, une stratégie³ langagière à laquelle les locuteurs font appel en situation de contact de langues lors de leurs échanges verbaux.

Ces recherches sociolinguistiques s'appuient, dans leurs fondements théoriques, sur la conception de la langue non pas comme un système linguistique fonctionnant indépendamment de l'individu ou comme un moyen de simple transmission linguistique d'où de communication, mais bien au contraire, comme un système à travers lequel un bilingue ou un plurilingue s'affirme en tant qu'individu et en tant que composante d'un groupe social

1 GARDNER-CHLOROS P., *Choix et alternance de langues à Strasbourg*, Thèse de Doctorat en psychologie, Université Louis Pasteur- Strasbourg I, 1985, p. 33

2 *Dictionnaire le Petit Larousse en couleurs*, Ed. Larousse, Paris, 1988, p.56.

3 Collectif, *Dictionnaire Des Sciences Du Langage*, Larousse, Paris, 1994, p. 30.

donné. En d'autres termes, ces recherches s'attachent à étudier la langue dans son contexte social.

Certains linguistes notamment J. FISHMAN renvoient ainsi, l'usage alternatif des langues ou des variétés de langues à différents facteurs extra-linguistiques en particulier aux relations de rôle existant entre participants à l'interaction et aux domaines d'usage de chacune des langues en contact, facteurs qui sont déterminés par l'environnement social et apparaissent à travers la situation de communication. Il écrit « Nous ne pouvons pas [...] perdre de vue qu'une certaine correspondance doit exister entre une variété et les propriétés de l'environnement social [...] »¹ Ce changement linguistique répond à la régularité de la situation sociale d'un groupe donné. D. LAFONTAINE souligne également que c'est « dans l'interaction [...] que se construit l'ordre social, à travers le processus dans lequel l'individu joue un rôle essentiel. »²

Le locuteur opère, lors de l'interaction, le choix de telle langue ou de telle variété de langue ou de telle autre en fonction des paramètres fondamentaux de la situation de communication représentée par J. FISHMAN dans « qui parle, quelle variété de quelle langue, quand, à propos de quoi et avec quels interlocuteurs. »³ Il s'agit, en d'autres termes, des interlocuteurs, de la/les langue(s) des interlocuteurs, du moment, du thème, et de l'endroit de la conversation. Les interlocuteurs sont influencés principalement par le type de relation qu'ils entretiennent les uns avec les autres. C'est un facteur qui a un impact considérable dans le changement de comportement linguistique des bilingues ou des plurilingues. A cet effet, J. FISHMAN note que « chacun des locuteurs, au sein d'une communauté linguistique déterminée – ou, plus

1 FISHMAN J., *Sociolinguistique*, Edition Labor, Bruxelles et Nathan, Paris, 1971, p. 58.

2 LAFONTAINE D., « Les théories et la linguistique de contact, méthode de recherche », *Sociolinguistica*, Tübingen, 1990, p. 10.

3 FISHMAN J., Op. cit., p. 18.

précisément dans un groupe déterminé au sein d'une communauté- doit discerner la sorte de relation existant entre les rôles respectifs [...] père - fils, homme- femme, professeur- élève, [...] employeur- employé, ami- ennemi [...] L'une des possibilités de se faire connaître leurs droits et devoirs réciproques consiste précisément à choisir la variété exacte qu'ils utiliseront pour se parler.»¹

En effet, ces relations entre les interlocuteurs définissent, lors des échanges linguistiques, des rôles des uns vis à vis des autres (le père envers le fils et vice versa, l'homme envers la femme, ...). Ils doivent, en conséquence, prendre en considération dans leurs choix linguistiques, les caractéristiques sociologiques des participants à la conversation, voire: l'âge (père - fils), le sexe (homme - femme), le statut professionnel (professeur - élève), le statut socio-économique (employeur - employé), les liens affectifs (ami- ennemi), ... Il importe également, dès lors que l'individu est un élément indissociable de son groupe social, de rendre compte des caractéristiques sociologiques ou subjectives de ce dernier rural- urbain ; prestigieux - non prestigieux ; etc.

En optant pour tel ou tel autre comportement linguistique, le locuteur estime donner à son interlocuteur une possibilité d'évaluer la situation interactionnelle à tous les niveaux : linguistique, social, culturel, subjectif, ... et de choisir en conséquence le comportement qui convient lorsqu'il deviendra à son tour locuteur. J. F. HAMERS et M. BLANC soulignent qu'« en situation de contact, selon que le locuteur perçoit son interlocuteur essentiellement comme membre d'un groupe ethnolinguistique ou comme un individu avec ses caractéristiques personnelles, le choix des stratégies de comportement langagier sera orienté

¹ FISHMAN J., Op. cit., pp. 58-59

dans le premier cas vers une adaptation aux caractéristiques d'appartenance de groupe, dans le second cas vers une adaptation aux caractéristiques personnelles de l'interlocuteur.»¹

Le locuteur tente, dans des situations bilingues ou plurilingues, d'adapter son choix linguistique à celui de son interlocuteur, tout en tenant compte de ses intérêts et de ses besoins lors de l'interaction. Ceux-ci peuvent être déterminés en fonction de la perception évaluative des motifs et des intentions des interlocuteurs des uns vis à vis des autres, du statut de chacun d'eux, des systèmes linguistiques disponibles aussi bien chez l'un que chez l'autre, des registres choisis lors de l'interaction².

En effet, l'adaptation linguistique représente pour un bilingue ou un plurilingue un compromis³ entre deux manières de s'exprimer, d'où l'apparition de deux formes de comportement linguistique : l'un convergent- cherchant à se rapprocher de l'interlocuteur- et l'autre divergeant- cherchant à s'éloigner de celui-ci – ces deux stratégies linguistiques peuvent être dues entre autres à la situation de communication et au processus de différenciation intergroupe⁴.

En outre, le recours des bilingues ou des plurilingues à l'alternance de langues dénote l'importance des rapports interpersonnels des sujets parlants intra et/ou extra- groupe, aux niveaux individuel et collectif. R. RINDLER- SCHJERVE note que « les modifications dans la sélection d'un code ne peuvent être analysées que sur base des règles de la communication. L'individu et la situation sociale dans laquelle il agit en constituent le point de départ [...]

1 HAMERS J. F. et. BLANC M., *Bilinguisme et bilingualité*, 2^{ème} édition, MADACA D., Bruxelles, 1983, p. 194.

2 MOUSSAOUI L., « Du langage des femmes en Algérie, quelques remarques sociolinguistiques », *Langage et littératures*, n° 3, OPU, Alger, 1988, p. 123.

3 GARDNER-CHLOROS P., 1985, Op. cit., p. 55.

4 HAMERS J. F. et. BLANC M., Op. cit., p. 194.

pour pouvoir interpréter les phénomènes linguistiques, le chercheur doit connaître parfaitement la culture propre au groupe.»¹

Le passage d'une langue à une autre doit répondre, en fait, à la régularité des rapports existant entre les variétés utilisées dans des conversations bilingues ou plurilingues et les fonctions qui leur sont attribuées dans un groupe donné. Ces variétés fonctionnellement différenciées sont ce que J. FISHMAN appelle « domaines linguistiques »² et C. FERGUSSON, « diglossie »³

J. FISHMAN. élabore une liaison entre le phénomène de l'alternance de langues, les rapports interpersonnels des sujets parlants et les domaines d'usage des variétés linguistiques en contact. Il considère ces domaines comme « des constructions sociologiques »⁴ déduites d'un système de normes et d'attentes socio- culturelles généralement fixes.

Pour expliciter sa théorie, J.FISHMAN se réfère aux travaux de C. FERGUSSON qui désigne, à travers le concept de diglossie, un rapport socialement hiérarchisé – en situation multilingue- entre deux variétés linguistiques de la même langue : l'une étant supérieure (high variety) et l'autre inférieure (low variety) ; la première représentant une langue prestigieuse et se manifestant dans des domaines formels, comme la religion, l'administration, l'enseignement,... la seconde, une variété moins prestigieuse se manifestant dans des domaines informels comme la vie quotidienne, familiale,...

L'identification d'une situation diglossique se réalise, d'après C. FERGUSSON, par le biais de la parenté entre les langues en contact.

Ce critère ne peut cependant pas être appliqué à toutes les situations multilingues. Il existe des sociétés qui utilisent, tel que précisent J. J. GUMPERZ. et J. FISHMAN, plusieurs systèmes

1 RINDLER- SCHJERVE R., Op. cit., p.10.

2 FISHMAN J., Op. cit., p. 65

3 Idem, p. 66

4 Idem, p. 65

linguistiques (langues, dialectes, registres,...) de la même famille linguistique ou nom et fonctionnellement différenciés¹.

En effet, les interlocuteurs sont contraints, en situation multilingue, de passer d'une variété linguistique à une autre tout en tenant compte, non seulement de leurs relations de rôles lors de l'interaction, mais également des registres d'usage de leur répertoire linguistique défini principalement par le lieu et le thème de la conversation. J.FISHMAN souligne que « les membres des communautés linguistiques diglossiques peuvent en arriver à des conceptions bien déterminées à propos de leurs variétés ou langues, précisément parce que ces variétés, - ou langues, - sont associées – en ce qui concerne le comportement et les attitudes, - à des domaines bien particuliers. La variété H est considérée comme le reflet de valeurs et de relations données au sein de la communauté linguistique, tandis que la variété L en reflète d'autres [...] les hautes valeurs culturelles auxquelles sont associées différentes variétés, tout comme les valeurs les plus intimes, les plus populaires auxquelles d'autres variétés correspondent, se déduisent toutes des normes qui conviennent au domaine et qui incluent des contacts verbaux caractéristiques . »²

Pour rendre compte, au niveau sociolinguistique, de l'imbrication des phénomènes de diglossie et de situation de communication J. FISHMAN cite certains exemples dont celui des Portoricains vivant à New York : « quand il s'agit de sujets intéressants la vie familiale, les Portoricains bilingues de New York- les parents comme les enfants- parlent surtout l'espagnol chez eux ; à l'école, ils emploient vraisemblablement l'anglais ».³

Nous remarquons, dans cet exemple, que les locuteurs portoricains choisissent l'espagnol ou l'anglais en raison des domaines sociolinguistiques que recouvrent ces deux systèmes

1 FISHMAN J., Op. cit., p.88.

2 Idem, p. 68.

3 Idem, p. 64.

linguistiques et les mettent en application en fonction des thèmes et des lieux des conversations. Autrement dit, l'usage de l'espagnol est lié aux thèmes familiaux et personnels (il est utilisé à la maison) ; quant à l'usage de l'anglais, il est lié au thème de l'enseignement, du savoir (il est utilisé à l'école). De ce fait, l'espagnol appartient au domaine informel tandis que l'anglais, au domaine formel.

En somme, nous pouvons rencontrer, dans une communauté linguistique donnée, plusieurs cas de diglossie : entre une langue officielle et sa variété parlée, entre deux variétés linguistiques différentes, entre ces variétés et une langue génétiquement différente ou entre cette dernière, la langue officielle et les variétés sus-mentionnées.

Et, dans le cadre de cette attitude, nous nous demanderons si la situation sociolinguistique de la Haute-ville de Tizi-Ouzou ne correspond pas à la théorie diglossique fergusonienne modifiée par J.FISHMAN.

Le terrain de recherche qui nous intéresse est caractérisé par une situation sociolinguistique spécifique. Les locuteurs du quartier de la Haute-ville (située dans une dialectal kabylophone) parlent l'arabe de Tizi-Ouzou. Celui-ci représente la langue maternelle des anciens habitants de cette ville. Parallèlement à cette variété d'arabe, les «Haute-villens» emploient le kabyle. Quant à l'arabe scolaire et au français, ils concernent les locuteurs lettrés et nous les retrouvons dans les domaines de l'enseignement, de l'administration et de la science.

Par ailleurs, nous constatons, dans le cas qui nous préoccupe, que l'arabe de Tizi-Ouzou s'apparente à l'arabe scolaire. Il existe, en revanche aussi, dans ce quartier, des usages linguistiques différents de l'arabe scolaire et de l'arabe de Tizi-Ouzou. Il s'agit du kabyle,

variété chamito-sémitique mais distincte de l'arabe et du français qui est génétiquement différent de l'arabe scolaire, de l'arabe de Tizi-Ouzou et du kabyle.

En outre, cette distinction au niveau de la parenté linguistique s'étend aux domaines fonctionnels de ces quatre systèmes linguistiques. L'arabe scolaire et le français ont en partage les domaines formels, ils forment dès lors, un bilinguisme arabe scolaire/français. En ce qui concerne l'arabe de Tizi-Ouzou et le kabyle, on les rencontre dans les domaines que nous qualifions de personnels et présentent des rapports diglossiques avec les langues du domaine formel comme suit : arabe scolaire/arabe de Tizi-Ouzou ; arabe scolaire/kabyle, français/arabe de Tizi-Ouzou et français/kabyle.

Une question primordiale convient d'être posée : quel est le rapport entre l'arabe de Tizi-Ouzou et le kabyle, s'agit-il, dans ce cas précis, de bilinguisme ou de diglossie ?

Pour tenter de répondre à cette question, nous nous référons à l'expérience des locuteurs de la Haute-Ville que nous côtoyons et à notre propre connaissance de la situation sociolinguistique de ce quartier. Néanmoins, nous pouvons d'ores et déjà noter qu'avant la revendication berbère de 1980, les arabophones de la Kabylie utilisaient l'arabe de Tizi-Ouzou pour se distinguer des ruraux kabylophones. Cependant, avec « les événements de 80 » on peut constater que les «Haute-villens» font de plus en plus appel au kabyle et tentent de se rapprocher des kabylophones ; d'où, le recours au bilinguisme arabe de Tizi-Ouzou/kabyle.

Cette constatation a été confirmée par certains de nos informateurs dont voici les énoncés extraits de leurs déclarations.

CVII/L.135/pp. LIV-LV

(Na) : **Même on n'est pas Kabyle... mais on a vécu dans un milieu kabyle... on est**

Kabyles...

[= Même si nous ne sommes pas des Kabyles, puisque nous avons vécu dans un milieu kabyle, nous nous considérons comme des Kabyles]

CVII/L.135/p. LV

(Na) : **y a des gens qui n' parlent pas en kabyle et tout... c' qui fait... on s'est senti**

aussi comme les Kabyles... donc... on a suivi et continuer leur mouv'ment !

[= Même s'il existe des gens qui ne parlent pas en kabyle, nous nous sommes sentis comme faisant parti des Kabyles, c'est pour cette raison que nous avons suivi le mouvement de ces derniers !]

Certains témoignages permettent de constater que l'extension de l'emploi du kabyle (des locuteurs monolingues arabophones aux locuteurs bilingues arabe de Tizi-Ouzou/kabyle), dans ce quartier, est dû à l'obligation dans laquelle se trouve les «Haute-villens» d'apprendre le kabyle pour communiquer avec les kabylophones, et ce, essentiellement suite à l'installation de diverses activités commerciales appartenant à des kabylophones bénéficiaires des avantages de l'émigration. L'une de nos locutrices le traduit clairement :

CVII/L.123/p. LIII

(Na) : **maintenant... j' vais t' dire une chose... ÷orka la plupart c'est des Kabyles et les émigrés ont acheté les locaux... d les émigrés i g tfen l' commerce...**

[=Je vais, maintenant, te confier une chose, la plupart des Kabyles sont émigrés ; ceux-ci ont acheté des locaux, ce sont eux qui monopolisent le commerce.]

CVII/L.124/p. LIII

(S) : cetti elâ mac ! **parc'qu' anda trhed telga leqbayliyya !**

[= Tu vois pourquoi ! parce que là où tu vas, tu trouves le kabyle en exercice!]

CVII/L.140/p. LV

(Na) : ih ! **des Kabyles! ... des Kabyles qui avaient de l'argent... alors ils parlent leur langue !**

[= Oui ! les Kabyles ! Les Kabyles ont de l'argent ; c'est alors que les autres parlent leur langue !]

CVII/L.127/p. LIV

(N1) : **Les locaux se sont multipliés... grâce aux commerçants richards...**

lli ɛend hum ɖrahem... **la plupart c'est des commerçants... c'est des émigrés... ceux qui avaient...** ɛend hum ɖrahem !

[= Les locaux se sont multipliés grâce aux commerçants riches qui ont de l'argent. La plupart d'entre eux c'est des émigrés!]

Par ailleurs, le statut du kabyle, à Tizi-Ouzou, s'est modifié suite à la reconnaissance « semi-officielle du berbère avec la création en 1990, à l'Université de Tizi-Ouzou d'un département de langue et culture amazighes. »¹ Après le « boycott scolaire » de 1995, il a été procédé de la mise en place d'une institution ayant pour objectif la promotion du berbère : le Haut Commissariat à l'Amazighité (le H. C. A.) qui créa des « classes pilotes » où le berbère (le kabyle) est enseigné comme une matière facultative pour les élèves de 3^{ème} année moyenne et secondaire.

De ce fait, le kabyle a pu acquérir, dans le milieu arabophone : Haute-Ville un statut social prestigieux véhiculant un mouvement de revendication identitaire². Ce statut poussent certains « Haute-villens » à vouloir affirmer –eux aussi –, face aux autres arabophones Algériens notamment face aux Algérois, leur identité kabyle. Cette attitude donne à penser qu'une situation diglossique kabyle/arabe de Tizi-Ouzou pourrait exister. En revanche, ce rapport sociolinguistique change en fonction du changement d'attitude des « Haute-villens » : lorsqu'ils sont face aux kabylophones, ils s'affirment en tant qu'Arabes. Si l'on considère cette attitude, nous n'avons plus à faire à une situation de bilinguisme mais à une situation de diglossie entre ces deux variétés linguistiques.

1 KAHLOUCHE R., « L'auto-valorisation sociale et ses effets sur le sentiment identitaire, les attitudes et les pratiques linguistiques en kabyle, in Colloque sur plurilinguisme et identité(s) au Maghreb, *Cahiers de linguistique sociale*, Rouen, 1996, p. 5.

2 Idem, p.5

En ce qui concerne l'arabe de Tizi-Ouzou, il n'a pas certes, de statut officiel, mais il est l'usage dominant à la Haute-Ville et de statut social urbain. Le kabylè, quant à lui, n'est pas à usage dominant dans le quartier mais il est présent dans la ville, essentiellement après l'extension de celle-ci vers le Sud (Nouvelle- Ville). Il est également quasiment du domaine formel puisqu'il est utilisé dans l'enseignement. Quand au français, il sert d'atout pour la promotion sociale¹ et scientifique des arabophones et des kabylophones.

Ainsi, il semblerait que la situation sociolinguistique de l'arabe de Tizi-Ouzou et du kabyle évoluerait en fonction des paramètres auxquels sont soumises ces deux variétés linguistiques en l'occurrence les domaines économique, politique, socio- culturelle, ... Elle serait liée à une réalité dynamique qui est loin d'être statique essentiellement au plan des représentations linguistiques.

A première vue, il est difficile de déterminer un rapport fixe entre l'arabe de Tizi-Ouzou et le kabyle puisque ces deux systèmes linguistiques sont utilisés en alternance entre eux ou avec le français. E. LUDOVICY note à propos du rapport des bilingues à leurs langues (prestigieuses ou non prestigieuses) : « nous sommes en face de deux tendances contradictoires : d'une part, une piété souvent teintée de particularisme sentimental fait survivre (ou même revivre) des parlers nationaux ou régionaux [...] d'autre part, les nécessités de la politique de la culture, de la science [...] exigeant que tout homme cultivé connaisse au moins une des grandes langues de civilisation.»²

Pour tenter de clarifier cette situation, il nous semble important de prendre en considération les circonstances dans lesquelles se produit l'alternance de langues, à la Haute-Ville, au niveau bilingue et/ou trilingue. Autrement dit, il s'agit de vérifier si nos locuteurs pratiquent

1 CALVET L. J., *La guerre des langues et politiques linguistiques*, Payot, Paris, 1987, p. 47.

2 LUDOVICY E., «Notes sur le plurilinguisme », in *Revue de psychologie des peuples*, 1954, p. 153.

l'alternance linguistique à l'intérieur d'une même conversation avec les mêmes interlocuteurs et sur le même thème ou bien si leur passage l'une langue à une autre est justifié par le changement de situation de communication.

Si nous sommes dans le premier cas, l'alternance de langues sera considérée comme un fait stylistique, individuel, donc, une situation de bilinguisme ; mais s'il s'agit du deuxième cas (alternance situationnelle) ce phénomène sera considéré comme un fait collectif et social donc, comme une situation de diglossie.

En effet, pour analyser l'alternance de langues au niveau sociolinguistique, il convient de faire appel aux facteurs extra-linguistiques qui influent sur la communication Haute-villienne : les interlocuteurs, la langue ou variété de langues, le thème, et le lieu de la conversation. Il convient également de prendre en considération les rapports de nos informateurs avec leur répertoire linguistique, rapports qui ne sauraient être déterminés sans se référer aux conditions sociales et culturelles des langues en contact.

Le comportement issu du contact entre les membres de groupes sociaux différents peut être caractérisé par une dimension subjective. Celle-ci s'étend également à la/aux langue(s) de ces derniers. En outre, elle s'affirme à travers les attitudes linguistiques. Ce phénomène est relié au concept général d'« attitude » définie par MAISONNEUVE et repris par J.M. COMITI, comme « une position plus ou moins cristallisée d'un agent (individuel ou collectif) envers un objet (personne, groupe, situation, valeur), elle s'exprime plus ou moins ouvertement à travers divers symptômes ou indicateurs (paroles, tons, gestes, actes, choix, ou leur absence) ; elle exerce une fonction à la fois cognitive, énergétique et régulatrice sur les conduites qu'elle sous-tend.»¹

1 COMITI J. M., « Théorie sociolinguistique et étude des comportements langagiers dans une communauté de langue minorée », Actes du symposium linguistique franco-algérien de Corti, éd. Studii Corsi, 1993, , In J. MAISONNEUVE, *Introduction à la psychosociologie*, coll. « Le psychologue », PUF, Paris, 1985, p. 27.

A cet effet, cette approche est basée sur certains jugements de valeur qu'un locuteur adopte envers une ou des langues et ceux qui la ou les parlent. Notons que ces appréciations ne portent pas sur les éléments intrinsèques de la langue, mais sur ce qu'elle représente de subjectif pour le locuteur. Il s'agit en d'autres termes de « l'évaluation des langues suivant des critères fonctionnels, esthétiques et informels. »¹ Il semble important, dans cette étude, de vérifier d'une part, le(s) facteur(s) qui détermine(nt) la position du locuteur envers l'objet langue et/ou ses utilisateurs et d'autre part, de mettre à jour l'impact des variables subjectives sur le comportement linguistique du bilingue ou du plurilingue et notamment sur leur choix linguistique au niveau communicatif.

Il est à noter que les représentations cognitives d'un sujet parlant, caractérisées par la dimension affective, expliquent la nature des relations entretenues: intra et intergroupes sociaux. Elles renferment également des clarifications au sujet de la situation vécue par les membres de son groupe, notamment les situations sociales, culturelles, économiques... En d'autres termes, l'attribution d'un jugement de valeur positif ou négatif à l'une des langues ou à l'un des groupes en contact est liée à la dimension socio- culturelle pour l'essentiel.

En s'appuyant sur ces attitudes linguistiques, le locuteur dévoile la nature du statut des langues en contact. Ce statut est également attribué au(x) groupe(s) qui les utilise(nt), puisque l'individu ne peut être isolé linguistiquement de son groupe ; J. F. HAMERS et M. BLANC font remarquer que « la langue peut être le trait définissant d'un groupe. »² A cet effet, les éléments tels que le statut socio- historique d'un groupe (un passé glorieux et prestigieux ou un passé d'oppression et de mépris), la classe sociale (statut socio- professionnel, niveau d'instruction...), le mode de vie (urbain ou rural)... représentent des repères qu'un bilingue

1 RINDLER SCHJERVE R., Op. cit., p. 11.

2 HAMERS J. F. et BLANC M., Op. cit., p. 211.

ou un plurilingue utilise pour déterminer sa position valorisante ou dévalorisante envers une langue ou un groupe. Ces repères sont usités également dans le(s) positionnement(s) auto-valorisant(s) ou auto-dévalorisant(s) de ces derniers.

Il convient de considérer, ainsi, la nature de la catégorie d'appartenance du sujet parlant: être d'une catégorie socioculturelle glorieuse et/ou d'une classe socio-économique prestigieuse, renvoie l'individu à adopter des attitudes positives et valorisantes envers son groupe social et sa langue. Cette auto-valorisation est déterminée en fonction d'autres groupes sociaux de catégorie(s) inférieure(s), infériorité qui s'étend également à la ou aux langue(s) de ces derniers.

Par ailleurs, l'individu issu de classe inférieure peut tenir des propos dévalorisants envers son groupe social et sa langue. De ce fait, cette auto-dévalorisation signifie la valorisation du groupe de catégorie supérieure. Il essaiera ainsi d'imiter, dans ses pratiques langagières, ce dernier en adoptant sa langue. R. RINDLER SCHJERVE note que « les groupes en contact se comparent et désirent être positivement considérés comme des entités distinctives. Les membres d'un groupe socialement subordonné chercheront donc à se construire une identité positive en développant des stratégies au niveau de l'assimilation du groupe, de la redéfinition des défauts du groupe et de la compétition entre les groupes.»¹

Nous allons tenter, dans notre analyse, de démontrer ces hypothèses auprès des locuteurs de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou. Autrement dit, nous vérifierons si les «Haute-villens», dans leur passage d'une langue à une autre, se comparent aux Kabyles (kabylophones) et/ou aux Arabes (arabophones); si tel est le cas, quels sont les éléments de comparaison? Sont-ils socio-culturels, socio-économiques ou socio-culturo-économique? quel serait l'impact de cette

¹ RINDLER SCHJERVE R., Op. cit., p. 12.

comparaison sur la gestion linguistique de ces derniers qui utilisent, dans leurs pratiques langagières l'arabe tizi-ouzien, le kabyle et le français.

En somme, les variables subjectives (attitudes positives et négatives) engendrées par des variables objectives (dimensions sociales, culturelles, ...) provoquent, dans des situations de contact, essentiellement, des enjeux linguistiques. Ces derniers apparaissent particulièrement lors de la communication entre des sujets parlants. Les locuteurs se trouvent de ce fait, contraints de relativiser leur(s) comportement(s) linguistique(s) en fonction des attitudes des interlocuteurs à partir desquelles se construit leur réalité sociale et culturelle. Ces phénomènes sociolinguistiques ont donc des impacts sur le comportement linguistique des sujets parlants. Ces derniers, sous l'effet des facteurs subjectifs, font appel à l'usage alternatif des langues.

Dans ce cadre, l'alternance de langues, en étant un produit d'actes individuels délibérés¹, constitue un moyen de dévoiler la réalité sociale des locuteurs bilingues ou plurilingues et de maintenir la communication en situation de coexistence de langues.

I- 2- Alternance de langues et approche linguistique

J. J. GUMPERZ note que le phénomène d'alternance de langues peut aussi bien servir à des fins communicatives, tel que nous l'avons vu précédemment, qu'à des fins linguistiques. Il distingue, dans cette stratégie langagière, deux niveaux d'analyse: le niveau situationnel et le niveau conversationnel. En s'appuyant sur les propos de J. J. GUMPERZ, P. GARDNER-CHLOROS écrit qu' « une distinction fondamentale est à faire entre le code switching situationnel (situational) – où des variétés distinctes sont associées à des activités, des situations distinctes- et le code switching conversationnel (conversational), c'est-à-dire l'alternance où les glissements qui ont lieu à l'intérieur d'une même conversation, d'une manière moins consciente, plus automatique, sans qu'il y ait de changement d'interlocuteur,

¹ COMITI J. M., Op. cit., 1985, p. 26.

de sujet, ou d'autres facteurs majeurs dans l'interaction.»¹ Dans ce cadre, nous nous proposons d'étudier les facteurs linguistiques qui jouent le rôle de déclencheurs ou qui contribuent à l'apparition de l'alternance de langues.

L'usage alternatif des langues dans une conversation peut être expliqué par la compétence que possède le locuteur dans les deux langues ou bien au contraire par son incompetence dans l'une ou l'autre langue. J. F. HAMERS et M. BLANC parlent, à ce propos, du code alterné du bilingue (CAB) – caractéristique du bilingue équilibré- et de l'alternance de codes d'incompétence (ACI) – caractéristique du bilingue non équilibré -.

Le premier représente « l'expression d'une double compétence propre à l'individu bilingue, puisqu'il lui faut d'une part, connaître les règles de production linguistique dans les deux langues et, d'autre part, les règles d'alternance. Le CAB, semble être une mesure sensible de la compétence bilingue ».² Le second, quant à lui, représente les caractéristiques de certaines populations qui, d'après J. F. HAMERS et M. BLANC, « ont acquis une compétence limitée, mais suffisante pour fonctionner dans la langue de leur nouvelle communauté, mais qui sont constamment obligées d'avoir recours à leur langue maternelle pour suppléer leur manque de compétence.»³

Ces considérations paraissent identiques à celles que vit la population « haute-villienne »⁴ avec toutefois, certaines différences au niveau de la situation dans laquelle se pratique l'alternance de langues.

1 GARDNER-CHLOROS P., 1985, Op. cit., p. 40.

2 HAMERS J. F. et BLANC M., Op. cit., p. 201.

3 Idem, p. 200.

4 La population de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou constitue elle-même une communauté d'accueil pour plusieurs populations de différentes régions algériennes, en particulier, kabyles.

En effet, l'alternance d'incompétence représente la marque d'un bilingue qui n'est pas à l'aise soit dans la seconde langue, soit dans la première langue ou encore dans les deux. Lorsque le bilingue n'est pas à l'aise dans sa première langue, cela s'explique par le fait que celui-ci entre en contact avec un autre groupe et de ce fait perd une partie de sa compétence dans sa première langue ; il fait dès lors, appel à la langue de ce groupe ou de cette personne pour combler cette perte. Dans ces cas, le bilingue fait appel à certaines expressions appelées dans la linguistique anglophone des tags¹ (interpellations interjections, énoncés métadiscursifs comme « hein », « n'est-ce pas », « voyons », « alors », « c'est-à-dire », « exactement », « tu sais », etc.) Nous allons tenter de vérifier si nos locuteurs utilisent des « tags », dans leurs pratiques langagières (arabe de Tizi-Ouzou), du kabyle et du français.

Le bilingue non équilibré utilise l'alternance de langues comme une stratégie de communication pour compenser son insuffisance de compétence dans une de ses langues ou dans les deux. L'alternance d'incompétence peut être de ce fait, interprétée par la volonté du bilingue à assurer l'efficacité d'intercompréhension ou bien à faire état de son affiliation ethnique², sociale ou socioculturelle.

En somme, cette alternance se réalise-t-elle lorsqu'il y a changement de situation de communication et se produit-elle au niveau de l'inter et de l'extra- phrase, dans les idiotismes (alternance inter et extra- phrases), par exemple, qui violent parfois, à travers le changement de situation, certaines règles syntaxiques. Faut-il prendre en considération cette remarque de J. F. HAMERS et M. BLANC qui signalent que ce sont les bilingues non équilibrés « qui alternent les codes surtout au niveau extra et inter- phrases et qui évitent d'alterner à l'intérieur d'une phrase. »³

1 CADIOT P., « Les mélanges de langues », dans G. VERMES et J. BOUTET, *France pays multilingue, pratiques des langues en France*, T. 2, Ed. l'Harmattan, Paris, 1987, p. 55.

2 GARDNER-CLOSOS P., 1985, Op. cit., p. 36.

3 HAMERS J. F. et BLANC M., Op. cit., p. 203.

Le bilingue équilibré quant à lui, produit fréquemment de l'alternance intra-phrase qui n'est ni régie ni réglée par des éléments situationnels ou d'organisation sociale¹ mais qui est réalisée, particulièrement, dans une même interaction. Ce bilingue tente de tenir compte ainsi, dans son passage d'une langue à une autre, des règles de chacune de celles-ci et de préserver dès lors, leur intégralité structurale.

M. CLYNE signale que l'alternance de langues peut se déclencher à l'intérieur du discours, en dehors du changement de contexte, de sujet et d'interlocuteur. Il appelle ce type d'alternance le «trigging» que F. LAROUSSI reprend sous forme de « déclic »². Nous pourrions citer entre autres le verbe dire, les pronoms personnels, les déictiques (les pronoms démonstratifs) et les monèmes fonctionnels.

I- 3- Alternance de langues et autres phénomènes de contact de langues

L'alternance de langues s'associe à certaines notions qui résultent du phénomène de contact de deux ou de plusieurs systèmes linguistiques, il s'agit notamment de l'emprunt, de l'interférence et du mélange de langues. Elle est ainsi, tel que le constatent J. J. GUMPERZ, P. GARDNER-CHLOROS et D. MORSLY difficile à isoler. Cette question fréquemment soulevée dans les écrits des sociolinguistes est résumée dans l'interrogation que pose F. LAROUSSI : « comment peut-on faire le repérage ? »³, un repérage qui est difficile à réaliser au vue de l'imbrication de ces phénomènes au niveau théorique.

1 CADIOT P., Op. cit., p. 54.

2 LAROUSSI F., *Alternance de codes arabe dialectal/ français : étude de quelques situations dans la ville de Sfax (Tunisie)*, Thèse de Doctorat nouveau régime, Vol. I, Université de Rouen, 1991, p. 36.

3 LAROUSSI F., Op. cit., p. 131.

I- 3- Alternance de langues et emprunt

L'alternance de langues et l'emprunt sont deux phénomènes qui caractérisent la communication linguistique des locuteurs bilingues ou plurilingues. Il est cependant, important de ne pas confondre ces deux notions.

L'alternance de langues est une pratique linguistique qui se manifeste au niveau individuel; c'est donc, un phénomène stylistique. Le bilingue passe d'un système linguistique à un autre tout en servant ses besoins communicatifs. L'alternance est de ce fait, une conception qui relève de la parole. En revanche, l'emprunt relève de la langue. Il peut être utilisé non seulement par des bilingues, mais également par des monolingues. Ceci dit, l'unité empruntée rentre dans la langue d'accueil et fini même par être codifiée ; elle est sentie comme faisant partie du système linguistique propre à ces monolingues.

Aussi, l'emprunt –en tant que phénomène inévitable en situation de contact linguistique- se caractérise-t-il, au plan sociolinguistique, par le degré d'intégration d'une unité linguistique de la langue source dans la langue d'accueil. Cette unité peut être phonologique, lexicale, sémantique ou morphe- syntaxique. L'emprunt se réalise alors, lorsqu' «un parler A utilise et finit par intégrer une unité ou un trait linguistique qui existait précédemment dans un parler B (dit langue source) et que A ne possédait pas. »¹

Quant à l'alternance de langues, elle se réalise dans «un segment /x/ [qui] appartient à la langue L_x, et il en va de même pour un segment /y/ qui fait partie de la langue L_y. Un segment peut varier en ordre de grandeur allant d'un mot à un énoncé ou à un ensemble d'énoncés en passant par un groupe de mots, une proposition ou une phrase[...] »²

1 *Dictionnaire des sciences du langage*, 1994, Op. cit., pp. 30-31.

2 HAMERS J. F et BLANC M., Op. cit., p. 198.

Il est à noter ainsi, que l'emprunt et l'alternance de langues sont certes, les résultats du contact linguistique, mais le premier se résume à une seule unité linguistique qui a fini, à travers son parcours diachronique, par s'intégrer; quant au second, il dépasse l'unité linguistique pour atteindre une phrase.

Dans le cas de l'alternance de langues, les éléments linguistiques ne sont pas intégrés dans la langue d'accueil ; ils gardent bien au contraire, les caractéristiques de la langue source.

P.GARDNER-CHLOROS note que l'alternance de langues en se généralisant-essentiellement lorsqu'elle remplit un vide sémantique- elle tend à devenir un emprunt. Celui-ci est, en définitive, (d'après elle) «une alternance généralisée. »¹

Pour illustrer cette distinction théorique, nous proposons ces quelques exemples extraits de notre corpus, dont certains se rapportent à l'emprunt et d'autres à l'alternance linguistique :

A- Exemples se rapportant à l'emprunt :

1- Emprunt de l'arabe de Tizi-Ouzou au kabyle

CV/L.6/p. XXXIV

(F) : *neggeɫu b lqabaca*

[= Nous cucillons avec une bêche]

« lqabaca » vient du mot « taqabact » et porte la marque du féminin singulier en kabyle [t...t]). En passant du kabyle à l'arabe de Tizi-Ouzou, il a subi des altérations morphologiques en perdant la marque du féminin kabyle et en prenant l'article défini [I] et la marque du féminin singulier [...a] de la langue arabe

CV/L.7/p. XXXIV

(F) : *u zebbuğ ead nllegtu dayen*

[= Et nous ramassons aussi les olives,]

¹ GARDNER-CHLOROS P., 1985, Op. cit., p. 209.

“dayen” vient du mot en kabyle “ḍayen”; en passant du kabyle à l’arabe de Tizi-Ouzou, ce mot a perdu la spirantisation du son [ḍ]: consonne fricative et devient [d]: consonne occlusive.

2- Emprunts de l’arabe de Tizi-Ouzou au français

CV/L.20/p. XXXV

(F) : u ḡa marikan... kan yae ḡilna ccikula

[= Et lorsque les Américains sont venus, ils nous donnaient du chocolat]

CV/L.19/p. XXXV

(S1) : tḡibu lbu bla ma txclṣu !

[= Vous ramenez le bon sans que vous payez quoique ce soit !]

3- Emprunts du kabyle au français

CIII/L.31/p. XX

(M) : as ḡini aqli axedmay atriku

[= Elle lui disait, je suis en train de tricoter un tricot]

CIII/L.12/p. XVIII

(M) : teddem abali

[= Elle a pris un balais]

B- Exemples se rapportant à l’alternance de langues :

1- Alternance arabe tizi-ouzien/français

CVI/L.10/p. XLI

(S1) : haḍi lli ysemmuḥ... les dialectes... lli ygulu b ḡḡumiya

[= C’est ce qu’on appelle les dialectes ; c’est ce qu’on dit en français]

CVII/L.127/p. LIV

(Na) : Les locaux se sont multipliés... grâce aux commerçants richards... lli

end hum drahem... **la plupart c'est des commerçants... c'est des émigrés**

[= Les locaux se sont multipliés grâce aux commerçants riches ; ceux qui ont de l'argent. La plupart d'entre eux sont des émigrés]

2- Alternance de langues arabe tizi-ouzien/kabyle

CV/L.21/p. XXXV

(F) : ma texx^werği c men amnar taē ddaṛ...

[= Tu ne sortais pas du seuil de la maison.]

3- Alternance de langues kabyle/arabe tizi-ouzien

CI/L.209/p. XI

(O) : miči tahrymiyt... tahraymit wahdes... ḥaḡa waḥda x^wra... tani

[= Ce n'est pas du vice, le vice c'est autre chose. Eh encore ! C'est une autre chose.]

4- Alternance de langues kabyle/français

CVI/L.21/p. XLII

(A) : axaṭar Zellal... **il se trouve en bas de Belloua, quartier situé atan... situé entre la forêt et la montagne**

[= Parce que Zellal est un quartier qui se trouve en bas de Belloua, le voici situé entre la forêt et la montagne.]

5- Alternance de langues français/kabyle/arabe tizi-ouzien

CVII/L.142/p. LV

(S) : Voilà! ... **parc'qu' anda truhed** telga leqbayliya

[= Voilà, parce que là où tu vas, tu trouves le kabyle (on parle kabyle).]

C I/L.210/p. XI

(N) : **Je pense...** tædda cwiya akina... ḡab li ṛebbi **c'est l'synonyme** taē i nes

[= Je pense qu'elle va plus loin que cela, il me semble c'est son synonyme.]

6- Alternance de langues arabe tizi-ouzien /français/kabyle

CIL.211/p. XI

(O): naɛɾɛf l ɛɛbd lli égoïste... hypocrite... d amahsad... akken im ihwa initen id... wigad
nni... ur tag^wad ara... llen ak^v degs

[= Je sais que la personne qui est égoïste et est hypocrite ; c'est quelqu'un de rancunier ; nomme-les comme tu veux ces gens-là, n'aie pas peur ; tous ces critères sont en lui .]

Nous pouvons remarquer, à travers les exemples se rapportant à l'alternance de langues, que les systèmes linguistiques utilisés (l'arabe tizi-ouzien, le kabyle et le français) ont pu garder leur structure d'origine ; c'est ce que nous pouvons lire dans le *dictionnaire des Sciences du langage* : l'alternance de langues est réalisable lorsqu' «un groupe ou une communauté utilise dans le même échange ou le même énoncé deux variétés nettement distinctes ou deux langues différentes. »¹

Quant aux unités empruntées, elles ont subi des modifications lors de leur passage dans la langue d'accueil.

En définitive, pour identifier l'alternance de langues de l'emprunt, il convient de se référer à un ordre sociolinguistique qui est représenté par deux critères de distinction : l'un est historique et l'autre est psychologique.

Le premier critère est lié au phénomène d'intégration. Citant AUGUEN, P. GARDNER-CHLOROS écrit «le seul critère pour identifier un emprunt est un critère historique. »²

En effet, certaines recherches, pour éclaircir cette distinction théorique, se sont appuyées sur les conditions socio-historiques des langues au moment de leur contact. R. KAHLOUCHE, travaillant sur l'emprunt kabyle à l'arabe et au français, signale que S. BOULIFA stipule que

1 *Dictionnaire des sciences du langage*, 1994, Op. cit., pp. 30, 31

2 GARDNER-CHLOROS P., 1985, Op. cit., p. 208.

le berbère, en tant que langue minorée est seul emprunteur à l'arabe qui est une langue écrite, véhicule de la révélation coranique : langue dominante¹.

Dés lors que l'arabe est une langue dominante, les unités empruntées à celui-ci vont s'intégrer facilement dans la langue d'accueil, langue dominée : le kabyle.

Cependant, le berbère n'emprunte pas seulement à l'arabe classique, mais il l'est également à l'arabe parlé. Il est à souligner que ce dernier comprend des mots appartenant à l'arabe classique, au berbère, aux langues romanes (français, espagnol, italien) et au turc²; parallèlement à cette situation, il arrive que certains mots empruntés au berbère reviennent à celui-ci sous une forme arabisée. Ainsi que le note R. KAHLOUCHE, «il arrive que des lexèmes soient empruntés par l'arabe parlé à un dialecte berbère par le biais duquel ils passent dans un autre parler berbère sous une forme arabisée.»²

Ce phénomène semble s'appliquer au parler de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou qui est considéré, dans les représentations linguistiques des puristes kabylophones et même par les «Haute-villens», comme un usage linguistique à structures morpho- syntaxiques arabes et aux formes lexicales kabyles. Il est même considéré, parfois, comme du kabyle arabisé. Voici quelques exemples de cet usage linguistique et des témoignages de ses utilisateurs.

CV/L.50/pp. XXXVII-XXXVIII

(F) : nehhdru leɾbiya taε ssaḥ... mi haḍi leɾbiya taεna mači taε haḍik... cetti leɾbiya lemyelqa... haḍik... wellah... ngul l k ana ma εad nefhem ha... haḍik leɾbiya lemyelqa !

[= Nous parlons le vrai arabe, mais cet arabe, le nôtre, n'est pas comme l'arabe élaboré, tu le sais.

Celui-là, cet arabe forclos, je te jure, je n'arrive pas à le comprendre !]

CV/L.54/p. XXXVIII

1 KAHLOUCHE R., « Critères d'identification des emprunts en berbère (kabyle) », in F. LAROUSSI (linguistique et anthropologie), *Cahiers de linguistique sociale*, Roucn, 1996, p. 100.

2 Idem, p. 100.

2 Idem, pp. 100, 101.

(F) : Hadik taena karwazi... kayen lli ead nexxeltu taε leqbayel... taε ... igulu tumatic ngulu tumatic... acen huwa... ead igulu tamazirt... mazira... hna ead ngulu lebhira « tamazirt »

[= Celui-là, le nôtre, il est mixte. Il y a ce qu'on emprunte aux Kabyles ; eux, ils disent Tomato, et nous le disons aussi. Seulement, eux, ils disent «tamazirt » (le pré), nous, nous disons jardin]

CVI/L.18/p. XLII

(A) : ygulu rahum ixxeltu... axaṭar ma eac iffehmu belli haḍ nnas... **ils ont deux langues ... l'arabe et le kabyle...**

[= On dit que ces gens sont en train de mélanger, parce qu'on ne comprend pas que ces gens ont deux langues : l'arabe et le kabyle, ...]

CVI/L.6/p. XLI

(A) : igulu « amuḥ ḡib lemrara bac neṛbeṭ leḡmar f lmazira

[= On dit : « eh Moh ! ramène la corde pour attacher l'âne dans le pré »]

Une autre locutrice dit :

CIII/L.142/p. XXVIII

(M) : *mi nezday dagi... neṭmeslay awal agi s taεrabt ... mi taεrabt agi nnay ...yella d g^weydeg texled...*

[= Puisque nous habitons ici (à la Haute-Ville), nous parlons l'arabe ; seulement notre arabe est peu mélangé avec le kabyle.]

En somme, pour identifier l'emprunt, il convient de prendre en considération l'appartenance linguistique des langues en contact. Il arrive que deux langues en contact soient de la même famille linguistique, comme c'est le cas de l'arabe (l'arabe tizi-ouzien) et du berbère (kabyle) qui sont de la même famille : la chamito-sémitique.

Le second critère de distinction entre l'alternance de langues et l'emprunt est, tel que nous l'avons mentionné ci-dessus, d'ordre psychologique. Celui-ci est interprété par le sentiment que les locuteurs monolingues, en particulier, éprouvent à l'égard des unités empruntées. Si

celles-ci sont ressenties, au moment de la communication, comme faisant partie du propre usage linguistique des interlocuteurs, elles sont donc considérées comme des emprunts, car elles ont fini par s'intégrer dans le système linguistique d'accueil, particulièrement, si ces unités y remplissent un vide sémantique.

Dans le cas contraire, c'est-à-dire, si ces unités sont ressenties comme une innovation, comme étrangères à la langue d'accueil, il s'agira alors d'alternance, qui est considérée, comme « l'introduction d'un mot complètement inassimilé par un bilingue dans son discours. »¹

L'unité linguistique qui n'est pas complètement intégrée dans la langue d'accueil risque de se confondre avec d'autres phénomènes résultant du contact linguistique, essentiellement avec l'interférence et le mélange de langues.

I- 3- 2- Alternance de langues, interférence et mélange de langues

L'alternance de langues, l'interférence et le mélange de langues sont des phénomènes de contact linguistique qui peuvent, tel que nous l'avons mentionné précédemment, être mêlés les uns aux autres.

Cette liaison semble être apparente au point que certains linguistes, notamment U. WEINREICH² et W. MACKEY³ attribuent le même terme –interférence–, à ces trois notions. Elles représentent des pratiques linguistiques individuelles et elles se situent au niveau de la parole dans son acception saussurienne. Autrement dit, le bilingue fait appel à ces types d'usage dans son expression pour remplir une fonction stylistique entre autres.

Cependant, au plan théorique, l'alternance ne peut se substituer à l'interférence ou au mélange linguistique et vice versa. L'interférence est un phénomène involontaire, quant à l'alternance

1 GARDNER-CHLOROS P., 1985, Op. cit., p. 108.

2 WEINREICH U, « Unilinguisme et multilinguisme », dans MARTINET A. (dir.), *Le langage*, 1982, p. 647.

3 MACKEY W., *Bilinguisme et contact des langues*, Ed. Klincksieck, Paris, 1976.

et au mélange, ils peuvent être involontaires ou volontaires, leur usage par un bilingue dépend, tel que nous l'avons mentionné précédemment, des objectifs communicatifs de celui-ci.

Dans le cas de l'interférence, le transfert involontaire des éléments linguistiques d'un système à un autre, laisse entendre que ceux-ci sont soumis ou en voie de soumission au fait de l'intégration qui est introduit respectivement par les phénomènes d'emprunt ou de calque. L'interférence et l'intégration sont, tel que le souligne P. GARDNER-CHLOROS, «des instances de nivellement et de rapprochement de deux codes».¹ Autrement dit, l'élément étranger interféré à l'unité linguistique de la «langue cible» doit correspondre au tissu linguistique de cette dernière et entrer dans son ordre syntaxique².

Quant à l'alternance de langues, dès lors que les deux systèmes utilisés simultanément par le bilingue restent intacts³, elle ne peut être identifiée par le phénomène d'intégration, ce qui est également vrai pour le mélange de langues, ainsi que le soulignent J. F. HAMERS et M. BLANC: «[il n'est pas] évident [qu'il] soit nécessairement causé par une interférence mais au contraire, il peut être la manifestation d'une stratégie d'expression particulière au bilingue»⁴. Vu sous cet aspect, le mélange de langues sera interprété, tout comme l'alternance de langues, comme la capacité du bilingue à exploiter au maximum ses deux langues.

Cependant, l'alternance de langues s'effectue, tel que le notent J. F. HAMERS et M. BLANC, lorsqu'un bilingue passe d'un segment /x/ appartenant à la langue L_x à un segment /y/ de la langue L_y. Ce segment peut dépasser le cadre d'un mot ou d'un énoncé pour atteindre celui

1 GARDNER-CHLOROS P., 1985, Op. cit., p. 44.

2 KAHLOUCHE R., "Diglossie, Norme Et Mélange de langues, étude de comportements linguistiques de bilingues berbère (kabylic)-français", *Cahiers de linguistique sociale*, Université de Rouen, 1993, p. 75.

3 GARDNER-CHLOROS P., 1985, Op. cit., p. 206.

4 HAMERS J. F. et BLANC M., Op. cit., p. 78.

d'un groupe d'énoncés, d'une proposition ou d'une phrase¹. Le mélange de langues, par contre, est déterminé par le transfert des éléments ou des règles d'une langue Ly dans la langue de base Lx². En d'autres termes, on peut facilement distinguer, dans un énoncé formé de deux systèmes linguistiques, le segment appartenant à Lx et les règles à Ly. Pour résumer la distinction qui existe entre l'alternance de langues et le mélange de langues J. F. HAMERS et M. BLANC ont établi les schémas suivants³ :

- Lx/Ly/Lx/Ly/Lx etc. représentant l'alternance linguistique et que nous prolongeons , dans certaines situations figurant dans notre étude, à Lx/Ly/Lz/ Lx/Ly/Lz/Lx etc. puisqu'il s'agit, dans certains cas, de l'alternance entre l'arabe tizi-ouzien, le kabyle et le français.
- Lx /(Lx/Ly)/Lx (Ly/Lx) Lx etc. représentant le mélange de langues. Et il sera question, dans certaines données de notre corpus, du mélange entre l'arabe de Tizi-Ouzou et le français ou entre le kabyle et le français.

En ce qui concerne l'interférence, elle est réalisable «quand un sujet bilingue utilise dans la langue cible A un trait phonétique, morphologique, lexical ou syntaxique, caractéristique de la langue B. »⁴

A partir de cette définition, l'interférence semble être un phénomène plus instable et plus restreint que l'alternance et le mélange linguistique. Autrement dit, l'interférence se situe à des niveaux linguistiques moins complexes que ceux auxquels se situe l'alternance et le mélange. Dans le premier cas, le transfert linguistique s'effectue à travers des phonèmes, des monèmes, des synthèmes ou des syntagmes, tandis que le deuxième cas (alternance de langues), plus complexe, dépasse le cadre du syntagme pour atteindre celui de la phrase⁵ et

1 HAMERS J. F. et BLANC M.. Op. cit., p. 198.

2 Idem, pp. 198, 204.

3 Idem, p. 199.

4 *Dictionnaire des sciences du langage*, 1994, Op. cit., p. 252.

5 MORSLY D., Op. cit., p. 301.

parfois même du texte. Il est difficile, dans le deuxième cas, de distinguer l'alternance du mélange dans la mesure où, d'une part, les unités de Lx sur lesquelles s'effectue le transfert de Ly peuvent aller également d'un item à une phrase¹; et d'autre part, ces unités et ces règles mélangées restent, comme dans l'alternance de langues, intactes et gardent les caractéristiques des systèmes en contact.

Néanmoins, il est possible de détecter, dans un même énoncé, ces deux phénomènes et ce, en se référant à la relation de l'un avec l'autre. L'alternance de langues peut comporter le mélange de langues et le déclencher mais la situation inverse est difficilement concevable².

Voici quelques exemples de notre corpus qui peuvent illustrer la distinction entre l'interférence, l'alternance de langues et le mélange de langues. Rappelons, à ce sujet, que nous nous basons, en ce qui concerne l'interférence, sur les unités linguistiques de la première articulation (monèmes) et notamment sur les unités lexicales et que nous ferons appel aux unités de la deuxième articulation (phonèmes) à chaque fois que le besoin s'en fera sentir.

A- Exemples se rapportant à l'interférence

1- Du kabyle à l'arabe de Tizi-Ouzou

CV/L.25/p. XXXVI

(F) : *ɛad nexxedmu lkufiyet...*

[= Nous fabriquions les silos]

« lkufiyet » vient du mot « akufi » au singulier, « ikufen » au pluriel; en passant du pluriel kabyle, qui est à signifiant discontinu [i...en] au pluriel de l'arabe de Tizi-Ouzou, cet item a subi, tel qu'il se présente, dans cet exemple, des transformations morphologiques; d'où l'article [i] du pluriel kabyle est devenu [I]: article défini de l'arabe de Tizi-Ouzou et la

1 HAMERS J. F. et BLANC M., Op. cit., p. 204.

2 Idem., p. 199.

deuxième composante de ce signifiant du pluriel masculin kabyle [...en] s'est transformée en marque du pluriel des noms féminins arabe [(y)et].

2- Interférence du français au kabyle et/ou à l'arabe de Tzi-Ouzou

CIII/L.20/p. XIX

(M) : *imir nniy as* : « *atan pirnuwel !* »

[= Après je lui ai dit : «voilà le père Noël »]

« *pirnuwel* » c'est à l'origine « père Noël » en français ; syntème composé de « père » et de « Noël ». Cependant, quand il est passé au kabyle et même à l'arabe de Tizi-Ouzou, il a subi des modifications. Il s'est transformé en une seule unité linguistique : la voyelle [e] qui est entre les consonnes [p] et [r] est devenue [i] et la voyelle [o] qui est entre les consonnes [n] et [l] est devenue [u].

Ces transformations phonétiques correspondent à la base vocalique sémitique et notamment arabe : [a]

[i] [u]

CIII/L.21/p. XIX

(M) : *imir syamayt...fkiy as afengel n latay ak^w d umarsun lapatisri*

[= Après, je l'ai fait asscoir, je lui ai donné une tasse de thé et un morceau de pâtisserie.]

« *Lapatisri* » et « *amarsun* » sont deux items de la langue française : « la pâtisserie » et « un morceau »

En passant du français au kabyle, ces deux items ont subi des transformations phonétiques. L'item « *Lapatisri* » est rentré dans la langue d'accueil avec son article défini [l] qui fait, désormais, partie de sa racine consonantique.

Quant à l'item « *amarsun* », il a pris au plan morphologique l'article [a...]des substantifs masculins kabyles. celui-ci est considéré comme faisant partie du système lexical kabyle – malgré l'existence d'un équivalent dans cette langue « *tubbit* » ; il a fini donc, par se codifier

contrairement au premier qui est plus ou moins ressenti comme étranger à la langue d'accueil (le kabyle).

Il existe, dans notre corpus, de nombreux exemples qui rendent compte de ce type de phénomène que nous ne pouvons pas tous les citer [« kamim » (quand même), « prifizwař » (provisoire), « laknini » (la clinique), « limportlaki » (n'importe qui)...].

B- Exemples se rapportant au mélange de langues

1- Mélange arabe tizi-ouzien/français

Ce phénomène est très fréquent dans notre corpus, nous en donnons un exemple.

CIV/L.75/p. XXXIII

(X'') : ki telħeg leħdac ma tdipasi ha c...

[= Quand c'est onze heures ; tu ne la dépasseras pas.]

Dans cet exemple, nous remarquons que ce syntagme est constitué à base du verbe « dépasser » de la langue française conjugué à la deuxième personne du singulier [t...i] «ðnta » et à la forme négative de l'arabe de Tizi-Ouzou ; celle-ci est un monème discontinu [ma... c]. Nous rencontrerons ce même procédé dans les exemples suivants :

b- 2- Mélange français/kabyle

CIV/L.213/p. XI

(O) : ur ř huwisey ara ad explikiy

[= Je ne cherche pas à expliquer (je ne cherche pas à me justifier)]

« explikiy », est également composé du verbe «expliquer » emprunté au français qui a gardé sa racine consonantique d'origine [explique] et il est conjugué à la première personne du singulier [...y].

C- Exemples concernant l'alternance de langues

1- Alternance arabe de Tizi-Ouzou/français

CIV/L.38/p. XXXI

(Y) : ckun lxeddem lli ywasi face ! ... Tu ne peux pas faire face !

[= Quel employé qui pourrait faire face ! Tu ne peux pas faire face !]

2- Alternance kabyle/français

CI/L.224/p. XII

(N) : *dagi* tu démontres bellik *nmiya* à cent pour cent !

[= Là tu démontres que tu es extrêmement naïf !]

3- Alternance arabe tizi-ouzien/français/kabyle

CI/L.211/p. XI

(O) : naæref læbd lli égoïste... il est hypocrite... tu peux dire de lui... il est hypocrite... *d amaħsad* !

[= Je sais qu'une personne qui est égoïste, elle est hypocrite. Tu peux dire d'elle qu'elle est hypocrite et envieuse !]

Nous remarquons, dans ces exemples, que nos locuteurs ont plus ou moins respecté les formes syntaxiques des langues en contact: l'arabe de Tizi-Ouzou, le kabyle et le français. C'est ce que nous tenterons d'expliquer ci-dessus.

Ces exemples montrent que le phénomène d'interférence est plus fréquent chez des locuteurs qui ont moins de contact avec les langues secondes: le kabyle (langue ayant la même parenté linguistique que l'arabe tizi-ouzien) et le français (langue de famille linguistique différente) que chez ceux qui ont plus de contact avec ces langues. Cette deuxième catégorie de locuteurs utilisent au contraire, l'alternance soit entre l'arabe tizi-ouzien et le kabyle, entre l'arabe tizi-ouzien et le français ou entre l'arabe tizi-ouzien, le kabyle et le français. Ceci dépend des situations de communication et/ou des langues avec lesquelles les «Haute-villens» ont plus de

contact. Quant au phénomène de mélange de langues, il est plus présent chez des bilingues ou des plurilingues que chez des monolingues. Les premiers l'utilisent de manière consciente ou inconsciente, les seconds y ont recours involontairement, essentiellement, lorsqu'il s'agit du mélange entre l'arabe tizi-ouzien et le français.

En effet, si le degré de contact des locuteurs avec les langues secondes est pris comme critère d'identification de l'alternance, de l'interférence et du mélange, l'interférence et le mélange, dès lors qu'ils sont utilisés par des locuteurs qui ont moins de contact avec la (les) langue(s) cible(s), ils exprimeraient un manque de compétence dans ces langues. L'usage de ces phénomènes serait alors irrecevable et inapproprié aux normes des systèmes linguistiques en contact, et il est considéré comme des fautes à sanctionner dans le cas de l'apprentissage des langues étrangères.

En revanche, le mélange de langues peut certes, exprimer, comme l'interférence, une incompétence dans ces dernières mais il peut également être utilisé comme une stratégie de communication (parfois humoristique), à travers laquelle un bilingue exprime ses sentiments et ses idées par rapport à une situation sociale, politique...donnée. Il se réalise dans les blagues à connotation politique, comme celles, par exemple,¹ que K. TALEB IBRAHIMI a extrait de bandes dessinées où on y critiquait la relance de l'arabisation dans les débuts des années « 80 » :

Abominable ----- Abou – minable
Père du minable

Dans ce cas, le recours au mélange de langues ne peut être que volontaire contrairement à l'interférence qui est involontaire et stylistique. J. F. HAMERS et M. BLANC soulignent à ce

¹ TALEB IBRAHIMI K., *Les Algériens et leur(s) langue(s), élément pour une approche sociolinguistique de la société algérienne*, les éditions Elhikma, Alger, 1995, pp. 169-170.

propos que « le mélange de langues peut certes être l'expression d'un manque de compétence ou de ressources dans la langue de base, dans ce cas le transfert vient suppléer ce manque, mais comme l'alternance de codes, le code mixing peut être aussi un code spécifique du bilingue qui lui permet d'exprimer des intentions, des attitudes, des rôles, une identité sociale, culturelle ou ethnique. Il remplit alors des fonctions sociales ou stylistiques.»¹

Par ailleurs, en adoptant ce même critère (le degré de contact avec les langues secondes), l'alternance de langues représenterait, contrairement à l'interférence et au mélange, un usage approprié² des langues en contact, puisque le bilingue ou le plurilingue a plus de contact avec ces langues. Elle exprime donc la compétence de ce locuteur dans chacune des langues simultanément utilisées. Elle est à cet effet, une des caractéristiques du bilingue équilibré. Autrement dit, ce dernier doit se comporter comme un monolingue dans chacune des langues en contact. En utilisant l'alternance de langues, le bilingue réagit comme une somme de deux monolingues. C'est ce que nous nous proposons de vérifier dans l'analyse de notre corpus³ (vérifier comment se manifeste la gestion linguistique chez nos informateurs au niveau bilingue et au niveau plurilingue). Mais auparavant, il convient -pour mieux cerner cette analyse- de déterminer l'origine du contact des langues à la Haute-Ville de Tizi-Ouzou. C'est l'objet du chapitre qui suit.

1 HAMERS J. F. et BLANC M., *op. cit.*, p. 204.

2 *Idem*, p.54.

3 Voir *Infra*. partie II

Chapitre II
Contact de langues
arabe de Tizi-Ouzou, kabyle et français
à la Haute-Ville de Tizi-Ouzou

CHAPITRE II

Contact de langues arabe de Tizi-Ouzou, Kabyle et français à la Haute-Ville de Tizi-Ouzou

Ce chapitre est consacré à la détermination de l'origine du contact des langues à la Haute-Ville de Tizi-Ouzou. Pour ce faire, nous nous proposons de donner un aperçu général de la géographie de ce quartier, puis nous traiterons les facteurs géographiques, économiques et historiques qui ont contribué à l'apparition du phénomène de coexistence de ces trois systèmes linguistiques, pour arriver en fin, à définir le parler de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou et l'origine de l'appellation «Zdimuḥ »

II- 1- Présentation géographique de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou

La Haute-Ville représente la vieille zone urbaine de la Kabylie. Elle est le point de repère historique et la spécificité de la ville de Tizi-Ouzou. Il est écrit dans le Plan d'Urbanisme Directeur (P.U.D.) de la commune de Tizi-Ouzou que " la typologie de l'habitat ainsi que l'état des constructions suffisent pour se rendre compte de l'ancienneté du quartier ".¹ Nous retrouvons les mêmes propos dans une autre phase de ce plan d'urbanisme consacré à ce quartier : " l'habitat est la principale composante urbaine avec un cadre bien bâti dont l'état atteste de l'ancienneté. " ²

Par ailleurs, la Haute-Ville de Tizi-Ouzou occupe une superficie de 64,75 Ha. Elle est composée de plusieurs sous quartiers, nous citons entre autres : *Zoudj ayoun*³, *Aïn seltane*⁴, *Lala Saïda*,⁵ *Houmet El Djamâa*,⁶ *Aïn Hellouf*⁷, *Zellal*⁸...

1 " P.U.D. (Plan D'urbanisme directeur) de la Commune de Tizi-Ouzou ", Phase 3, *Bureau d'études et de réalisations en urbanisme de Tizi-Ouzou (URTO)*, 1993, p.88.

2 Ibid., Phase 4, p.36.

3 Zoudj ayoun : Deux fontaines.

4 Aïn seltan : Fontaine du Sultan.

5 Lala Saïda : Lieu saint se trouvant à la Haute-Ville de Tizi-Ouzou. " Lala " : Titre de noblesse attribué aux femmes marabouts. Saïda : Prénom de femme en arabe qui signifie bonheur.

6 Houmet El Djamâa : Le quartier de la mosquée. 7 Aïn Hellouf : Fontaine des sangliers.

8 Zellal : Quartier de la Haute-Ville, portant la dénomination du Oued qui le traversait Jadis " Oued Zellal ". Zellal vient du mot arabe " zoulel " qui veut dire : doux ; par extension de sens devient eau douce.

Ce quartier occupe une position stratégique. Il se situe au Nord de la ville de Tizi-Ouzou, au pied du Mont de Belloua. Il est limité au Nord par les hauteurs de Rdjaouna ; au Nord-Ouest par *Châabet S'ghira*¹ ; à l'Est par l'Institut des Techniques Hôtelières et touristiques ; au Sud-Ouest par le lotissement Hammoutène ; au Sud par le lotissement colonial appelé communément "Centre ville ". Le Boulevard du Nord, baptisé également Boulevard Capitaine Nouri Mustapha connaît une importance considérable de par son caractère de liaison primaire Nord- Centre Ville ; il sépare l'ancienne ville (quartier " indigène " et traditionnel sur le plan urbain) du Centre- Ville («quartier colonial », moderne et centre de rénovation).

Quant à notre terrain d'investigation, Zellal, il représente un des sous - quartiers les plus importants de la Haute-Ville, tant en matière de superficie que de population. Il occupe une superficie de 22,4 ha ; sa population atteint, d'après les statistiques élaborées par la Commune de Tizi-Ouzou en 1989, 2542 personnes². Il est limité au Nord par *Chaâbet S'ghira* ; à l'Est, par le quartier *Tazegg^wert*³ ; à l'Ouest par le quartier *Ain Hellouf* ; au Sud par *Tabnaâlit*⁴ et *Lala Saïda*.

Dans cette étude, nous essayerons de vérifier l'impact de l'emplacement géographique du quartier de la Haute-Ville et notamment de Zellal sur le contact des langues, essentiellement, entre l'arabe de Tizi-Ouzou et le kabyle.

1 Châabet S'ghira : petit ruisseau (en arabe de Tizi-Ouzou et en kabyle)

2 « Rénovation de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou », Phase I, URTO, APC et Wilaya de Tizi-Ouzou, p. 21-33

3 Tazegg^wert : petits arbrisseaux sauvages en kabyle.

4 Tabnaâlit : toponymie dérivée du prénom arabe Ali; celui-ci a pris une forme morphologique des noms kabyles au féminin [t...t]. La légende de ce quartier stipule, en se référant aux témoignages oraux de certaines personnes de la Haute-Ville, qu'il y avait une femme à l'époque turque qui défendait les pauvres et les personnes faibles des mains puissantes du quartier ou des Turcs. Par ce courage exemplaire (qui dépasse celui des hommes) on la surnomma taâlit « une vraie femme/femme courageuse ». Sa descendance a pris la même nomination : « Beni taâlit » (enfants de taâlit), nomination qui devient par contraction phonétique «Tabnaâlit ».

II- 2- Origine du contact des langues arabe tizi-ouzien, kabyle et français

Disposant d'une économie galopante, d'une concentration en main d'œuvre, étant un espace urbain de promotion sociale et de diffusion de modernité prestigieuse, Tizi-Ouzou ne peut être par conséquent qu'un centre cosmopolite et hétérogène, un centre où des populations se disputent la résidence et/ou le travail. Cette caractéristique n'est pas récente, elle tire toutefois son origine de la création de cette ville que certains historiens attribuent à l'installation d'un poste d'observation turque sur les hauteurs du col des genêts au milieu du XVII^{ème} siècle.

Certains historiens situent cette période vers 1640. En revanche, malgré l'insuffisance de documentation se rapportant à la précision de la date d'apparition de cette ville, de son peuplement et de celui de la vallée du Sébaou, nous pouvons tout de même, à partir des conditions de la naissance de ce bourg, avancer que c'est autour du bordj dont il est question ci-dessus que furent installées les premières familles d'origines différentes. M. S. FEREDJ écrit à ce propos que " au début du XVII^{ème} siècle, les Turcs en progressant dans la vallée du Sébaou avaient remarqué la position stratégique du Col des genêts et y avaient construit un poste d'observation. Puis à l'instar de ce qui s'était passé lors de la formation des villages Amraouas dans le passé, quelques familles étaient venues s'installer à proximité du poste turc et avaient formé ainsi le noyau du futur centre de Tizi-Ouzou." ¹

En effet, on peut noter qu'après instauration de l'ordre et l'élimination de l'anarchie qui régnait dans la Vallée, vers le XVI^e siècle, le roi de Koukou a implanté sur les hauteurs de celle-ci des postes d'observation dont celui de Tizi-Ouzou qui existe actuellement " Bordj de Tizi-Ouzou " (l'actuelle caserne de Tizi-Ouzou) et on a distribué des lopins de terre et quelques moyens pour les cultiver à des montagnards issus de tribus différentes (ces derniers ne cessaient avant cette époque de se disputer les récoltes et les limites de leurs terres). La

¹ FEREDJ M.S., *Histoire de Tizi-ouzu, des origines à 1954*, En. algérienne de presse, Alger, 1990, p. 115-116.

Vallée du Sébaou fut de ce fait, peuplée. Des gens et même des familles tout entières de divers horizons se sont installées tout au long des rives du Sébaou. Ils ont formé ainsi, les premiers noyaux des villages d'Amraoua¹.

Ces familles progressaient sur le territoire au fur et à mesure que les Turcs occupaient des terres fertiles et construisaient des forteresses². Une " Smala " ³ fut bâtie autour du Bordj de Tizi-Ouzou, situé sur le Col des genêts et dominant toute la Vallée du Sébaou. Elle regroupait ainsi, des personnes de toutes catégories sociales : fugitifs, janissaires, kouloughlis, esclaves d'origines africaines ou orientales, arabophones immigrés des Hauts Plateaux et berbérophones et particulièrement kabylophones. M. S. FEREDJ écrit à ce propos que " la population de Tizi-Ouzou était composée à l'origine d'éléments divers, : il y avait évidemment, l'élément berbérophone venu des montagnes voisines, mais il y avait de nombreux arabophones qui étaient venus notamment de la région de Dellys et des Issers. Après l'implantation de la garnison des Janissaires dans le Bordj, Tizi-Ouzou devait recevoir plusieurs familles turques, ou plus précisément de Kouloughlis [...] Ces familles étaient venues de la région de Sidi Naâmane et de Bordj Sabaou [...] En se fondant dans la population locale, les nouveaux venus (Kouloughlis) allaient renforcer l'élément arabophone existant, " ⁴

En somme, cette unité spatiale est devenue par ces faits socio- historiques un lieu où s'est effectué un mélange de toutes catégories sociales, économiques et culturelles. Plus tard, elle a formé un métissage de populations par le biais de mariages effectués entre militaires turcs et femmes algériennes, entre arabophones et kabylophones... Elle a constitué de ce fait, une culture et un usage linguistique particuliers⁵. M. DAHMANI écrit que "la population de Tizi-

1 Amraoua : vient du verbe, en langue arabe : " âammer " qui veut dire remplir. Aâammer lbled : peupler.

2 DAHMANI M., Op. cit., p. 26.

3 Smala/zkala : Vient du mot arabe " zamil " au singulier. Il signifie, camarade ou collègue. Il désignait par extension de sens une colonie, une communauté qui s'est formée à l'époque turque vers 1640. Elle était sous la tutelle turque.

4 FEREDJ M.S., Op. cit., p.116.

5 C'est un idiome spécifique à la Haute-Ville de Tizi-Ouzou et auquel on a attribué l'appellation "Zdimuh " par péjoration. Il fera objet d'un des chapitres de cette partie.

Ouzou a formé un isolat culturel spécifique, un idiome particulier, des us et des attitudes sociales qui la singularisent du reste de la population kabyle."¹

Ces aspects expliquent clairement et en définitive, la présence au plan linguistique de l'arabe et du kabyle à Tizi-Ouzou. Cette coexistence de langues pratiquée en alternance, précisément chez des locuteurs de la Haute-Ville n'est que le résultat du contact entre différentes populations installées dans cette Ville. Ces contacts sont généralement favorisés dans les cadres du voisinage (la proximité des habitations et des terres cultivées), du travail (essentiellement dans le cadre agricole, plus tard dans l'administration, à l'époque coloniale et actuellement) et du commerce. Il est à noter dans ce contexte que le " souk Sebti Ali Khoudja² - essentiellement après qu'il soit transféré à Tizi-Ouzou- a joué un rôle considérable dans tous les domaines. Il ne représente pas seulement un lieu de transactions et d'échange de produits commerciaux, il est également le lieu d'échanges linguistiques.

[A ce propos L.J. CALVET signale qu' " on ne communique pas pour le simple plaisir de communiquer, mais parce qu'on a des choses à se dire, des relations à établir. Et ces relations sont bien souvent de type commercial, échange de matières premières, troc, importation des productions locales [...] Les relations commerciales impliquent un moyen de communication linguistique..."³ Cette situation représente une des raisons d'apprentissage de l'arabe par les kabylophones et du kabyle par les arabophones.

D'autre part, elle explique la tendance de ces populations à utiliser alternativement l'arabe de Tizi-Ouzou et le kabyle dans leurs pratiques langagières quotidiennes. Cette même situation apparaît lors de l'apprentissage du français par les locuteurs de cette ville.

¹ DAHMANI M., Op. cit., p.164.

² Souk Ali Khoudja : Marché hebdomadaire qui se tient jusqu'à présent chaque Samedi. On l'appelle Souk Khoudja, du nom de son fondateur Ali Khoudja. Le Souk a été créé par ce dernier à Oued Falli, près de Draâ Ben Khedda, puis fut transféré à Tizi-Ouzou. Actuellement, il a gardé la nomination en arabe « Souk taè Sebti » ou en kabyle « Souk n Sebti » chez les personnes âgées de Tizi-Ouzou ou Kabyles ; chez d'autres personnes de la région ou autres, il est appelé « Souk n/taè Tizi-Ouzou » (Marché de Tizi-Ouzou).

³ CALVET L.J., *Langues véhiculaires*, PUF, 1982, p.79.

En effet, la langue française n'est connue à Tizi-Ouzou qu'après son occupation par les troupes françaises vers 1855. Elle est pratiquée par les Tizi-Ouziens après l'établissement de contacts entre ces derniers et les Colons et ce par, le biais de l'administration et/ou du commerce. A cet effet, une de nos informatrices âgée de 85 ans (désignée dans le corpus par (F) souligne que des femmes (y compris elle-même) de son quartier (Haute-Ville), notamment (Zellal) avaient des contacts avec des " Sœurs Blanches " (religieuses chrétiennes) dans le cadre d'échange de produits d'artisanat contre des produits alimentaires et qu'elles avaient eu des transactions commerciales avec des Françaises. Voici ses propos :

CV/L.22/p. XXXV

(F) : u ki ġa zman... ġat **la suret** elyadik... f lbiłaġ... ead tbiε rrafya...

[= Et quand ce fut le temps, il y avait la sœur blanche là-bas en ville, elle vendait de la vannerie/la raffia]

CV/L.23/p. XXXVI

(F) : taeti l na kilu lful... marra kilu taε lbawaṭaṭa... bah tceġġaena...

[= Pour nous encourager elle nous donnait, parfois un kilo de fèves, un kilo de pomme de terre.]

CV/L.25/p. XXXVI

(F) : ead nexxedmu ṭb^wug... u nbieu l ha... u hiya tecri... ead nexxedmu lmeqlet...

lbb^waṭat... lkufiyet... haḍak lwaqt **lplaṭo** b zuġ rṭrak...

[= On confectionnait des corbeilles qu'on lui vendait et qu'elle achetait. On confectionnait des poêles, des boîtes, des silos à grains. A cette époque, un plateau était à deux francs.]

Dans ce même contexte (F) raconte qu'avec ces transactions commerciales, les femmes autochtones ont pu tisser des relations amicales avec des Françaises essentiellement avec cette religieuse.

CV/L.27/p. XXXVI

(F) : teḍreb na libari baṭel... taēti l na baṭel... **mim** ead walefna ha... ead tḡi lahna-y-a ldaṛna... ead teḥki l na lḥaḡiyet... u ḥna ead naḥku l ha tawaena... naḥku l ha tawaena... naḥku l ha leadet tawaena... kssae... walfet meana... walefna mea ha...

[= Elle nous faisait des injections. Elle nous donnait des médicaments gratuitement. Nous nous sommes même habitué à elle. Elle venait ici, dans notre maison. Elle nous racontait des histoires et nous lui racontions les nôtres. Nous l'informions de nos traditions. Puis, elle s'est habituée à nous et nous nous sommes habituées à elle.]

Cette même informatrice nous a déclaré dans un autre contexte que les femmes autochtones ne sortaient pas à l'époque coloniale, elles restaient à la maison. Nous en déduisons ainsi, que c'était les Françaises qui se déplaçaient vers la Haute-Ville. Il y a eu à cet effet, un contact de langues entre le français et l'arabe de Tizi-Ouzou.

CV/L.2/p. XXXIV

(F) : ma texx^w eṛḡi c men *amnar* taē ddaṛ.

[= Tu ne sortais pas du seuil de la porte.]

Par ailleurs, il est à signaler que ce bourg appelé " Elbiladj " ¹ (appellation très courante chez les anciens Tizi-ouziens et chez les Kabyles des montagnes) a joué un rôle très important (il continue à le jouer jusqu'à présent) dans tous les domaines, particulièrement dans le cadre des échanges de produits commerciaux et de rencontres de populations. Cette pratique se répand dans cette zone urbaine grâce à la réalisation des voies ferroviaires et routières rattachant cette ville à d'autres régions algériennes kabylophones et arabophones. Ce qui a probablement facilité le contact entre l'arabe et le kabyle, et entre l'arabe, le kabyle et le français.

¹ Elbiladj : Signifie village, par opposition à « taddart » (village en kabyle). Il se distingue de taddart, par les fonctions administratives, commerciales et résidentielles urbaines dont il jouit. C'est un village avec des caractéristiques urbaines.

Ces contacts linguistiques se sont développés plus tard et renforcés avec l'enseignement gratuit que les enfants des autochtones suivaient en arabe et en français. Nous pouvons justifier cette situation par certains témoignages recueillis auprès d'un de nos informateurs (A) qui atteste de cela.

CVI/L.25/p. XLII

(A) : u nruħu leqraya taε leařbiya... netaellem elqur ?a : n... U ki nexxeřgu men leqraya taε leařbiya... nruħu neqraw f taε eřrumiya... f ein řtelba¹... guddam lřamae n taε lala Seida...

[= Et nous partions à l'école, l'école coranique; et, quand nous sortions de l'école coranique, nous allions à l'école française à Aïn Telba, devant la mosquée de Lala Saïda.]

(A) déclare également avoir appris la langue française à des fins pratiques, pour travailler chez les Français, dans leurs maisons.

CVI/L.23/p. XLII

(A) : f eaħd řřansa... kunna f řđac lli kunna neqraw... nřara eelmul na leqraya leřlař hum

bařk....bac... yewweđdu leibad.... bac... nexxedmu eli hum... galu lax^wer... j' **veux**

bien te prendre à la maison... mais tu mangeras à la cuisine !

[= A l'époque française, nous étions onze élèves. Les chrétiens nous ont formés pour servir uniquement leurs propres intérêts ! Pour exploiter les gens. Disant «je veux bien te prendre à la maison, mais tu mangeras à la cuisine ! »]

Par ailleurs, la misère qui a sévi dans la région à partir de 1930 a fait de Tizi-Ouzou un centre d'accueil et de transit pour des populations en quête d'emploi afin d'améliorer leur niveau de vie et celui de leurs familles restées dans les montagnes. C'est dans ce bourg (Elbiladj) que ces populations ont trouvé toutes les commodités d'un lieu urbain ² : des écoles, un centre de

1 Ein Telba : Un lieu qui se trouve à la Haute-Ville de Tizi-Ouzou et qui signifie : la fontaine des étudiants/écoliers en théologie.

2 Ces mêmes motifs ont poussé des populations de l'arrière pays à s'installer à Tizi-Ouzou après l'indépendance (1962) et actuellement.

santé, un marché, des emplois administratifs et des commerces tenus par la minorité bourgeoise algérienne et par des colons. Elle devient par ce fait, un lieu de concentration humaine.

Ce phénomène a entraîné en définitive, un contact entre la population de Tizi-Ouzou qui comprend les premiers et les nouveaux venus kabylophones et arabophones, ceux qui sont issus des mariages mixtes (kabylophones et arabophones) et les Colons. Ceci a engendré le contact de langues entre l'arabe de Tizi-Ouzou, le kabyle et le français.

Cette situation socio-historico-économique a donné naissance d'une part, à un idiome particulier appelé par les "puristes kabylophones", par péjoration, "tazdimuḥt", d'autre part à plusieurs phénomènes sociolinguistiques en l'occurrence : l'emprunt, l'interférence, le mélange de langues, l'alternance de langues - qui s'exerce à présent dans les pratiques langagières des locuteurs de cette ville et dans celles des « anciens Tizi-ouziens » ou "laḥḍar de Tizi-Ouzou"¹ - et peut être même la diglossie - que nous tenterons de vérifier ultérieurement -.

En somme, cette complexité linguistique qui s'exprime entre autre par l'alternance de langues dans les interactions verbales des locuteurs de la Haute-Ville, n'est que le résultat des bouleversements historiques qui ont entraîné des changements économiques. Tant bien que mal, ces derniers ont fait basculer le cadre social des Tizi-Ouziens ainsi que le cadre linguistique : ils sont passés donc du niveau unilingue (kabyle ou arabe) au niveau bilingue (kabyle et arabe) et en fin, au niveau trilingue (kabyle, arabe et français).

C'est sur ces aspects que portera notre analyse. C'est pourquoi, dans le point qui suit, nous allons d'abord expliciter les aspects relatifs au choix de la population de la Haute-Ville puis

¹Anciens Tizi-Ouziens/laḥḍar : Ces «Haute-villens» se considèrent comme des citoyens de la Kabylie « laḥḍar ». C'est par cette expression et ce terme que les gens de la Haute-Ville se qualifient ; ou encore par ṣhab Tizi-Ouzou et ce, afin de se distinguer des nouveaux venus kabylophones ("ruraux" par péjoration) et de se valoriser.

nous aborderons les paramètres sociologiques de nos informateurs : le sexe, l'âge, le niveau d'instruction, le statut socio-professionnel..

Avant d'aborder ce chapitre, nous nous proposons de définir l'appellation *zdimuḥ*.

II- 3- QU'APPELLE T-ON « ZDIMUḤ » ?

Une des questions qui méritent d'être explicitées est certainement celle relative à l'origine des mots et expressions employés pour désigner et cette langue, et les personnes l'utilisant, en l'occurrence "*tazdimuḥt*" et "*ṣḥab zdimuḥ*".

Le terme "*Tazdimuḥt*", absent des dictionnaires de langues (berbère ou français...) est employé pour désigner la langue des habitants de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou. Il a été attribué au parler de ces habitants par certains ruraux kabylophones qui se veulent "puristes", qui dénoncent par cette désignation un certain écart par rapport à une «norme» kabylophone - devant être, selon eux, suivie par tous -. Il en est de même, pour l'expression "*Ṣḥab zdimuḥ*" par laquelle sont qualifiés les habitants de ce quartier. En effet, elle permet de les distinguer des autres résidents de la Ville de Tizi-Ouzou, ainsi que le déclare (M) l'une de nos informatrices.

CIII/L.78/p. XXIII

(M): *nek^wni ... tura ṣḥab Tiziwzzu - y - agi ... ṣḥab idurar qqaren ay ṣḥab zdimuḥ...*

[= Maintenant, nous, habitants de Tizi-Ouzou, ce sont les montagnards (les ruraux) qui nous appellent les "*zdimuḥ*".]

Le premier aspect est en rapport avec le plan épilinguistique et concerne les explications telles qu'elles sont envisagées par certains de nos informateurs.

Le second aspect, subséquent au premier, est relatif à une tentative d'explication linguistique, plus particulièrement, sur le plan phonologique et morpho- syntaxique.

II-3- 1- plan épilinguistique:

D'après les témoignages oraux recueillis auprès de nos informatrices, ce mot et cette expression proviendraient de l'habitude d'utiliser le terme " Sidi " ou le syntagme " Sidi muḥ " contracté par les habitants du quartier de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou - notamment de Zellal - pour distinguer entre les membres de sexe masculin de leur entourage immédiat et ceux qui leur sont étrangers.

CIII/L.89/p. XXIV

(M) *yak ilaq aṭ farqed ger win iqarben d win ibaeden*

[= Mais il faut que tu distingues entre celui qui t'es proche et celui qui est loin.]

CIII/L.87/p. XXIV

(M) *amek irgazen medden ak^w d emmik ? !*

[= Comment, tous les hommes étrangers peuvent être, pour toi, un oncle paternel ?!]

Pour appuyer ses dires, notre informatrice compare leur situation avec celle d'autres régions arabophones où la distinction n'est pas faite.

CIII/L.81/p. XXIII

(M) : *am shab agi ieraben ... l'impurt ufan di barra as siwlen " ya emmi " ! ... wac rak "*
ya emmi " ? ... ieraben n l^fayer qaren ya xuya ... xuya ... kada ! ...

[= C'est comme ces arabophones, n'importe qu'elle personne qu'ils trouvent dehors, ils l'interpellent " mon oncle " (paternel) comment vas-tu mon oncle(paternel)? les arabophones d'Alger disent mon frère; mon frère tel, ...!]

Pour notre informatrice, seuls les membres de sexe masculin de la famille proche, doivent porter la marque de la relation parentale: on appellera un oncle maternel " **xali** ", un oncle paternel " **emmi** ". Quant aux membres femmes de la famille proche, on a attribué " **xalti** "

pour la tante maternelle et " *æmti* " ou " *nanna* " pour la tante paternelle. Nous signalons que c'est ainsi que toute femme âgée - même étrangère à la famille- est appelée par respect.

CIII/L.82/p. XXIII

(M): *gma s gemma as iniy ... d "xali" ... nek^wni neqqar " æmmi "... i æmmi neṣṣah ...*
gma s n baba...

[= Le frère de ma mère je l'appelle mon oncle maternel; nous, nous appelons «oncle paternel» le vrai oncle paternel, le frère de mon père.]

Mais on fera précéder le prénom des étrangers à la famille proche: un ami, un voisin, une personne âgée de sexe masculin (dit Moh, abréviation de Mohamed) du terme de respect " Sidi ".

CIII/L.90/p. XXIV

(M) : *ilaq yak... aṭ farqed ger æmmik uk d wargaz nniḍen... ger waḥbib ik ... d lḡar ik*
argaz... ameq^wran ... neqqar asen " sidi "...

[= Il faut, normalement, que tu fasses la différence entre ton oncle paternel et un autre homme ; entre ton ami, ton voisin, un homme âgé. Nous appelons ceux-la " sidi "(monsieur).]

Ce titre de « sidi » est également attribué à un beau-frère.

CIII/L.91/p. XXIV

(M): *aṭ ruḥed aṭ afeḍ ilewsen im d guxxam asen tininiḍ " sidi" ... s yisseḡ n sen ... sidi*
muḥ... sidi smaïn ...

[= Dans ta belle-famille, tu trouveras tes beaux frères à la maison, tu les interpelleras « sidi » chacun par son prénom " sidi muḥ"(monsieur Moh), sidi Smaïn...]

Quant aux personnes inconnues (de sexe masculin), elles sont interpellées par les habitants de ce quartier " sidi muḥ " et ce, à l'occasion d'une demande d'un renseignement par exemple; c'est ce que précise l'une de nos informatrices.

CIII/L.92/p. XXIV

(M): *nuk^wni xas ur tesined ara leabd ni mbaeid "ya sidi muh" ... yarhem waldik argu aki d seqsiy ... ma d agi ig ella ubrid agi ... ma d agi ig zday l flani ... wina tusemma d leqdar is tefkid.*

[= Nous, même si tu ne connais pas la personne en question, de loin tu l'interpelles, "ya sidi muh"... que tes parents reposent en paix, attends, je vais te demander, si cette route est par là, si c'est ici qu'habite telle personne. Ceci veut dire que tu l'as respectée.]

Toutes ces pratiques linguistiques trouveraient leur origine dans la volonté d'instaurer un savoir-vivre, du respect et une certaine courtoisie dans les relations sociales.

CIII/L.93/p. XXIV

(M): *nek qqaray asen... nuk^wni d lefhama inefhem d leqdar i nsea ... si pur sa i neqar "sidi". nuk^wni neqqar as a "sidi muh"... d lahdaqa d lefhama ... nuk^wni yurnay*

[= Moi, je leur dis (lorsqu'on la raille en la traitant de « Zdimuh ») nous, nous sommes bien élevés, nous sommes respectueux, c'est pour cette raison que nous disons "sidi". Si nous disons "Eh sidi muh", c'est par courtoisie et bonne éducation.]

En ce qui concerne la réaction des jeunes, (M) déclare qu'ils n'acceptent pas d'être qualifiés de *Zdimuh*

CIII/L.104/p. XXV

(M): *llan wigad agi maḥsub ig tyaḍ lhel ... li jun agi n tura ... iṭ yaḍiten lhel ma sinin akken ni amzun d lemɛayra aten.. tɛayaren . imir tsethin ... s wawal agi n zdimuh*

[= Il y a quand même ceux qui se fâchent. Les jeunes de maintenant se fâchent quand on les traite ainsi. C'est comme si on se moque d'eux ; alors, ils ont honte de cette appellation : « zdimuh ».]

Cette même réaction de rejet, nous a été confirmée par (S1).

CV/L.63/p. XXXIX

(S1): *ki ygulu l k nti taε Zdimuh ... est-c' qu' ead iyiḍek lhel ? gult l ha... bien sûr ead*

iyiđni lhel... **pařsk** qbayel ula eřeb gaę kif kif... **c'est des Algériens** gaęitik.

[= « Quand on te prend pour une « Zdimuđ est- ce- que cela te gęne ? » Je lui ai dis: " bien sűr, ceci me rend malade! " parce que Kabyle ou Arabe, nous sommes tous les męmes! Nous sommes tous Algériens!]

Un de nos locuteurs (A) accepte comme (M) cette appellation dans le sens d'une marque de savoir- vivre et de respect. Cependant, il rępond aux " puristes kabylophones " de manięre implicite, en expliquant qu'il n'y a pas de " race pure " et par la męme de " langue pure ".

CVI/L.9, 19, 20/pp. XLI-XLII

(A) :Kul wađed ændu řsema a ... leklem ... luya n taęu ... al?ařařliya gaędet **kamem** luya n taę hum! ğaw leęreb...ğaw ařuman ... ğaw řransis... ğaw řturk a... ğaw... mači wađed istięmař lli ğaz ęla lebled hađi ih... txelřet lluya... ih... txelřet lluya! ...

[= C'est- à- dire, chacun possęde sa propre langue. A l'origine, elle demeure, quand męme, leur propre langue! Il y avait les Arabes qui ętaient venus, les Romains, les Franęais, les Turcs. Tous sont venus; ce n'est pas un seul colonisateur qui a occupę ce pays! Oui, la langue a changę et elle est męlangęe!]

En dęfinitive, les tęmoignages de nos locuteurs montrent que l'appellation "sidi muđ" est surtout utilisęe par les habitants de la Haute-Ville comme marque de biensęance dans les relations sociales. Nous reviendrons à ces considérations lors de l'analyse du discours ępilinguistiques, dans la deuxięme partie de cette ętude.

Mais quelle serait donc l'origine de cette appellation?

L'une de nos locutrices (M) explique à ce propos que le nom propre " muđ " (abréviation de Mohammed) trouve son origine dans une coutume qui serait propre à ce quartier: autrefois, à la naissance d'un enfant, au moment de couper le cordon ombilical, la sage-femme pręnommait le nouveau-né *Mohammed* (du nom du prophęte de l'Islam) s'il s'agit d'un

garçon, et *Fatma* (du nom de la fille du prophète " Fatma ") s'il s'agissait d'une fille. Le nouveau - né garde ce prénom les trois premiers jours de sa naissance.

CIII/L.110/p. XXV

(M): *ela xaṭar ma tgezmed timit ḥalama semman əf sidna ɾasul llah... taqcict aṭ semmin*
d fatma ... bin k u bin ɾabi as tiniḍ bsmellah as semmiḍ af" fatma zzehra" tlata-y-
ibarden ad reḍ Fatma zzahra... ma d aqcic as tiniḍ "bsmellah muhemmed əlih salem ".

[= Tu ne couperas pas le cordon ombilical, jusqu'à ce qu'on prononce le nom de notre prophète. S'il s'agit d'une fille, on la prénommera Fatma, entre toi et ton Dieu, tu diras : « au nom de Dieu, et tu la prénommeras «Fatma- zohra » ; tu prononceras Fatma zohra trois fois. Si c'est un garçon, tu te diras : « au nom de Dieu, Mohammed, que le salut de Dieu soit sur lui. »]

CIII/L.111/p. XXVI

(M) : *nuymalma tlti yem ni ... as iwlen " muḥemed " ... taqcict ... taqcic ni as siwlen*
fatma ... wellah si zik iḥekun aka ... atan tura ḥkiyamṭ

[= Normalement, les trois premiers jours, on l'appellera "Mohammed " (si c'est un garçon); si c'est une fille, on l'appellera « Fatma ». Je te le jure, depuis Jadis qu'on racontait ça et voilà, maintenant, je te l'ai raconté.]

Quant au terme " sidi " ¹, il est sans doute apparu par analogie avec le respect dû au prophète Mohammed ; d'où l'expression employée par notre locutrice (M) : " *d asiyeḍ iten siyyed* " (on lui accorde un certain prestige). Notre locutrice s'en explique plus longuement dans l'extrait suivant :

CIII/L.112/p. XXVI

(M) : *ela xataṭ ma tessimled aken (sidi) aṭ geḍ lqima i sidna muḥemmed əlih ṣlat w salem.*

¹ Ce terme peut avoir comme équivalent la notion de « monsieur/Seigneur », dans la langue et culture françaises.

[= Parce que quand tu l'interpelles de cette manière (sidi), tu donneras de l'importance au Prophète Mohammed que le salut de Dieu soit sur lui.]

II- 3- 2- Au plan linguistique

Ce passage de «sidi-Mohammed» à «zdimuḥ» peut s'expliquer par l'intervention du phénomène d'assimilation régressive et d'une relation de jonction entre les deux termes.

En effet, nous schématisons ce processus ainsi :

- 1- «sidi muḥemmed» (Sidi-Mohammed) aurait donné «sidi- muḥ» en raison du recours à la contraction qui fait partie de ce que A. MARTINET nomme "économie du langage"¹.

Contraction de /muḥemmed / → /muḥ/

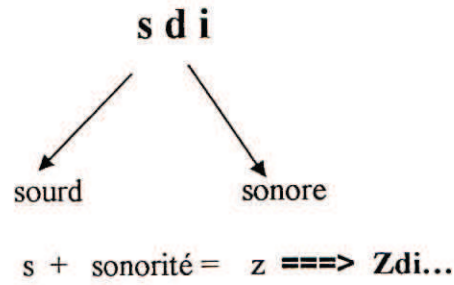
- 2- «sidi- muḥ», se serait transformé en "Sdimuḥ"; on remarque ici l'amuïssement de la voyelle [i] située entre le phonème [s] (consonne sifflante, sourde) et le phonème [d] (consonne apico-dentale, sonore).

Contraction de /sidi/ → /sdi/

Amuïssement de /i/ dans la première syllabe de [sidi]

- 3- Le contact entre [s] et [d] a transformé le [s] en [z] par assimilation régressive. Autrement dit, le voisement du [d] passe au [s] qui devient [z]; nous obtenons ainsi [Zdimuḥ]; et par dérivation le mot [Tazdimuḥt] appliqué à la langue des habitants de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou par les ruraux Kabylophones.

¹ MARTINET A., *Elément de linguistique générale*, Armand Colin, Paris, p. 176



Le terme «tazdimuħt» dont il est question dans cette étude est en conformité avec la structure morpho- syntaxique du kabyle. On trouve, dans ce substantif, les marques discontinues du féminin : [t ...t] ==> tazdimuħt.

L'habitant du quartier de la Haute-Ville est ainsi, par analogie, désigné sous le terme «azdimuħ» obtenu (conformément au schème des substantifs masculins en kabyle [a...], tout comme le terme « Tazdimuħt » qui a pris le schème des substantifs féminin du kabyle [t...t].

Nous schématiserons ces processus linguistiques (assimilation et dérivation) de la manière suivante :

Phase phonétique combinatoire :

Syntagme original	Changement articulaire		
	Contraction	amuïssement de la 1 ^{ère} syllabe de l'articulation	Assimilation régressive
Sidi muħemmed (Sidi Mouħammed)	Sidi Muħ	Sdi Muħ	Zdi Muħ

Phase de dérivation :

Syntagme original	Changement morphologique		
Sidi Muḥemmed (Sidi Mouhammed)	Substantif féminin	tazdimuḥt	Forme des substantifs féminins au singulier [t...t]
	Substantif masculin	azdimuḥ	Forme des substantifs masculins au singulier [a...]

Chapitre III

Présentation de corpus

CHAPITRE III

Présentation de corpus

Après avoir délimité les outils théoriques et méthodologiques et passé en revue les conditions sociolinguistiques de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou, nous tenterons de traiter, dans ce chapitre, les conditions du recueil de notre corpus. Celui-ci nous servira d'appui lors de notre analyse sociolinguistique et linguistique.

III- 1- Population choisie pour notre étude

Travaillant sur une population aussi hétérogène et mouvante que celle de Tizi-Ouzou, nous avons été confrontés à des problèmes très complexes pour la détermination de nos informateurs, du fait que cette ville accueille chaque jour de nouveaux résidents venant de plusieurs villes et villages algériens.

Par ailleurs, pour procéder au choix d'une population donnée, il convient de définir explicitement les caractéristiques des sujets interrogés. La densité démographique et l'étendue occupée par Tizi-Ouzou en matière de population et de superficie, nous contraignent à délimiter le terrain d'investigation et la population qui représentera notre objet d'étude.

Pour le choix de notre terrain d'enquête, nous avons pris en considération, dans un premier temps, le paramètre géographique. Nous avons tenu compte de la superficie qu'occupe la Haute-Ville dont la densité avoisine une occupation de 90 % de son sol. Ainsi, nous nous sommes arrêtés à l'un des quartiers de ce village ancien appelé communément "Zellal".

Ce choix est justifié par notre proximité du terrain et notre connaissance de certains de ses habitants qui y résident encore à ce jour. Ceci a facilité notre approche des locuteurs, lors du recueil de notre corpus.

Notre choix pour la population de Zellal (Haute Ville) a également été justifié par la fixation et la stabilité de celle-ci dans cet espace géographique. Nous avons entendu, à maintes

reprises, certains Zellaliens s'identifier à Tizi-Ouzou (ville) et à Zellal. C'est ce que nous avons décelé dans l'un des discours épilinguistiques que nous avons pu enregistrer auprès d'une dame âgée de quatre vingt cinq (85) ans et qui habite à ce jour le quartier en question. Elle dit avec une fierté distinguée qu'elle est une tizi-ouzienne et une zellalienne.

CV/L.56/p. XXXVIII

(F) : *hna fi balek... mena men tiziwzzu, ġeddi men ġeddi zad hna.*

[= Pour ton information, nous sommes d'ici, de Tizi-Ouzou, le grand-père de mon grand père (mon arrière grand père) est né ici.]

CV/L.55/p. XXXVIII

(F) : *hna shab tiziwzzu, şhab eamrawa, arfed leklem u heġ leklem !*

[= Nous, les gens de Tizi-Ouzou, nous sommes des Amraouas et nous sommes fiers de l'être !]

CV/L.55/p. XXXVIII

(F) : *hna lewlin taε zellal.. taε be... kri !*

[= Nous sommes les premiers de Zellal. Nous sommes enraciner ici depuis Jadis !]

Elle poursuit et affirme que son quartier est le meilleur de la Haute Ville.

CV/L.46/p. XXXVII

(F) : *raġi ċufi, zellal kanet hiya lemxiyra f lħumet... umaena zellal hiya lemxiyra seqsi lli hwalek....*

[= Comme tu le vois, Zellal était le meilleur des quartiers... mais Zellal est toujours le meilleur, demande à qui tu veux.]

En exprimant son attachement et sa fixation à Zellal, à la citadinité et à son démarquage implicite de la population rurale et mouvante, elle dit :

CV/L.49/p. XXXVII

(F) : *hna mazalna fi haġik taε ġdudna, men tiziwzzu. hawlik huma gaε heġtu men lġbel, huma gaε lli seknu **nouvelle ville.***

[= Nous demeurons dans les habitations de nos ancêtres, de Tizi-Ouzou. Quant à eux, les voilà tous descendre de la montagne. Ce sont eux qui habitent la Nouvelle Ville.]

Ce critère nous a semblé important, car il représente la base fondamentale de notre objet de recherche du fait que nous travaillons sur une population urbaine dont l'usage linguistique est urbain.

De plus, il est à remarquer que la nature des activités et des équipements se limitent dans la plupart des quartiers de la Haute-Ville y compris à Zellal aux commerces de base et à des ateliers d'artisanat. Ceux-ci n'occupent pas des superficies aussi importantes que celles de l'habitat de type individuel¹. Cette caractéristique a un effet important sur le contenu langagier des locuteurs de ce quartier ancien et de ceux de Zellal. Soulignons que ces derniers ont pu garder et leurs habitations et leur langue maternelle dont ils sont fiers.

CV/L.48/p. XXXVII

(F) : U maæad nehhedru leaɣbya taε tiziwzzu ma neqqedru c hna nbedlu luytna !.

[= Nous demeurons, jusqu'à présent, dans l'usage de l'arabe de Tizi-Ouzou ; nous ne pourrions pas changer notre langue !]

Cependant, certains locuteurs d'autres quartiers² de la Haute-Ville, en quittant leur maison traditionnelle - pour habiter dans des immeubles modernes construits dans de nouvelles cités comme la Nouvelle Ville - ont tendance à perdre progressivement la spécificité de leur parler au contact avec d'autres parlers algériens comme l'arabe algérois, l'oranais, le kabyle... etc.

D'autre part, le phénomène inverse est en train de se produire dans ces quartiers. Ceci est apparu après que les premiers résidents aient loué leur maison à des gens venus de plusieurs régions d'Algérie, essentiellement, des campagnes kabyles (pour qu'ils soient proches des

¹ Cette caractéristique et bien d'autres marquent la spécificité de cette zone urbaine (Haute Ville) par rapport à l'ensemble de la ville de Tizi-Ouzou.

² Nous citons parmi ces quartiers abandonnés: Aïn El hellouf, Aïn Seltan, Tazeggwert, Bordj hmer...

administrations, du lieu de travail, des écoles...). Comme conséquence à cette situation, le parler d'une partie de la Haute Ville subit des altérations à tous les niveaux linguistiques. Il laisse peut-être la place à d'autres usages linguistiques entre autre le kabyle. C'est ce que laisse entendre notre locutrice :

CV/L.37/p. XXXVII

(F) : Mazal na saknin mduwřin...mazalna ħna **la famiy**...ma ydxl k lbařrani... ma yęi.

[= Nous habitons toujours ensemble (en cercle) nous formons toujours une famille ; aucun étranger ne peut y venir ni y pénétrer.]

Elle ajoute dans le même contexte.

CV/L.47/p. XXXVII

(F) : kayen iħemmuten, kayen tazegg^wert, kayen ħumet... laħęar, kayen ein řselřan, umaena zellal hiya lemxiyřa seqsi lli hwal k! hađuk dxel ha dařwek lbařrani.

[= Il y a Ihemmouten, il y a Tazegguert, il y a le quartier Lahdjar, il y a Aïn Seltan, mais Zellal est le meilleur des quartiers; demande à qui tu veux ! les autres sont envahis, actuellement, par l'étranger.]

Une jeune locutrice nous a confirmé l'idée ci-dessus, disant :

CVII/L.130/p. LIV.

(Na) : *umbaed mi ruħen wigad nni n la Haute ville... parc'qu' fken asen les appartements di la Nouvelle ville. umbaed skren ixxamen nsen i wigad ni id yusen si tmurt c' qui fait même la population, il y a beaucoup plus de kabyles que les gens nni n tiziwzzu iqđimen.*

[= Après que les habitants de la Haute Ville aient emménagés dans leurs nouveaux appartements sociaux, à la Nouvelle Ville, ils ont loué leurs maisons à ceux qui sont venus de la campagne (essentiellement kabyles) ; ceci fait que les Kabyles sont plus nombreux que les anciens Tizi-ouziens.]

Nous avons choisi en grande partie, les « Zellaliens » pour représenter la population sur laquelle nous effectuerons notre enquête sociolinguistique, car la plupart d'entre eux habitent

leurs maisons d'origine et maintiennent, en outre, la nature spécifique de leur parler. Nous avons pris de même, le quartier de Zellal comme notre terrain d'investigation.

Toutefois, pour subvenir à ses besoins quotidiens en matière de travail et d'échange socio-économique, cette population se trouve dans l'obligation de se déplacer vers le centre Ville appelé communément "Lbilag" et dans d'autres zones urbaines comme la Nouvelle Ville, la Zone Sud... et parfois ailleurs (essentiellement dans les régions proches de la ville de Tizi-Ouzou : comme les régions kabyles). Elle est contrainte ainsi d'utiliser une autre stratégie langagière pour assurer l'intercompréhension avec d'autres locuteurs originaires - la plupart des villages kabyles ou des régions arabophones. Ils se retrouvent face à une diversité linguistique. A cet effet, nos locuteurs se mettent dans une situation où ils alternent deux langues à la fois : arabe tizi-ouzien/français, arabe tizi-ouzien/kabyle ou trois langues à la fois : arabe tizi-ouzien/français/kabyle ou arabe tizi-ouzien/kabyle/français. Ceci dépendra de plusieurs facteurs sociolinguistiques à savoir la situation de communication.

III- 2- Les informateurs et leurs variables sociologiques

Après avoir opté pour la population de Zellal, que nous appellerons également «les Zellaliens », nous allons présenter, sous cet angle, les différents critères méthodologiques que nous avons pris en considération dans le choix des participants aux interactions verbales que nous avons recueillies pour cette étude. Nous allons donc, présenter, dans un premier temps, nos informateurs et, dans un second temps, leurs caractéristiques sociologiques.

III- 2- 1- Les informateurs

Notre corpus est le résultat d'entretiens avec dix-neuf (19) informateurs que nous avons désignés, dans notre corpus, par les initiales de leurs prénoms, transcrits en majuscule et entre parenthèses ; cependant, quand nous ignorons les prénoms de certains des participants aux interactions verbales, comme c'est le cas pour l'un des enregistrements effectué par un

complice, nous les désignons par (X), (X')... Nous avons procédé de cette manière pour garder l'anonymat de nos locuteurs.

Ces dix-neuf participants sont répartis comme suit : cinq (5) sont constants et de Zellal : ils ont participé à presque tous les entretiens et quatorze (14), sont issus des autres quartiers de la Haute-Ville et certains Kabylophones, sont occasionnels, car ils se sont trouvés mêlés aux conversations du fait qu'ils figuraient sur les lieux d'enregistrement. Ceci ne signifie pas qu'ils n'ont pas été d'un apport précieux pour le recueil des données car ils répondaient, d'une part, aux objectifs de notre étude et d'autre part, aux variables sociologiques que nous avons retenues. Ces variables sont : le sexe, l'âge, le niveau d'instruction, le statut socio-professionnel et l'appartenance socioculturel que nous examinerons tour à tour.

III- 2- 2- Les variables sociologiques des informateurs

III- 2- 2- 1- Le sexe

Les dix-neuf informateurs sont répartis, dans ce cadre, en neuf (9) femmes et dix (10) hommes. En ce qui concerne les informateurs de sexe féminin, il en existe trois (3) dans les participants constants et six (6) dans les participants occasionnels ; quant aux informateurs de sexe masculin, il en existe deux (2) dans les constants et huit (8) dans les occasionnels.

Les informateurs de sexe féminin ont investi les domaines socio- professionnels même si les proportions restent encore faibles par rapport à celles des hommes qui travaillent. La majorité des femmes sont sans profession. Selon les statistiques effectuées par l'U.R.T.O¹ en 1989, seules 90 sur 938 travaillent, particulièrement dans le secteur éducatif et l'administration publique (mairie). Les plus âgées d'entre elles donnent l'impression d'être moins ouvertes à d'autres langues car elles ont moins bénéficié de l'instruction. Elles restent pour la plupart

¹ Les chiffres avancés par l'URTO en 1989 sont estimés à 501 hommes et 90 femmes qui sont occupées, URTO, p. 20.

d'entre elles attachées à leur milieu, contrairement à d'autres hommes, même illettrés, qui sont toujours à la recherche de contacts à l'intérieur de leur milieu ou à l'extérieur.

Ceci étant, l'intérêt que nous portons à cette variable ne s'inscrit pas dans le cadre de l'opposition entre le langage des femmes et celui des Hommes. Nos préoccupations vont plutôt vers la nature des pratiques langagières des locutrices et des locuteurs de Zellal et de la Haute-Ville dans une situation multilingue ; à savoir est ce que cette alternance de langues entre l'arabe tizi-ouzien/le kabyle/le français est plus fréquente chez les hommes que chez les femmes ? Autrement dit, nous essaierons de voir quel impact peut avoir le paramètre sexe sur le choix de/des langue(s) utilisée(s) en alternance.

III- 2- 2- 2- L'âge

Dans le choix de nos informateurs, nous avons pris en considération presque toutes les tranches d'âge en limitant la minimale à 17 ans. Les locuteurs de moins de 17 ans ont été écartés de notre enquête par crainte de dévier des objectifs tracés au préalable. Nous pourrions être entraînés, alors, dans des problèmes qui dépasseraient le but de notre recherche, comme la problématique de l'acquisition de la langue maternelle et de la deuxième langue.

Nous avons réparti nos informateurs en trois tranches d'âges afin de vérifier la fréquence de l'utilisation de l'alternance de langues.

Pour alléger la présentation et l'analyse de cette variable, nous nous sommes inspirés de la méthode de F. X. BAGAMWABO¹, qui consiste à désigner, par des symboles, les tranches d'âge auxquelles appartiennent nos informateurs :

A1 : pour la tranche de 17 vers 29 ans → dont deux (2) informateurs sont contants, un de sexe masculin et l'autre de sexe féminin.

¹ BANGAMWABO F. X., *Etude sociolinguistique du contact de langues*, Thèse de Doctorat nouveau régime en linguistique, Université de Rouen, 1989, p. 187.

A2 : pour la tranche de 30 vers 49 ans —> dont quatre (4) informateurs sont constants : deux de sexe masculin et deux de sexe féminin, et neuf (9) occasionnels : quatre de sexe masculin et cinq de sexe féminin.

A3 : pour la tranche de 50 vers 85 ans ou plus —> dont un informateur de sexe féminin dans les informateurs constants et trois autres informateurs sont occasionnels : une femme et deux hommes.

Cette répartition nous permettra de cerner la réalité des pratiques langagières des locuteurs de Zellal et notamment celle de la Haute-Ville. Autrement dit, nous nous demandons si l'alternance de langues est pratiquée par tous les locuteurs, s'il existe des distributions en fonction de la tranche d'âge et quelles sont les langues qui sont fréquemment employées dans l'alternance de langues par tranches d'âge.

III- 2- 2- 3- Le niveau d'instruction

Nous avons réparti nos informateurs en quatre (4) catégories intellectuelles, désignées par les symboles suivants¹ :

L0 : locuteurs illettrés, dont deux de nos informateurs sont de sexe féminin : une dans les informateurs constants et une autre dans les informateurs occasionnels.

L1 : niveau de scolarisation qui varie entre la 6^{ème} année (6^oAF : 6^{ème} année fondamentale) et la 4^{ème} AM (4^{ème} année moyen) ou la 9^{ème} AF (9^{ème} année fondamentale), dont trois sont constants : une jeune femme et deux jeunes hommes et quatre sont occasionnels : trois de sexe masculin et un de sexe féminin.

L2 : niveaux secondaire jusqu'à la 3^{ème} AS (3^{ème} année secondaire), dont deux jeunes femmes et un jeune hommes dans les informateurs occasionnels.

¹ BANGAMWABO F. X., Op. cit., p. 187

L3 : niveau universitaire, dont deux jeunes informatrices dans les constants et une autre dans les occasionnels.

Nous avons diversifié le niveau d'instruction pour vérifier le rapport de cette variable avec le recours par nos informateurs au phénomène de l'alternance de langues. Autrement dit, il s'agit de vérifier si l'alternance de langues existe dans toutes les catégories susmentionnées, si elle concerne le recours à deux ou à trois langues et quelles sont les langues qui sont pratiquées en alternance ?

III- 2- 2- 4- Le statut socio- professionnel

Comme pour les autres variables sociologiques, nous allons désigner celle-ci par des symboles. Nous distinguerons trois niveaux socioprofessionnels :

C1 : désignera les fonctionnaires et les étudiants, dont deux jeunes femmes et un jeune représentant les informateurs constants et un jeune homme et une jeune femme dans les informateurs occasionnels.

C2 : désignera les collégiens et stagiaires, dont trois jeunes filles dans les informateurs occasionnels.

C3: désignera les femmes au foyer qui ne sont pas instruites, les retraités, les ouvriers et les chômeurs (qui n'ont pas achevé le cycle primaire ou secondaire), dont une femme dans les informateurs constants et cinq dans les informateurs occasionnels : trois de sexe masculin et un de sexe féminin. Quant aux autres informateurs occasionnels, nous n'avons pas pu, tel que nous l'avons mentionné ci-dessus, avoir plus de précision sur certaines de leurs caractéristiques sociologiques.

Nous avons adopté ce type de séparation afin de cerner le lien que l'on peut établir entre cette variable et l'alternance de langues. Nous nous demandons si le cadre socioprofessionnel

n'exerce pas une certaine influence sur le choix de cette stratégie et de quelle manière elle se déploie tant au niveau bilingue qu'au niveau trilingue.

III-2- 2- 5- L'appartenance socio- culturelle.

Nous avons réparti nos informateurs en deux catégories socioculturelles :

SC 1 : représentent les locuteurs de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou, dont quatre informateurs constants sont du quartier de Zellal (deux hommes et deux femmes) et une informatrice d'un des autres quartiers de la Haute-Ville, et sept (trois hommes et trois femmes) des informateurs occasionnels sont de Zellal et trois autres sont issus des autres quartiers de la Haute-Ville (un jeune homme et deux jeunes filles).

SC2 : représente les locuteurs kabylophones, une informatrice occasionnelle et une autre constante.

Nous allons vérifier, à travers cette variable, si nos locuteurs ne recourent pas à l'alternance de langues en fonction de leur perception de l'appartenance socio- culturelle de leur interlocuteur et quelles sont, dans ces cas-là, les langues qu'ils alternent.

III- 3- Conditions de recueil de corpus

Notre corpus comprend un ensemble de données que nous avons recueillies auprès de nos informateurs. Il est constitué d'énoncés exclusivement oraux ; il s'agit d'une moyenne de sept heures d'enregistrement réparties dans sept (7) cassettes audio¹, chacune d'elles correspondant à une situation de communication.

III- 3- 1- Articulation des enregistrements

Compte tenu de la nature orale de l'alternance de langues, nous pouvons opter pour des enregistrements à l'aide d'un Dictaphone. Cette technique nous a permis de réécouter et de décrypter les éléments linguistiques qui apparaissent dans les différentes conversations

¹ Nous n'avons utilisé, dans notre étude, qu'une partie de ces enregistrements.

recueillies. Certes, cette technique n'est pas sans défaut, puisqu'elle présente certains inconvénients qui sont en rapport avec les problèmes techniques (bruit de fond, bruits extérieurs...) et situationnels (le silence prolongé, les débits, la gêne...). F. GARDES-MADAY et P. GARLY signalent que «il ne faut pas oublier que l'enregistrement à l'aide d'un magnétophone ne permet d'engager en vue d'analyse qu'une partie du réel»¹. Ils mentionnent également que l'adoption de ce type de technique fait que certains aspects propres à la communication orale nous échappent tels que : « les mimiques, les regards dont l'importance est grande »². Nous reviendrons sur les problèmes d'enregistrement au fur et à mesure que nous exposerons les types d'enregistrement que nous avons pu réaliser tout au long de ce travail.

Globalement, nos enregistrements regroupent des réponses à nos questions. Ces réponses nous permettent de cerner certains rapports existant entre les deux ou les trois langues dans l'usage linguistique tel qu'il est réalisé quotidiennement, partiellement ou occasionnellement chez les locuteurs de Zellal ou des «Haute-villens». Autrement dit, nous allons vérifier s'il existe un rapport entre le comportement langagier de nos informateurs et la variation de la situation de communication à travers les types d'enregistrement.

III- 3- 2- Types d'enregistrements

Nous avons remarqué, au cours de notre pré-enquête, que l'alternance de langues ne se réalise pas dans une seule situation de communication. C'est ainsi que nous nous sommes interrogés sur la façon de cerner ce phénomène. Autrement dit, comment le statut des interlocuteurs,

1 GARDES- MADREY F. et BRES J., «conflit de nomination en situation diglossique », in VERMES et BOUTET, *France, pays multilingue*, T2. Ed. l'Harmattan, Paris, 1987. p. 62.

2 Idem., p. 62.

la/les langue(s) des interlocuteurs, le thème, et le lieu peuvent déterminer le choix de telle ou telle autre langue dans une seule interaction verbale.

Par ailleurs, procéder à un seul enregistrement n'est pas suffisant pour accéder à l'analyse des données sociolinguistiques que nous voulons traiter. Pour ce faire, nous avons enregistré les productions langagières de nos locuteurs dans différentes situations en variant les interlocuteurs, la langue, les thèmes et le lieu des conversations. Ainsi, avons-nous vérifié l'impact de ces facteurs « situationnels » dans les choix des locuteurs de Zellal (Haute-Ville) pour l'unilinguisme, le bilinguisme et /ou le trilinguisme dans leurs interactions verbales.

Nous avons rencontré, dans notre pré-enquête, des difficultés ; d'abord du fait que, lors de notre introduction dans leurs domiciles, certains locuteurs se sont montrés réticents à se faire enregistrer en raison de la situation d'insécurité que vit notre pays. Ensuite, une fois introduit, nos locuteurs nous ont parlé d'emblée en kabyle sachant que nous maîtrisons peu l'arabe tizi-ouzien contrairement aux autres membres de notre famille. Il nous est arrivé lors de cette pré-enquête d'être accompagné d'un membre de notre famille auquel nos locuteurs se sont adressés directement en arabe tizi-ouzien. C'est pourquoi, nous avons varié nos enregistrements.

III- 3- 2- 1- Enregistrement à découvert :

Nous avons adopté cette méthode car nos locuteurs n'y voyaient pas d'inconvénient, après nous êtres introduits, et parfois même, manifestaient une certaine motivation du fait qu'ils connaissent notre famille de longue date.

En somme, nous avons remarqué que les locuteurs manifestaient une forme d'aisance lorsque nous dirigeons la discussion. Notre intervention leur servait de support dans les débuts de conversation et leur a permis plus ou moins d'évacuer leur gêne en interceptant le Dictaphone. Nous avons adopté cette méthode - enregistrement à découvert- essentiellement, lorsque nous

avons abordé (avec nos locuteurs) les questions relatives au plan épilinguistique. Autrement dit, ce que nos informateurs éprouvent à l'égard de leur langue et de l'appellation qu'on leur a attribuée «zdimuḥ »; qui a pris un sens dévalorisant.

Nous avons adopté également cette méthode dans certains enregistrements à l'aide des complices que nous verrons ci-dessous.

En somme, nous voulons voir, à travers cette technique, le rôle de la présence d'un Dictaphone et d'une kabylophone dans le choix linguistique de nos locuteurs. Nous avons remarqué ainsi, que nos locuteurs s'efforcent de nous parler en kabyle malgré notre usage de l'arabe tizi-ouzien ; c'est pourquoi, voulant tester l'alternance de langues dans le cadre du trilinguisme chez nos informateurs et en notre absence, nous avons adopté d'autres techniques d'enregistrement entre autres : les enregistrements anonymes.

III- 3- 2- 2- Enregistrements anonymes

Du fait que nous avons remarqué que dans les enregistrements à découvert nos informateurs s'efforçaient de parler notre langue (le kabyle), nous avons été contraints de recourir à d'autres techniques d'enregistrement et ce, afin de recueillir des données plus fiables, W. LABOV note que «il nous faut être témoin du discours quotidien auquel l'informateur reviendra dès qu'il aura refermé la porte derrière nous, du style qu'il emploie pour discuter avec sa femme, gronder ses enfants ou passer le temps avec ses amis »¹. C'est ainsi, que nous avons opté pour des enregistrements anonymes : des enregistrements «pirates» et des enregistrements «à l'aide des complices ».

III- 3- 2- 2- 1- Enregistrements «Pirates »:

Il s'agit d'enregistrer nos informateurs, en cachant le magnétophone (Dictaphone) dans notre sac à main ou dans la poche de notre manteau en sortant toutefois le micro. Notre prétexte

¹ LABOV W., *Sociolinguistique*, Editions de Minuit, Paris, 1976, p. 145

était une visite de courtoisie, pour échapper à tout soupçon qui empêcherait le bon déroulement de ces séances.¹

Nous avons noté que certains de nos locuteurs perdaient leur spontanéité en changeant partiellement ou totalement leurs pratiques langagières lorsqu'ils apercevaient le magnétophone, T.ZABOOT explique à ce propos qu'«un climat de suspicion s'installe très vite lorsque les locuteurs découvrent le magnétophone, l'échange est aussitôt interrompu»².

Pour accéder à un discours plus spontané et plus naturel et, pour éviter toute gêne ou timidité éventuelles dans l'échange, nous avons procédé, en partie à des enregistrements anonymes que nous qualifierons de «pirates» tout en étant conscients, ainsi que l'a noté W. LABOV que cette procédure est contraire à la déontologie d'un sociolinguiste qui ne devrait pas enregistrer un locuteur sans que celui-ci soit averti³.

Nous avons adopté ce genre de méthode, pour vérifier si le phénomène d'alternance de codes ne s'inscrit pas dans le cadre du bilinguisme ou du plurilinguisme (trilinguisme) et dans quelles conditions apparaissent ces derniers.

III- 3- 2- 2- 2- Enregistrements à l'aide « des complices »

C'est une méthode que nous avons empruntée à F. LAROUSSE. Elle consiste à confier à d'autres enquêteurs le soin de recueillir notre corpus, nous avons choisi pour cette tâche des voisin(e)s et ami(e)s demeurant dans ce quartier. Nous leur avons expliqué la manière de procéder ; nous avons opté pour des entretiens non directifs et des enregistrements à découvert ou pirates, en leur suggérant toutefois quelques pistes. Les locuteurs ont été invités à discuter de leurs sujets de prédilection. La cherté de la vie pour les pères de famille, les conflits de

¹ Certains de nos locuteurs sont au courant des études que nous faisons à l'université. Quant aux autres, nous nous sommes trouvés dans l'obligation de nous présenter particulièrement lors de notre pré-enquête ou de nous faire introduire par des amis (e) dans les familles que nous avons interrogées par la suite.

² ZABOOT T. *Code switching algérien : le parler de Tizi-Ouzou*, vol. I, thèse de Doctorat, université R. Descartes, Paris V, 1990, p. 21.

³ LABOV W., *Op. cit.*, p. 146.

générations pour les dames, la situation socio-historique de la Haute-Ville pour les hommes âgés et les chansons, chanteurs engagés, les plaisanteries (blagues) pour les jeunes.

Nous avons adopté cette technique pour éviter que notre présence fausse les données et produise ainsi que le déplore W.LABOV un «discours public surveillé et contrôlé par réaction à la présence de l'observateur. »¹ Ce qui aurait pu nuire à la spontanéité de l'interaction ; c'est ainsi que nous avons suivi : « l'observation fugitive et anonyme. »²

L'une des raisons qui a motivé notre choix pour cette méthode est la volonté d'étudier la façon dont les Zellaliens se servent de leur langue en absence de toute observation (paradoxe de l'observateur).

Par ailleurs, du fait que nous sommes une femme nous n'avons pu avoir accès à tous les lieux d'enquête. Nous n'avons pas pu recueillir nous-mêmes les données sociolinguistiques dans des endroits réservés exclusivement aux hommes : les cafés et la proximité des magasins en fin d'après midi (soirée).

Nos complices sont âgés respectivement de 28 et 34 ans, ont un niveau de scolarisation de 4eme AM (4eme année moyenne) et de 2° AS (2° années secondaire). Le premier est comédien et le second est agent comptable, et a été chargé parallèlement de recueillir le corpus chez lui afin d'échapper au «discours surveillé». Quant à la troisième «enquêteuse complice» (par procuration), elle est âgée de 31 ans, d'un niveau universitaire et occupe la profession d'intendante dans un des lycées de Tizi-Ouzou.

1 LABOV W, Op. cit., p. 94.

2 Idem, p. 94.

III- 3- 3- Les entretiens

Afin de vérifier le degré de spontanéité de nos locuteurs et de vérifier la fréquence de l'alternance de langues dans les pratiques langagières de nos locuteurs, nous avons fait appel à deux types d'entretien : l'entretien non directif et l'entretien semi-directif.

III- 3- 3- 1- Entretien non directif :

Il est à caractère libre et informel. Nous avons invité nos locuteurs à parler de thèmes qui comptent parmi leurs préoccupations quotidiennes. Les sujets dominants de ce type d'entretien ont été les suivants :

- * La situation socio-économique des Algériens (la cherté de la vie)
- * La situation socio- culturelle de la femme algérienne - plus précisément Tizi-Ouzienne - par le passé et à l'époque actuelle.
- * Les chansons, chanteurs engagés et les blagues.
- * Les thèmes d'actualité : le problème d'insécurité du pays.
- * Les comportements personnels des jeunes algériens (les sentiments éprouvés les uns pour les autres : hypocrisie, égoïsme, arrières pensées, ...)

III- 3- 3- 2- Entretien semi-directif

Nous avons dirigé en partie les discussions que nous avons entamées avec certains de nos locuteurs. Nous avons eu recours à ce type d'entretien plus particulièrement, lorsque, nous leur avons demandé ce qu'ils ressentaient pour leur langue et ce qu'ils pensaient aussi des attitudes de quelques «puristes» kabylophones à leur égard et à l'égard de leur usage linguistique.

En somme, les interviewés ont été invités à répondre à un ensemble de questions dont voici la teneur :

- Pourquoi vous a-t-on appelé les «zdimuḥ »?

- Qu'est-ce que ce mot signifie?
- Quel est votre sentiment quand quelqu'un vous prend pour un Zdimuḥ?
- Que pensez-vous de votre langue? Que signifie-t-elle pour vous?
- Préférez-vous parler en arabe tizi-ouzien, en français ou en kabyle?
- Dans quelle langue vous exprimez-vous bien, ou vous sentez-vous plus à l'aise?
- Quelle langue utilisez-vous?
- à la maison,
- avec vos ami (e)s,
- avec vos voisin (e)s,
- en faisant des courses,
- au travail.
- Quelle langue utilisez-vous ?
- fréquemment,
- rarement,
- pas du tout/presque pas,

Est-ce l'arabe tizi-ouzien ?

// // le français ?

// // le kabyle ?

// // l'arabe tizi-ouzien et le français ?

// // l'arabe tizi-ouzien et le kabyle ?

// // l'arabe tizi-ouzien, le kabyle et le français ?

// // l'arabe tizi-ouzien, le français et le kabyle ?

- Pensez-vous que l'arabe tizi-ouzien recule devant le kabyle ? Pourquoi ?
- Qu'est ce qui vous poussent à opter pour telle ou telle autre langue?

* Est-ce l'interlocuteur?

- * Est-ce sa langue ?
- * Est-ce le thème de conversation ?
- * Est-ce le lieu de conversation?

Nous avons fait en sorte de mêler et d'alterner fréquemment les trois langues susmentionnées, les interlocuteurs, les thèmes et les lieux de ces conversations pour vérifier les changements linguistiques de nos informateurs en fonction de ces paramètres situationnels.

III- 4- Lieux d'enregistrement

Pour vérifier si la variable spatiale a un impact sur le choix de nos informateurs pour telle ou telle autre langue, nous avons choisi de varier les lieux d'enregistrement. Nous avons donc enregistré les conversations dans des lieux professionnels, aux domiciles des informateurs et dans les endroits publics.

III- 4- 1- Conversations dans les lieux de travail

Il s'agit de deux conversations qui se sont déroulées dans des lieux de travail différents (le service de comptabilité à la mairie (A.P.C) de Tizi-Ouzou et l'un des bureaux des enseignements dans un des instituts de l'université M. MAMMERI de Tizi-Ouzou).

III- 4- 1- 1- Conversation au service de comptabilité de la mairie de Tizi-Ouzou

Celle-ci s'est tenue entre un groupe de cinq (05) personnes - y compris l'enquêtrice (nous-mêmes)- Nous les avons désignées par l'initiale de leurs prénoms transcrits entre parenthèses (dans notre corpus)¹. (N) et (O) ainsi, qui partagent le même bureau - en tant qu'agents de comptabilité- ont un niveau de scolarisation de Quatrième années moyenne (4^{eme} A.M) et troisième année secondaire (3^o AS), ils sont tous deux âgés respectivement de 34 et 30 ans ; (D) stagiaire rattachée à un autre bureau, âgée de 19 ans et a un niveau de neuvième année

¹ Nous avons adopté cette transcription pour tous les participants aux conversations recueillies.

fondamental (9°AF); (K), elle aussi est agent de comptabilité (à peu près dans les trentaines) sauf que nous ne pouvons préciser ses critères sociologiques, car nous ne l'avons pas prévue dans la discussion; elle y a pris part à la demande de (N), lors de notre conversation.

Afin d'obtenir un bon enregistrement (sans bruits extérieurs ou autres obstacles), nous nous sommes rendus à titre personnel et professionnel à la mairie de Tizi-Ouzou, un Dimanche après-midi¹, car c'est le moment où il y a moins d'influences.

Il convient de préciser que nous avons adopté dans cet enregistrement, une méthode « semi pirate ». Qu'entendons-nous par cette notion?

Nous avons profité de l'absence courte de (O) pour expliquer à (N) les motifs de notre visite. Nous lui avons demandé l'autorisation d'enregistrer sans que (O) s'en aperçoive.

III- 4- 1- 2- Conversation dans un bureau des enseignements à l'université de Tizi-

Ouzou

Cette deuxième conversation dans un milieu de travail s'est déroulée dans un bureau des enseignements dans un des instituts de l'université M. MAMMERI de Tizi-Ouzou. Elle concerne, en premier lieu, certains problèmes pédagogiques et, en second lieu, différentes opinions que les locutrices se font de leur langue. Pour ce qui concerne le premier sujet, nous avons opté pour des entretiens non directifs et des enregistrements pirates et pour traiter du second thème nous avons choisi des entretiens semi- directifs avec des enregistrements à découvert. Autrement dit, nous avons interrogé nos trois locutrices suivantes:

(N1): Secrétaire dactylographe, âgée de 27 ans et d'un niveau de scolarisation de quatrième année moyenne (4° AM).

¹ Dimanche est la journée de réception organisée par la mairie de Tizi-Ouzou.

(S): Secrétaire stagiaire dans cet institut, âgée de 20 ans et d'un niveau de scolarisation de troisième année secondaire (3^o AS).

(Na): Responsable du personnel, âgée de 25 ans et d'un niveau universitaire.

III- 4- 2-Conversations aux domiciles des locuteurs

Ces lieux d'enregistrement ont été choisis afin de vérifier si l'alternance de langues est également pratiquée dans un cadre privé.

C'est ainsi, que nous avons enregistré quatre conversations aux domiciles de certains de nos informateurs. Deux conversations ont été recueillies au domicile de (M) âgée de 57 ans, femme au foyer et amie de notre famille de longue date, ce qui a créé un climat d'intimité.

La première conversation s'est déroulée en notre présence où nous avons varié les types d'entretiens et d'enregistrement ; dans la première partie de cette conversation, nous avons choisi un enregistrement pirate et un entretien non directif où notre informatrice a abordé globalement un récit sur ses rapports et ceux de sa famille avec son défunt père et dans la seconde, nous avons abordé un thème sur les représentations linguistiques des «Haute-villens» et l'appellation « zdimuḥ » et ce, dans un cadre d'entretien semi-directif et d'enregistrement à découvert.

La seconde a été recueillie, lors d'un entretien non directif et d'un enregistrement pirate, par un complice (N), en l'occurrence fils de (M), afin que notre présence ou celle du Dictaphone ne perturbent pas le climat familial et les réalisations linguistiques spontanées.

Tout en optant pour une technique d'enregistrement à découvert, une troisième conversation a été enregistrée au domicile de (F), âgée de 83 ans et illettrée, par une complice (S1), âgée de 30 ans, universitaire, intendante dans un lycée de Tizi-Ouzou, et surtout nièce de (F). Les thèmes de cette conversation (issus d'entretiens non directif et semi-directif) ont été portés sur

un récit en rapport avec la comparaison entre le mode de vie de la femme de Zellal d'avant et de celle de maintenant, sur les conditions socio-économiques des Tizi-Ouziens pendant la période coloniale et sur les représentations linguistiques et culturelles des «Haute-villens» en général et des Zellaliens en particulier.

La dernière conversation a eu lieu au domicile de (A), âgé de 85 ans, plus ou moins instruit, retraité et père de (S1) qui a procédé à un enregistrement à découvert et à des entretiens non directif (les conditions de vie pendant la période coloniale) et semi-directif (la toponymie de la Haute-Ville, les représentations linguistiques,...)

III- 4- 3- Conversations dans les lieux publics

Celles-ci, au nombre de deux (02), se sont déroulées dans des lieux exclusivement réservés aux hommes (café et devanture d'un magasin). C'est pourquoi, ne pouvant enregistrer nous-mêmes, nous avons chargé deux « informateurs- complices » de recueillir notre corpus en utilisant des entretiens non directifs et selon la technique de l'« enregistrement pirate » afin d'obtenir des productions langagières spontanées.

La première conversation s'est déroulée dans un café presque exclusivement fréquenté par une clientèle masculine provenant de la Haute-Ville.

Notre « informateur- complice » (N), a eu un entretien non directif (chansons et chanteurs engagés, les comportements des participants à l'interaction face à la peur, à la discrétion,...) avec des jeunes de son quartier dont nous ne pouvons préciser leurs caractéristiques sociologiques (âge, formation, profession, etc...), tel que nous l'avons mentionné ci-dessus, étant donné qu'ils sont nombreux. Nous pouvons, cependant, les situer dans une tranche d'âge allant de 20 à 40 ans.

La seconde conversation s'est déroulée devant la devanture d'un magasin qui est situé dans le quartier de « Zellal ». Notre « enquêteur- complice » (R), âgé de 28 ans, niveau de 4° AM

(Quatrième année moyenne), comédien, a eu recours à la technique d'enregistrement à découvert et à la méthode de l'entretien non directif - c'était notre suggestion -. Nous lui avons demandé d'enregistrer vers 20 heures pour éviter les interférences dues aux bruits de la clientèle et aux bruits de la rue (Klaxons, pétarades des moteurs, cris des enfants, etc...)

Parmi les participants à la discussion celui qui a dominé est (Y), âgé d'une soixantaine d'années, retraité, plus ou moins instruit.

Afin de lui faciliter l'entretien, nous avons proposé à (R) de discuter avec les locuteurs de la cherté de la vie. A l'écoute de l'enregistrement, nous avons été surpris par le sens d'improvisation de (Y) qui a orienté le thème vers une comparaison entre la situation socio-économique des Algériens à l'époque coloniale et celle qui prédomine actuellement.

III- 5- Transcription du corpus

Pour éviter toute confusion dans la lecture du corpus, nous avons choisi un système phonétique, en ce qui concerne l'arabe de Tizi-Ouzou et le kabyle. Quant au français, nous l'avons présenté en utilisant le système graphique mais tel qu'il est réalisé par nos informateurs.

Par ailleurs, pour distinguer les trois langues dans les pratiques langagières de nos informateurs, nous avons fait appel aux caractères normaux pour présenter les énoncés en arabe tizi-ouzien, l'*italique* pour les énoncés en *kabyle* et le **gras** pour ceux en **français**. Chacun de ces énoncés est suivi d'une traduction en langue française.

2^{ème} Partie

Alternance de langues

arabe de Tizi-Ouzou/ kabyle/ français

et

analyse de corpus

Chapitre I

Alternance de langues

arabe de Tizi-Ouzou/ kabyle/ français

et

facteurs sociolinguistiques

Cette partie est consacrée à l'analyse du corpus. Nous tenterons, à la lumière des outils théoriques et méthodologies que nous avons mis en place dans la partie précédente, de repérer des données sociolinguistiques et linguistiques dans les pratiques langagières des «Haute-villiens».

En d'autres termes, nous essaierons de déterminer les facteurs sociolinguistiques et linguistiques qui poussent nos informateurs à passer d'un système linguistique à un autre au niveau bilingue (arabe de Tizi-Ouzou/ kabyle, arabe de Tizi-Ouzou/français, kabyle/ français) et au niveau trilingue (arabe de Tizi-Ouzou/kabyle/français, arabe de Tizi-Ouzou/français/kabyle). Signalons qu'au cours de cette analyse nous utiliserons les abréviations suivantes : AT pour l'arabe de Tizi-Ouzou, K pour le kabyle et F pour le français.

Chapitre I

Alternance de langues arabe de Tizi-Ouzou/kabyle/français et facteurs sociolinguistiques

Nous nous proposerons, dans ce chapitre, d'examiner dans quelle mesure les éléments de la situation de communication (les interlocuteurs, la/les langue(s) des interlocuteurs, les thèmes et lieux de conversation) influent sur l'alternance de langues AT/K/F pratiquée par nos informateurs.

I- 1- Les interlocuteurs

Ce point concerne l'analyse de l'influence que peuvent exercer les interlocuteurs sur le choix de la (les) langue(s) de la conversation. Pour la réalisation de cet élément, nous avons réparti notre corpus selon les situations suivantes :

A- Lorsque les conversations concernent les «Haute-villiens» entre eux.

B- Lorsque les conversations concernent les «Haute-villiens» en présence d'un kabylophone.

Cette situation est subdivisée en deux points.

B- 1- lorsque les «Haute-villiens» discutent entre eux lors de la présence passive d'un kabylophone.

B- 2- lorsque les «Haute-villiens» discutent entre eux lors de la présence active d'un kabylophone.

Suite à cela, nous avons sélectionné quelques énoncés extraits des pratiques langagières de nos informateurs.

Situation A :

1- CV/L.30-33/p. XXXVI

(S): **safi l'quartier** taε kum maçi kima ðarwek?

[= Alors votre quartier n'était pas comme maintenant?]

(F): maçi ki ðarwek... neqşu haduk lekb^wař... win řa hum ġdud na... win řa hum...

εmum na... win řa hum ! ...

[= Ce n'est pas comme maintenant, toutes les personnes importantes sont mortes. Où sont nos grands parents ? Où sont nos oncles paternels? Où sont-ils tous?]

2- CVI/L.11- 14/p. XLI

(S2) : cuf tamaziřt... ki ngulu řna ... zaεma leqbyliyya... f lhedřa hiya... **elle fait partie des dialectes**... kima ccawiya a... kayen atas lli yehhedřu b leqbayliyya gaeitik ! beşşah kima ygulu a... kayen zaεma lxilef... kifah εad igulu... **une différence** hadik...binat hum gaeitik ! a... **şafi** binat hum gaeitik εad ihhedřu b **les dialectes** ! **şafi mais** ma lga c řetta wařed yehdař tamaziřt...yaeni lluya... yaeni... kima leařbiyya **par exemple**... lluya lfuřa !

[= Regarde ! En ce qui concerne tamazight, prenant le cas du kabyle, il fait partie des dialectes comme le chaoui, il y a beaucoup qui parlent en kabyle et tout ! Seulement, il existe soit disant, comment on dit déjà ! cette différence entre eux . Ils utilisent les dialectes ; ce qui fait qu'on ne trouve pas quelqu'un qui respecte «la norme » de tamazight, comme c'est le cas de l'arabe, langue canonique!]

(A) : lluya n taε tamaziyt a... ki nebda nḥwwes l'ʔaṣliya n taε ha nṛuḥu **le touareg**... nṛuḥ l' **Tombouctou** temma mazal leibad ihhedṛu tamaziyt... tamaziyt **tel qu'il convient** !

[= Pour chercher l'origine de la langue amazigh, nous nous dirigeons vers les Touaregs ou au Tombouctou où il existe encore des gens qui parlent tamazight tel qu'il se doit (qui respectent la norme de tamazight !)]

3- CII/L.34-35/p. XVI

(B) : leibad yensawa h... **mais** huwa... **jami** ma yensa hum !

[= les Hommes, ils l'oublient, mais lui, jamais il les oublie !]

(M) : lukan izid huwa l wḡuh na... ma yaεṭilna c geṭṛa taε... Ili neccarbu ha ma yeεṭi ha l na c! **mi** ṛebbi εad isemmaḥ ! yemmaḥ l εbadu !

[= Si c'est pour nous, il ne nous donnera pas une goutte pour la boire! Mais Dieu, il pardonne à ses Hommes !]

4- CII/L.13-14/pp. XIV-XV

(N) : ssemεt! ... **hadik** n taε babak...

[= Ecoute ! Comme celle de ton père]

(M) : smae t ha... huwa εad igul : « *a-y-aglim ḡli ṣṣuraw tdub* ! »

[= je l'ai entendue ; lui, il disait : « Que la peau tombe, que mon corps soit altéré! »]

5- CII/L.22, 23, 25,26,28/pp. XV-XVI

(N) : u **les compos**... gḡitu ? ! ... ih ! ... ntuma w **les compos** !

[= Et les compositions, vous les avez terminées? ! Oui ! vous et les compositions !]

(B) : ih... gḡina mazal baṛk yaεṭu l na... **mi** gal lek **les terminales** ma... ye xx^w arḡu c

[= Oui! Nous avons terminé, il nous reste, seulement, à récupérer nos bulletins ; mais on dit que les terminales ne prendront pas de vacances]

(B) : u huwa ma yexdem c ?

[= Et lui, il ne travaille pas ?]

(N) : huwa **directeur** !

[= Lui, c'est le directeur!]

(Sa) : ṭscmma darna f lqehwa... lyadik... f hadak leaṛqub... lli daru ṛṛanyu...

[= C'est-à-dire, nous avons fait la réunion, dans un Café, dans cette prairie là-bas.]

Nous remarquons que chaque exemple de cette série d'énoncés représente une interaction verbale qui a lieu entre des membres de la même famille : (M) représente la mère de (N), de (B) et de (Sa) et (S1) est la fille de (A) et la nièce de (F).

Nous constatons que nos informateurs utilisent fréquemment, dans ces conversations, l'AT, occasionnellement le F et rarement le K.

L'AT apparaît chez tous les participants à l'interaction, le F chez les interactants qui ont reçu une instruction essentiellement chez les jeunes – peu importe leur sexe – et les personnes âgées de sexe masculin qui ont reçu une instruction à l'époque coloniale. Le K, quant à lui, intervient généralement chez les personnes âgées de sexe féminin et dans des situations où elles rapportent les dires d'une tierce personne kabylophone ou bilingue (AT/K). C'est ce que nous constatons dans l'exemple 4.

En somme, le recours des jeunes locuteurs «Haute-villiens» et notamment «Zellaliens» à l'usage de l'AT ponctué d'emprunts au F, dans leurs discussions avec les interlocutrices (M) ou (F), peut être expliqué par la volonté de ces jeunes d'assurer l'intercompréhension avec les membres de leur famille (mère et tante) et également par un comportement de respect qu'ils adoptent en présence de personnes qui font partie de la génération d'avant-guerre et qui n'ont pas pu avoir, de ce fait, accès au F par le biais de l'école et ce contrairement, tel que nous l'avons mentionné, à certains «Haute-villiens» âgés et de sexe masculin qui font appel souvent à l'alternance AT/F, exp.2.

Par ailleurs, ce comportement linguistique apparaît non seulement dans les conversations entre membres de la même famille (jeunes et membres âgés instruits) mais également entre

voisins, ami(e)s et collègues instruits. C'est ce que nous pouvons remarquer dans les exemples ci-dessous :

Discussions entre voisins.

6- CVI/L.40-42/p. XLIV

(R) : fi waqt kum kayna ttiqa... **même** tsemma kanet ttiqa... kayna ttiqa flyaci...

[= A votre époque, la confiance existait ; quand même, il y avait de la confiance entre les gens.]

(Y) : hna fi waqt Igirra ! ... ana b nefsi ead nħewwes... Ili ma eendu c lqut fi dařu!... makac Ili tbaetu... **y avait une solidarité formidable !**... hna fi ħumtna **j'étais responsable du quartier**...

[= Nous à l'époque coloniale ! Moi personnellement, je cherchais qui n'avait pas quoi manger chez lui ; tu ne trouveras pas quelqu'un que tu peux envoyer. Il y avait une solidarité formidable dans notre quartier. J'étais responsable du quartier.]

Discussion entre amis.

7- CIV/L.1-8/p. XXIX

(X) : yak taeref hum ! ... **il faut voir !**

[= De toutes les façons, tu les connais ! Il faut voir !]

(X') : ya řahbi... yax lxawa gaē yaeref hum

[= Eh bien mon ami ! il connaît tout le monde (les potes) !]

(X) : cγ^wel daħmen lħarřaci

[= C'est comme Dahmen El Harrachi]

(N) : **qu'est-ce qu'il a** daħmen lħarřaci ? !.... eendu **la musique bien !**

[= qu'est-ce qu'il a Dahmen El Harrachi ? ! Il a une belle musique !]

(X) : maēřub lukan ma řa c iyenni **lpulitik** ygeřřar ! ...

[= Matoub, s'il ne chantait pas sur la politique, il serait un bon chanteur !]

Discussion entre collègues (amies).

8- CVII/L.34-37/p. XLVII

(S) : ššebħa (L) xerğet meā (Ma) [(L) et (Ma) collègues de (S)]... gult... eembatli tay^wda !

[= Ce matin (L) est sortie avec (Ma), je me suis dis, je croyais qu'elle allait venir !]

(N1) : muta xarğet ?

[= quand est-ce qu'elle est sortie ?]

(S) : à **midi** eembatli tay^wda meā-y-a... l lħeffafa... **en tout les cas**... lukan γ^wdat meā-y-a
telga hađik l'associée taē (W) taē na... hiyya mriđa...

[= je croyais qu'elle allait venir avec moi chez la coiffeuse ; en tout les cas, si elle était venue avec moi elle va trouver l'associée de notre (W) ; elle, elle est malade.]

Discussion entre collègues ami(e)s.

9-CI/L.164-168/p. IX

(O) : a (K) win ead t skun (Sa) ac m...

[= Eh (K) ! où est-ce qu'habite (Sa), quel a...]

(K) : **La rue** (...)

(O) : asmaē **la rue** lli taēđi l na... hađik ddeçra ntaē k !

[= Ecoute ! c'est la rue que tu nous donnes ? ! C'est votre village ?]

(N) : maħsub nti **lfaktur**... **la rue** lli taēđi l na ! ...

[= C'est comme si c'est toi le facteur pour nous donner la rue !]

En somme, l'usage fréquent de l'AT par les «Haute-villiens» - jeunes, âgés, de sexe masculin ou féminin, instruits ou pas, élèves, fonctionnaires ou retraités- est lié au fait que cet usage linguistique représente leur langue maternelle et la marque de leur appartenance socio-culturelle à partir de laquelle ils se distinguent des autres groupes sociaux avec lesquels ils cohabitent, c'est-à-dire les kabylophones.

Nous avons noté que nos informateurs n'utilisent pratiquement pas le K dans les énoncés recueillis par nos enquêteurs complices qui ont mené des enregistrements anonymes et à

découvert. Il n'apparaît, par contre, que dans des situations où les «Haute-villiens», essentiellement âgés et de sexe féminin, veulent insister sur leur message : exp.4

Il est à remarquer également que nos informateurs même instruits, élèves et fonctionnaires font appel, en plus de l'alternance AT/F, à l'interférence au F comme c'est le cas des exemples 5 et 9, «diricteur »(directeur), «lfactor »(le facteur).

Ce comportement pourrait s'expliquer par les relations intimes que ces locuteurs entretiennent les uns avec les autres. Dans l'exp. 4, il s'agit des frères et sœurs et dans l'exp. 9, il s'agit de collègues, ami(e)s et voisins. Nos informateurs ne trouvent pas, ainsi, le besoin d'utiliser un français correct et de se montrer compétents dans cette langue puisqu'ils savent préalablement, qu'en vue de leurs relations intimes, ils ne risquent pas d'être mal jugés par leurs interlocuteurs.

Cependant, l'usage du F semble intervenir dans les conversations qu'ils ont en présence d'une personne étrangère à leur groupe social – notamment avec un kabylophone – que cette personne y intervienne ou non.

Nous nous proposons, dans ce qui suit, de vérifier le comportement linguistique des «Haute-villiens», dans un premier temps, en présence d'une kabylophone n'intervenant pas dans la conversation.

Exemples B- 1

1- CVII/L.45-49/p. XLVIII

(S): *ih!* ... *ħna...* *teemel ha waħda u nexxelšu gaε!* ...

[= Oui ! nous, elle le fait une de nous et c'est tout le monde qui le paie!]

(N1): *xelleṣti ihi a (S)?!* ...

[= Eh (S) ! Alors, tu l'as bien payé!]

2- CI/L.143-153/p. VIII

(O): a (N) *dir l ha kan lekwayeč hađu!* ... *ğabli rebbi a... hađi a...*

[= Eh ! (N), tu peux lui faire ces papiers. Il me semble... Oui, c'est celle-ci !]

(N): twelli?

[= Elle va revenir ?]

(O): t̄gi læend k?

[= Elle va venir chez toi ?]

(N): wac nwasi l ha?

[= Qu'est-ce que je vais lui faire ?]

(O): **ligalizi** l ha kan haḁa... **l' papier** haḁak...

[= Légalise-lui seulement ce papier, l'autre...]

(O): **j' n'ai rien compris à son histoire!** ...

[= je n'ai rien compris à son histoire !]

3- CVII/L. 34-37,38-41/pp. XLVII-XLVIII

(S): ḁkit l ha l (Ma)! ... ih... haḁik! ... **mais si tout l' temps la même chose** a... a x^wti... ah! ...]

[= J'ai raconté à (Ma) [collègue de (N1) de (S) et de nous même], oui celle-là !... mais si c'est tout le temps la même chose, eh bien ma sœur ! Alors ? !]

(N1): acen? ! [= Comment ? !]

(S): a-y-a x^wti! ... **elle n'a jamais fait ça!** ... lala! ... **jamais** x^warḁet haḁa m ṭrig !

[= Eh bien ma sœur ! Elle n'a jamais fait ça ! Non ! Elle n'est jamais sortie du droit chemin à ce point!]

4-CI/L.133/p. VII

(O) : *yella* haḁak **l'med'cin**... **l'medcin** lli ḁabet menu lax^weṭ...

[= Il y a ce médecin, le médecin chez qui elle a ramené le truc.]

5- CIII/L.23-24/p. XIX

(B) : ma byit c nmed lu... *ala ugiy*...

[= Je ne voulais pas lui donner ; non, je ne le voulais pas.]

(M) : Ih... nti ma byiti c... xiṭ huwwa wella nti ? !



[= Oui ! toi, tu ne voulais pas ! Qui est le meilleur, lui ou toi ? !]

la présence de l'enquêtrice n'a pas empêché les interactants de la Haute-Ville à utiliser l'AT (S), (N1), (N), (O), (B) et (M) veulent sans doute, à travers ce comportement exclure l'enquêtrice de leur discussion intime, en sa qualité de membre exo-groupe (kabylophone).

En effet, cet usage linguistique (l'AT) peut exprimer, chez certains «Haute-villiens», la volonté d'instaurer de l'affinité et de la complicité lors de leurs échanges verbaux, essentiellement, en présence d'un kabylophone. A travers l'AT, leur langue maternelle, nos informateurs estiment préserver, devant une personne étrangère, leur relation familiale (mère-fille) Exp.5, amicale, professionnelle et de voisinage. Exp. 1, 2, 3 et 4.

Cependant, nos informateurs utilisent, dans certains cas, l'alternance AT/F. Exp.2 et 3 et parfois l'AT ponctué d'interférences au F. Exp. 2 et 4. Ce comportement linguistique peut être interprété d'une part, par le fait que ces interlocuteurs de sexe masculin et féminin et de tranches d'âge relativement identiques (jeunes) ont eu accès, par le biais de l'école, à la langue française et d'autre part, par leur volonté d'intégrer l'enquêtrice – qui n'intervient pas – à l'interaction et s'assurer, de ce fait, de l'intercompréhension.

Cette intention d'assurer l'intercompréhension entre les interactants conduit les «Haute-villiens» à utiliser parallèlement à l'AT et au F, le K. C'est ce que nous constatons dans les exemples 4 et 5.

L'alternance AT/K/F et/ou AT/K, telle qu'elle se présente dans ces exemples, dénote la volonté de nos informateurs de reprendre contact avec une kabylophone, après qu'ils se sont rendu compte de la présence de cette dernière. Ce comportement pourrait refléter un sentiment de culpabilité vis à vis de l'enquêtrice après l'avoir exclue de la conversation, exclusion ou encore divergence linguistique qui va à l'encontre de la déontologie de la communication interpersonnelle, d'autant plus que cette enquêtrice représente pour certains

interactants leur voisine [tel est le cas pour (M) et (N)] et pour d'autres, une jeune femme, universitaire se trouvant sur le lieu d'enregistrement (anonyme) et invitée de (O) et de (N).

L'alternance AT/K et/ou AT/K/F, représenterait, dans ce cas, une forme de transition entre une situation de communication intime et complexe qui se déroule entre les «Haute-villiens» et notamment entre les «Zellaliens» et une autre moins complexe et moins conventionnelle qui se réalise entre les «Haute-villiens» et les kabylophones.

En définitive, il apparaît, au travers des exemples précédents, que les «Haute-villiens», en l'occurrence les «Zellaliens», opèrent leur choix pour l'AT d'une part, pour préserver leurs relations intimes (familiale et/ou de voisinage) face à un élément extérieur à leur groupe social notamment kabylophone et d'autre part, pour inviter une autre personne de leur groupe à participer à leur conversation, exp. 4.

Cependant, nos informateurs modifient leur comportement en fonction de l'évolution du processus conversationnel, et ce, en respectant les règles communicatives au niveau social. En d'autres termes, les «Haute-villiens» choisissent dans leur répertoire linguistique la/les langue(s) que leur interlocuteur maîtrise. Dans le cas des énoncés précédents, nos informateurs ont opté, après réintégration de l'enquêtrice dans l'interaction, en plus de l'AT, pour le K et le F. Le premier étant la langue maternelle de (G) et le second étant d'acquisition scolaire.

Nous allons vérifier, dans ce qui suit, si cette situation se produit lorsque nos informateurs sont en présence de kabylophones participant à la conversation. Pour ce faire, nous avons sélectionné les exemples suivants :

B- 2

1- CIII/L. 75, 72-74/p. XXIII

(M): *farhey yissem i mi d ussid!*

[= Je suis contente que tu sois venue !]

(M) : *ih!* ... *yella win ixedmen am nek^wni...* *ih! yella wa m yinin... t̄xedmeḍ... ih... akka muq^wray... wa m yinin tura... kunnemti tecfemt... teẓramt ! ...*

[= Alors! Il y avait quelqu'un qui a autant travaillé comme nous ?! Alors, il y a quelqu'un qui va reconnaître que tu t'es sacrifié pour lui ? Même comme ça, à cet âge là, je continu à le faire. C'est ça ! Qui va te dire maintenant que je l'ai aidé. Vous vous rappelez ; vous le savez tout!]

(G) : *d ṣṣah !*

[= C'est vrai !]

(M) : *tura yarna kamim... kemmini t̄zriḍ... aṭan ẓran imezwura aṭan am inin !*

[= Quand même ! D'ailleurs ! toi, tu le sais. D'ailleurs, tes énéés étaient au courant!]

2- CIII/L.3- 4, 19/pp. XVIII-XIX

(G) : *as t̄efkeḍ i (B) lqut... as t̄efk ar t̄ebhirt*

[= Tu donnais à (B) le plat, pour l'emmener au jardin (pour le donner à son grand-père)]

(B) : *ih ! neddi h elbhira !*

[= Oui ! je le prenais au jardin !]

(B) : *lala !... aḍ ifarreḡ Ifilm... nekini a t̄ ḡḡay... t̄zriḍ Ifilm nni yeṭṣeddin af seb̄a*

a-y-ini : « acu yxeddem wagi? ... as iniy : “a ḡeddi ḡḡi-y-i ad muqlay! ... as iniy: “a ḡeddi susem!” ... « ur ṭsusumey ara! »

[= Non ! Il regardait le film ; moi, je le laissais. Tu sais le film en question, celui qui passait à dix-neuf heures (7H) Il me disait : « qu'est-ce qu'il fait celui-là ? ». Je lui disais : « Grand-père laisse-moi regarder ! », je lui disais : « Grand-père tais-toi ! », « je ne vais pas me taire ! » lui disait-il]

3- CVII/L.2- 3, 12/p. XLVI

(G) : *dayen ilaq aḍ ruhey!*

[= Ça y est, il faut que je parte !]

(S) : *acut... t̄seḍ cours... franchement c'est incroyable !*

[= Comment ! Tu as cours ! Franchement c'est incroyable !]

(N1) : *di remden iw̄eay ciṭṭuh !*

[= C'est un peu difficile au mois de Carême!]

4- CVII/L.17-23/pp. XLVI-XLVII

(N1) : men **huit heures et d'mi** (8^H30)... **hetta l une heure et demi** (1^H30)

[= De huit heures et demi jusqu'à une heure et demi]

(S) : beşşah **huit... heures... et demi d'affilé ! ...**

[= Seulement ! Huit heures et demi d'affilé !]

(G) : **Et oui !**

(S) : *elac ma teţţelɛi c l daɣ ǧedd k?.. hakdak tuyday maɛa-y-a...*

[= Pourquoi tu ne montes pas chez tes grands parents, comme ça tu viendras avec moi.]

(G) : **Pourquoi je ne monte pas ?!**

(S) : *teţţelɛi meɛa na... teffeţri... tu prends tout ton temps... umbaɛd neawdu neħħebtu...*

[= Tu montes avec moi, tu déjeunes, tu prends tout ton temps ; après, nous reviendrons, nous descendrons.]

CI/L.59- 69/pp. III-IV

(O) : **non... ta gi... elle a fait un stage...**

[= Non, celle-là, elle a fait un stage.]

(G) : *ih!* [= Oui !]

(O) : **elle a terminé... tekfa l'stage i nes... u tuf ara lxedma! ... umbaɛd c'est- à dire akka pour travailler directement ak^w agi am nek^wni par exemple ur tuf ara.**

[= Elle a terminé son stage, elle n'a pas trouvé de travail ; après, c'est-à-dire, comme ça. pour travailler directement comme nous, par exemple, elle n'a pas trouvé.]

(G) : *ih!* [= Oui!]

(O) : **donc a... yella di l'cadre du filet social agi ni... les jeunes agi ni u nxedem ara... řdipanin ten...**

[= Donc, il existe dans le cadre du filet social en question. Ces jeunes qui ne travaillent pas sont dépannés par ce filet social.]

5- CI/L.94-96, 107/pp. V-VI

(N): neddaraw bac ma yucfna c (Sm) ! [(Sm) frère de (G)].

[= On se cache pour que (Sm) ne nous voie pas !]

(G): *ayen ? a ... ayen?*

[= Pourquoi ? pourquoi ?]

(N): **on va l' déranger...c't' à dire... *ad yefcel!***

[= On va le déranger, c'est-à-dire, il en aura marre!]

(O): *wellah! ... lukan maçi hya... aheq rebbi aqlay xreğna !*

[= Je te le jure, si ce n'était pas elle, je te le jure que nous nous apprêtons à sortir !]

L'examen de ces énoncés indique que les «Haute-villiens» font appel, dans leurs pratiques langagières et dans des situations d'enregistrement anonyme ou à découvert, au K lorsqu'ils s'aperçoivent que leur interlocuteur est kabylophone.

En effet, nous constatons, dans les énoncés de l'exp. 1 (enregistrements anonymes), que notre informatrice (M) a eu recours à l'usage du K, car elle sait pertinemment que l'enquêtrice, son interlocutrice et ex-voisine, ne maîtrise pas assez l'AT.

Le K est considéré, dans cette situation, comme une forme de convergence de (M) envers (G). Cette convergence linguistique s'étend à l'usage par (M) de quelques bribes de F qui atteignent parfois le niveau d'interférence ; « kamim » (quand même).

Dans l'exemple 2, nous notons qu'une de nos locutrices (B) intervient dans l'interaction en AT même après que l'enquêtrice ait pris part en K. Ce comportement linguistique apparaît comme une forme de divergence par rapport à (G) ; cependant, cette utilisation traduit un sentiment d'«insécurité linguistique". Autrement dit, (B) n'a recours, dans sa conversation avec (G), à l'AT que par crainte de ne répondre à la norme linguistique du K, elle serait ainsi, mal jugée par son interlocutrice kabylophone.

Néanmoins, une fois que la confiance instaure entre elle et nous-mêmes, elle fait appel au K que l'on retrouve dans le discours rapporté ponctué d'interférences au F.

Nous avons noté, par ailleurs, que nos informatrices (N1) et (S) utilisent l'alternance K/F malgré l'usage du F par (G), exp. 3. Ce comportement s'expliquerait par la volonté de nos informatrices de converger avec leur interlocutrice (G) qui maîtrise aussi bien le K que le F. (S) et (N1) savent pertinemment que cette dernière, en tant que leur collègue et amie est kabylophone et également universitaire.

Ainsi, nous remarquons, dans l'exp. 4 que ces mêmes informatrices (N1) et (S) passent de l'alternance K/F à l'alternance AT/F. Ce choix de l'AT pourrait-être une manière pour ces interlocutrices d'intégrer (G) –sachant que celle-ci a habité dans le quartier de Zellal- dans leur groupe social arabophone. Quant au F, il représenterait, en tant que langue d'instruction, donc hégémonique, une marque de promotion sociale.

En somme, le recours par nos informatrices à l'alternance AT/K/F, en présence active d'une kabylophone, peut-être justifié par la perception que celles-ci ont de leur interlocutrice. Ainsi, leur usage de l'AT traduit leur volonté d'intégrer cette dernière dans leur milieu arabophone où elle a habité; le K la renvoie à son appartenance socio- culturelle (au groupe kabylophone) et le F, en fin, la renvoie à son niveau d'instruction (niveau universitaire) et à son statut socio- professionnel (enseignante).

Cette perception par les «Haute-villiennes» du lieu de résidence, de l'appartenance socio- culturelle, du niveau d'instruction et du statut socio- professionnel de leur interlocutrice apparaît également chez nos informateurs de sexe masculin.

Il est à noter que l'usage de (N) et (O) de l'alternance AT/K/F, dans l'exp. 5, s'expliquerait par le type de relation que ces deux interactants entretiennent entre eux et avec l'enquêtrice. Le recours par (N), dans un premier temps, à l'usage de l'AT pourrait être non pas une forme de divergence avec (G) mais bien au contraire une forme de convergence avec cette dernière.

au point qu'il la considère comme faisant partie non seulement de son groupe social, mais également de sa famille. (N) a recours à l'AT parce qu'il sait pertinemment qu'il ne sera pas condamné par (G), sa voisine de longue date et son amie.

Cependant, cette attitude ne lui fait pas oublier que son interlocutrice est également kabylophone et instruite, et par souci de maintenir la communication, (N) opte pour le K et le F ; comportement que nous avons constaté, tout au long de notre conversation avec (O). Seulement, l'usage par ce dernier du F renvoie, essentiellement, à une volonté de courtiser et de séduire l'enquêtrice (G), son interlocutrice.

En définitive, l'usage par nos informateurs, en présence active de l'enquêtrice, du K, peut être interprété comme un signe de convenance communicative et sociale par laquelle ils sont contraints de se rapprocher de l'enquêtrice car ils savent pertinemment qu'elle est une kabylophone.

En somme, les paramètres : âge, sexe, niveau d'instruction et appartenance socio-culturelle d'un des partenaires à l'interaction entre les «Haute-villiens» sont pris en compte dans certains comportements linguistiques. Ils peuvent déterminer chez les «Haute-villiens», le choix linguistique. C'est ce que nous avons pu lire dans l'usage par (M), (B), (S), (N1), (O) et (N) du K et du F (essentiellement dans les énoncés produits par nos jeunes informateurs de sexe masculin ((O) et (N)) qui tentent de s'exprimer devant (G) en alternance AT/F. Ils essaient, par ce comportement, de s'élever au rang d'intellectuels (universitaires) pour séduire leur interlocutrice.

Par ailleurs, le recours par nos informateurs à l' AT peut être relié, d'une part, à leur volonté d'instaurer une certaine convivialité avec l'enquêtrice, du fait qu'elle a habité leur quartier – ils essaient de l'intégrer dans leur groupe social arabophone – et d'autre part, à l'insécurité linguistique qu'ils éprouvent devant un locuteur kabylophone, un phénomène que nous avons constaté chez (B).

En outre, le comportement linguistique, en situation bilingue et/ou plurilingue, peut être déterminé par plusieurs paramètres constituant le facteur «interlocuteur».

Nous avons noté que le passage d'une langue à une autre chez nos informateurs s'effectue en fonction de la perception que les interlocuteurs ont les uns des autres. Pour cela, il suffit de constater le/les choix linguistique(s) des «Zellaliens» lorsqu'ils sont entre eux (parents, ami(e)s, voisins), lorsqu'ils communiquent entre eux en présence de personnes qui n'appartiennent pas à leur groupe social et qui viennent essentiellement du groupe kabylophone ou encore lorsqu'ils discutent avec ces derniers.

Nous avons pu constater également, que le recours par nos locuteurs au monolinguisme AT est déterminé par le niveau d'instruction. En effet, l'examen des énoncés précédents indique que les personnes âgées- essentiellement celles de sexe féminin- font fréquemment appel à l'usage de l'AT car elles n'ont pas de contact avec le F ; les quelques mots empruntés à ce système linguistique qu'elles utilisent sont désormais rentrés dans leur langue, ils sont codifiés.

Par déontologie interactionnelle, les interlocuteurs de ces personnes âgées, particulièrement ceux de leur entourage (membres familiaux ou voisins), même jeunes et instruits, tentent eux aussi de recourir au même choix linguistique que leurs locutrices, c'est à dire d'opter, dans leur conversation, pour l'AT avec quelques emprunts au français.

Par ailleurs, nous avons constaté que l'usage de l'AT par les «Haute-villiens» et notamment par les «Zellaliens», peut être une marque de complicité et d'intimité entre eux et ce, aussi bien quand ils sont ensemble que lorsqu'ils sont avec des Kabylophones. Autrement dit, le choix de nos locuteurs pour leur langue maternelle est une manière de tisser des liens de rapprochement entre eux ainsi que de s'affirmer en tant que «Haute-villiens», Tizi-ouziens par rapport aux kabylophones.

Cependant, nos informateurs, se trouvant dans une aire dialectale kabylophone et partageant les mêmes conditions socio-historiques avec l'arrière pays (la Kabylie), ont appris le K (par voie de voisinage, d'alliance familiale et/ou commerciale). L'usage du K par les «Hautevilliens» - malgré certaines erreurs morpho- syntaxiques dans cette langue- devient une sorte d'accommodation à leur interlocuteur kabylophone ; c'est ce que nous avons noté, par exemple, dans les rapports de (M) et (B) avec nous-mêmes, lorsqu'elles utilisent le K dans les conversations auxquelles nous avons participé ou non.

Par ailleurs, l'emploi de l'alternance AT/F est conditionné par le niveau d'instruction, car cette alternance apparaît exclusivement chez les personnes (âgées ou moins âgées) qui ont été en contact avec le français. Le F est de ce fait, utilisé entre personnes lettrées du quartier ou comme stratégie pour reprendre la discussion avec un interactant kabylophone.

L'alternance entre AT/K, K/F et/ou AT/K/F peut se manifester chez les jeunes de sexe masculin, essentiellement, lorsqu'ils sont en présence d'une jeune locutrice, à l'apparence bien soignée, universitaire, enseignante et de surcroît kabylophone. En d'autres termes, les interlocuteurs prennent en considération, dans leur passage d'une langue à une autre, les paramètres sociologiques personnelles de l'enquêtrice et celles du groupe auquel elle appartient.

Nous rejoignons à ce propos ce que J.F HAMERS et M BLANC écrivent. « Si le locuteur a une perception relativement exacte des diverses caractéristiques pertinentes de son interlocuteur, il lui sera facile de choisir, parmi son répertoire, le code approprié à la situation. Mais, dans bien des cas, comme par exemple dans les transactions avec des interlocuteurs inconnus, le locuteur n'a pas toujours à sa disposition suffisamment d'information, à partir de sa perception, il lui faudra choisir des indices pertinents qui lui permettent de faire le choix le plus adéquat : par exemple, juger de l'origine ethnique et de l'âge de l'interlocuteur, par

l'apparence physique et l'habillement, de son origine sociale et son éducation par ses manières, ses gestes etc. »¹

En définitive, certains de nos informateurs (O) et (D) ont choisi - sur la base de notre aspect extérieur d'opter, en notre présence : active et/ou passive, pour l'alternance K/F, K/F/AT; une stratégie à laquelle (O) revient à chaque fois qu'il se rend compte de l'exclusion de l'enquêtrice, lors de son utilisation de l'AT, en notre présence, avec les locuteurs de son groupe social. De ce fait, en adoptant par exemple l'alternance AT/F, il nous invite, ainsi que l'ont fait (N) et/ou (N1) qui nous connaissent bien, à prendre part à la discussion.

Toutefois, le statut de l'interlocuteur ne suffit pas, dans la situation multilingue que nous abordons, à rendre compte du passage, au niveau sociolinguistique, d'une langue à une autre. Il convient également, de vérifier si la(les) langue(s) utilisée(s) par le locuteur ne contribue(nt) pas à la variation linguistique.

I - 2 - langue(s) des interlocuteurs

Il s'agit, dans ce point, de vérifier l'impact que pourrait exercer la langue du locuteur, dans la situation trilingue que vivent les «Haute-villiens», sur le choix linguistique de son interlocuteur.

Pour expliquer ce phénomène, nous procéderons à l'analyse de quelques énoncés répartis en différentes situations :

A - Lorsque les «Haute-villiens» communiquent entre eux .

B- Lorsque les «Haute-villiens» communiquent avec les kabylophones.

C- Lorsque les «Haute-villiens» communiquent entre eux en présence passive de l'enquêtrice

D- Lorsque les «Haute-villiens» communiquent entre eux en présence active de l'enquêtrice.

Exemples de la situation A

1- CV/L.51-53/p. XXXVIII

¹ IIAMERS J. F. et BLANC M., Op. cit., p. 194

(F) : ih haḍik bayna belli eaṛbiya! ... haḍi kaṛwaḍi! ...

[= Oui ! L'autre arabe est sûre que c'est un vrai arabe ; mais, celui-là (le nôtre) est mélangé (est à l'envers)]

(S1): haḍi hiya maenet ha! ...

[= C'est ça sa signification !]

(F) : ih... haḍi hiya! ...

[= Oui ! c'est ça !]

2- CII/L.38,39/p. XVI

(B): cufi kifah telæeb! ... cufi!

[= Regarde comment elle joue ! regarde !]

(S2): ḍoṛk txxebc k ... umbæd tçufi! ... ma byat c tekbaṛ! ... maæac tekbaṛ! ... maæac tekbaṛ^w aṛ!

[= Si elle te griffait, tu vas voire! Elle ne veut pas grandir! Elle n'est pas en train de grandir !]

3- CII/L.3-8/p. XIV

(N): **sik** maçi kul waḥed kifah iḥsbu lu?

[= C'est que, on ne compte pas équitablement ? (on ne contrôle pas vraiment)]

(M): ih! ma æendna c **lkunṛul**!

[= Oui ! nous n'avons pas de contrôle!]

(N): **l'konṛul** kayen!

[= Le contrôle, il y en a !]

4- CI/L.6-7/p. I

(N): ma bætu c **la paie**...

[= Ils n'ont pas envoyé la paie...]

(O): ma bætu ha l hum c **la paie**... **c'est pour ça** a...

[= On ne leur a pas viré la paie... c'est pour ça. Euh...]

5- CVII/L.54-57/pp. XLVIII-XLIX

(N1): raḥet elḥesnawa!

[= Elle est partie à Hassnaoua]

(S): wac tdir? ...

[= Qu'est-ce qu'elle va faire ?]

(N1): **elle a pris quelques dossiers ar l' rectorat!** ...

[= Elle a pris quelques dossiers au Rectorat !]

(S): acen **les dossiers**?!... ḍeafet hein! ... cebæet hadik ṭtelea!... taæ "ḥesnawa"!

[= Quels dossiers? Elle a maigri ! elle est fatiguée de la montée (la côte) de Hasnaoua !]

6- CIV/L.68-74/p. XXXII

(X'): **J'ai ... il est huit heures** (8^H)! ...

(X''): ah! ... **tu as dépassé une heure** ya wlidi! ... kul dqiqā b ṣṣeqla! ...

[= Ah! tu as dépassé une heure, mon fils ! chaque minute tu la paieras avec une gifle !]

L'examen de ces énoncés indique que nos informateurs [(S1), (F), (B), (Sa), (N1) et (M)] soumis à un entretien non directif et à un enregistrement anonyme «pirate» et à découvert, exp. 1, utilisent fréquemment et spontanément, dans leurs conversations, l'AT ponctué parfois de quelques emprunts au F, exp. 3 : « sik » (c'est que), « l'kunṭṛul » (le contrôle). Que ce soit le locuteur que nous avons mis en première position ou l'interlocuteur mis en deuxième position, tous deux se partagent l'usage de l'AT, les interlocuteurs – toutes caractéristiques sociologiques confondues – recourent donc, dans leurs conversations au monolinguisme AT. Cependant, ce monolinguisme se transforme, dans d'autres situations, en bilinguisme AT/F, c'est ce que nous constatons dans les exemples 4, 5 et 6 où (N) et (O), (N1) et (S) et (X'), (X'') ont employé tour à tour l'AT et le F en alternance et ce, quelle que soit la nature de l'entretien et les techniques d'enregistrement que nous avons adoptées.

En effet, les jeunes informateurs (S1), (N) et (B) ne font pas appel au F - sauf dans le cadre d'emprunts- dès lors que les interlocuteurs (F), (M) et (Sa) ne maîtrisent ou pas assez bien

cette langue : exp. 1, 2, et 3. Le choix de l'AT sert, sans doute, à assurer l'intercompréhension avec les autres participants à l'interaction.

Par ailleurs, nos interlocuteurs font appel, dans leurs discussions, à l'alternance AT/F parce qu'ils maîtrisent l'AT et qu'ils ont une compétence relative en F. C'est ce que nous constatons dans les exemples 3, 4 et 5. Ainsi, si un locuteur donné utilise le F, lors de son interaction, l'interlocuteur débute, lui aussi son interaction en F, même s'il poursuit en AT.

En définitive, les «Haute-villiens» opèrent leurs choix linguistiques en fonction de ceux de leur locuteur. Ainsi, lorsque ce dernier opte pour l'AT, l'interlocuteur en fait de même (ce comportement apparaît généralement dans des cas où l'interlocuteur est âgé et illettré) ; s'il choisit de passer de l'AT au F, l'interlocuteur opte également pour ce type d'alternance (ce cas se présente particulièrement chez des interlocuteurs ayant une maîtrise linguistique dans les deux systèmes : l'AT et le F).

En revanche, ils n'utilisent jamais le K dans leurs discussions entre «Haute-villiens». Ce système linguistique apparaît dans les interactions des «Haute-villiens» avec les kabylophones. C'est ce que nous nous proposons d'illustrer à l'aide des exemples suivants :

Situation B

1- CI/L.43-46/pp. II-III

(O): wellah **difficil'ment** *im t id yexdem!* ... wellah *d netta i d yennen... mahsub... zgelli*
(*sgellin*)... *iruh yebb^w ut... yenna-y-id...*

[= Je te le jure que difficilement qu'il te l'a fait ! Je te le jure. C'est lui qui me l'a dit. C'est-à-dire, tout à l'heure, il l'a pris ; il me l'a dit.]

(D): **şafi af l'filet social agi ! ... ad ilin pour trois cents (300)... nay ... jusqu'à trois cents**
(300)... **cinq cents(500)**...

[=Alors c'est à propos de ce filet social ! Il y aurait pour trois cents ou jusqu'à trois cents (300)... cinq cents (500)...]

(O): **encadrements!**

(D): *aten afen c'est des jeunes ur nexeddem ara... si la wilaya isen d nnen ... l'association -y-agi... tenna-y-asen i les jeunes... enfin! ... ad xedmen pour les malades... wi gad ihelken... les diabétiques! ...*

[= Il se trouve que la wilaya a proposé à ces jeunes qui ne travaillent pas d'aider (travailler) les malades du diabète, dans l'association des diabétiques.]

2- CI/L.22,23, 27, 28/p. I-II

(N): *xmus... xmus... xmus... aeli k wa sser eli na! " ... hakdak ead igulu! ... ckun ead igul hadi?*

[= Que la main de Fatma te protège, et que nous, nous soyons charmants! C'est comme ça qu'on dit ! Qui disait cette... ?]

(D): *ala d agi ur nemsefhem ara! ... d sser i gelhen!*

[= Non! Là, nous ne sommes pas d'accord ! C'est le charme qui est le meilleur !]

(N): *justement... c'est pour ça am d qqaray gmaeti hum kull! ...*

[=Justement, c'est pour ça que je t'ai dit que tu as assemblée les deux !]

3- CI/L.1-4/p. I

(D): *alxiṛ aeli kum!*

[= Bonjour tout le monde !]

(O): *alxiṛ... labas ?*

[= Bonjour, ça va ?]

(D): *ulac l'pointage as agi ?*

[= on ne pointe pas aujourd'hui ?]

(O): *d la grève... d la grève n l'pointage...*

[= C'est la grève... c'est la grève du pointage...]

Ces énoncés sont extraits des conversations enregistrées à l'insu de nos informateurs. Nous remarquons que (O) en s'adressant à (D), opère un choix pour l'alternance K/F, exp. 1 ; (D), quant à elle, sachant que (O) et (N) sont des «Haute-villiens» et des arabophones, tente de

s'adresser à eux au début de son intervention en AT qu'elle alterne aussitôt avec le K, exp. 3. (O), suite à ce choix linguistique, opte, lui aussi, pour l'alternance K/F.

De ce fait, nous pourrions considérer le recours par (D) à l'usage de l'AT et le recours par (O) au K, dans leurs échanges verbaux, comme une forme de convergence linguistique édictée par les convenances sociales existant entre les interlocuteurs voisins, mais issus de deux groupes sociaux distincts, l'un arabophone ((O)) et l'autre kabylophone ((D)). C'est ce qui fait, dès lors, que (D) éprouve une insécurité linguistique en AT provoquée par un manque de compétence dans cette langue, d'où, son recours à l'usage du K.

Par ailleurs, nous constatons que (N) est resté spontané dans son tour de parole avec (D) et utilise l'AT, malgré sa connaissance de l'origine socio-culturelle de celle-ci, exp. 2. Néanmoins, devant l'insistance de (D) à employer l'alternance K/F, (N) finit par s'accommoder au comportement linguistique de cette dernière, en optant lui aussi pour l'alternance K/F.

Ce comportement pourrait également trouver une explication dans le fait que (N) manifeste une volonté de corriger son attitude vis à vis de (D). Tout se passe comme s'il voulait se racheter et de se donner, indirectement, une bonne image devant son interlocutrice. Ainsi, le choix linguistique du locuteur influence celui de l'interlocuteur.

Ces exemples montrent que la langue de la conversation dépend, en grande partie, du choix linguistique du locuteur et de la perception que celui-ci a de la compétence et du statut socio-culturel de son interlocuteur.

Le recours par (O) et (N) à l'usage du K pourrait être une forme d'adaptation au répertoire linguistique de (D) ; d'autant plus que lorsqu'ils sont entre «Haute-villiens», tel que nous l'avons vu dans la situation A, ils utilisent l'AT et/ou l'alternance AT/F.

Par ailleurs, le recours par nos informateurs (O), (N) et (D) à l'usage du F peut s'expliquer par la volonté de ces interlocuteurs d'assurer – même s'ils ne sont pas du même groupe social – l'intercompréhension.

En outre, la variation linguistique dans les conversations entre les «Zellaliens» et les kabylophones ne dépend pas seulement de la langue du locuteur, mais également des relations sociales qui lient ces interlocuteurs les uns aux autres (amicale, familiale, professionnelle et de voisinage). Il se trouve, en effet, que (O) est non seulement le voisin de (D), mais aussi il occupe la place d'un frère ainsi qu'elle le déclare devant (N), (O) et l'enquêtrice.

C1/L.82-85/p. V

(G) : *d yelli s n tmurt ik... tağareṭik!!*

[= C'est la fille de ton village (patelin), c'est ta voisine !]

(D): *d gma!*

[= C'est mon frère !]

(N): *voi... là!*

[= Voilà !]

(O): *ğarti!*

[= C'est ma voisine !]

C'est ainsi que l'on peut se demander si le recours par (N), dans l'exemple 2, à l'alternance K/F n'est pas dû également à une forme de respect qu'éprouve (N) à l'égard de (O) qui est son collègue et ami de longue date ; un respect qu'il se doit d'étendre aux proches de son ami, telle que (D). A cet effet, il se doit de rectifier son comportement linguistique en choisissant, dans son répertoire, la langue qui correspond non seulement à la conversation, mais aussi au contexte de la conversation.

La troisième situation (C) que nous abordons, dans ce point, traite du rapport de la/les langue(s) de conversations entre les «Haute-villiens» en présence passive de l'enquêtrice.

Pour rendre compte de cet aspect, nous avons sélectionné les énoncés suivants :

1- CI/L.192-194/p. X

(N): lala... ki **tjistifyi** ruḥ k ...

[= Non, quand tu te justifies...]

(O): *mi d niy aken taḡḡbi-y-id... kunwi teḡḡsam d... ṣafi nek... awen d jistifyi... awen d iniy...
:"ya weddi aḥbes... taḡḡbi-y-id amek theddaḡ... et tout ça yarkulli"... miči zaema taḡḡbi-y-
id... wellah a... a (N) ! ...*

[= Quand j'ai dis qu'elle me plaisais, vous, vous avez rigolé, ceci dit, je me suis trouvé dans l'obligation de me justifier. Je vais vous dire : « mon vieux arrête ! ce qui me plais en elle c'est sa façon de parler et tout ça , ce n'est pas autre chose ! », c'est ce qui me plais en elle, je te le jure (N) !]

(N): *ih... arḡu !... lazem nfahhem l k... nta thewwes **tjistifyi**! ... ḥna ki cefna k *txedmed a ...
daḥekna ! ...**

[= Mais attends ! Il faut que je t'explique ! Toi, tu cherchais à te justifier ; en te voyant dans cet état, nous avons rigolé !]

2-CIII/L.7-9/p. XVIII

(M): *a ḡruḥ ad ddem **abali** aḡ dum dī lḡara ... a ḡ tummu ...a ḡ ḡenni*

[= Elle prenait un balais pour nettoyer la cours ; elle la nettoyait en chantant]

(B): *ih... d ṣṣaḥ! ...* [= Oui, c'est vrais !]

(M): *ruḥ tura nay iman im! ...*

[= Vas-y, maintenant, te tuer !]

CIII/L.13/p. XVIII

(B): **mais la dernière fois...** *mi yegreb ad immet kan izra! ... ead xaf! ...*

[= Mais la dernière fois... mais, quand il s'approchait de la mort ! Il le savait ! Il avait peur !]

3- voir 1-B-1

(B) : *ma byit c nmed lu... ala ugiy*

[= Je ne voulais pas lui donner ; non, je ne le voulais pas !]

(M) : *Ih... nti ma byiti c... xir huwwa wulla nti ? !*

[= Oui ! toi, tu ne voulais pas ! Qui est le meilleur, lui ou toi ? !]

4- CIII/L.25-29/pp. XIX-XX

(M): *ičča imiren yiwwet Imille feuille yarna tasfengeŋ...*

[= Il a mangé alors, un mille feuilles et il a ajouté un beignet.]

(B): *beşşah nti lli tyenni lu! ...*

[= Mais c'est toi qui lui chantais!]

(M): *ih! ...iruh imir yettes... u yættel ara yepp^weđ amkan is ! ...*

[= Oui ! puis il est parti dormir ! il n'a pas tardé à mourir (il a rejoint sa place) !]

Ces conversations ont été recueillies lors d'un entretien non directif et à l'insu de nos informateurs, à l'exception de (N) à qui nous avons révélé la présence d'un Dictaphone. Cependant, nous avons profité de sa courte absence pour lui dire que nous n'enregistrons plus (ce qui n'était pas le cas).

Nous constatons, dans ces exemples, que nos informateurs ont utilisé trois systèmes linguistiques qui se répartissent différemment dans leurs pratiques langagières : l'AT, le K et le F.

Nous remarquons, dans l'exp.1 que (N) fait appel à l'AT et au mélange AT/F au moment où son interlocuteur (O) utilise certes, un mélange linguistique entre le K et le F et également l'alternance K/F. Seulement devant l'insistance de (O) à utiliser le K, (N) finit par s'accommoder au choix linguistique de ce dernier et à utiliser, lui aussi, l'alternance K/F à laquelle il intègre l'AT.

Une interrogation s'impose : pourquoi (O) et (N) ne se suivent pas dans leurs choix linguistiques ? Autrement dit, pourquoi (O) n'utilise t-il pas la langue de (N), son locuteur et pourquoi utilise t-il l'alternance AT/F au début et poursuit-il, ensuite, en alternance K/AT/F ? Le recours par (O) à l'alternance K/F peut s'expliquer par le fait que ce locuteur prend en considération, en premier plan, la présence de l'enquêtrice au moment de la conversation.

même si celle-ci n'y participe pas au même degré que (N). En fait, (G), en sa qualité de kabylophone, universitaire et ayant une relation étroite avec (O), représenterait un facteur déterminant qui pousserait celui-ci à opter, parmi tout son répertoire linguistique pour le K et le F.

Cette réaction dénoterait alors la volonté de (O) de se rapprocher de (G) et ce, en utilisant les langues que l'enquêtrice maîtrise : le K et le F. A cet effet, (O) ne vise pas, par son choix du K, à exclure (N) ou à diverger avec lui, mais bien au contraire, il essaie de l'intégrer dans le processus de la discussion en l'incitant à l'usage du K pour se conformer à l'éthique de la conversation et aux relations interpersonnelles entre (G) et (N).

Par ailleurs, l'usage par (N) de l'AT et du F en alternance ne signifie pas, selon nous, sa distanciation ou l'exclusion de (O) ou de (G) de la discussion. Bien au contraire, (N) essaie, par cette stratégie, d'inciter (O) à parler en AT, sachant que la conversation est enregistrée et ce, à l'insu de (O) ainsi que nous l'avons mentionné précédemment.

Cependant, une fois que (N) est intégré dans l'atmosphère de la conversation, il finit par utiliser le K qu'il alterne avec l'AT et le F. Il s'accommode ainsi, au comportement linguistique de (O) et prend en considération la langue de l'enquêtrice ; dans ce cadre, il tient compte de la relation sociale qui le lie à (G).

Dans le deuxième exemple, nos interlocutrices (B) et (M) ont recours à l'usage exclusif du K avec quelques emprunts à la langue française et à l'alternance AT/K dans leur conversation en présence de l'enquêtrice. Ces conversations ont été recueillies à l'insu de nos informateurs et dans un entretien non directif.

Nous avons noté, dans l'exemple 2, que (M) s'adressant à (B) sa fille, utilise exclusivement le K avec quelques emprunts au F ; quant à (B), interlocutrice de (M), eu recours à l'usage alternatif entre le F, le K et l'AT.

Dans l'exemple 3, (B) en s'adressant à (M) utilise l'alternance AT/K ; (M), à son tour, choisit l'AT.

Soulignons à cet effet, que le recours exclusif par (M) au K, dans les exemples 2 et 4 -en dépit de sa connaissance de la non maîtrise du K par sa fille (B)- traduit une volonté d'accommodation : elle veut se rapprocher de l'enquêtrice qu'elle considère pratiquement comme sa fille et dont elle connaît les insuffisances en AT. C'est pourquoi, selon nous, (M) n'a pas voulu utiliser, devant nous, sa langue maternelle : l'AT car nous étions, essentiellement, son invitée très chère et venant juste de nous introduire chez elle.

Cependant, le comportement linguistique de (M) change au fur et à mesure que nous progressons dans le processus conversationnel, c'est ce que nous pouvons lire dans l'exemple 3 où (M) suit le même choix linguistique qu'opère sa locutrice (B) en finissant par utiliser l'AT, comme le fait (B).

En outre, par cette stratégie, (M) concilie les deux pôles de la conversation. Autrement dit, elle tient compte de sa locutrice (B) en utilisant l'AT, car (B) ne maîtrise pas assez le K et tient compte également de l'enquêtrice (G), en utilisant le K, car (G) ne maîtrise pas suffisamment l'AT.

Quant au recours par (B) à l'alternance AT/K, dans les exemples 2 et 3, il peut être motivé, comme nous l'avons souligné précédemment, par le fait, d'une part, qu'elle ne maîtrise pas assez le K, pour pouvoir l'utiliser totalement dans ses conversations et d'autre part, qu'elle l'utilise, malgré la non participation de l'enquêtrice aux discussions de (B) et (M). La présence de l'enquêtrice suffirait pour modifier le parcours interactionnel au niveau du choix de la langue des interlocuteurs. Le choix du K, même s'il est en alternance avec l'AT, serait, alors, une marque de civilité de (B) et de (M) à l'égard de (G).

Quant à l'absence du F, dans les pratiques langagières de nos informatrices, il est dû, dans ce 2^{ème} cas, aux phénomènes de convenance et d'intercompréhension avec (M) puisque celle-ci

est illettrée et que ses connaissances en langue française se limitent à des emprunts et à quelques interférences.

En somme, l'usage par nos informatrices [(B) et (M)] de l'AT/K ou du K n'est qu'une stratégie et est en conformité avec la (les) langue(s) du locuteur dans la conversation, (donc linguistique) et avec le contenu sociologique de la communication (donc, compétence de la communication) puisque les «Haute-villiens» tiennent compte de l'appartenance socio-culturelle de (G), l'enquêtrice, de son statut socio-professionnel, intellectuel et plus encore des relations sociales qui les lient à elle.

Dans l'exp. 5, nous constatons que le choix linguistique de (S) est plus ou moins en adéquation avec celui de (N1). Ces deux interlocutrices utilisent, dans leur conversation, l'AT et/ou l'alternance AT/K. Seulement, en prenant conscience de la présence même passive de leur collègue kabylophone, (S) - ne maîtrisant pas le K- s'efforce de l'utiliser en alternance avec le F.

En d'autres termes, l'usage par (S) et (N) de l'AT traduirait leur volonté d'exclure (G) – en tant qu'élément exo-groupe, donc intrus - de leur discussion et de ce fait, de leur relation sociale. En revanche, ce comportement divergent se modifie en un comportement convergent, car nos informatrices prennent conscience qu'en employant l'AT devant (G), elles transgressent les règles de la communication en situation plurilingue. L'usage du K par (S) peut être également une façon d'inviter l'enquêtrice à prendre part à l'interaction et à corriger de ce fait, son comportement vis à vis de leur collègue (G).

Ce facteur (la relation socio-professionnelle) peut agir ainsi, comme un élément modulateur intervenant dans le choix de la/les langue(s) des conversations entre «Haute-villiens».

En définitive, l'alternance AT/K/F à laquelle nos informateurs font appel peut être déclenchée par la prise en considération du répertoire linguistique des uns et des autres, de leurs relations

interpersonnelles et de l'appartenance socio- culturelle des personnes présentes, lors de l'interaction.

Nous nous proposons, dans ce qui suit (**Situation D**), de vérifier si les «Haute-villiens» adoptent, dans leurs échanges verbaux, le même comportement lorsque l'enquêtrice prend part à leurs conversations. Pour ce faire, nous avons sélectionné les exemples suivants :

1- CI/L.122-130/p. VII

(N): maṛreḍ ha gaë ṭefla haḍi! ...

[= Il a vraiment rendu malade cette fille! (il l'a déboussolée)]

(O): *amek*... eḷa (D)?!... **normal'ment** dir l ha **la croix** hna-y-a...

[= Comment pour (D) ? ! Normalement tu lui mets la croix ici.]

(G): acu? [= Comment ?]

(O): *anda?* ... ndiru l ha **la croix**?

[= Où est ce qu'on lui mettra la croix ?]

(G): *i wacu?* [= Pourquoi faire?]

(N): i... xelli h ...**moyen**!

[= Oui, tu le laisses, le moyen !]

(O): **moyen normal'ment**... hna-y-a tkun **la croix**! ...

[= Moyen normalement, ici ce sera la croix !]

(G): ih... [= Oui !]

(O): **l'moyen** ! ... tegdar tdir... **la couture**... temma kan... **yiṛ la couture**... **le plus grand niveau**... hadak huwwa **l' niveau**! ...

[= Le moyen! Elle peut faire la couture! C'est juste là ! Sauf la couture, c'est ça le plus grand niveau !]

2- CVII/L.101-102/p. LI

(G): *ihi*... **ça fait longtemps** men lli...

[= Alors ! ça fait longtemps que vous habitez ici !]

(S): **ça fait longtemps**... men lli saknin temmak!...

[= Ça fait longtemps que nous habitons là-bas !...]

3- CVII/L.79, 80/p. L

(G): **par exemple...** bina tkum *dayen*? ...

[= par exemple... entre vous aussi?]

(N1): f ddaɣ **en kabyle!** ... **mais...** mɛa l'entourage **en arabe...** b lketɾa **en arabe!**

[= A la maison en kabyle ! mais avec l'entourage on parle souvent en arabe !]

CVII/L.92,93/p. LI

(G): **par exemple...** les oncles *i nem ...anda zedyen*?

[= Tes oncles, par exemple, où est-ce qu'ils habitent?]

(N1): *zedyen di Alger...* **sɛan des appartements di nna...**

[= Ils habitent à Alger. Ils ont des appartements là-bas.]

L'examen de ces énoncés indique que la répartition des langues entre le locuteur et l'interlocuteur n'est pas toujours équilibrée.

En effet, (N) persiste à utiliser l'AT parfois en alternance avec le F malgré notre insistance à prendre part, dans la conversation, en K ; contrairement à (O) qui tente d'alterner l'AT avec le K, exp. 1

Nous constatons ainsi, que (N) instaure, par ce choix linguistique, une forme de distanciation entre lui et (G), afin de préserver la conversation entre lui et son ami (O) sans l'intervention de cette dernière, un comportement auquel (O) essaie d'y remédier, en optant pour l'alternance AT/F/K.

Il ressort de cette stratégie convergente que (O) veut faire participer (G) à la conversation ; c'est pourquoi il suit le choix linguistique de celle-ci.

Par ailleurs, nous avons noté, dans les conversations que nous avons nous-mêmes dirigées, que nos informateurs se conforment, dans leur choix linguistique, au choix de leur

interlocuteur d'une manière spontanée, sans faire référence aux caractéristiques personnelles de celui-ci.

L'interlocuteur reprend parfois la même disposition linguistique que celle de son locuteur. Nous remarquons, dans l'exp. 2, que (G) a utilisé l'alternance F/AT, (S), à son tour, a procédé à la même disposition : F/AT. Ce comportement apparaît généralement dans les reprises de paroles qui ont pour objet d'insister sur le message et de le confirmer.

Dans d'autres cas, nos informateurs ne reproduisent pas la même disposition linguistique que leurs locuteurs. C'est ce que nous constatons dans l'exp. 3 où (G) utilise, dans un premier temps, l'alternance F/AT et (N1) la suit aussitôt par l'alternance AT/F ; puis, dans le second cas, (G) a recours à l'alternance F/K et (N1) emploie l'alternance K/F.

En définitive, le facteur du changement de langue(s) est, sans doute, un facteur déterminant pour le déclenchement du phénomène de l'alternance de langues.

Cependant, nous ne pouvons pas nous suffire du facteur langue(s) dans le passage d'une langue à une autre, car le passage est en lui-même porteur de paramètres sociologiques. En d'autres termes, les interlocuteurs, lorsqu'ils opèrent leur choix pour telle ou telle autre langue, ils ne se contentent pas seulement d'un fait apparent linguistique, mais également de ce que représente les interlocuteurs les uns pour les autres.

Pour les besoins de l'analyse, nous avons ressenti la nécessité d'étudier chacun des paramètres composant la situation de communication (les interlocuteurs et la/les langue(s) des interlocuteurs) de manière séparée. Mais, il est bien évident que tous ces paramètres sont liés et concourent à des degrés plus ou moins importants à provoquer l'alternance de langues chez les «Haute-villiens» en général et les «Zellaliens» en particulier.

I – 3- Thèmes de conversation

L'objet de ce point est d'analyser l'impact exercé par le changement de thème de discussion sur le choix par nos informateurs de leur(s) langue(s). En d'autres termes, nous tenterons de

vérifier si le passage par nos locuteurs d'une langue à une autre, tant au niveau bilingue qu'au niveau trilingue ou même unilingue, ne serait pas déterminé par la nature du thème abordé par les «Haute-villiens».

Pour étudier ce phénomène, nous examinerons plusieurs discussions que nous avons réparties en trois situations ; chacune d'elles représentant quelques thèmes extraits de notre corpus.

Situation A : thèmes quotidiens et intimes.

Situation B : thèmes d'ordre professionnel.

Situation C : thèmes socio-politiques.

Dans la situation **A**, nous avons relevé les cadres suivants :

- 1- La chanson et les chanteurs algériens engagés (Chaâbi).
- 2- La cherté de la vie en Algérie.
- 3- Les arrières pensées, l'hypocrisie...
- 4- Les problèmes familiaux.
- 5- La différence entre les conditions de vie anciennes et actuelles.
- 6- Les plaisanteries et les blagues.

Exemples

1- CIV/L.10-20/pp. XXIX-XXX

(N): **non!** ana ngul l k şşah... as... ma... ε... asma... ε! ... (avec un accent de la Haute-Ville)

[= Non ! Moi, je te dis la vérité, écoute !]

(X): lukan ma kan c iyenni a ...

[= S'il ne chantait pas eh...]

(N): as... ma... ε! ... maεtub...maεtub a...

[= Ecoute !... MATOUB...]

(X)/(X"): maεtub!! ... [= MATOUB !...]

(N): maɛtub **en tant qu'** ɛbd... **en tant qu'** ɛbd... lala... ana ma ɛlabali c bi h! ... yax gult l
k... **la dernière fois** ... **en tant qu'** ɛbd... ma ɛac nɛbbu! ... ʃrat ddaɛba hakdak ... huwwa
ɛɛɛ fi ha ... ma ɛɛɛbni c! ... **mais en tant qu' chanteur**... ya xuya... **il a une belle voix!** ... **il**
a a... a xuya! ...

[=Moi, MATOUB en tant que personne, il ne m'intéresse pas ! De toutes les façons, je te l'ai dit, la
dernière fois. En tant que personne, je ne l'aime pas ! Il s'est passé une histoire comme ça, il a parlé
d'elle, il ne m'a pas plu ! Mais en tant que chanteur, ah mon frère, il a une belle voix !]

CIV/L.29-36/pp. XXX-XXXI

(X): maɛi lxedma! ... waɛed **escroqu'rie!** ... lli teɛra! ...

[= Ce n'est pas du travail. Il n'y a que de l'escroquerie !]

(X''): **c'est pas ça!** ... kifac zaɛma ?! ...

[= Ce n'est pas ça ! Comment alors ? !]

(X'): **tu voles les chansons** taɛ nnas bac texdem bi hum! ...

[= Tu voles les chansons des gens pour les exploiter!]

(X''): immala **les chanteurs** taɛ ccaɛbi gaɛ lli qdam...immala yeɛɛbsu!...yexlaɛ ccaɛbi!...

[= Alors, une fois que les anciens chanteurs du Chaâbi décident d'arrêter de chanter, il n'y aurait plus
de Chaâbi !]

(X): **c'est un grand chanteur!** ... **les paroles et la musique** n taɛu! ... huwwa...

[= C'est un grand chanteur! Les paroles et la musique sont ses productions.]

(X)/(N): lala... l huwwa... n taɛ ... **l'essentiel** taɛu huwwa! ... wellah huwwa! ...

[= Non c'est à lui, l'essentiel c'est à lui ! Je te le jure, c'est à lui !]

Nous avons noté, dans ces énoncés (**Situation A**), que lorsque nos informateurs traitent des
sujets quotidiens comme la cherté de la vie, la chanson et les chanteurs algériens engagés, ils
ont tendance à utiliser l'alternance AT/F.

Ce choix linguistique pourrait s'expliquer par la réaction de nos informateurs quant à la nature des thèmes traités. Ceux-ci sont loin d'être intimes puisqu'ils sont pratiquement partagés par un groupe de personnes ayant en commun quasiment les mêmes opinions sur les conditions socio-économiques qu'ils vivent. Ces thèmes sont ainsi devenus très communs et peuvent s'étendre à d'autres groupes sociaux.

Les jeunes informateurs qui discutent de la chanson et des chanteurs algériens engagés, ont eu recours à l'usage de la langue française alternée avec l'AT, non pas par opposition à l'AT, mais, bien au contraire, par complémentarité avec celui-ci.

Autrement dit, il existe certaines idées que nos informateurs préféreraient exprimer en F, car celui-ci traduit un esprit d'ouverture et d'analyse. C'est ce que nous avons noté dans les expressions suivantes : « une belle voix », « grand chanteur », « les paroles et la musique », « en tant que chanteur »...

Cependant, ces expressions ne seront spécifiques ni aux « Zellaliens » ni encore aux « Haute-villiens » que si elles sont alternées avec l'AT, dans le processus argumentatif. C'est pourquoi nos locuteurs ont recours à l'alternance F/AT : « *ɛ*endu une belle voix », « *maɛtub* en tant qu'*ɛ*ebd ana ma *ɛ*labali c bih,... mais en tant qu'*ɛ* chanteur ya xuya il a une belle voix ». « c'est un grand chanteur, les paroles et la musique n taɛu ».

Nos informateurs jugent, ainsi, que leur langue maternelle est insuffisante à rendre compte et à exprimer leurs opinions sur les thèmes qui relèvent de leurs préoccupations respectives (la chanson algérienne pour les jeunes et la cherté de la vie pour les personnes âgées).

Le recours à l'AT, réside dans le fait que nos informateurs exposent leurs opinions sur un chanteur qui appartient au groupe kabylophone mais qui semble proche d'eux. Ils le considèrent pratiquement comme un membre de leur communauté « *wlid leblad* » (fils du pays, compatriote).

Dans ce cas, le choix de l'alternance AT/F, peut se comprendre comme une stratégie que nos informateurs adoptent pour concilier leur volonté de garder la spécificité du thème abordé et son importance (puisqu'il relève de leurs préoccupations personnelles) avec leur volonté de rendre leur analyse plus objective. Nous pouvons en retrouver cette manifestation dans l'exemple suivant où (Y) et (R) traitent du thème de la cherté de la vie.

CVI/L.45-49/pp. XIV-XLV

(Y): yecri şebbaţ tæ **quarente mille** ... ma nţig c necri! ... hadik **spardina** lli kunna necru b **duŗu**... lyum řahi b kada... wa kada... **une paire d'espadrilles... elle n'existe plus!** ...

[= Il achète des chaussures de quarante mille (400 DA), je ne peux pas les acheter, ces espadrilles; ce qu'on achetait avec cinq centimes, aujourd'hui il coûte les yeux de la tête ! Une paire d'espadrille, elle n'existe plus !]

(Y): **une veste ... cent mille! ... deux cent mille!** ... win şrat hadi?! ... win tğib hum... **deux cent mille** hađu?! ... tεic ? ... tax^wed **cinq cent mille francs**... tεic tak^wel! ... wela ma takul c?!

[= Une veste est à cent mille (1000.00 DA)! deux cent mille (2000. 00 DA) ! Où est-ce que celle-ci s'est-elle passée ?! D' où est-ce que tu peux ramener ces deux cent mille ? Tu vis ? On te paie cinq cent mille francs (5000.00 DA)... tu peux vivre ?! tu peux manger ? ! ou tu ne vas pas manger ?!]

(R): zman txelleş sebein **duŗu** tæ lma... đorķa nxelleş miyya talef tæ lma! ... **lgaz b řasyun**... lřukuma řahi tgul necarřeb ccaeb u **le responsable** ?!... řahum itteklu εla l' **facteur** u yzidu! ...

[= Autrefois, tu payais trois dinars cinquante d'eau, maintenant, je paie mille dinars d'eau : le **gaz** c'est en ration (il est monopolisé). L'Etat dit qu'on est en train d'alimenter le peuple ! Qui est le responsable de cette situation ? Ils sont en train de compter sur le facteur, et ils y comptent encore !]

(Y): **trisiti** kanet xemsa w εecrin alef đorķ ... telřeg lmitin alef... lmiya w εecrin alef ... **donc** ma tegdař c! ..

[= L'électricité, elle était à deux cent vingt cinq dinars ; maintenant, elle est arrivée à deux mille **dinars** jusqu'à mille deux cent dinars. Tu ne pourras, donc, jamais y arriver!]

Nous constatons que lorsque ces locuteurs parlent du rapport de l'activité professionnelle avec le mode de vie, ils s'expriment en F : « le responsable », « l'ouvrier », « le facteur » tout comme lorsqu'ils énoncent les prix des tenues vestimentaires : « une veste à cent mille », « deux cent mille », « yecri sebbaṭ taε quarante mille » (il achète des chaussures de quarante mille).

En revanche, les prix des produits alimentaires sont exprimés en AT. C'est ce que nous avons noté dans les exemples suivants : « arritla n taε zzit b tlatin alef » (un litre d'huile est à trois cent dinars), « trisiti kanet xemsa w εcrin alef ḏoṛk ... telḥeg lmitin alef ... lmiya w εcrin alef donc ma tegdaṛ c! » (l'électricité était à deux cent cinquante dinars, elle est arrivée à deux mille dinars, donc tu ne peux pas y faire face), « bekri txelles sebein duru, ḏoṛka nxelles miya talef taε lma (Autrefois, tu payais soixante dix centimes; maintenant je paie mille dinars d'eau).

Lorsqu'il s'agit des activités professionnelles, nos informateurs ont recours au F, car celles-ci appartiennent à une structure socio-économique moderne fortement hiérarchisée. Ainsi, l'interlocuteur peut-il mieux saisir la différence de statut socio-professionnel entre l'ouvrier et le responsable ; par contre, le terme produit en AT exp : « xeddama », ne rend pas compte de cette différence hiérarchique, car l'ouvrier tout comme le responsable peuvent être des travailleurs « xeddama ».

Quant à l'usage du F pour exprimer les prix des vêtements, il peut-être interpréter comme la reproduction de la langue utilisée sur les affiches des prix dans les magasins, et qui sont généralement en langue F d'une part ; d'autre part, il exprime, sans doute, le désir de l'informateur de se rapprocher du mode de vie occidental (« la veste ») comme il le déclare dans l'une de ses conversations.

(Y) : lukan Imakla n tæ nşara... **chacun sa côtelette... chacun sa soupe... chacun son morceau d'viande... chacun son verre de vin !**

[= Si c'était la cuisine chrétienne, chacun aura sa côtelette, chacun aura sa soupe, chacun aura son morceau de viande et chacun aura son verre de Vain!]

Par ailleurs, le recours par cet informateur à l'usage de l'AT pour donner les prix des produits alimentaires, renvoie à la fréquence de ces produits dans la vie quotidienne des «Hautevilliens». En d'autres termes, ces derniers achètent quotidiennement leurs produits alimentaires de base dans les magasins de ce quartier où les vendeurs sont pour la plupart des arabophones et ils paient également régulièrement leur facture d'eau et d'électricité dans les organismes administratifs où ils trouvent plusieurs fonctionnaires de leur quartier.

Quant au troisième thème de ce cadre quotidien, il traite des « arrières pensées ».

CI/L.198-208/pp. X-XI

(O) : cuf...ki nahdař meā k ana-y-a ... ki nahdař meā k ana-y-a... **l' langage... c' t' à dire řak tæřef ni... donc** ma txemmem c řađa... **même lukan par exemple** ngul řađa hakda... ma txemmem c a ... taxmam hađa tæ **l'arrière pensée!**

[= Regarde, quand je parle avec toi j'utilise ce langage (un peu spontané), mais tu me connais, donc tu ne penseras pas à quelque chose de mal, même si par exemple je dis une chose comme ça, de travers, tu n'auras pas d'arrière-pensées à mon propos!]

(N): **Non ! ... là! ...**[= Non ! Non !]

(O): **mais par exemple** makac k nta... u řani meā ha... řani nahdař meā ha... u hya ma tæřfni c ... ma tæřef c leaqliya tæi... řani ngeřşar meā ha... **elle va...** mbessif eli ha... **mači... mači d neki ni... neki ni ad heđray... ne(řa) đija ař xemmem lhađa niđen! ...**

[= Mais admettant que toi, tu n'étais pas là et que je ne suis qu'avec elle, je suis en train de parler avec elle (en plaisantant) et elle ne me connaît pas, elle ne connaît pas ma mentalité ; c'est malgré elle, elle sera obligée de penser à autre chose et à avoir des arrières pensées!]

(N) : **Non ! c't' à dire, mači ad s kid... gal par exemple amek ihedray sgillina !**

[= Non ! ce n'est pas un mensonge, mais disant que la façon avec laquelle tu as parlé tout à l'heure (nous pousse à avoir une arrière pensée !)]

(G): *ih! ... d ššah! ...kul yiwen amek i fhem!*

[= Oui, c'est vrai ! chacun comment il interprète tes dires!]

(O): *neṭa par exemple... yefhem belli elle est gentille... akka gi parc'qu' izra acu lliγ neki ni! ...*

[= Lui par exemple, il a compris qu'elle est gentille, c'est comme ça, parce qu' il sait ce que je représente !]

(G): *ih! [= Oui !]*

(O): *mais... kemi ni par contre... izmer lhel aṭ fahmed akken nniḍen... donc... c'est pour ça i d justifyiy sɣilina... fahmed amek!*

[= Mais toi, par contre, il se pourrait que tu comprennes autre chose ; c'est pour ça donc, que je me suis justifié tout à l'heure ! Tu comprends pourquoi !]

Nos informateurs (O) et (N) utilisent l'alternance AT/K/F bien que ce thème relève de la personnalité de l'individu donc, de son intimité. Pourquoi recourir à l'alternance AT/K/F pour exprimer l'intimité alors que celle-ci, dans d'autres énoncés, sont traduits en AT ?

Nos informateurs, (O) en particulier, veulent probablement intégrer (G) dans leur intimité. (O) ainsi que (N) - qui parlent régulièrement l'AT- ont recours, à l'usage du K. Le K se manifeste lorsque (O) tente de convaincre (G) et (N) qu'il ne ressent rien de particulier pour cette jeune femme, qu'en réalité il admire sans l'avouer.

Pour mieux rendre compte ainsi, de leurs positions, (O) et (N) s'acharment à expliquer ces phénomènes d'"arrières pensées" et d'hypocrisie » en utilisant des éléments linguistiques en F qui introduisent des explications en AT et/ou en K comme : « c't'à dire », « peut-être », « parc'qu' » (parce que), « par exemple », « par contre », « mais » ; « tu vois », « donc »...

Utiliser le K serait une attitude convergente extrême, donc douteuse ; utiliser l'AT correspondrait à un comportement divergent voire hostile ; c'est pourquoi nous trouvons l'utilisation du F qui dénote une volonté affichée de rester neutre, donc, objectif.

CI/L.236/p. XIII

(O): *neṭa par exemple ... yefhem belli elle est gentille ... akka gi parc' qu' izra acu lliṭ neki ni! [...] mais kemi ni par contre... izmer lhel aṭ fahmed akken nniḍen... donc... c'est pour ça id justifyiy sgilina... fahmed amek!*

[= Lui, par exemple, il a compris qu' elle est gentille, parce qu'il sait ce que je suis! [...] Mais toi par contre, il se pourrait que tu comprennes autre chose, donc c'est pour ça que je me suis justifié tout à l'heure, tu as compris !]

Le F sert également à relancer leur argumentation (qui se poursuit en AT et occasionnellement en K) lorsque les informateurs veulent se convaincre mutuellement ; c'est une façon de se valoriser en présence de (G).

CI/L.219-221/p. XII

(N) : *lli yssemε k hakda... tarwi fell as... tu sais comment on défini lax^wεr hada... l'arrière pensée hadi j' peux dev'lopper d agi... lukan par exemple a... zriḡ... taε ṣaḥb k! [...] Bon!... l'hypocrite amaḥsad... c'est ça... cṡul a... waḥed lli yaḥsed... la signification n taεu...*

[= Celui qui t'écoute comme ça, il est cuit. Tu sais comment on défini l'autre, cette arrière pensée, je peux développer, par exemple je savais que c'est à ton ami ! [...] Bon !... L'hypocrite. c'est une personne mauvaise, c'est une personne envieuse ; c'est ça sa signification.]

En somme, nous remarquons, dans ces énoncés, que nos informateurs alternent le F et l'AT avec le K, non seulement pour appuyer leur argumentation, mais également pour faire participer (G), l'enquêtrice à leurs débats et l'obliger à prendre part à leurs propos, car s'il ne s'agissait que d'argumenter, ils pourraient utiliser l'AT et le F en alternance.

Ainsi, le passage de l'alternance AT/F à l'alternance F/AT/K correspond à une contrainte situationnelle évidente dans le sens où nos informateurs se doivent d'expliquer un thème intime à une kabylophone.

En définitive, l'alternance AT/F/K ne pourrait-elle pas être un moyen d'assurer l'intercompréhension entre «Zellaliens» et kabylophones par la création d'un climat d'intimité et de respect des convenances sociolinguistiques.

Par ailleurs, nous avons noté que lorsque nos locuteurs abordent, dans un contexte quotidien, des thèmes qui relèvent de leur intimité (les problèmes familiaux, leurs propres conditions de vie) ou qui sont produits par réaction à une situation qui relève de la personnalité propre de nos informateurs (les blagues et les plaisanteries), ils ont tendance à employer leur langue maternelle : l'AT avec toutefois quelques emprunts au F. (exp. 1, 2 et 3).

1- CVII/L.43-45/p. XLVIII

(S) : lala-y-a x^wti... lazem a... ɣna baba... ki **ytneɣba**... yeddi kullec lexɗar w tɥayeb! ... *ulac* a... lxaɣɣa! ...

[= Non ! Non ma sœur ! il faut qu'elle (reflechisse un peu). Mon père ! quand il s'énerve, il prend tout, le vert et le mûr ! (il s'en fout de tout), il n'y a plus de sortie !]

(G): *ih*... **il a raison** ɣanik! ...

[= Oui ! il a raison aussi !]

(S): *ih!* ... ɣna... teɣmel ha waɣda u nexxelɣu gaɛ! ...

[= Oui ! chez nous, si une de nous fait une bêtise c'est toute la famille qui la paiera !]

2- CV/L.1-4/p. XXXIV

(F): ɣna-y-a bekri... maɕi ki ɣakum ntuma... maɕi naklu smid... kima ɣaku taklu ntuma lɣubz w asmut... a...yecri baba m ɣug llah irreɣmu yecri l na ɕeir... **Ifarina**... nxelɣu ha gaɛ... u ndugu ha... u naɕɣu ha l aɣɣa... nɣaɣnu ha... nyaɣblu ha... ɛad ndiru a...ɣaɛɛam... u ki yɣi haduk

lǧmel... taε sṣahra... εad iǧibu lǧemḥ... ncru eli hum lǧemḥ. haḍuk neṭṭahnu hum f' ddaṛ... εad ndiru lkesra...

[= Nous, autrefois, nous n'étions pas comme vous maintenant, nous ne mangeions pas de la semoule blanche ou du pain, comment on appelle (et quoi encore), comme vous le faites. Mon père, il achetait du marché, que Dieu protège son âme, il nous achetait des graines de blé, de la farine ; nous mélangeions le tout, et nous le broyions. Parfois, nous les donnions au moulin pour les broyer ; nous tamisions la semoule ou la farine et nous préparions du couscous ; et quand les chameaux arrivaient du Sahara, ils ramenaient avec eux du blé que nous achetions et que nous broyions à la maison pour préparer des galettes.]

Nous pouvons noter, dans ces exemples, que pour les «Haute-villiens» et les «Zellaliens» en particulier, aucune langue de leur répertoire linguistique ne peut être aussi explicite et aussi sincère pour rendre compte de leur vie privée, que l'AT, leur première langue. C'est ce que nous pouvons constater également dans les énoncés suivants qui traitent des plaisanteries :

3- a- CII/L.46/p. XVII

(B) : gal l k waḥda baεtet l wliḍ ha ... galet lu... « galu li lǧiren... ya wliḍi kayen waḥed l'produit lli yṣeγγar"... galet lu : "tbaεt li ..." umbaεd baεt l ha waḥed elkaṛṭun ... tṛεb ... tṛεb ... tṛεb ... wellat **jeune**... u waḥed nhaṛ ḡa... kul maṛra tbaεt lu ... tǧul lu "baεt li" ... haḍak nhaṛ gal l ha ... "a yemma ṛani ḡay stenna ni f l'aéroport" ... u testenna h yemma h gaεitik ... ḥetta ḡa! ... gal ... "ncuf yemma wellat **jeune**... ceddēt **lbibi** f yed ha! ... gal l ha : "a yemma ncuf k welliti **jeune**!" ... galt lu "ya wliḍ l'produit lli redni **jeune**!" ... gal l ha ... "ayyi ckun haḍ ṭfel haḍa? galet lu... "haḍa ! ... baba k ... ṛεb gaε haḍak sṣendog! ...

[= On raconte qu'une bonne femme a envoyé à son fils : « Mon cher fils, les voisins m'ont dit, qu'il existe un produit qui rajeunit ». Elle lui a dit : « tu me l'envoies ». Il lui a envoyé un carton. Elle buvait, elle buvait jusqu'à ce qu'elle devienne jeune. Et un jour, il est venu. Seulement, à chaque fois qu'elle lui envoyait du courrier, elle lui disait : « rajoute-moi de ce produit » ; un jour, il lui a dit : « mère, je viens et attends-moi à l'aéroport » Elle l'a attendu et tout. En arrivant, il se dit : « je vois

ma mère jeune ! elle prend un bébé dans ses bras ! » Il lui dit : « mère, je vois que tu as rajeuni ! », elle lui dit : « mon fils ! c'est le produit que tu m'envoyais qui m'a rajeuni ! » Il lui dit : « mère, qui est ce bébé ? ». Elle lui dit : « celui-ci ! C'est ton père ! Il a bu toute la boîte en question ! »]

3- b- CIV/L.38/p. XXXI

(X) : ma tenk^wer c! ... wella kima hadik tæ a... nnemla ki galet... lli maænd ha c a... tiki galet l **léléfu** txebbu muṛa-y-a! win tedarreg muṛa-y-a?! ...

[= Ne te défile pas! Il est devenu comme cette fourmi qui n'avait pas de ticket et qui a demandé à l'éléphant de se cacher derrière elle! Comment peux-tu te cacher derrière moi?!]

CIV/L.39-45/p. XXXI

(N) : tčuf waḥed ṭwil... ckun tebeu?! ...

[= Tu vois quelqu'un qui est grand de taille, qui le suit ? !]

(X'') : ih! ... [= Oui !]

(N) : waḥed gšir! ...

[= quelqu'un qui est petit de taille!]

(X'') : **imagine**... waḥed ṭwi... l... meṛa waḥed gšir... r! ...

[= Imagine ! quelqu'un qui est grand... de taille avec un autre qui est petit ... de taille!]

Nos informateurs expriment, à travers l'AT, leur spontanéité évidente quant à leurs sentiments personnels, sentiments qu'ils traduisent dans les blagues. Celles-ci sont passées dans l'usage commun des «Haute-villiens» et notamment des «Zellaliens», elles sont ainsi, intimement individualisées au point qu'elles sont considérées comme faisant partie de la personnalité des interlocuteurs. C'est ce que nous pouvons relever dans les énoncés précédents.

(B) et (Sa) n'ont raconté la blague relative à la femme qui a pris et qui a fait prendre à son mari un produit rajeunissant que lorsque leur mère manifeste un sentiment de regret pour sa jeunesse perdue et la tristesse de sa vie due aux lourdes responsabilités, sentiments négatifs qu'elle a su résumer dans cette réplique.

CII/L.43/p. XVII

(M) : f lwaqt hada! ... ya ssaed lli ykun şyir! ... wala lli ykbar! ...

[= De nos jours, la chance sourit à celui qui est jeune et non pas à celui qui vieillit!]

De même, la blague sur la volonté des femmes à redevenir jeune, est placée dans un contexte de consolidation des dires de (M), (B) et (Sa) ; conscients des angoisses que vit leur mère, (B) et (Sa) essaient de dédramatiser la situation à l'aide d'une blague qui peut faire comprendre à leur mère, jeunes qu'ils sont, de prendre la vie du bon côté. De ce fait, l'AT représente, pour les «Haute-villiens», un usage de circonstances personnelles et intimes. C'est ce que nous remarquons dans la seconde blague.

Les énoncés de l'exemple 3- b montrent également que (X) a eu recours à l'AT pour raconter la blague de l'éléphant qui voulait se cacher derrière son amie la fourmi, pour appuyer les critiques adressées à l'un de leurs amis présents dans la discussion, (X'). Il paraît que ce dernier, grand qu'il est, a voulu se cacher derrière son ami qui est petit de taille, afin de fuir semble-t-il quelqu'un qui les poursuivait une nuit jusqu'à chez eux.

Nous remarquons que (X), à travers cette blague, tente de montrer aux participants à la conversation, l'opposition entre sa personnalité (petit courageux) et celle de son ami (X') (grand mais peureux).

En outre, nos informateurs, dans les énoncés a et b de cet exemple, ont pu transférer la notion de blague, grâce à leur recours à l'AT, de son sens général à un sens individuel, elle devient ainsi, une plaisanterie de circonstances personnelles et intimes. Autrement dit, ces circonstances, conçues en blagues, ne peuvent être exprimées que dans la langue intime, celle que tous les «Zellaliens» et «Haute-villiens» partagent dans leur intimité : l'AT, leur langue maternelle.

Toutefois, nous avons relevé, dans ces plaisanteries, quelques interférences et emprunts de la langue française tels que « lilifu » (l'éléphant), « l'bibi » (le bébé), « l'produit » (le produit)...

Le recours par nos informateurs à ces phénomènes s'explique soit par le fait qu'ils s'empressent de rendre compte de leur propos, avant que les participants, à l'interaction, leur prennent leur tour de parole et qu'il y ait rupture dans leur discours et atténuation du sens de la blague ; nos informateurs n'ont donc pas le temps de puiser dans leur répertoire linguistique pour trouver l'équivalent de ces items qui sont (lfil et şşabi), ou alors ceci s'explique par le fait que ces informateurs ne trouvent pas des équivalents pour certains items «l'produit » dans leur langue maternelle ; ou encore parce que ces blagues sont racontées, à l'origine en F, avant qu'elles ne passent à l'AT.

En somme, dans les pratiques langagières des «Haute-villiens», la langue française ne se réduit pas seulement, à des emprunts de mots mais également à des séquences de phrase. C'est ce que nous constatons dans les exemples précédents.

En définitive, le choix des langues chez les «Haute-villiens» en général et les «Zellaliens» en particulier, ne dépend pas seulement de la nature du thème abordé, mais également de la situation où s'est produit ce thème.

En d'autres termes, pour rendre compte du passage d'une langue à une autre lorsqu'on aborde un thème quotidien, il convient de considérer la situation dans laquelle ce thème est abordé : donc, tenir compte des circonstances affectives et personnelles de nos informateurs, de leurs conditions socio-économiques et socio- culturelles et des rapports entre les interlocuteurs. De ce fait, nous ne parlerons plus d'un cadre quotidien, mais de cadres quotidiens. Ces derniers - dans la variation linguistique- sont soumis à une hiérarchie non pas sociale, mais également d'intimité avec les thèmes abordés.

Il ressort de la **situation A** que lorsque les «Haute-villiens» et notamment les «Zellaliens» traitent de sujets intimes, ils utilisent l'AT ; mais quand ils traitent des sujets communs, ils ont tendance à recourir à l'alternance AT/F.

Nous aborderons, dans la **situation B**, l'impact exercé par les thèmes qui relèvent du cadre professionnel sur le choix par nos locuteurs pour telle ou telle autre langue.

1- CI/L.33-42/p. II

(O): *tezrid belli innuy af l'dossier ynem?!*

[= Tu sais qu'il s'est disputé à cause de ton dossier !]

(D): *imu?! ...* [= Le mien ? !]

(N): *wellah! [...]* **c'est vrai!**

[= Je te le jure ! C'est vrai !]

(O): *yennuy af l'dossier yinem bac am d yawi l'avis favorable... c'n'est pas facile! ...*

[= Il s'est disputé à cause de ton dossier. Pour te ramener l'avis favorable, ce n'était pas facile !]

CI/L.3, 4, 6, 7, 9, 10/p. I

(D): *ulac l'pointage as agi ? !*

[= Aujourd'hui, il n'y a pas de pointage ? !]

(O): *d la grève... d la grève l'pointage...*

[= C'est la grève, c'est la grève du pointage ? !]

(N) : *ma baetu c la paie...: ma baetu ha l hum c la paie... c'est pour ça a...*

[= On les a pas payé ! On les a pas payé, c'est pour ça !]

(N): *daru la grève...*

[= Ils ont appelé à la grève.]

2- CVII/L.4-17/p. XLVI

(G) : *amek i heqqa? ... les emplois du temps yagi?*

[= En fait et ces emplois du temps ? Qu'est ce qu'on en fait ? !]

(S): *wac bi hum les emplois du temps? yaxi dar na l kum kullec! ... heggi na l kum les salles!*

darna l kum ... les groupes! ... u dorka tetteleu kan... u truhu kan tqarru! ...

[= Qu'est ce qu'ils ont les emplois du temps ? Quoi encore ! Nous avons tout fait pour vous. Nous avons préparé les salles pour vous! Nous avons réparti les groupes ! Et maintenant, vous allez monter et vous vous préparez à enseigner !]

(G): ya...a...h [= Ah oui !]

(S): u ncallah... i kunu **les étudiants!** ... yeddexlu **avec une vingtaine** ...u tettelei l fug!

[= Et si Dicu le veut, il y aura des étudiants qui vont rentrer d'une vingtaine au plus, et tu monteras en haut !]

3- CII/L.22-24/p. XV

(N) : u **les compos**... gđitu ? ! ... ih ! ... ntuma w **les compos** !

[= Et les compositions, vous les avez terminées ?! Eh oui ! vous et les compositions !]

(B) : ih... gđina mazal bařk yeetü l na... **mi gal l k les terminales** ma... yexx^wřgu c !

[= Oui ! Nous avons terminé, il reste seulement à récupérer les bulletins. Mais, on dit que les terminales n'auront pas de vacances !]

Nous remarquons, dans ces énoncés, que les langues utilisées dans ces conversations sont l'AT, le K et le F. L'AT et le K sont généralement utilisés en alternance avec le F.

Le recours par nos informateurs à l'usage de l'alternance de langues AT/F et/ou de l'alternance K/F peut être dû au fait que ceux-ci abordent des sujets qui relèvent de leurs préoccupations professionnelles, qui s'éloignent plus ou moins de leur cadre intime donc qui se rapprochent du cadre commun, objectif.

C'est ainsi que nos informateurs : (D) et (O) en parlant du dossier de recrutement (exp. 1), (S) et (N1) des tableaux des emplois du temps (exp. 2) et (N) et (B) des compositions, ont utilisé une alternance AT/F et / ou K/F (exp. 3).

Le F apparaît dans quelques items et expressions tels que «l'avis favorable», «le rectorat», «les emplois du temps», «les étudiants», «les salles», «les groupes», «le pointage», «directeur», «la paie», «les compos», «les terminales»... L'usage de ces items et

expressions prouve que les «Haute-villiens» préfèrent et/ou sont contraints de les exprimer en F.

Le recours au F peut être un choix délibéré lorsque les «Haute-villiens» ont des équivalences linguistiques, pour les termes professionnels, dans leur langue maternelle, comme c'est le cas de : le directeur « Imudir », les salles «win ycqraw », la paie « ccahriya », ...

Le recours à l'usage du F, dans ce cas, peut être interprété par le fait que nos informateurs veulent donner à leurs activités professionnelles un aspect plus valorisant et hégémonique et ce, en comparaison à leurs activités ménagères. Le F pourrait donc, en tant que langue de savoir et de civilisation, être une langue, à travers laquelle, nos informateurs assurent leur promotion sociale.

Par ailleurs, le recours par nos informateurs au F peut être également une manière de rendre compte rapidement de leurs pensées; au lieu d'utiliser toute une expression : «lqaε a :t win teqraw », il suffit de dire «les salles » pour que le sens se transmette rapidement. Le F, dans ces conditions, assure pour nos locuteurs une économie du langage.

L'usage du F peut être une contrainte, lorsque nos informateurs ne trouvent pas d'équivalences linguistiques dans leur langue maternelle ; c'est le cas donc de « l'avis favorable », « le rectorat », « l'emploi du temps »... Certes, ces équivalences peuvent être trouvées dans l'arabe classique : « gadwel ttawqi:t »... mais l'arabe classique ne rend pas compte de tous les besoins communicatifs de nos locuteurs, essentiellement, au niveau des relations interpersonnelles comme c'est le cas (dans ce sens) de l'AT. L'arabe classique prend part particulièrement dans le cadre de l'enseignement.

Quant à l'usage de l'AT et/ou du K dans les thèmes professionnels, il pourrait se justifier par le fait que ce sont des langues à travers lesquelles nos informateurs expliquent les circonstances dans lesquelles se sont produits les événements professionnels.

En définitive, les «Haute-villiens», lorsqu'ils traitent de thèmes professionnels, emploient l'alternance AT/F et F/AT pour assurer l'intercompréhension (entre «Zellaliens» et/ou entre «Haute-villiens» et kabylophones) et ce, non seulement au niveau linguistique, mais également au niveau sociolinguistique.

A cet effet, les interlocuteurs sont contraints de prendre en considération les paramètres sociologiques et culturels dans lesquelles s'est produit ce thème. Si l'alternance est due à une insuffisance linguistique dans la langue maternelle, celle-ci ne pourrait pas répondre à toutes les exigences du thème et/ou elle signifierait qu'elle ne peut pas exprimer avec clarté la différence qui existe entre le cadre intime et le cadre professionnel ? Ce même cas peut se rencontrer dans le cadre politique.

Dans la situation C, nous tenterons de vérifier s'il existe un rapport entre l'alternance de langues et les thèmes politiques. Pour vérifier cette hypothèse, nous avons sélectionné quelques sujets politiques comme les événements berbères de 1980, la situation d'insécurité et la corruption. Nous allons examiner dans quelle(s) langue(s) sont traités ces sujets et pourquoi.

Exemples

I- CVII/L.133-137/pp. LIV-LV

(Na): **par rapport au mouv'ment berbère ! ... *tezriɖ amek?***

[= Par rapport au mouvement berbère ! tu sais comment ?]

(G): *ih!* [= Oui !]

(Na): *semhes!* ... **alors la ville de Tiziwzzu était déjà opprimée parc' qu' c'est des Kabyles... sans en prendre en considération qu'ils sont eux aussi des Algériens! ... *semhes!* ... alors la région ... *y-agi* ... elle a été opprimée et défavorisée par rapport aux autres régions! ... *cetti l̥eg^wra n taɛ leqbayel!* ... l' ministère et tout ... à chaque fois ... ils mettent plus de pression par rapport aux Kabyles ... et il a moins du côté des Kabyles! ...**

nous... on a été serré par rapport à cette répression *nmi!* ... même on est pas Kabyle! ... mais on a vécu dans un milieu kabyle!... on est Kabyle! j' n' vois pas *nekkini* une différence [...] on s'est senti aussi comme les Kabyles! ... donc on a suivi et continue leur mouv'ment ! *iɣ yaɖ lhel dya neɣekka-yi d sen[...]* si l'ministère on est défavorisé et négligé dans beaucoup de choses [...] On dépend toujours de la classe politique! ...

[= Ecoute ! La ville de Tizi-Ouzou était alors déjà opprimée parce que c'est une ville de Kabyles - sans prendre en considération qu'ils sont eux aussi des Algériens ! - Ecoute ! Alors cette région, elle a été opprimée et défavorisée par rapport aux autres régions ! Tu vois comment le ministère méprise les Kabyles ! On met de plus en plus de pression sur les Kabyles. Quant à nous, même si nous ne sommes pas Kabyles nous avons également subi cette répression car nous vivons dans un milieu kabylophone ! Nous sommes Kabyle, je ne vois pas de différence, par rapport à ça. Certes, il y a des gens qui ne parlent pas le kabyle, mais nous nous sommes sentis, nous aussi, comme une partie de la Kabylie, nous avons, donc, suivi et nous continuons à suivre leur mouvement ! Cela nous fait mal ! Nous sommes solidaires avec eux, car nous savons que le ministère les a défavorisés et négligés dans beaucoup de choses (comme nous, d'ailleurs) ! Et tous, nous dépendons toujours de la classe politique !]

2- CIV/L. 76/p. XXXIII

(X): a wwah a **mon frère** ddaɣba haɖi n taɛ ɣsahra taɛ llil maɕi mliha! ...

[= Ah non mon frère! cette façon de sortir la nuit n'est pas bien !]

CIV/L.48-60/pp. XXXI-XXXII

(X'): cfɛt ɛla ddaɣba haɖik ! ... **c'est pour ça!** ... hɣɛɣt l ddaɣba taɛ a...

[= Tu te rappelles de ce coup ! C'est pour ça ! tu étais présent lors du coup de...]

(X''): wac m ddaɣba? ...

[= Quel coup ?]

(X'): ddaɣba haɖik taɛ **l'rond point!** ... lukan hɣɛɣt l ddaɣba haɖik ... taɛ a... **ɣafal af** tesa

(9 H) n taɛ llil! ...

[= Ce coup du rond point ! Si tu avais assisté au coup de rafale de neuf heures du soir !]

(X"): hna-y-a! ... [= Ici !]

(X'): ih... lukan kunt hna ? ... ma əla bali c kifah teɣləe l ddaɣ! ...

[= Oui, si tu étais ici ? Je ne sais pas comment tu pourrais monter à la maison !]

(X): lala... **f l'rond point kayen un p'tit rafal ! ...**

[= Non, non ! Il y a eu une petite rafale au rond point !]

(N): ma smaət c! ... **f lbar !...** [...]lala... ma smaət c! ...kunt f "**lbiɣ**" ana-y-a! ...

[= Je n'ai pas entendu du Bar ! [...] Non ! je n'ai pas entendu ! Moi ! J'étais en ville !]

(X): wac kayen? ... wac kayen?

[= Qu'est-ce qui ce passe ? Qu'est-ce qui ce passe ?]

(X"): asmaə! ... ma əla bali c! ... waqila waħed ħreg **lbarağ** tae **la police!** ... wella ... **j' n' sais pas!** ...

[= Ecoute ! Je ne sais rien ! Je crois que c'est quelqu'un qui a grillé le barrage de police ! ou, je ne sais pas !...]

(N): bedlu na **la discussion!** ... bedlu na **la discussion!** ... əla ħağa x^wra! ...

[= Changez de discussion ! Changez de discussion ! Parlez d'autre chose !]

3- CVI/L.50-57/p. XLV

4- (Y) : yaəni lħukuma ma tħeb c ccaəb... b **diplôme** n tae k ... hawlik lax^weɣ tae k [...]tu **prépare ton concours comme toi comme tout l' monde!**..

[= Ça veut dire que l'Etat n'aime pas le peuple ! Avec ton diplôme et encore ![...] Tu prépares ton concours comme tout le monde et encore !]

(R): tsemma tdir **l'concours...** kima nta ... kima nnas! ... [...] kayna **la corruption !**

[= C'est-à-dire que tu passes le concours comme tout le monde ou non, c'est la même chose ! puisqu'il y a la corruption !]

(Y): nta ənd k **une force de cinquième étage** ... w ana əndi **une force de premier étage!** n tae ... tae... **5ème étage** taylebni! ...

[= Toi tu as une force de cinquième étage et moi j'ai une force de premier étage ! Celui qui est au 5^{ème} étage me battra !]

(R): **bien sûr!** ...

(Y): w ana neddi ha l k waṛa k! ... **malgré** nta εend k l'**niveau** w dxelt ... **par exemple** tu ... nta ... **licencier** ... **un niveau haut** ... **avec un bonhomme qui l'a uniqu'ement** ... xlaṣ dda ha l k... kifac ana txeddem ni nta-y-a... ana εli-y-a kaḍa wa kaḍa taε leqraya ...w nta?!... [...] makac ... nta **le chef**?... w ana ! ... nta **ccif** εli-y-a ? ... w ana **normal'ment** ana nkun **ccif** εli k b qray ti ... mači b ... wasmut ... b l'**pratique** ... kayna ṭrig ha!

[= Je prend ton poste de travail à ton insu ! Malgré ton haut niveau d'instruction, ta licence, il suffit qu'il y ait une autre personne qui n'a pas tes titres, eh bien ! c'est celle-là qui prendra ta place. Alors, c'est ce qui pourrait déclencher des conflits : comment toi, tu feras travailler quelqu'un qui est comme moi qui ai fait tant d'années d'études ? ! [...] Il n'y a rien à faire ! C'est toi mon chef ? Et moi qu'est ce que je suis sensé être ? ! Normalement c'est moi le chef car je suis instruit. Ce n'est pas avec la pratique (manuelle) qu'on devient chef ; on a besoin de cette pratique ailleurs !]

5- CIII/L.63-67/p. XXII

(M) : *dayen fkan lğarnen ma teyrant!* ... *inna-y-asen... a... di lğarnen agi... mlet anay a... acu yellan di tmurt agi nnay!* ... **lguvernementa-y-agi nnay s gg^was mi i yuyal... ur tseid acu γ d inna!** ... *ur tnwala!* ... *ihi an wali lɔ'ayer agi uyur i ṭ ddu?! ... sani? uyur ...i tepp^wed?! ...*

[= Aussi, on a dit dans le journal, si vous l'avez lu, montrez-nous ce qu'on a dans notre pays. Depuis que notre gouvernement s'est installé, il nous a rien dit, on ne le voit plus. Alors on va voir où va cette Algérie ? où va-t-elle arriver ?]

(G) : **bien sûr!** ...

Nous notons, à partir de ces énoncés, que nos informateurs, ont eu recours à l'alternance AT/F dans les énoncés des exemples 2 et 3 et à l'alternance K/F dans l'exemple 1.

Nous notons que (X), (X'), (X'') et (N) de l'exemple 2 et (R) et (Y) de l'exemple 3, ont eu recours à l'alternance AT/F pour rendre compte de l'importance des conditions socio-

politiques que vit le « zellalien », non pas en tant que simple élément du groupe social «haute-villien», mais surtout en tant que citoyen algérien. Ainsi, les problèmes de l'insécurité civile et de la corruption bureaucratique touchent la population algérienne dans son entier.

Autrement dit, ces thèmes étant à la fois particuliers aux «Zellaliens» et communs à toute la population de Tizi-Ouzou (ou même algérienne), nos informateurs les expriment en AT alterné avec le K.

Le F, sous forme d'interférence, d'emprunt, de mélange et d'alternance, apparaît ainsi dans les mots clefs de ces thèmes ; pour ce qui est de l'insécurité, nous avons : « un p'tit rafale » (petite rafale), «lbilağ» (le village au sens de centre-ville), «la police », «ittiri» (il a tiré)...; et pour ce qui est de la corruption et de la bureaucratie, nous avons : «concours », «une force du cinquième étage, première étage », «un licencié », «un niveau haut », « corruption »...

Nous remarquons que les termes du premier cadre sont généralement des interférences ou des mélanges «ittiri », ceci s'expliquerait par le fait que cette situation en se banalisant, elle tend à faire partie du «quotidien Haute-villien » ; et donc, les expressions y afférent tendent à passer graduellement dans la structure linguistique de l'AT.

En revanche, les exemples relevés à partir des énoncés relatifs à la corruption ont gardé leur structure linguistique; nous pouvons les considérer comme des alternances lexicales qui montrent que ce thème n'apparaît pas dans tous les cadres de vie des Algériens, mais s'exerce particulièrement dans le cadre professionnel (administratif) ; c'est ainsi que nous retrouvons les termes consacrés au cadre professionnel «licencié », «le niveau », «un cadre »... Quant au thème qui traite des événements berbères de 1980, il est exprimé à partir de l'usage de l'alternance de langues K/F.

Nos locutrices (N1) et (Na), en exposant leur point de vue sur les événements berbères et leur impact sur la situation socio-politique de la ville de Tizi-Ouzou, ont utilisé des séquences de phrase en F et en K : « **par rapport au mouv'ment berbère... tezrid amek? semhes! ... alors**

la région ... y-a-gi ... elle a été opprimée et défavorisée par rapport aux autres régions!
... cetti lhɛg^wra n taɛ leqbayell! ... l' ministère et tout ... à chaque fois ... ils mettent plus de
pression par rapport aux Kabyles.

Nous soulignons que la présence du K dans des séquences en F se justifierait par la volonté de nos locutrices d'attirer l'attention des participants à la discussion et particulièrement l'enquêtrice. Le K joue de ce fait, une fonction phatique non seulement au plan linguistique mais également au plan affectif. Autrement dit, (Na) manifeste, à travers son usage du K, son adhésion aux revendications du mouvement berbère.

Les énoncés qui sont en F dénoncent la répression et l'humiliation subies par la population kabylophone de la part du Pouvoir, tandis que les énoncés en K expriment la sympathie qu'éprouvent les «Haute-villiens» à l'égard de la population kabylophone ; ils montrent que ceux-ci prennent position pour cette population. C'est ce que nous avons pu noter à travers la déclaration de (Na).

En somme, l'usage du F exprimerait une hégémonie socio-politique, mais qui engendre une distanciation des locuteurs face aux pratiques du Pouvoir ; l'usage du K, bien au contraire, exprimerait la position inférieure des kabylophones par rapport au Pouvoir, une position qui engendre, en revanche, une adhésion des «Haute-villiens» pour les revendications de cette population.

En définitive, le choix linguistique de nos informateurs, s'opère en fonction de la nature des thèmes traités. Autrement dit, l'usage de l'AT ou du K exprimerait une relation plus ou moins passionnelle avec le thème abordé. Quant à l'usage du F, il exprime une certaine objectivité et/ou une distanciation vis à vis du thème traité. L'usage de l'alternance K/F traduirait le contraste entre l'implication directe et/ou indirecte de nos locuteurs par rapport au thème abordé: du thème intime et spécifique à la région aux thèmes d'ordre général et commun.

I- 4- Les lieux de conversations

Il s'agit, dans ce cadre, de vérifier si l'usage par les «Haute-villiens» de l'alternance de langues AT/K/F ne dépend pas du changement de lieux où s'effectuent leurs conversations.

Pour ce faire, nous avons diversifié les lieux d'enregistrement. Nous nous sommes rendues dans certains lieux tels que le domicile de (M), un des bureaux de comptabilité à la mairie (APC) de Tizi-Ouzou et un des bureaux des enseignements de l'un des instituts de l'université M. MAMMARI de Tizi-Ouzou.

Quant aux autres lieux, nous nous ne y sommes pas rendus car nous voulions échapper à la contrainte de l'observateur et recueillir un usage spontané. Nous avons, de ce fait, chargé certaines personnes telles que (N), (S1) et (R) de le faire sous nos instructions : il s'agit du domicile de (A) et de (M). Soit nous n'y avons pas accès car ils sont exclusivement réservés aux hommes comme les Cafés par exemple et la devanture d'un magasin dans la soirée.

Pour vérifier cette hypothèse, nous avons réparti certains énoncés de notre corpus en trois situations :

Situation A : conversations effectuées dans le domicile de nos informateurs (M), (F) et (A).

Situation B : conversations effectuées dans les lieux publics : le café et devanture d'un magasin.

Situation C : conversations effectuées dans les lieux Professionnels dans l'un des bureaux de la mairie de Tizi-Ouzou et dans le bureau des enseignements de l'un des Instituts de l'Université M. MAMMARI de Tizi-Ouzou.

Exemples de la situation A

1- CIII/L.45-46/p. XXI

(B): *arwah!* ... *ahreq din yemma k!* ... *i tebgi-y-i ar tebhirt!* ... *nekini uliy as ar s ufella!* ...

[= Viens ! que la religion de ta mère soit maudite ! Il m'avait suivi jusqu'à la porte, et moi, je suis montée sur...]

(M) : *s ufella n şşur... i s tuli!* ...

[= Elle est montée sur la muraille !]

CII/L.48-53/p. XXI

(M): *mi d usiy... ufiy* (au lieu de "ufiy t") *ay tbeddil a.. asarwal is!* ...

[= Quand je suis arrivée, je l'ai trouvé entrain de changer son pantalon !]

(G) : *ih!* ... [= Oui !]

(M) : *neţta yeud tayli!* ... *neţta yuyal d awray!* ... *nny as..." acut* a baba? " ... *inna-y-id "twalad!"* ... *ad fell as yaefu repp^wu* ... *tşaşun... mi tefyed awi tadarwict agi n yelli m yidem!*

[=Lui, il croyait qu'elle était tombée, il était devenu pâle. Je lui avait dit « qu'est-ce qu'il y a mon père ? » Il m'avait dit « tu vois ! De toute façon, si tu sors, tu prends cette folle de ta fille avec toi »!]

(B): *nek lliy d guxxam!* ...

[= Moi, j'étais à la maison !]

2- CII/L.47-52/p. XVII

(M): *ya hşra... ela ddenya!* ... *xeş ha tetkellem ... tetkellem!* ... *rahi xir men yir læbd!* ... *texreğ hetta l bab ... nruş bah neylaq eli ha l bab tedx^wel!* ...

[= C'est dommage ! Il lui manque que la parole ! Elle est mieux qu'un être humain ! Elle arrive jusqu'à la porte pour l'enfermer, elle griffe la porte !]

(N): *ih tfiq!* ...

[= Oui, elle fait attention !]

(M): *wella!* ... *ki şyir!*

[= Je te le jure, elle est comme un un enfant !]

(B): *nqiyya!* [= Elle est propre !]

3- CV/L.10/p. XXXIV

(S1): *ead tdiru lg^weşat !* ...

[= Vous faisiez des galettes !]

CV/L.11/pp. XXXIV-XXXV

(F): ana cfit ki lyum... nħettu lmidā... ndiru xemstac... stħac... dař laeyal idiru ħetta lecrin! ...
nħař kunna gaē ġemla... u bnaw lkuca taē tħab! ... u ead itħeybu... yemma... xalti ead itħeybu...
f ħadik lkuca... akesaē layda biha... laēca biha... ih! ...

[= Moi, je me souviens comme aujourd'hui, on mettait la petite table, on faisait quinze, seize, la famille nombreuse, elle faisait jusqu'à vingt galettes par jour, quand on était tous ensemble. On nous a construit un four en argile pour faire cuire dessus. Ma mère, ma tante maternelle, cuisinaient des galettes dans ce four en argile ; on déjeunait avec, on dînait avec ! Eh oui !]

4- CVI/L.26-28/p. XLIII

(S2): ma temmařđu c gaē ? ...

[= Vous ne tombiez jamais malade ?]

(A): **et puis en plus... on dormait dans une seule chambre... lbaħ meftuħa ... le mois d'
décembre... ddař maemra b duxxan et on n'avait jamais attrapé des maladies qu'on a ...
on avait d' la fièvre ... du rhume... lehwa n taē zellal ... différent men taē lemdina... lehwa n
taē hna-y-a ... n taē zellal ... ma telga c f cta ... ġumu lħel...**

[= En plus on dormait dans une seule chambre. Au mois de décembre, on laissait la porte ouverte, car la maison était pleine de fumée et on n'avait jamais eu de maladies. On avait de la fièvre, du rhume Le climat de Zellal est différent de celui de la Ville. le climat d'ici, celui de Zellal, en hivers, il y a du brouillard.]

Exemples de la situation B

1- CIV/L.79/p. XXXIII

(X): taēref yedwa ncallah... ndir **les entrén'ments f l'université... u nedragiw bien!
neprufitiw amħayneck! ...**

[= Tu sais demain si Dieu le veut ! je vais faire les entraînements à l'université et nous allons bien draguer ! Nous allons bien profiter, « misère de misère » !]

2- CVI/L.35-38/p. XLIII-XLIV

(R): ihmmala ... aēla ħsab k nta-y-a... dořk ... ki ħuf ħakda ... ħemma tbedlet lħala! ...

[= Alors, d'après toi, d'après ce que tu vois, c'est-à-dire, les choses ont changé maintenant !]

(Y): tbedlet lhala doṛk! ... lax^wer ... bna dem ki yesea **familya** hakda... lemēica... ḥna-y-a...
ngulu lemēica fi waqt hada... ṭalea bezzaf mači cwiya!... ṭumaṭic b geddac! ma yegdar c
même pas yēeyyec ruḥu! ma ygdar c **même pas** yēeyyec wladu! ...

[= La situation a changé maintenant ! Le truc ! L'être humain quand il a une famille comme ça !
Disons que le niveau de vie en ce moment a augmenté (la vie est devenue trop chère), les tomates à
des prix énormes ! Il ne peut même pas subvenir à ses propres besoins , comment peut-il subvenir à
ceux de ses enfants? !]

Exemples de la situation C

1- CI/L.143-153 /p. VIII (voir annexe)

2- CVII/L.29-33/p. LXVII

(G): εendi **trois heures ou quatre heures d'affilé!** ...

[= J'ai trois heures ou quatre heures d'affilé !]

(S): ih!... εla xṭra ... εla xṭra ... llah ikun mēa k!

[= Oui ! à la fois ! Que Dieu puisse te venir en aide !]

(N1): hiyya lli ḥebbet hakda! ... darna l ha **les séances normales avant...** hyya... a... **elle**
trouve toujours bien le dimanche! ...

[= C'est elle qui voulait ça ! Avant, on lui a programmé ses séances normalement, mais elle trouve
toujours la journée de dimanche favorable pour enseigner !]

(S): **siyyi trigli** hada! ...

[= Essaie de régler ça pour elle !]

Nous constatons, à travers ces exemples, que nos informateurs utilisent fréquemment l'AT
aussi bien dans les milieux intimes comme dans leurs maisons que dans les milieux publics
(les Cafés) et professionnels (l'administration).

Ce recours à l'AT s'explique par le fait que les «Haute-villiens» et notamment les «Zellaliens» s'expriment aisément dans cette langue puisqu'elle représente leur langue maternelle, une langue qui, malgré le changement de circonstances spatiales, ne peut pas être exclue de leur expérience linguistique, bien au contraire, elle est la matière première et la base de leur expression.

Cependant, cet usage linguistique (l'AT) ne peut pas exprimer tous les besoins communicatifs de nos locuteurs. Nous avons noté, dans certains énoncés des exemples A, B et C, que les «Haute-villiens» emploient en plus de l'AT, le F qui est en alternance avec celui-ci.

Le recours au F, dans les énoncés de l'exemple C, se justifie d'une part, par la présence des cases vides dans l'AT au niveau sémantique ; aussi l'usage du terme «légalisation» vient-il, dans le cadre administratif, remplir un vide sémantique dans la langue des «Haute-villiens» ; d'autre part, ces derniers expriment le besoin de préserver le cachet professionnel de leur communication puisqu'ils sont dans un milieu professionnel.

Nous remarquons que le terme «papier» utilisé dans ces énoncés possède un équivalent, d'ailleurs utilisé au début de cette conversation, en AT, il s'agit de « lkayçt » et son pluriel : « lkwayçt. » (les papiers). L'usage de ce terme «l'papier » aurait dû donc, au milieu où s'est produite cette conversation. Cette unité linguistique, se trouvant dans un contexte linguistique constitué de mélange F/AT (dans un énoncé à prédicat verbal F/AT «tligalizi l ha »), est produite dans un contexte spatial professionnel et elle est passée, donc, de l'AT « lkayçt » au F « papier».

Le passage au F donnerait à l'interaction un aspect objectif et professionnel et serait conforme au lieu où se sont déroulées les conversations professionnelles.

Quant à l'emploi par nos informateurs du F en interférence, emprunt ou en alternance avec l'AT, il s'expliquerait par le fait qu'ils sont dans des milieux plus ou moins communs : la maison, le café et la devanture de magasin. L'alternance AT/K, dans ces circonstances,

exprimerait les intentions communicatives de nos locuteurs. Ainsi, l'AT exprimerait, autant dans les domiciles que dans les milieux publics, des besoins communicatifs correspondant à l'intimité familiale ou personnelle de ces locuteurs.

Néanmoins, le F exprimerait, dans la situation A, des besoins superflus correspondant à leurs besoins socio-économiques. Le recours au K, dans le cadre professionnel ou dans le domicile de (M), pourrait s'expliquer, d'une part par le climat intime que nous avons pu instaurer en tant que kabylophone avec nos informateurs, et d'autre part, par accommodation à notre présence en tant qu'invité dans leur domicile et/ou dans leur bureau. De ce fait, nos locuteurs, se trouvent dans l'obligation de respecter les règles sociales de la communication : il ne suffit pas d'utiliser une langue pour communiquer mais il convient d'opérer des choix linguistiques qui correspondent à la situation de communication.

Toutefois, par souci d'objectivité et d'incompétence en K, les «Zellaliens» terminent les énoncés, généralement débutés en K, par l'usage du F et de l'AT, d'où l'alternance K/F/AT.

En outre, les «Haute-villiens» utiliseraient l'AT, en général, lorsqu'ils sont dans un cadre très intime : en famille et l'alternance AT/F et/ou AT/K/F lorsqu'ils reçoivent une personne chez eux : à la maison ou au travail. Ils accentueraient l'usage du F dans des énoncés formulés dans les langues : AT et/ou K et réalisés dans les lieux professionnels (administration), car c'est une situation qui nécessite de l'objectivité puisqu'on y traite du travail de réflexion. A cet effet, les «Zellaliens» et globalement les «Haute-villiens» sont tenus, dans leurs choix linguistiques, de prendre en considération le changement de lieu.

5- CONCLUSION

Après avoir procédé à l'examen de l'impact des éléments de la situation de communication (les interlocuteurs, leur(s) langue(s), les thèmes et les lieux de conversations) sur l'alternance AT/K/F, il apparaît que les «Haute-villiens» en général et les «Zellaliens» en particulier, opèrent leur choix linguistique en fonction de leur perception de leur interlocuteur : sa façon

de s'habiller, son sexe, son âge, son niveau d'instruction, son statut socio- professionnel et son appartenance socio- culturelle.

Ils choisissent l'AT, pour communiquer avec les personnes âgées, illettrées et qui n'ont pas accès à la langue française. Ces conversations sont, en revanche, ponctuées d'emprunts au F.

Par ailleurs, ils ont recours à l'alternance AT/F, lorsqu'ils sont entre «Haute-villiens». Cet usage linguistique apparaît exclusivement chez les locuteurs instruits, peu importe leur âge ou leur sexe.

Quant à l'alternance K/F/AT, elle est employée par nos informateurs lorsqu'ils sont face à un interlocuteur jeune, de sexe féminin, universitaire et kabylophone. Les plus âgés de nos locuteurs, illettrés, utilisent en abondance le K ; quant aux plus jeunes d'entre eux, ils font appel à l'alternance K/F. Ce recours au K exprimerait la volonté des «Haute-villiens» de se rapprocher de leur locutrice en lui témoignant du respect en tant que kabylophone (d'appartenance socio- culturelle kabyle). Quant à leur recours au F, il pourrait s'agir d'une forme de courtoisie pour attirer et séduire leur interlocutrice (l'enquêtrice).

Les «Haute-villiens» opèrent également, des choix linguistiques en fonction de la /les langue(s) de leurs locuteurs ; si ces derniers utilisent l'AT, les interlocuteurs l'utilisent aussi, s'ils font appel à l'alternance AT/F, l'interlocuteur, lorsqu'il devient locuteur l'utilise également.

Cependant, il arrive que nos informateurs utilisent la/les langue(s) différentes de celles utilisée(s) par le locuteur. Ce phénomène peut être expliqué par la volonté des «Haute-villiens» de diverger de leur locuteur, essentiellement, lorsqu'ils traitent des sujets concernant leur intimité. A cet effet, nous avons constaté que le changement de thème de discussion, influence le choix de nos locuteurs pour telle out telle autre langue.

Nous avons noté une certaine hiérarchisation dans les thèmes, hiérarchisation qui a eu un impact sur le choix linguistique. Cette hiérarchisation ne concerne pas le cadre économique,

mais elle concerne, au plan subjectif, le degré d'intimité du sujet abordé en famille ou en public.

Ainsi, les thèmes qui relèvent du comportement des «Haute-villiens» ou de leur vie privée sont abordés en AT, un système qui se transforme alors en langue intime. Néanmoins, les thèmes qui relèvent du cadre commun : professionnel ou politique, sont traités généralement à travers l'alternance AT/F et/ou K/F/AT ; ceci dépend de l'appartenance socio-culturelle des participants aux conversations des «Haute-villiens».

Le recours au F pourrait représenter une forme de généralisation du thème et de son objectivité de la part des locuteurs de la Haute-Ville et notamment ceux du quartier de Zella, car l'AT ne peut pas se suffire à lui-même pour transmettre les termes techniques ou spécialisés (comme les termes se rapportant à l'administration par exemple).

Quant au K, il est généralement utilisé en alternance avec le F et occasionnellement avec l'AT. Nous le retrouvons, dans notre corpus, dans les discussions politiques se rapportant aux événements berbères de 1980 où nos locuteurs expriment leur attitude favorable vis à vis de la revendication de l'identité berbère. Ce recours au K traduirait une forme de solidarité avec les Kabyles de la Kabylie lorsque les «Zellaliens» ou même les «Haute-villiens» se trouvent en face d'Algériens d'autres régions comme les Algérois.

Par ailleurs, nous avons noté que les circonstances spatiales ont des impacts sur le passage par «Haute-villiens» d'une langue à une autre dans leurs pratiques langagières.

Nous avons remarqué que plus nos locuteurs se rapprochent du cadre familial, plus ils se sentent dans un climat intime, par conséquent, ils utilisent l'AT en première position, puis l'alternance AT/F en seconde position lorsqu'il s'agit des plaisanteries ; et plus nos informateurs s'éloignent de ce cadre pour se rapprocher des cadres publics et professionnels, plus, ils emploient l'alternance AT/F en première position puis l'alternance AT/F/K en seconde position (si un kabylophone est présent sur le lieu de conversation).

En somme, le recours par nos informateurs, dans toutes les situations, à l'AT s'expliquerait par le fait que c'est leur langue maternelle qui est le seul à pouvoir exprimer leur intimité en tant que des «Haute-villiens». En revanche, il ne peut être utilisé indépendamment du F et/ou du K lorsque leurs objectifs sortent du cadre intime pour atteindre celui de la socialisation. Autrement dit, nos informateurs utilisent, en plus de l'AT, le F : langue technique, de spécialisation et de prestige scientifique et le K : langue d'adaptation sociolinguistique, il est employé exclusivement lorsque les «Haute-villiens» se trouvent en face d'un kabylophone ou dans des situations linguistiques où ces derniers tentent de rapporter un discours produit en K ou les maximes populaires ; c'est ce que nous tenterons de voir dans le chapitre qui suit.

Chapitre II

**Alternance de langues
arabe de Tizi-Ouzou/ kabyle/ français
et
facteurs linguistiques**

CHAPITRE II

Alternance situationnelle et alternance conversationnelle arabe de Tizi-Ouzou/ kabylo/français (Alternance AT/K/F et facteurs linguistiques)

Nous avons vu dans le chapitre précédent que le passage des «Haute-villiens» d'une langue à une autre s'effectue en fonction du changement de la situation de communication. Les locuteurs de ce quartier opèrent ainsi, consciemment leurs choix linguistiques.

Dans ce chapitre, nous nous proposons d'étudier l'alternance de langues à l'intérieur d'une même interaction sans qu'il y ait changement d'interlocuteurs, de thème et de lieu. En d'autres termes, nous tenterons d'aborder l'alternance conversationnelle telle que la conçoit J. J. GUMPERZ.

A cet effet, nous allons vérifier l'impact des facteurs linguistiques sur le passage par nos informateurs d'une langue à une autre dans une conversation. Il semble que l'usage de ces éléments n'est pas fortuit, il peut répondre parfois, à des stratégies langagières liées à la situation de communication.

Pour tenter de répondre à cette interrogation et vérifier cette hypothèse, nous avons retenu, dans cette étude, quelques éléments linguistiques pertinents. Il s'agit du verbe dire, des expressions idiomatiques et de l'alternance répétitive où nous étudierons des pronoms personnels, des monèmes fonctionnels et des déictiques. Le recours à ces éléments est assez répandu dans notre corpus.

II- 1- Le verbe « dire »

Le verbe dire représente un des éléments linguistiques les plus importants dans le déclenchement du phénomène de l'alternance de langues. Le locuteur tente, à travers cet élément, de rapporter les propos d'une tierce personne dans la langue que celle-ci a utilisé.

Dans ce cadre, nous allons essayer de vérifier le rôle du verbe dire dans le changement de langues dans les pratiques langagières des «Haute-villiens» et de répondre à la question : Comment se manifeste cet élément dans les interactions verbales de nos interlocuteurs ? Pour ce faire, nous nous sommes appuyés sur quelques exemples relevés de notre corpus.

CI/L.115/p. VI

1-(O): gal l ha « arwaḥi ... umbæd ... tebdy ! »

[= Il lui a dit : « tu viens , après tu vas commencer ! »]

CIII/L. 129/p. XXVII

2- (M) : nneḥ i-y-id... «*ma tfahmed s taḥabt* » nny as « *ur fahmey ara!* » ... nny asen... "*ur tefhimem lluya nny... ur fahmey lluya n wen!*" ...

[= Ils m'ont dit : «Est-ce que tu comprends l'arabe ? », je lui ai dit : « Je n'ai pas compris ! » Je leur ai dit : « Vous ne comprenez pas notre langue, je ne comprends pas la votre ! »]

CIII/L.134/p. XXVII

3- (M): yiwwen ubrid... ruḥey ad qduy d agi... di ssuq lfelleḥ... **mostache nni** [...] nneḥ i-y-id " *ac akka a ṣḥab zdimuḥ?!*" ... nek zziy yur s... nny as... "*nuk^wni... ṣḥab zdimuḥ... s lefhama i neqqar sidi muḥ! ... d asiyyed i ten siyyed !* » ...

[= Une fois, je suis partie faire des courses, ici au Souk El Fellah (grande surface), l'homme à la moustache en question m'a dit : « Comment allez-vous, gens de Zdimuḥ ? », moi, je me suis retournée vers lui, je lui ai dit : «nous sommes des gens de Zdimuḥ, nous disons sidi muḥ , pour honorer la personne que nous interpellons ainsi ! »]

CVII/L.47/p. XLVIII

4- (S) : gal l yemma... "nti lli ma ṣebbiti c!"

[= Il a dit à ma mère : « C'est toi qui n'a pas su donner une bonne éducation ! »]

CIII/L.12/p. XVIII

5- (M) : *ad yini ... "ur tezriɖ ara acu tɣeddem?" as iniy ... "ur zriɣ ara... "d acu? »*

ad yini ... « ulac! ... walu !... »

[= Il disait : « Tu ne sais pas ce qu'elle a fait ? Je lui disais « Je ne sais pas, c'est quoi ? » Il me disait : « rien, rien ! »]

L'observation de ces énoncés indique que nos informateurs utilisent inconsciemment, dans leurs tours de parole, le verbe dire toutes les fois qu'ils rapportent les propos d'une autre personne et/ou les discussions qu'ils ont eu avec elle, c'est ce que nous remarquons dans les énoncés des exemples 1, 4, 2, 3, 4 et 5.

Nous notons que ces discours rapportés sont produits dans la langue du verbe dire, c'est-à-dire, si le verbe dire est énoncé en K, le discours qui le suit l'est également et s'il est produit en AT, les paroles émises sont en AT .

Le recours à cette technique linguistique indique d'une part, que nos locuteurs rapportent les propos dans les circonstances linguistiques de leur production, c'est le cas des exemples 4 et 5 : (S) rapporte les dires de son père intégralement dans la langue utilisée par celui-ci, l'AT. (M) rapporte les dires du fonctionnaire du « souk Ifellah » (kabylophone) au style direct, donc, dans la langue de celui-ci : le K.

D'autre part, nos locuteurs tentent d'utiliser la même langue que celle des autres participants à l'interaction verbale .En discutant entre «Haute-villiens» le verbe dire est en AT comme dans l'exemple 1 et 4 et quand l'interaction se déroule entre «Haute-villiens» et kabylophones, le verbe dire est en K, c'est le cas des exemples 2, 3 et 5 .

Cependant, en faisant appel à ce type de procédé, les locuteurs dénature la langue du discours rapporté, il n'est plus question alors de style direct, mais de style indirect, car le locuteur tente de traduire les dires d'une tierce personne dans la langue des interlocuteurs .C'est ce que nous pouvons lire dans l'exp.2 lorsque (M) rapporte la discussion qu'elle a eu avec des

arabophones de Constantine. Celle-ci est censée, en principe, reproduire les dires de ces personnes en AT, mais elle le fait en K.

Ceci laisse entendre que le recours à l'usage du K ne peut être qu'une forme linguistique en conformité avec la stratégie sociolinguistique de convergence : l'usage du K par (M) n'est qu'une forme d'accommodation linguistique à (G) kabylophone; c'est pourquoi (M) opère un glissement du discours direct au discours indirect sans qu'il y ait tour de parole ni que (G) n'intervienne.

Dans d'autres interactions, nos locuteurs respectent la langue de la tierce personne et utilisent le style direct. C'est ce que montrent les exemples suivants extraits d'une même interaction.

1- CV/L.15/p. XXXV

(F): waḥed nhar... *lkufi* taε lgemḥ mæemmar... u ḡat.. haḍi bent xali... ḡat men leqbayel taε **for nasyunal**... men irḡen...gat li ... "aya! acu tarram d aḡi?" nny as ... "balak ! ... balak! ... at mussed ! » ... u hiya raḡet neḡḡat u... u lgemḥ haḍak ṭaḡ m *lkufiyat* taε ṭrab... w ana ḡrit : "aya! ṭeyyaḡti h !... aya !... *assimra ! yilay ṭarzart!*"... "maḡi ṭarzart!"

[= Un jour, le silo de blé était plein et ma cousine maternelle était venue nous rendre visite ; elle venait de la campagne kabyle, de Fort National, d'Irdjen Elle m'a dit « qu'est ce que vous avez mis ici ? », je lui ai dit : « attention ! attention, ne touche pas ! ». Elle l'a enlevé quand même et toutes le blé tombait du silo en terre cuite, j'ai couru : « Ah ! tu as tout fait tombé » elle m'a dit : « zut alors ! Je croyais que c'était des figues sèches, finalement ce n'est pas ça ! »]

2- CVI/L.24/p. XLII

(A) : nṣara eelmu na leqṣaya leṣlaḡ hum baṙk! ... galu « **j' veux bien te prendre à la maison mais tu mangeras à la cuisine!** »

[= Les Colons ne nous ont dispensé l'enseignement que pour leurs propres intérêts. Ils disent « je veux bien te prendre à la maison, mais tu mangeras à la cuisine! »]

3- CIII/L.128/p. XXVII

(M) : *as mi ruḡey ar qṣentina... aḡel tik^wel ma s neṭmeslayay taε raḡt wahmay... qqaren i-*

y-i d « ih! ziy... nti-y-a eaṛbiyya kima ḥna! ... aw ḥna... galu lna... qbayel! "... « ih! »
gult l ha..." qbayel!" ...

[= Quand j'étais à Constantine, plusieurs fois quand je leur parlais en arabe, j'étais étonnée lorsqu'on me disait « Alors toi, tu es une Arabe comme nous ! alors que nous, nous croyons que vous étiez des Kabyles » Je lui ai dit « bien sûre c'est des Kabyles ! »]

4- CI/L.87/p. V

(D): *as nni texdem i-y-i d akka yemma... tenna-y-i d...* « on n'dirait pas *gaε d lgiren!* » ...

tenna-y-i d... "*kemmi ni d yellit nay...* (O) *d gmat nay!*" ...

[= L'autre jour ma mère m'a fait ça, elle m'a dit : « on dirait pas que nous sommes tout à fait des voisins. Elle m'a dit : « toi, tu es notre fille et (O) est notre frère ! »]

Nous remarquons, dans ces énoncés, que les locuteurs utilisent l'AT pour reprendre les paroles d'une autre personne, et ce en employant : **galet li** (exp. 1) **galu** (exp. 2) . Mais lorsqu'ils rapportent les dires de cette/ces personne(s), ils reproduisent fidèlement le texte et la langue utilisés par celle(s)- ci .

Dans l'exemple 1, l'énoncé reproduit par (F) est en K, car sa cousine venue de Kabylie – lui a parlé en K et par conséquent elle-même a essayé d'utiliser, dans sa conversation avec cette dernière, le K .

Dans l'exemple 2, (A) reproduit l'énoncé des Français dans leur langue d'origine : le F. Nous retrouvons le même procédé dans l'exemple 4 où (D) utilise le verbe dire dans sa langue maternelle : le K et le discours de sa mère, instruite, dans les langues employées par cette dernière : l'alternance K/F .

Quant à l'exemple 3, (M) a utilisé le verbe dire dans la langue de son interlocutrice (G) : le K et le discours rapporté dans sa langue maternelle : l'AT, alors qu'elle reproduit les dires d'une personne originaire de Constantine (arabophone) .

Nous pouvons interpréter cette stratégie par le manque de compétence de (M) en arabe constantinois ; elle tente, cependant, de se rapprocher de la réalité des propos exprimés en utilisant l'AT, technique qu'elle n'a pas tenté d'utiliser dans l'exemple 2 de la première série d'exemples.

En somme, le recours par nos informateurs au style direct traduit une certaine volonté de leur part de reproduire fidèlement les faits linguistiques de l'interaction ; de ce fait, les paroles énoncées en AT ou en K déclenchent l'alternance de langues dans la mesure où le discours qui le suit peut être produit en K, en F, en AT et/ou en alternance F/K. Nous pouvons résumer cette technique linguistique dans le schéma suivant, schéma dans lequel la première langue représente la langue du verbe dire et la deuxième langue, la langue du discours rapporté.

Exp1- a- AT → K → alternance AT/K

Exp1- b- K → K → Il n'y a pas d'alternance

Exp2- AT → F → alternance AT/F

Exp3-a- K → AT → alternance K/AT

Exp3- b- AT → AT → Il n'y a pas d'alternance

Exp4- K → F/K → alternance K/F/K

Dans ce cas, l'alternance de langues introduite par le verbe dire traduit la volonté des locuteurs de renforcer le message en théâtralisant, pour l'interlocuteur kabylophone ou arabophone, les paroles d'une autre personne ou les faits rapportés dans l'interaction. C'est ce que nous pourrions déduire dans l'exemple suivant où le discours direct n'est pas introduit par le verbe dire mais par son équivalent : toute la situation interactionnelle qui est une situation de plaisanterie entre jeunes «Haute-villiens».

CIV/L.46 /p. XXXI

(N) : u hadak **lpulis** daɣ hakdak... « ckun l'**canard** lli aw yedɣek ? »

[= Et ce policier s'est retourner comme ça, « qui est ce canard qui rigole ? »]

Nous retrouvons le même procédé lorsque nos informateurs utilisent le verbe dire dans le style indirect.

CI/L.49/p. III

1- (D) : **c'est la wilaya i sen d innen comme quoi jusqu'à trois cents (300) postes... nnen as**

... puisque llan wigad ur nxedem ara... pour les jeunes a gi... nnen... asen bellik

ad awin trois à quat' jeunes par commune qu'ils vont prendre ... quatre

[= C'est à la wilaya (préfecture) qu'on leur a dit comme quoi il existe trois cent postes. Ils ont dit à ces jeunes qui ne travaillent pas qu'ils ouvriront, puisqu'il y a beaucoup de jeunes qui ne travaillent pas, une offre d'emplois et ils vont engager quatre à cinq jeunes par commune.]

CII/L.30/p. XVI

2- (S2) : **galu belli leɣgayez yessarqu daxeɛ ebbun hum! ... wac mazal! ...**

[= On dit que les vieilles volent et cachent leur butin dans leur sein, c'est la fin du monde !]

CIII/L.32/p. XX

3- (M) : **atan a s yeɣk acra laf!! ... naε...εecrin alef... baεda ... ma s tini belli atan a ɣeddi**

ad ayay taɣuɣ ad xedmay ! ... dya as d yini ... bellik ih a bent! ...

[= Voilà, il lui donne 100 DA ou 200 DA quand elle lui disait comme quoi voilà grand-père je m'achèterai de la laine ! alors il lui disait comme quoi c'est d'accord ma fille !]

4- CI/L.11/p. I

(O) : **gal l hum... bellik a... ils ont fait l'truc... comme quoi yelɥu**

[= Ils leur ont dit comme quoi ils ont fait comment on appel ? comme quoi ils se sont trempés]

Les locuteurs (D), (Sa), (M) et (O) en tentant de reproduire les paroles d'un fonctionnaire, de personnes anonymes et personnes connues (le père de (M) qui est le grand père de (Sm) modifient la langue d'expression du message en utilisant certains éléments qu'ils trouvent dans leur système linguistique ou ceux empruntés au F ou au K : « belli » avec sa variante « bellik », « comme quoi », « dya » (alors). Nos informateurs essaient de reproduire avec

rigueur le message exprimé. Le verbe dire est atténué par la présence de ces expressions ce qui dénote que les locuteurs opèrent une distanciation par rapport aux propos exprimés et les mettent en relief, comme c'est le cas dans les exemples que nous avons exposés dans la série I relevant du style direct. L'élément linguistique qui déclenche l'alternance n'est plus le verbe dire, mais c'est le lien entre le verbe et le discours rapporté donc, les jonctions susmentionnées : « *innen* → comme quoi jusqu'à... », « *as yini* → dya (alors) → bellik (comme quoi) → *ih a benti...* »

Le pivot de l'interaction serait donc l'interprétation des propos qu'il laisse à l'appréciation de son interlocuteur. Ainsi, il laisse à celui-ci le soin d'interpréter, à son tour, le message dont il a été informé, ce qui permettrait la reprise de la discussion, en engageant une polémique.

Suite à l'intervention de (D), (O) en la rassurant, il lui dit :

CI/L.50/p. III

(O): **Pas d' problème** *yaxi kem aḥ xedmed!* ...

[= Il n'y a pas de problème, de toute façon toi, tu vas travailler !]

Suite à l'intention de (Sa), (M) répond à celui-ci en accord :

CII/L.31/p. XVI

(M): *waelac ma ycebeu hum c zellat ? ...*

[= Pourquoi ne les frappent-on pas ?]

Suite à l'intention de (M), elle-même tente de justifier la générosité de son père vis à vis de sa fille en recourant à un des propos de ce dernier :

CIII/L.37/p. XX

(M) : *iqqar... "tagi d lewlegga! ...aḥtan d guxxam !"*

[= Il disait : « celle-ci est une fille, elle est à la maison ! »]

Par ailleurs, nos informateurs font appel au verbe dire ainsi qu'au discours rapporté pour intensifier la valeur du discours qu'ils ont eu avant celui-ci et le mettre en relief. Nous constatons cette fonction, dans le recours par nos locuteurs aux proverbes ou maximes.

En critiquant certains comportements des commerçants (M) déclare :

CII/L.9/p. XIV

(M) : **difwa** iluḥu haḍ sselea haḍik ... u ma ybieu c b ṛxa! ... axaṭar ɛla men?! ḥna ddina

ly^wel!... a... **galu** "nḥeṭ lmelk ɛla tḷata ṣṣifat... llihudī ... ɛli h llaena ... [ma nɛelt

ssamein]... lmeslem ... a ... aṛumi... **gal l u** "ya! ṛrumi... wac teddi?" ... **gal l u** ...

"neddi lefhama!" ... "ya! llihud wac teddi?" ... **galu**... "neddi ...cṭara!"... « ya!

lmeslem wac teddi? ... **gal lu** : "ana ... neddi nmara !" **valà** ḥna ddina nmara ḍoṛk !

[= Des fois, ils préfèrent jeter cette marchandise que de la vendre moins chère, pourquoi ? Parce que nous, nous n'avons que le mépris. On dit : « L'ange est apparu sous trois formes : le juif (que je n'insulte pas mes auditeurs), le musulman, le chrétien ». Il a dit : « Eh chrétien ! qu'est que tu prends ? » Il lui dit : « je prends le savoir-vivre ! » ; « Eh ! juif qu'est que tu prends ? » ; « je prends l'intelligence ! « Eh musulman ! qu'est-ce que tu prends ? Il lui dit : « je prends la contrariété ! » ; Voilà maintenant, nous, ce que nous avons pris : la contrariété ! »]

Pour mettre en relief cette maxime et exprimer son approbation de la maxime précédente, (M) en énonce une autre.

CII/L.12/p. XIV

(M) : **galu**... "eṭi l na lli fhem llaḥ la qra!" ... u n taɛ ṣṣaḥ! ...

[= On dit : présente-moi quelqu'un qui a du savoir-vivre , qu'il n'ait jamais reçu d'instruction ! En plus, c'est vrai !]

Cette maxime pourrait être une morale résumant les commentaires de (M) vis à vis de la vie quotidienne de chacun de nous puisqu'elle-même déclare qu'elle s'est inspirée de la vie des personnes qui ont eu de l'expérience.

CII/L.11/p. XIV

(M): Ili galu taε bekri taε şşah ... ğmie wac meţlu l na ... wac galu l na ... gaε řana fi ha! ...

[= Ce qui se disait autrefois était vrai ; tout ce qu'ils ont produit comme proverbes et ce qu'on nous a dit, nous le vivons actuellement !]

Le verbe dire introduisant les proverbes, hormis cette fonction communicative, peut contribuer au déclenchement de l'alternance de langues. Le locuteur se propose de rapporter le proverbe dans sa langue d'origine. Ainsi, il produit le verbe dire dans sa langue maternelle puisque le recours à la stratégie de proverbe se produit généralement dans les thèmes qui relèvent de l'intimité des locuteurs, qui touchent leur sensibilité, puis il reproduit fidèlement le proverbe dans sa langue originelle (l'AT, le K ou l'alternance AT/K). C'est ce que nous pouvons vérifier dans l'exemple suivant :

CII/L.21/p. XV

(M): ygu l k..."ya ddenya m lahmum u ħsiγ ma y-i-t dum .. ma d azgaz tbarzit taγař !"

[= Il te dit : « Eh ! la vie de misère, je ne sais pas si va-t-elle durer sachant que le bœuf a été écorné par la chèvre ! »]

Le verbe dire, dans cet exemple, peut être expliqué également par la volonté du locuteur d'éviter l'usage d'une subordination. S. ABOU écrit que «parfois, l'usage de la formule qâl est plus inattendu et semble avoir pour fonction d'éviter une subordination qui en français, eut entraîné la concordance des temps. Par exemple [...] «le cuisinier n'est pas venu ce matin, qâl êchid congé (on m'a dit qu'il était en congé, ou : il a prétendu être en congé suivant le contexte) »¹

Nous allons vérifier si tel est le cas dans notre corpus

¹ ABOU S., *Le bilinguisme arabe-français au Liban*, P.U.F., Paris, 1962, p. 68

CI/L.43/p. II

1- (O) : wellah **difficil'ment** *im t i d yexdem!* ... wellah ! *d neffa i d yennen !...*

[= Je te le jure, difficilement qu'il te l'a fait ! Je te le jure ! C'est lui qu'il me l'a dit !]

CI/L.71/p. IV

2- (O) : *gal... voilà!* ... **tu travailles di nna... tu aides l'association des diabétiques... en contrepartie... ils leur donnent une p'tite somme!** ...

[= Disant, tu travailles là-bas, tu aides l'association des diabétiques, en contre partie on leur donnent une petite somme.]

CI/L.222/p. XII

3- (N) : **j'n' dis pas aqli contre ik!**

[= Je ne dis pas je suis contre toi !]

CV/L.40/p. XXXVII

4- (F) : *nniyam d* ... « xwal na taε hum! »

[= Je te l'ai dit : « nos oncles maternels sont de chez eux ! »]

CVI/L.40/p. XLIV

5- (Y) : *ki tesεa mezyud bekri ... tṛuḥ l lqayed... ygul l k hawlik lxuğa yemmarki h !*

[= Autrefois quand tu as un nouveau-né, tu parts chez le Caïd, il te dit voilà le Khoudja, il va l'inscrire!]

L'examen de ces énoncés indique que nos informateurs auraient pu émettre des phrases complexes qui sont introduites par des prénoms relatifs, Comme :

dans l'exemple 1 wellah ! *d neffa i d yennen* → ar (que) *d*...

dans l'exemple 2 *gal voilà...* → alors que *tu travailles dinna..*

dans l'exemple 3 *je n' dis pas* : « *aqli...* » → *j' n' dis pas* « *aqli* » (que) *je suis...*

dans l'exemple 4 *nny am... → nnyam d **belli** (que) xwali ...*

dans l'exemple 5 *ygul l k hawlik lxuğa... → ygul l k **belli** (que) hawlik...*

En somme, le recours par ces locuteurs à cette stratégie linguistique s'expliquerait par le fait que nos informateurs tentent de préciser le message, de le mettre en relief en économisant leur langage.

Par ailleurs, pour mieux rendre compte de l'occurrence du verbe dire, dans tout notre corpus, nous avons procédé à une présentation tabulaire où nous avons tenu compte, dans la distribution de ce verbe, de son occurrence à travers différentes situations de communication, telles que : les discussions entre les «Haute-villiens» dans un cadre professionnel, politique, quotidien et sa contribution à la production des maximes et également dans les discussions - dans ces mêmes cadres- entre les «Haute-villiens» et les kabylophones. Ces situations figurent dans les colonnes horizontales et la/les langue(s) du verbe dire et celle(s) du discours qui suit ce verbe dans les colonnes verticales.

L'examen de ce tableau appelle plusieurs remarques :

Le verbe dire utilisé dans les cadres politique et professionnel, dans les discussions entre «Haute-villiens» ou entre ces derniers et les kabylophones n'est pas aussi fréquent que dans le cadre quotidien. Nous avons noté pour le politique une seule (1) occurrence qui apparaît dans les discussions entre les «Haute-villiens» et les kabylophones et huit (8) occurrences pour le cadre professionnel dont trois (3) sont produites dans les discussions entre les «Haute-villiens» et cinq (5) sont produites dans les discussions entre les «Haute-villiens» et les kabylophones.

La seule occurrence du verbe dire, dans le cadre politique, est émise en K et les paroles qui suivent sont en alternance K/F. Les trois occurrences qui apparaissent entre les «Haute-villiens» sont produites en AT, aussi bien le verbe dire que le discours rapporté AT → AT ; quant aux cinq autres (produites entre les «Haute-villiens» et les kabylophones) l'une est produite dans la combinaison AT → AT et les quatre autres dans la combinaison K → K/F.

Le cadre quotidien quant à lui est regroupé dans les cas **A** et **B**

A- 13 occurrences entre les «Haute-villiens» et représentent la combinaison AT → AT, 7 AT → AT/F, 3 AT → K, 2 AT → K/F, 2 K → K, 2 K → AT, 1 K → AT/F, 1 K → K/AT

B- 3 occurrences dans les discussions entre les «Haute-villiens» et les kabylophones et représentent les combinaisons AT → AT, 1 AT → AT/K/F, 23 K → K, 4 K → K/F, 6 K → AT, 3 K → AT/F.

Nous constatons, à travers le nombre d'occurrences de ce verbe, que sa présence au niveau politique n'est pas importante ce qui pourrait s'interpréter par la nature de ce cadre qui se base sur des faits réels et objectifs, donc sur un vocabulaire spécialisé.

Nous retrouvons ces mêmes aspects dans le cadre professionnel qui rend compte des relations en principe, professionnelles, objectives. Il se trouve que dans celui-ci nos locuteurs font appel

à ce type de stratégie pour amplifier le message et s'assurer que l'interlocuteur croit leurs propos. Le verbe dire devient ainsi une forme d'insistance.

Par ailleurs, le verbe dire véhicule une certaine intimité et spontanéité, il peut, ainsi, indiquer la nature des relations que nos locuteurs entretiennent entre eux. En d'autres termes, nos informateurs utilisent cette technique linguistique pour alléger les rapports professionnels qui les lient les uns aux autres, ainsi que nous l'avons constaté lors de nos enregistrements. Le décryptage des conversations dans le cadre professionnel montre que nos informateurs abordent plus fréquemment des thèmes quotidiens que professionnels. Il se pourrait, alors, que l'usage de ce verbe traduise une volonté des «Haute-villiens» et des Kabylophones de prolonger, même dans ces types de situations, leurs relations amicales et de voisinage qui les lient dans le cadre quotidien dont l'occurrence de cet élément linguistique est plus élevée. P. GADNER-CHLOROS écrit «dans les conversations au travail on parle assez peu du travail en tant que tel.»¹

Nous avons remarqué également que l'usage des maximes est complètement occulté dans le cadre politique et professionnel, leur présence apparaît exclusivement dans les discussions quotidiennes aussi bien celles produites dans les lieux privés que dans les lieux professionnels. Nos informateurs respectent, dans leur usage du verbe dire et ce qui le suit comme message, la situation de communication et essentiellement la/les langue(s) des partenaires à l'interaction. Nous avons constaté que lorsque les «Haute-villiens» discutent entre eux, ils produisent, fréquemment, le verbe dire et les paroles d'une tierce personne en AT; nous avons relevé à titre d'exemple 25 occurrences et notamment les maximes dont la combinaison est AT → AT, vient en deuxième position la combinaison AT → AT/F, en troisième position vient la combinaison AT → K et en dernière position viennent les situations où nos locuteurs doivent

¹ GARDNER-CHLOROS P., 1985, Op. cit., p. 224

rapporter les dires d'une tierce personne kabylophone ; même dans ces conditions, le report est transmis en alternance avec le F (K/F).

Cependant, lorsque les «Haute-villiens» discutent avec les kabylophones ou en présence de ces derniers, ils se conforment à cette situation. L'examen du tableau ci-dessus signale que nos informateurs utilisent fréquemment, essentiellement dans le cadre quotidien, le K. L'usage de celui-ci compte 23 occurrences présentés dans la combinaison suivante K → K, vient en deuxième position AT → AT avec 6 occurrences et en troisième position la combinaison K → K/F avec 4 occurrences.

Quant aux autres combinaisons, nos informateurs utilisent toujours le K pour le verbe dire, mais lorsqu'il s'agit de rapporter les paroles d'une autre personne ils essaient de rester fidèles au discours de celle-ci, donc ils utilisent l'AT, AT/F, K/F...

En outre, le verbe dire contribue dans les situations que nous venons de voir au glissement d'une langue (du verbe en question) à une autre (celle du discours rapporté) et il représente un élément important dans le déclenchement de l'alternance AT/K/F.

Cependant, il existe d'autres éléments qui jouent le même rôle dans les interactions auxquelles participent des locuteurs bilingues ou plurilingues du quartier de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou et notamment celui de Zellal. C'est ce que nous nous proposons de vérifier ci-dessous.

II- 2- Les expressions idiomatiques

L'expression idiomatique est un des procédés linguistiques propre à une communauté donnée. Elle est considérée chez certains linguistes comme «toute construction qui apparaît propre à une langue donnée et qui ne possède aucun correspondant syntaxique dans une autre langue.»¹

¹ MOUNIN G. (Collectif), *Dictionnaire de la linguistique*, P.U.F., 1974, p. 250.

L'ensemble des unités qu'elle comprend représentent son unité sémantique, c'est pour cette raison que G. MOUNIN ajoute qu'elle est une «forme grammaticale dont le sens ne peut être déduit de sa structure en morphèmes et qui n'entre pas dans la structure d'une forme plus large : comment vas-tu ?, how do yo do ? sont des expressions idiomatiques »¹

Les expressions idiomatiques représentent, ainsi, l'une des spécificités d'une langue par rapport à une autre, au point qu'une tentative de traduction déformerait son sens originel. Notre propos, dans ce point, est de vérifier comment se manifestent les idiotismes de notre corpus et leur rôle dans la production de l'alternance de langues AT /K/F.

D. MORSLY, considère ces expressions idiomatiques comme une variante, tout comme les proverbes, du report de paroles². Ainsi que le montrent les exemples suivants :

CI/L.223, 224/p. XII

(O) : *amek qqaren l' premier geste* taħa (tae ha)... **tu peux avoir une idée...**

[= C'est comme on dit, de son premier geste tu peux avoir une petite idée]

(N) : **Comme tu dis...** *da gi tu démontres bellik d nmiya à cent pour cent!*

[= Comme tu l'interprètes, tu démontres que tu es excessivement naïf !]

Nous remarquons que nos informateurs introduisent les idiotismes par le biais du verbe dire. Dans le premier énoncé, il y a eu un glissement du K « qqaren » (on dit) au F «le premier geste » qui est un idiotisme. Dans le second, il y a passage du F «tu dis » à l'alternance K/F ou l'idiotisme apparaît en fin du discours rapporté « cent pour cent » qui est une expression spécifique aux Algériens qui pourrait correspondre à « entièrement, excessivement ».

Le verbe dire dans ces énoncés joue le rôle d'introducteur de message et met en évidence les expressions idiomatiques propres à la langue française. Celles-ci contribuent, tel qu'il apparaît dans les énoncés ci-dessous, au passage d'une langue à une autre. S. ABOU déclare que «le

¹ MOUNIN G, Op. cit. p. 2491.

² MORSLY D., Op. cit., p. 312.

mélange devient plus conséquent avec le recours aux formes idiomatiques de l'une et l'autre langue. Ce sont tantôt les formules arabes qui s'inscrivent dans une phrase française, par exemple ; « je lui ai dit kif kif, cela m'appartient » [...] « Samir kên 'indo sgl ktîr, il a eu du fil à retorde. »¹

Le recours par nos informateurs aux idiotismes de la langue française peut également s'interpréter par la nature du thème qu'ils abordent, lors de l'interaction. Il s'agit d'un thème qui relève plus ou moins d'un cadre tabou, il s'agit de la vision qu'ont les hommes de la femme. Nos locuteurs analysent la relation hommes /femmes ; donc, d'une part, ils essaient de fuir les considérations personnelles liées à ce thème et d'autre part, d'aboutir à une analyse objective.

En outre, l'examen de notre corpus indique que ces idiotismes sont plus fréquents en AT et dans les discussions entre les «Haute-villiens» et dans celles de ces derniers avec les kabylophones essentiellement dans le cadre quotidien.

S. ABOU écrit « qu'en matière de formes idiomatiques, la proportion de l'arabe l'emporte sur celle du français dans le mélange, car l'arabe en général et l'arabe dialectal en particulier, est fort riche en expression stéréotypées, adaptées à toutes les circonstances de la vie quotidienne »²

Nous retrouvons, dans notre corpus, diverses formes d'idiotismes qui contribuent au glissement d'une langue à une autre. Nous les avons classées selon leur répartition dans différentes circonstances :

A- Les idiotismes exprimant des circonstances de politesse.

1- CV/L.43-45/p. XXXVII

(F): ana ÷orka sebeïn (70) n sna

1 ABOU S., Op. cit., p.65.

2 Idem, p. 65.

[= Moi, maintenant, j'ai soixante dix ans !]

(S1): twlađ llah ibarek! ...

[= Tu vois, Que Dieu te garde !]

(F): llah ibarĕk fik! ...

[= Que Dieu te garde aussi!]

2- L41-42/p. XXXVII

(F): haylik şellit... u fıart... şumt eia xařař ... ead nşum letnin u lexmis...hađa caşban u řgeb...
raki eařfa taē laēğayez!! nařhedřu *ceřtař* l laxřa... *ceřtař* l ddenya! ...

[= Et voilà, j'ai prié, et j'ai mangé ; j'ai jeûné . Je jeûne le lundi et le jeudi des deux mois avant le Carême. Tu le sais, c'est pour les vieilles ! on prépare un peu pour le haut de là et un peu pour la vie !]

(S1) : llah yeqbel ihi !

[= Alors ! Que Dieu accepte ton jeûne!]

3- CVII/L.29-30/p. XLVII

(G): **endi trois heures ou quatre heures d'affilé!** ...

[= J'ai trois heures ou quatre heures d'affilé !]

(S): ih!... eia xřařa ... *annec tagi yerĕk !* ... llah ikun meā k!

[= Ah oui ! d'affilé ! Tout ça ! Que Dieu te vienne en aide !]

4-CIII/L.131-133/p. XXVII

(M): řuři ĝibi lqařea hadik taē lma! ...

[= Vas-y ramènes moi cette bouteille d'eau !]

(G) : b řařtek !

[= A ta santé !]

(M) : issahhi kem di tezmart im !

[= Que la santé touche toutes tes capacités physiques !]

Nous remarquons, à travers ces exemples, que nos informateurs tentent, par l'usage de ces formes stéréotypées, de maintenir le lien communicatif entre les partenaires de l'interaction. Ces idiotismes contribuent à cet effet, non seulement à l'apparition de l'alternance, mais ils jouent également un rôle phatique dans la communication. Ainsi, les locuteurs peuvent assurer le « suivi communicatif » avec leurs interlocuteurs.

Nous avons relevé également, d'autres idiotismes qui sont porteurs, au niveau sémantique, de remerciements et de souhaits. C'est ce que nous pourrions détecter dans les exemples suivants :

B-

CIII/L.68/p. XXII

1- (M): *ih! ... ncallah! ...ad iftaḥ rebbi tipp^wura fel ak^went! ... a-y-anda tella teqciṭ*

[= Oui ! si Dieu le veut, Qu'il puisse ouvrir toutes ses portes de réussite pour vous et pour toutes les filles où qu'elles soient]

2- CIII/L.70/pp. XXII-XXIII

(M): *la?ilaha ?illah muḥammed rasul llah! ... axaṭar lukan u tayrim ara... d ṣṣah! ... imi
tayram ruḥ aṭ xedmem... a yelli! ... la?ilaha ?illah! ...*

[= Il n'y a qu'un seul Dieu et Mohamed son prophète! (Dieu merci) parce que si vous n'étiez pas instruites ; c'est vrai, puisque vous êtes instruites, allez-y travailler ; ma fille ! Il n'y a qu'un seul Dieu et Mohamed son prophète ! (Dieu merci)]

3- CI/L.93/p. V

(O) : *atan a... di la CASORAL... nekki ni ṭruḥuy... jami xedmey la chaîne! ... hemdu llah! y
a quelqu'un... ad ruḥay yurs... ad yini awi d ayen taḥwaged... n'importe quoi! ...*

[= Voilà ! jamais j'ai fait la chaîne à la caisse des assurances maladies. Dieu merci, il y a une personne, quand je parts chez elle, elle me rend des services, tout ce que dont j'ai besoin !]

4- CIII/L.56/p. XXII

(M) : *nny as... " makac ha daxel lbir! ... ad fellas yaḡfu rebbi !*

[= Je lui ai dit : « elle n'est pas dans le puis », Que Dieu protège son âme!]

5- CII/L.14/p. XV

(M): "a-y-aglim ayli ... şuraw tdub!" akka g qar baba llah irrahmu !

[= « Que peau soit lâchée, mon corps soit dissous », c'est comme ça que disait mon père, Que Dieu protège son âme!]

6- CIII/L.62/p. XXII

(M) : εac ma εac ... u yættel ara yepp^wed amkan is ! ...

[= Il a vécu ce qu'il a vécu, il n'a pas tardé, il a rejoint sa place (sa tombe) !]

Les expressions idiomatiques, dans les exemples 4, 5, et 6, apparaissent généralement dans des contextes où nos informateurs évoquent certains faits qu'une personne morte a réalisés de son vivant.

Le recours à ces idiotismes, dans ces circonstances, exprime un sentiment de regret vis à vis des personnes qu'on a perdues et qui se traduit, à son tour, par l'usage des langues appropriées à cette circonstance : l'AT et le K. La première exprimerait le sentiment profond du locuteur et la seconde, un appel à la compassion de l'interlocuteur kabylophone.

D'autres formes idiomatiques indiquent les jures à travers lesquels nos informateurs tentent d'assurer la sincérité du message pour l'interlocuteur. Ils jouent ainsi, le rôle d'insistance sur le message.

C-

CVII/L.78/p. L

(S) : wella! ... **tu vas passer la nuit** ... u tçufi gae daɾ na... u kifah nnas txemm

[= je te le jure ! tu vas passer la nuit et tu vas voir comment est notre maison, et comment les gens (de la Haute-Ville) pensent.]

CIV/L.66-67/p. XXXII

(X'): asmaε... εlah ma tɾuɣ c ... ma tdir c **photocopie**... waɣda xelli ha f ddaɾ... meā laεguz!

... w nta tx^wreğ! ... tɣhaɾ meā na ya şaɣbi! ...

[= Ecoute, et pourquoi tu ne te fais pas une photocopie : une, tu la laisseras à la maison avec la vieille (la *ṃaman*) et toi, tu sors et tu veilles avec nous, mon ami !]

(N) : ih wellah! ... **c'est la seule solution!**

[= Oui, je te le jure ! C'est la seule solution!]

CIII/L.76/p. XXIII

(M) : ahēq repp^wu! ... wellah leḡim ar ad awḡay... ar baba m...

[= Je te le jure ! Je jure sur Dieu tout puissant que je partirais chez ton père.]

Les expressions idiomatiques que nous venons d'évoquer sont issues de l'expression hégémonique courante qui traduit une expression convenante propre à la société musulmane. Ainsi, « *nallah* », « *lhmdullah* », « *la?ilaha ?illah muḥammed ṛasul llah* », « *wellah* » et ses variantes sont produites aussi bien en AT qu'en K... maintiennent le discours et sont les marqueurs du respect dont sont empreintes les relations qu'entretiennent les interlocuteurs. Ces considérations jouent également un rôle dans le choix de nos informateurs pour leur(s) langue(s). Nous avons noté que lorsque l'interaction se déroule entre «Haute-villiens», ces derniers ont tendance à utiliser des stéréotypés arabophones suivies du discours en AT, mais lorsque l'interaction se produit entre arabophones et kabylophones, les premiers tentent d'utiliser le K.

Par ailleurs, nous avons noté, dans notre corpus, essentiellement dans les discussions entre les «Haute-villiens» qui sont enregistrées à leur insu, d'autres idiotismes, des jurons, auxquels ces locuteurs font appel dans des situations de colère.

CIII/L.10/p. XVIII

(M) : *imir netṭa ad iffay ar ṡur s* ... "ihreq waldin yemma m! "

[= C'est alors qu'il l'ait coincé dehors « Que l'enfer soit sur les parents de ta mère ! »]

CIII/L.45/p. XXI

(B): *arwah!* ... ahreq din yemma k! ...

[= Viens ! Que la religion de ta mère soit maudite !]

Hormis ces invocations religieuses, il existe d'autres idiotismes qui sont plus connus et qui contribuent au passage d'une langue à une autre.

1-CIV/L.67a/p. XXXII

(X') : ccah! ... **c'est d' sa faute!**

[= c'est bien fait pour lui ! c'est de sa faute !]

2- CVII/L.36/p. XLVII

(S) : **à midi** ... εembatli tay^wda meā-y-a l lħeffafa! ...

[= A midi, je croyais qu'elle allait partir avec moi chez la coiffeuse !]

3- CVII/L.41p. XLVIII

(S) : lala! ... **jamais** x^warġet hakda m trig! ...

[= Non, non ! Jamais elle est sortie comme ça du droit chemin ! (Elle n'a jamais dépassé ses limites)]

4-CII/L.45/p. XVII

(M) : mazal as ! ... ħetta ki tmut ... tnuḡ teg^weed !

[= C'est fini! même si tu meurs, tu vas te réveiller et tu vas t'asseoir !]

5- CI/L.86/p. V

(O) : awwah! lukan ċuf... **la première fois... que je l'ai vue !**

[= Ce n'est pas ça ! Si tu voyais la première fois que je l'ai vue !]

6- CIV/L.71/p. XXXII

(X'') : ah! ... **tu as dépassé une heure** ya wlidi! ... kul dqiqā b ššeqla! ...

[= ah! tu as dépassé une heure mon fils ! chaque minute sera accompagnée d'une gifle !]

7- CV/L.29/p. XXXVI

(F) : ula tġu arrif... arrif. ...dya kesseatik wac ndir l kum?

[= Et alors ! Si vous rasez les murs, qu'est ce que je peux vous faire ?]

8- CV/L.35/p. XXXVI

(F) : ngul l k ssaḥ "xaḥi maxḥa" win telga leibad lli mazal hum caddin f ddiin! ...

[= Je vais te dire la vérité, c'est rare où tu trouves des personnes qui ont des principes !]

9- CI/L.226, 227/p. XII

(N) : **et si tu n'arrives pas à la découvrir f les cinq premières minutes ... et c'est une**

manière d' tester lax^wer hadik.... vingt cinq (25)ans après ntagaw! ... telga ḥwayeḡ

ḡdud... tu n'as pas a... l' temps d' découvrir ... ou l'occasion d' tester avant lax^wer...

[= Si tu n'arrives pas à la découvrir dans les cinq premières minutes, c'est là où tu peux tester le truc ! Vingt cinq ans après, nous allons nous rencontrer, tu vas trouver certaines nouvelles choses que tu n'aurais pas le temps de découvrir ou l'occasion de tester le truc »]

10- CVII/L.71/p. XLIX

(S) : ma meddul na c hadak **l'emploi d' temps... wlad leḥram!** a ...

[= On nous a pas donné cet emploi du temps ces « enfants illégitimes/bâtards » !]

Dans ces exemples, nous remarquons que certains énoncés sont produits au départ en F, mais se terminent par un idiotisme en AT comme dans les exemples 2, 6, 9, et 10.

Cette procédure s'explique par la volonté de nos informateurs de mettre en valeur le message et/ou encore d'échapper à l'usage d'un mot ou d'une expression relevant des interdits linguistiques et sociaux (tabous). C'est ce que nous pouvons lire dans l'idiotisme « lax^xer » (l'autre/le truc) de l'exemple 9.

« lax^xer » s'utilise généralement dans des situations où le locuteur oublie momentanément un terme ou une expression lors de l'interaction. Cependant, dans ce contexte, (N) a eu recours à cette formule pour ne pas nommer l'unité linguistique qui convient à ce contexte : « l'infidélité d'une épouse » qui ne peut même pas s'exprimer dans une autre langue qui est le F parce que la situation ne lui permet pas de prononcer ce qui est considéré comme vulgaire, mais bien au contraire, de soigner son langage puisqu'il est en présence de l'enquêtrice, son invité.

Toutefois, nous avons remarqué que la situation inverse s'exerce dans l'exemple 10, où (S) jeune fille, utilise un idiotisme vulgaire « **wlad laḥḥram** » (enfants illégitimes) . En prenant en considération le contexte de réalisation de cet énoncé, (S) a pu se permettre d'utiliser¹ cet idiotisme, car, lors de l'interaction, elle est en présence de ses collègues femmes avec lesquelles elle peut se permettre de s'exprimer ainsi.

Quant aux autres idiotismes, certains apparaissent au début des énoncés : Exp. 1, 3, 4, 5 et d'autres au milieu de l'énoncé : Exp. 7 et 8. Pour ceux qui apparaissent au début des énoncés : «ccah », « mazal as », « awwah », « eembatli », ils peuvent jouer le rôle de déclencheurs de l'alternance de langues et également d'introducteurs de message. Ce sont donc, des interjections qui marquent une certaine intimité que des interjections dans d'autres langues ne sauraient exprimer. Ainsi, il y a eu recours par nos locuteurs, dans l'expression de ces idiotismes au K «mazalas » et à l'AT « ccah », donc, aux langues originelles dans lesquelles ils sont produits ; comme nous pouvons les trouver dans les deux langues « mazalas, ccah ... », puisque l'AT est continuellement en contact avec le K à Tizi-Ouzou.

Quant aux idiotismes qui sont réalisés au milieu de l'énoncé, ils peuvent être considérés, tel que le note S. RAHAL « comme une sorte de médiateur entre deux phrases produites dans la même langue. »² Nous avons pu donc, relevé « arrif arrif », « ikessaε », qui a une variante « ikeseitik » et « xaṭi maxṭa » utilisé également en K. Nous pensons également, que le recours à ce type de procédés relance la discussion et donne plus d'explications et d'informations sur le sujet de discussion.

Par ailleurs, pour mieux rendre compte de la distribution de ces idiotismes dans notre corpus, nous les avons classés dans le tableau suivant où nous avons mis en rapport la langue d'usage

1 (S) a utilisé cet idiotisme spontanément, car l'enregistrement que nous avons mené dans cette partie de la discussion était effectué à l'insu de nos informatrices.

2 REHAL- ASSELA S., Op. cit., p. 17

de ces expressions idiomatiques et la situation de communication dans laquelle ils sont produits .

Situations Langues	Entre «Haute-villiens»			Entre «Haute-villiens» et kabylophones		
	Cadre professionnel	Cadre politique	Cadre quotidien	Cadre professionnel	Cadre politique	Cadre quotidien
F ↪ (AT)	5		6	3		2
(AT) ↪ F	3		21			11
K ↪ (F)	4			4	1	1
(F) ↪ K	5			4	1	5
(AT) ↪ K						14
(K) ↪ AT			2			1
Total : 93	17	0	29	11	2	34

II. Les facteurs linguistiques et alternance des langues AT/K/F

II. 2 Les expressions idiomatiques

↪ : Symbole désignant le déclenchement du passage (vers) d'une langue à une autre (AT, K et F.) Exp. K (expression idiomatique) vers ↪ AT

○ : Symbole désignant la langue de l'expression idiomatique (AT, K et F.)

Ce tableau montre, que nos informateurs ont moins recours à ces formules lorsqu'ils abordent des thèmes plus spécialisés – le cadre professionnel ou politique, entre membres de leur communauté ou avec les kabylophones - que dans le cadre quotidien qui est un cadre plus intime et plus spontané.

Nous avons donc pu relever, dans le cadre professionnel, 17 occurrences produites par les «Haute-villiens» et 11 occurrences dans le même cadre et utilisées dans les conversations entre «Haute-villiens» et kabylophones. Nous n'avons noté, par contre, dans le cadre politique entre les «Haute-villiens», aucune occurrence de cet élément dans tout notre corpus ; mais il apparaît dans les discussions politiques des «Haute-villiens» et les kabylophones ; nous avons retenu 11 occurrences dont 3 sont en AT et 8 sont en F.

Quant au cadre quotidien, nous avons pu relever, dans toutes les situations, 51 occurrences où l'AT est majoritaire ; le K et le F sont minoritaires. L'utilisation du K et du F n'est pas répandue, on retrouve ces deux langues souvent dans les cadres professionnels, politique et quotidien auxquels les kabylophones y ont participé ; de ce fait, l'usage des idiotismes arabes contribuerait au passage d'une langue à une autre ; c'est comme nous venons de le voir dans les exemples précédents : nos informateurs qui commencent leurs paroles par un idiotisme en AT ou qui les terminent dans cette langue, produisent, généralement, de l'alternance de langues AT/K et/ou AT/F puisque ces paroles sont réalisées soit en K, soit en F.

En outre, le recours des «Haute-villiens» au F et/ou au K en alternance avec l'AT pourrait s'expliquer par le fait, d'une part, qu'ils abordent des thèmes spécifiques, ou le cadre lui-même exige une certaine rigueur (professionnelle ou politique), d'où, des unités linguistiques spécifiques, précises et un niveau de langage plus élaboré, ce qui expliquerait l'apparition, dans le cadre politique de 8 occurrences d'idiotismes en F et 3 seulement en AT, et d'autre part, par le fait que ces langues : le F et le K leur servent de langues intermédiaires.

Ainsi, les «Haute-villiens» s'assurent de la réception du message par leurs interlocuteurs kabylophones. L'idiotisme serait de ce fait, le pivot de la mise en relief du message.

Ces mêmes considérations figurent également dans le cadre quotidien où l'alternance F/AT vient débarrasser le locuteur des gênes sociologiques (thèmes tabous) qu'il pourrait éprouver lors de sa conversation avec une interlocutrice ou encore pour s'adapter à son interlocuteur

kabylophone. Dans ces conditions, il opèrerait en plus de l'alternance F/ AT, pour l'alternance K/AT à l'alternance K/F/ AT où l'idiotisme pourrait bien être –même dans de rares cas- en K ou en F et dans la majorité des cas en AT.

En effet, cette fréquence de l'usage des idiotismes arabes –car pour la plupart ils invoquent Dieu- sont d'ordre religieux et par conséquent, nous les retrouvons dans des circonstances plus ou moins intimes : salutations, souhaits, ...

Après avoir vérifier le comportement des expressions idiomatiques dans l'alternance de langues AT/K/F, et leur contribution à l'apparition de celle-ci, nous nous proposons de traiter un autre élément linguistique qui pourrait être susceptible de provoquer le glissement d'une langue à une autre chez nos locuteurs.

III- 3- Alternance répétitive

Nous avons vu précédemment que l'alternance de langues AT/K/F pourrait être réalisée par des unités lexicales : le verbe dire et les expressions idiomatiques, donc dans des alternances extra- phrastiques. Dans ce point, nous nous proposons d'analyser les éléments grammaticaux qui peuvent être susceptibles de glissement d'une langue à une autre dans les conversations de locuteurs de la Haute-Ville à l'intérieure d'une proposition ou entre deux propositions..

Pour ce faire, nous avons retenu, dans cette analyse, certains éléments qui contribuent à l'apparition de l'alternance répétitive, un concept ¹ que nous empruntant à S. RAHAL. Il s'agit des monèmes fonctionnels, des pronoms personnels et des déictiques. Nous tenterons donc, de vérifier comment ces éléments se manifestent dans l'alternance répétitive ? et quel est leur rôle dans cette alternance ?

Nous avons souligné dans les pages précédentes que le recours par nos informateurs au verbe dire traduirait une forme d'économie du langage : « la théorie du moindre effort » pour

¹ Ce concept a été utilisé par S. RAHAL, Op. cit., p. 161

échapper à l'usage des phrases complexes (propositions subordonnées). Cependant, nous avons noté, à travers l'examen de notre corpus, que la théorie de «l'économie du langage» ne peut être opérationnelle dans toutes les situations. Il se trouve qu'il existe des situations où la communication linguistique – qui ne peut pas être idéale – est perturbée à cause des phénomènes physiques et/ou psychologiques où l'interlocuteur distrait, peut ne pas bien réceptionner le message de son locuteur. Ainsi, la répétition et la redondance effectuées par le locuteur permettraient à l'interlocuteur de recevoir une seconde fois le message et de le comprendre.

A MARTINET signale que «les échanges linguistiques se font pris que constamment dans les conditions qui sont loin d'être idéales, il est absolument, les paroles s'échangent sur un fond de bruit divers : rumeurs, confuses [...] Il est en outre, fréquent que l'attention de l'auditeur soit pratiquée entre le message qu'on cherche à lui transmettre et ses préoccupations personnelles [...] les nécessités pratiques de la communication exigent donc de la forme linguistique, qu'elle soit constamment et sur tous les plans largement redondante »¹.

Cette répétition et cette dépense d'énergie pourraient ainsi exprimer certaines valeurs communicatives. C'est ce que nous tenterons de vérifier à travers les éléments suivants : les monèmes fonctionnels, les pronoms personnels et les déictiques.

II- 3- 1- Les monèmes fonctionnels

Ce sont les éléments les plus répons dans notre corpus dont l'examen indique que les locuteurs de la Haute-Ville utilisent, dans leurs conversations, les monèmes fonctionnels pour relier deux propositions exprimées dans la même langue ou dans des langues différentes. A travers leur fonction de subordination ou de coordination, ils peuvent contribuer, dans des

¹ MARTINET., 1970, Op. cit., pp. 179, 180

situations multilingues, au glissement d'une langue à une autre et indiquer certaines fonctions communicatives.

1- CI/L.53/p. III

(D): **par mois... *nay* par trimestre... *axatar ma* par trimestre *tili inas a-y-i d yefk adosyi nu ar da gi.***

[= Par mois ou par trimestre parce que si c'est par trimestre tu lui demandes de me rendre mon dossier.]

2- CVII/L.91/p. LI

(N1) : **la famille *nay* c'est des Arabes... *miči iεraben n zdimuħ... iεraben purs... lašel***

nay* c'est des Arabes, mais tandis qu' *yemma řaqbaylit !

[= notre famille c'est des Arabes ; ce ne sont pas des Arabes de la Haute-Ville, ceux-là sont des Arabes purs. Nos origines sont arabes, mais [tandis que] ma mère c'est une Kabyle !]

3- CVII/L.115/p. LIII

(S) : **je me sens très très à l'aise en arabe... parc' qu' *řinna i fahmay ařas!***

[= Je me sens vraiment à l'aise en arabe parce que c'est la langue que je comprends le plus !]

4- CVII/L.88/p. L

(N1) : ***nhedder s taεrabt... parc' qu' nuk^wni... on fréquente *di barra!* ...***

[= Nous parlons en arabe parce que nous fréquentons dehors !]

5- CVII/L.95/p. LI

(N1): ***ur nessin ara a nehđar mliħ taεrabt am nutni! ... parc' qu' l'arabe nni n dinna miči am řagi!***

[= Nous ne maîtrisons pas l'arabe comme eux, parce que l'arabe de là-bas, n'est pas comme celui-ci !]

6- CVII/L.113/p. LII

(Na) : **je préfère ne pas citer! ... *axatar* ... j' n' vis pas maint'nant dans la Haute-Ville...**

[= je préfère ne pas citer parce que je ne vis pas actuellement à la Haute-Ville.]

7- CVI/L.55/p. XLV

(Y): w ana neddi ha l k warak! ...**malgré** nta eendek l'**niveau**

[= Et je l'aurais (ta place au travail) à ton insu malgré ton niveau (qui est censé être plus haut que le mien)]

8- CI/L.187/p. X

(O): *ilaq a ț justifyid bac a... tu vois... lyaçi nnaç llah yaleb ak^w agi!*

[= Il faut que tu te justifies pour que tu vois, les gens de notre communauté (ne juge pas négativement) c'est dommage, ils sont comme ça !]

Nous constatons, dans ces exemples, que les monèmes fonctionnels utilisés par nos locuteurs, servent d'intermédiaire entre deux propositions (l'une principale, l'autre subordonnée) produites dans une même langue.

Soulignons que lorsque ces propositions sont en F, les monèmes fonctionnels sont produits en K ou en AT comme dans les exemples 6 et 8 (malgré le mélange) et lorsque celles-ci sont en AT ou en K, les monèmes quant à eux sont en F exp. 5 et 7. Nous avons ainsi, les formules suivantes dont le premier symbole représente la langue de la proposition principale, le second, la langue du monème fonctionnel et le troisième celle de la proposition subordonnée.

F → K → F

/AT

K → F → K

/AT

/AT

Dans ces cas, le monème lui-même est une alternance.

Ces monèmes peuvent également entraîner, dans un seul énoncé, un glissement d'une langue à une autre. Une phrase qui débute par une alternance F/K, se termine –après le monème fonctionnel en K ou AT- en alternance F/K exp. 1. La proposition subordonnée suit la principale non seulement dans les rapports logiques de la pensée mais également de la /des

langue(s) exp. 1, celle qui commence en alternance K/F se termine - après le monème fonctionnel en F- en K, exp. 2 et celle qui débute en K ou en F se termine en alternance - après le monème fonctionnel en F- F/K, exp. 4 ou en K, exp. 3. Nous aurons la formule suivante :

F/K → K → F/K
/ AT

K/F → F → K

K → F → F/K

/F /K

Nous pensons que le recours par nos informateurs à ces formules exprime leur volonté de mettre en évidence ou en valeur leur message et tentent, dans certains cas, de lui donner plus de rigueur, ce que nous remarquons donc, dans l'exemple 4 où (N1) choisit l'unité linguistique «fréquente» alors qu'elle pouvait aussi bien utiliser son équivalent, utilisé souvent dans ce sens, en K «*txalaq*» ; pour donner plus de précision et plus d'importance à son message. Elle a utilisé le terme en F, car «*txalaq*» peut signifier également «avoir de mauvaises fréquentations» ; son équivalent en F comprend une valeur sémantique plus appropriée et plus élaborée.

Par ailleurs, ces monèmes fonctionnels peuvent jouer plusieurs rôles dans la communication : c'est leur redondance qui fait apparaître certaines valeurs communicatives. Ils peuvent permettre le maintien de la communication entre les interlocuteurs, ils jouent, ainsi, un rôle phatique.

1- CI/L.188, 189/p. X

(N): *axatar des fois lyaci...*

[= Parce que parfois les gens...]

(O): *axatar des fois tezrid... wellah ilxaqim... axatar des fois lyaci nnaya... cwiya waqen!*

[=Tu sais parce que parfois, je te le jure sur Dieu le tout puissant, parce que les membres de notre société sont un peu difficiles !]

2- CIII/L.123-125/p. XXVII

(M): *as tinid* ... "sidi"!

[= Tu vas lui dire «monsieur/seigneur » !]

(G): bac aṭ xedmed **la différence!**

[= Pour que tu fasses la différence !]

(M): ih bac aṭ xedmed **la différence!** *wali tura ihi amek tella la différence amek yella wawal amek !*

[= Oui ! pour que tu fasses la différence ! regarde maintenant comment est cette différence ! Quelle est l'origine de ce mot et sa signification !]

3- CII/L.34-36/p. XVI

(B): *leibad yensawa h!* mais *hwwa... jami ma yensa hum!*

[= Les gens ils l'oublient mais lui, il ne les oublie jamais !]

(M): *lukan izid ... huwwa lewḡuh na... ma yaṣṭi lna c g^wuṭṭa lli neccarbu ha! ... ma yaṣṭi ha*

l na c! ... lukan izid yaṣni... ela ḥseb lewḡuh na... ḥna b leibad ... g^wuṭṭa bah tæmri

bah lsanek ma telgay ha c! ... mi ṛebbi ṣad isemmaḥ! ... yemmaḥ læbdu! ...

[= Si c'est pour nous, il ne nous donnera pas une goutte d'eau pour la boire ; si c'est pour nous, nous ses hommes, il ne nous donnera même pas une goutte pour mouiller ta langue, tu ne la trouveras pas ; mais Dieu, il pardonne, il pardonne à ses hommes !]

(B): ih! *huwa yemmaḥ... bessaḥ ... haḍi leibad lli yffekṛu h ? !*

[= Oui ! lui, il pardonne, mais ces hommes est ce qu'ils se rappellent de lui ? !]

Ils peuvent aussi contribuer à mettre en valeur leur message.

1- CIII/L.61/p. XXII

(M) : umbaed! ... *imir as yini* ... " *semḥi-y-i! a yelli... di nneṣim! ... nek byiy aṭ ḥeḍdeḍ* ...

semhi-y-i a yelli! " ...

[= Après, ensuite, il lui disait : « excuse moi ma fille, c'est dans ton intérêt, moi, je veux que tu apprennes, excuse- moi ma fille ! »]

2- CI/L.49/p. III

(D) : *nne as... **puisque** llan wigad ur nxdem ara... **pour les jeunes** agi... nne... asen ad
awin trois à quat' jeunes par commune...*

[= Ils se sont dit puisque il y a ceux qui ne travaillent pas (concernant ces jeunes) ils leur ont dit ils vont engager quatre jeunes par commune.]

3- CI/L. 61/p. III

(O) : *elle a terminé... tekfa l' stage i nes... u tuf ara lxedma! ... umbaed c'est à dire akka pour
travailler directement ak^w agi am nek^w ni **par exemple** ur tuf a ra.*

[= elle a terminé son stage, elle n'a pas trouvé du travail, puis, pour avoir, c'est-à-dire, directement un travail permanent comme nous, elle n'en a pas trouvé.]

4- CI/L.65/p. IV

(O) : *hwagen une couturière... **donc pour** la recruter zaema a... a t id rekritin a t xelšen u
zmiren ara... **alors... qu'est c'qu'**... acu? ...*

[= Ils ont besoin d'une couturière donc, pour la recruter ; soit disant, ils ne peuvent pas la payer alors qu'est ce qu'ils vont faire ?!]

5- CI/L.228, 229/p. XII

(N) : *ula les comportements dayen! ... **aussi!** ytbeddel... maçi kima nta kunt af' l'âge d'
Seize ans... Ili rak dorçk! ... **parc' qu'** ana-y- a gëzt **plusieurs étapes sur l' plan**
mentalité tbeddelt bezzaf!*

[= Même les comportements aussi changent, ce n'est pas comme tu étais à l'âge de seize ans que tu es maintenant, parce que, moi, je suis passé par plusieurs étapes et j'ai beaucoup changé sur le plan mentalité.]

(O): **mais** a... *arğu!* c' t' à dire ... nta rak tah ... dar li ela hağa wağeda x^wra non! ... c' t' à dire à (N) ... la personne... ana par exemple j' suis pas hypocrite ... j' suis pas hypocrite!

[= Mais attends ! c'est-à-dire, toi tu me parles d'une autre chose, c'est-à-dire, euh (N), moi je ne suis pas hypocrite, et bien je ne le suis pas !]

6- CIV/L.59/p. XXXII

(X'') : waqila wağed hreg **lbarağ** tae la police! ... wella ... j' n' sais pas! ...

[= Je crois que c'est quelqu'un qui a grillé le barrage de police ou bien je ne sais !]

Nous avons noté que les locuteurs de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou font appel à l'alternance répétitive, à travers les monèmes fonctionnels, pour rendre compte de leur point de vue opiniâtreté (ténacité). Ainsi, pour s'assurer que leur message est reçu par l'interlocuteur. Cette répétition provoque une redondance sémantique ce qui donnerait au message une certaine emphase par l'amplification.

1- CI/L.230/pp. XII-XIII

(O) : ad əassay imaniw... miči ad əassay imaniw **parc' qu' a** ... ad əassay imaniw... **parc' qu'** u gađay kem nay acu?!

[= Je me surveille, ce n'est pas que je me surveille, parce que euh ! Je me surveille parce que j'ai peur de toi ou autre chose !]

2- CI/L.219/p. XII

(N): **Bon!**... l'hypocrite a*mağsad*... c'est ça... çul a...wağed lli yağsed wağed a... mağsub a beşşah hađa huwa ! ... wağed lli ... la **signification** n taeu ! a ...

[= Bon ! L'hypocrite c'est un envieux, c'est comme quelqu'un qui ne veut pas du bien pour quelqu'un d'autre, c'est-à-dire ! Mais c'est ça ! C'est quelqu'un qui c'est euh ! c'est ça sa signification !]

3- CIII/L.58/p. XXII

(M) : ela biha *tepp^wuđ i-y-i ten id inekkini* elabiha... bac... *asen nefkay idrimen* !

[= C'est pour ça que tu me les as ramenés ! C'est pour ça ! Pour que je leur donne de l'argent !]

4- CVII/L.87/p. L

(N1): **tandi' qu'** (L) *heddarey as b leaṛbiyya!* ... **par c' qu' i parlent** f ddaṛ b leaṛbiyya...

axaṭar elle parle pas avec les autres en kabyle !

[= Tandis que (L) je lui parle en arabe ! parce qu'à la maison ils parlent en arabe ! parce qu'elle ne parle pas avec d'autres en kabyle !]

5- CVII/L.84/p. L

(N1): **mais on parle l'arabe...** *bessaḥ* lli yahdeṛ lna leaṛbiyya ... nehdaṛ lu b leaṛbiyya!... w lli yahdeṛ l na b leqbayliyya... *nhedṛu* lu b leqbayliyya! ...

[= **Mais** on parle l'arabe, **seulement** celui qui nous parle en arabe, nous lui parlons en arabe ! et celui qui nous parle en kabyle, nous lui parlons en kabyle !]

6- CVII/L.141/p. LV

(S): byit ntæellem leqbayliyya **au plus vite possible!** ... *bac* ... *miči kan* **pour me marier!**

mais parc' qu' win nṛuḥ... tṛuḥi... **parc' qu'** *anda tṛuḥed* ... telga leqbayliyya

[= Je veux apprendre le kabyle le plutôt possible, **pour** ,non seulement me marier, **mais parce que** où tu vas, **parce que** où tu vas, tu trouves le kabyle en usage.]

En somme, nous remarquons, dans ces énoncés, que nos informateurs utilisent fréquemment des monèmes fonctionnels en F. Le tableau suivant rend compte de la distribution de cet élément dans notre corpus.

Situations Langues	Entre «Haute-villiens»			Entre «Haute-villiens» et kabylophones		
	Cadre professionnel	Cadre politique	Cadre quotidien	Cadre professionnel	Cadre politique	Cadre quotidien
AT (F) AT	1	1	23			6
AT (AT) F						3
AT (F) F						3
K (F) K				5		12
K (K) AT			2			2
K (F) F						5
F (K) F				4		6
F (AT) F						3
F (F) K					1	
F (F) AT						4
K (AT) F				1		
F (K) AT					2	3
AT (K) F						3
Total : 100	1	1	25	10	3	50

II- 3- Alternance répétitive

II.3- 1- Les monèmes fonctionnels



Symbole représentant le monème fonctionnel en K, AT et F.

L'analyse de ce tableau indique que nos informateurs font appel à la langue française pour exprimer les rapports logiques dans leurs interactions verbales, nous en avons relevé **31** occurrences, **21** en K et **10** en AT¹.

Nous avons noté que l'alternance de langues, à travers les monèmes fonctionnels, apparaît souvent dans le cadre quotidien où les monèmes en langue française sont les plus fréquents ; nous avons pu relever **30** occurrences dans les échanges quotidiens des «Haute-villiens» avec les kabylophones et une moyenne de **23** occurrences lorsque l'échange se déroule entre les «Haute-villiens». Ces monèmes fonctionnels relient généralement deux propositions de la même langue.

AT → AT ou K → K. Quant aux autres monèmes fonctionnels du F, ils servent d'intermédiaire entre le K et le F (K → F), entre l' AT et le F (AT → F) ou vice versa (F → AT), (K → F), (F → K).

Les monèmes fonctionnels produits en K sont essentiellement répondus dans les communications des «Haute-villiens» avec les kabylophones. Nous avons noté **16** cas où ils servent d'intermédiaire entre le K et l' AT, le F et l' AT, le F et le F ; le F et l' AT et le F.

Soulignons que les conversations quotidiennes des «Haute-villiens» avec les kabylophones sont imprimées de différentes alternances où apparaît le K et le F, contrairement à celles qui se sont déroulées entre «Haute-villiens» où nous notons la présence de l' AT et du F.

Ce phénomène peut s'expliquer par le rôle des partenaires de l'interaction et leur motivation dans les échanges verbaux. En d'autres termes, nos informateurs font appel au K pour se rapprocher de leurs interlocuteurs kabylophones, pour donner à leur message (sachant que ces derniers ne maîtrisent pas assez l' AT ou ne l'utilisent pas) plus d'expressivité et insister sur le maintien de la communication ainsi que sur la réception du message. Quant à leur recours au

¹ Il se peut qu'il existe plus de chiffre dans notre corpus, car nous n'avons pas pu, vu l'intensité de leur nombre dans les récits, relever tous les éléments en AT ainsi que en K et en F. Nous sommes contents des monèmes qui participent au glissement d'une langue à une autre.

F qui apparaît dans toutes les situations, il s'interpréterait par la volonté de donner plus de rigueur au message et d'atteindre un niveau plus objectif. C'est ce que nous remarquons également, dans les cadres professionnel et politique où l'apparition de ces phénomènes est plus visible dans les conversations entre les «Haute-villiens» et kabylophones. Les alternances produites sont essentiellement en K et en F et rarement en K et AT.

Nous pouvons avancer que ces cadres nécessitent des analyses objectives qui se traduisent par un lexique plus spécifique que nous retrouvons généralement dans la langue française. En revanche, les locuteurs peuvent, dans le cadre quotidien, parler des thèmes allant du spécifique à l'intime. Par contre, nous pouvons retrouver ces valeurs lorsque les locuteurs traitent d'un sujet qui nécessite une explication. Ainsi, cette redondance sémantique pourrait jouer un grand rôle dans le domaine pédagogique. C'est ce que nous avons tenté de souligner précédemment.

Mais, cette redondance ne s'effectue pas seulement par les monèmes fonctionnels, elle peut se réaliser également par les pronoms personnels.

II- 3- 2- Les pronoms personnels

Les pronoms contribuent également à la production du discours alternatif. Nous distinguons deux formes de pronoms en arabe et en kabyle :

- Les pronoms suffixes qui sont attachés au verbe et au pronom exemple : « iwṭi-y-i » (il m'a frappé) et « amuriw » (ma part), « azɛağani » (il m'a dérangé), « qalami » (mon crayon)...
- Les pronoms indépendants qui peuvent assurer la fonction sujet ou celle de prédicat verbal¹

¹ ASLAH-RAHAL S., Op. cit., p. 162

Le recours par nos locuteurs à la redondance des pronoms personnels dans leurs interactions n'est pas une attitude linguistique fortuite. Ils tentent à travers cette répétition de remplir certaines fonctions communicatives.

L'examen de notre corpus indique que nos locuteurs font appel à cet élément pour amplifier le message et le renforcer ; voici quelques exemples

1- CVII/L.32/p. XLVII

(N1) : darna l ha les séances normales avant... hyya... a... elle trouve toujours bien le **Dimanche!** ...

[= Avant, Nous lui avons programmé des séances normales ; mais elle, elle aime toujours travailler le dimanche !]

2-CI/L.97/p. V

(O) : nekini ... ana tani kif kif! ... win ad yasen, yarṇay... **sans problème!**

[= Moi ! moi aussi c'est la même chose, celui qui vient chez moi c'est sans problèmes !]

3- CVI/L.57/p. XLV

(Y) : makac ... nta le chef ... w ana ? ! ... nta ccif (chef) eli-y-a ... w ana **normal'ment** ...

ana nkun **chef** elik b qray ti !

[= ça n'existe pas ! Toi, tu es le chef , et moi ? Toi, tu es mon chef et moi, normalement, je serais ton chef grâce à mes études !]

4- CVI/L.59/p. XLV

(Y) : hna... **surtu la région kabyle**... hna naklu yir ṭeam ... **plat national** ... huwa lli rahu **yṣuvi** lḥel...

[= Nous, surtout la région kabyle, nous, nous ne mangeons que le couscous ; c'est lui qui est en train de sauver la situation.]

5- CVII/L.135/p. LV

(Na) : **j' n' vois pas *nekki ni* une différence... y a des gens qui n' parlent pas en kabyle et tout! c' qui fait ... on s'est senti aussi comme les Kabyles! ... donc on a suivi et continue leur mouv'ment ! ...**

[= je ne vois pas moi de différence ! Il y a des personnes qui ne parlent pas en kabyle, ce qui fait qu'on s'est senti solidaire avec les Kabyles, donc, on a suivi et continu à suivre leur mouvement !]

6- CI/L.235/p. XIII

(O) : **ana-y-a... j' dis... j' suis pas arriéré ma nxaf c...parc' qu' kayna men ha... j' l'utilise...**

ki nḥeb ana ... **j' le maîtrise...**

[= Moi, je dis je ne suis pas arriéré, je n'ai pas peur de le dire, parce que c'est vrai ! moi, je l'utilise quand je veux ; je le maîtrise ! (J'assume le fait que je ne suis pas arriéré, car réellement, je le suis dans toutes les situations!)]

7- CI/L.108/p. VI

(O) : **d nek is inen ad ruh... yerna seiγ cγ^wel normal'ment ... ad aliy ḥaca mma... ṭamurt!**

[= C'est moi qui lui ai dit de venir ; en plus, j'ai à faire normalement, je vais monter jusqu'à la compagne !]

8- CVI/L.11/p. XLI

(S1) : **hya ... elle fait partie des dialectes... kima a ... ccawiyya...**

[= Elle, elle fait partie des dialectes comme le chaoui.]

Nous remarquons que les pronoms personnels utilisés dans ces énoncés renforcent le message en mettant en relief le rôle de la tierce personne dans la communication et également celle du groupe auquel appartiennent nos locuteurs c'est ce que nous pourrions lire dans le pronom «on», dans l'exemple 5, qui désigne à l'origine l'impersonnel. Dans ce contexte, il signifie «nous» au sens du groupe social formant une communauté linguistique « haute-villienne », différente de celle des kabylophones et des autres résidents de la ville de Tizi-Ouzou. Ce

pronom «on », dans cet énoncé, ne vient que pour insister sur l'appartenance de l'informatrice au groupe arabophone de Tizi-Ouzou. Celle-ci ne s'est pas seulement engagée dans la communication mais elle a fait participer même son groupe social. En revanche, cette solidarité avec les kabylophones ne signifie pas leur intégration socio-culturelle totale dans le groupe de ces derniers.

Ces pronoms permettent également de maintenir la conversation.

1- CII/L.25-27/p. XV

(B): u huwa ma yxdem c?! ...

[= Et lui, il ne travaille pas ? !]

(N): huwa ddir... **directeur!**

[= Lui, c'est le directeur !]

(B): w nta-y-a?!

[= Et toi ? !]

2- CVI/L.31, 32/p. XLIII

(S1) : galu li nta kunt tdir **sport** ... kunt **sportif** ...

[= On m'a dit que toi, tu pratiquais du sport, tu étais un sportif.]

(A) : ac m **sport** ? ... ih kunna hna... ndiru gaetik... ih ... nellaebu ga **sport**...

[= Quel sport ? Oui, nous, nous étions... nous le pratiquions tous. Oui, nous pratiquions le sport.]

3- CI/L.176-178/p. IX

(O) : imi meqqaray *mskit!* ... miči d mskit normalement! ... elle est très gentille! ...

[= Quand je te disais la pauvre! Normalement elle n'est pas pauvre ! Elle est très gentille !]

(G): nek^wni tura... win u mu qqaren **la gentillesse**... icebba-y-id repp^wu... a....

[= Nous, il me semble, c'est ce que nous appelons la gentillesse, maintenant!]

(O): nek^wni... tu vois! ... voilà! ...

[= nous, tu vois ! voilà !]

Ils peuvent également effectuer la fonction de sujet ou de prédicat.

1- CIII/L.130/p. XXVII

(M) : *aw nessefhemay nek acu!* ...

[= Je vais vous expliquer, moi, ce que c'est !]

2-CIII/L.24/p. XIX

(M) : *xir huwwa wala nti!*

[= Qui est le meilleur d'entre vous, c'est lui ou c'est toi ?!]

3- CI/L.90/p. V

(D): *d netta iy d ixdmen gaε...*

[= C'est lui qui nous fait tout (les papiers).]

4- CI/L.87/p. V

(D) : *kemmi ni d yellit nay...*

[= Toi, tu es notre fille.]

5- CVII/L.32/p. XLVII

(N1) : *hiyya lli hebbet hakda!* ...

[= C'est elle qui voulait ça !]

6- CVII/L.70/ p. XLIX

(S) : *nti-y-a lli tğibi li la liste!* ...

[= C'est toi qui va me ramener la liste !]

7- CIV/L.20/p.XXX

(N) : *huwwa hđar fi ha...*

[= Lui, il y a assisté.]

8- CIV/L.36/p. XXX

(X) : *lala ! ... l huwwa... n taε ... l'essentiel taεu huwwa! ... wellah huwwa!*

[= Non ! c'est à lui, l'essentiel c'est à lui, lui ! je te le jure, c'est lui !]

Ils peuvent également jouer le rôle d'introducteur de message.

1- CIII/L.113/p. XXVI

(M) : *nek^w ni tura... shab n tiziwzu-y-agi*

[= Nous maintenant, ces gens de Tizi-Ouzou...]

2- CVII/L.113/p. LIII

(Na) : *nekk i ni mes proches ils n'ont pas cette mentalité!*

[= Moi, mes proches, ils n'ont pas ce genre de mentalité !]

3- CVII/L.125/p. LIII

(S) : *am nekki ni ... şafi hna-y-a ... ça nous dépasse!*

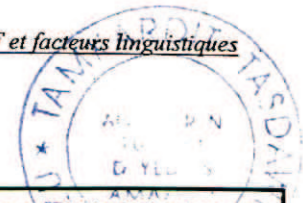
[= Comme moi, ça fait que nous, ça nous dépasse !]

4- CVII/L.43/p. XLVIII

(S) : *hna baba... ki ytneṛba ... yeddi kullec lexḍar w ṭṭayeb! ...*

[= Nous, mon père quand il s'énerve, il ramasse tout dans le même sac, le crû et le mûre!]

Pour mieux expliquer ce phénomène, nous nous référons au tableau suivant :



Situations Langues	Entre «Haute-villiens»			Entre «Haute-villiens» et kabylophones		
	Cadre professionnel	Cadre politique	Cadre quotidien	Cadre professionnel	Cadre politique	Cadre quotidien
(AT) /K				2	2	1
(AT) /F	4	2	12	1		12
(K) AT				1		3
(K) /F				2	2	22
(F) /F		2	2		6	12
(F) /AT			2			8
(F) /K					2	7
(AT) AT/F			2			2
(F) /F/AT			2			
total : 111	4	4	20	6	12	67

II- Alternance répétitive

II- 2- Les pronoms personnels

- (F) → Pronom personnel en kabyle 40 occurrences : AT
- (K) → Pronom personnel en français 30 " K
- (AT) → Pronom personnel en arabe tizi-ouzien 43 " F

L'examen de ce tableau montre que la distribution de ces éléments est quasiment semblable dans les trois langues l'AT, le K et le F.

Nous avons pu relever 40 occurrences du pronom personnel en AT, 30 en K et 43 en F. Nous avons remarqué que lorsque celui-ci est en AT, il entraîne l'usage du K et du F, lorsqu'il est en K, il entraîne l'usage de l' AT et du F et lorsqu'il est en F, il entraîne l'usage de l' AT, du K et du F.

L'alternance AT/F et/ou F/AT est plus fréquente dans les conversations entre les «Haute-villiens» et essentiellement dans le cadre quotidien, l'alternance K/F et/ou F/K est plus fréquente dans les conversations entre les «Haute-villiens» et les kabylophones et l'alternance AT/K et/ou K/AT est pratiquement occulte des conversations entre «Haute-villiens»; elle n'apparaît que rarement lorsque nos locuteurs sont en présence de kabylophones qui participent ou pas à l'interaction. Nous pouvons expliquer ce procédé par une stratégie d'adaptation des locuteurs «Haute-villiens» aux interlocuteurs kabylophones.

Par ailleurs, nous avons remarqué que l'alternance répétitive apparaît fréquemment dans le contexte quotidien, ceci pourrait s'expliquer par la volonté de nos informateurs de mettre plus d'accent sur leurs messages, sachant que ces derniers traitent des sujets qui relèvent des préoccupations personnelles, intimes ou communes et qui nécessitent plus d'insistance et de redondance, pour mieux transmettre le message et assurer l'intercompréhension.

Quant à l'usage de ce procédé, dans les conversations professionnelles et politiques entretenues par les «Haute-villiens» ou entre ces locuteurs et les kabylophones, il est pratiquement rare, essentiellement, chez les «Haute-villiens»; nous pensons que cette rareté est due au fait que ces thèmes ne nécessitent pas vraiment une redondance sémantique puisqu'ils n'insistent pas vraiment sur le discours, bien au contraire, ils énoncent les faits tels qu'ils sont, avec objectivité, loin de l'intimité et de la volonté de se mettre en évidence dans le discours, comme c'est le cas du cadre quotidien.

Nous pourrions vérifier également cette constatation dans un autre élément de cette alternance répétitive : les déictiques.

II- 3- 3- Les déictiques

Il existe au plan sémantique, deux formes de démonstratifs : des démonstratifs proches et des démonstratifs lointains en AT et en K.

Exp. : - hada, démonstratif proche

- hadak, c'est un démonstratif lointain

- Ta/wa ; (cette, ce), ta gi, wa gi (celle-ci, celui-ci) -tadi/tihin, wadi/wihin (celle-là, celui-là)¹

Comme il existe en K des démonstratifs de déviation «wagi ni », « celui-ci en question »

Ces pronoms démonstratifs sont des déictiques car ils ne peuvent se comprendre qu'en situation donc, à l'énonciation ; ils correspondent à des instances de discours. Ces éléments sont considérés par E. BENVENISTE comme des indications d'ostences qui sont organisés corrélativement aux indicateurs de personne je/tu²

Ces démonstratifs s'organisent autour des instances du discours «je » et «tu » ; et tel que le mentionne A. MARTINET qu'ils font référence à un élément de la situation³. Ils peuvent ainsi, remplir un certain nombre de fonctions dans l'énoncé. Ils peuvent comme le note D. MORSLY «impliquer, d'avantage encore les partenaires de la communication »⁴

1-CVI/L.10/p. XLI

(S1) : hadu ... lli ysemuh... **les dialectes**...

[= C'est ceux-ci qu'on appelle les dialectes.]

2- CVI/L.13/p. XLI

(A) : kifah ead igulu... **une différence** hadik ... binat hum gæitik! ...

[= Comment on dit ! Généralement ! cette différence qui existe entre eux !]

3- CVI/L.19/p. XLII

(A) : maçi waḥed istiemaṛ lli ḡaz m lebled hadi!

[= Ce n'est pas un seul conquérant qui est passé par ce pays ci !]

4- CI/L.225/p. XII

1 CHAKER S., *Un parler berbère d'Algérie (Kabylie), syntaxe*, thèse pour le Doctorat d'Etat ès - lettre et sciences humaines, Université Paris V, René Descartes, 1983, pp. 156-160.

2 BENVENISTE E., *Problème de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 1966, p. 253.

3 MARTINET. A., *Syntaxe générale*, Armand Colin, Paris, 1985, pp. 201, 202.

4 MORSLY D. Op. cit., p., 223.

(N) : **les cinq premières minutes haduk! ... l' premier geste... la première minute... la première parole suffit d'avoir une analyse complète!**

[= Ces cinq premières minutes, le premier geste, la première minute, la première parole suffisent pour avoir une analyse complète]

5- CI/L.212/p. XI

(N) : ana ncuf **les manières taħa... je revois la fille hadik... neawed ncuf ha... c' qui fait les manières taħa... wa kifac tahdař...**

[= Moi, je vois ses manières, je vois cette fille, je la revois une seconde fois ce qui fait (c'est-à-dire) ses manières et comment elle parle]

6- CVI/L.47/p. XLIV

(Y) : **une veste... cent mille! ... deux cent mille! ... win sřat hadi?! ... win tğib hum ... deux cent mille hadu?!**

[= Une veste est à cent mille (1000DA), deux cent mille (2000 DA) où est ce qu'elle s'est passée celle-ci ? d'où est-ce que tu peux les ramener (te les procurer) ces deux cent mille ?]

7- CIV/L.50/p. XXXI

(X'') : ddařba hadik taē l' **rond point!** ...

[= Ce coup du rond point !]

8- CIII/L.114/p. XXVI

(M) : *af taklamt agi! ... ttagi i taklamt nna?!... akka y teğgen imzwura!*

[= A propos de cette langue ! C'est celle-ci notre langue ! C'est comme ça que les ancêtres l'ont laissée!]

Le recours par nos informateurs à l'alternance répétitive exprimée par les déictiques traduit la volonté de ceux-ci d'insister sur le message et de pousser l'interlocuteur à focaliser son attention sur celui-ci.

1- CV/L.38/p. XXXVII

(F) : **mi** ḥna-y-a... **la famille** taε na... εmaṛ hum ma tṣerqu! .. maεna... ḥna...lεessas... lmakan
hadak! ...

[= Mais, nous, notre famille n'a jamais été volée grâce à la bénédiction et la protection de l'ancêtre
 cet endroit !]

2- CV/L.39/p. XXXVII

(F): galu...ḡab fi cṭat tu ṛmel u zraε ha... u naḡet hadik lbecna! ... wellah! ... hakda lli galu!

[= On dit, qu'il a ramené dans son burnous du sable, il l'a semé et il y avait ces céréales qui ont
 poussé, je te le jure ! C'est comme ça qu'on nous l'a raconté !]

3- CVI/L.43/p. XLIV

(Y) : rritla n taε zzit b tlatin alef ... haw lli harred... harred lḡala

[= Un litre d'huile à trente mille (300DA), voici ce qui a détérioré la situation !]

4- CVI/L.29/p. XLIII

(A) : hadak! ... ki yseaw el ḥemma εad iḡyeslu l hum u yebṛaw ... had elein hadi mazal ha l
 lʔan ... igulu l ha εin qṛuṛ!

[= Celui-là ! Quand ils ont de la fièvre on leur donne un bain et ils guérissent. Cette fontaine (celle-
ci), elle existe Jusqu'à présent, on l'appelle la fontaine d'enfants !]

5- CVII/L.52/p. XLVIII

(S) : ṣṣebḡa hadik ṛaḡet εa tnac lḡit llubya lḡit lḡut...ki cet ha ... (W) taε na hakdak dya a...
 ... **kupat li l'appétit** ... ḡaḡet ni! ...

[= Ce matin, je suis partie à midi, j'ai trouvé des haricots, j'ai trouvé des sardines, quand je l'ai vu
comme ça, alors, elle m'a coupé l'appétit j'ai eu pitié d'elle!]

6- CVII/L.33/p. XLVII

(S) : **siyyi trigli** hada! ...

[= Essaies de lui régler ça !]

7- CVII/L.50/p. XLVIII

(N1): *d ššah miči à l'heure nni !a... elle va rentrer à l'heure nni ? a... à la rigueur à six heures !*

[= C'est vrai ce n'est pas à l'heure en question ! Elle va rentrer à l'heure en question ? à la rigueur à six heures !]

8- CI/L.147/p. VIII

(O) : *legalizi lha kan hada... l' papier hadak...*

[= Tu peux lui légaliser ce papier ! celui-là !]

9- CIII/L.81/p. XXIII

(M) : *am šhab agi akka di ɛraben ... ihi ... a...l'import ufan di barra as sawlen "a "ya ɛemmi!"... ɛemmi!"*

[= Comme ces gens, comme c'est des Arabes, alors, n'importe qu'ils trouvent, ils l'appellent « Eh ! mon oncle ! »]

L'examen de notre corpus montre que les déictiques peuvent exprimer, dans d'autres contextes, la volonté de nos informateurs –qui forment l'instance de discours «je » et le «tu »- de garder l'anonymat de la personne dont ils parlent

Cette stratégie s'interprète par la volonté de ces derniers d'exclure, de leurs discussions, les autres partenaires de l'interaction, car ils ne leur témoignent pas de l'intimité qu'ils en témoignent pour l'autre élément de l'instance de communication «tu » ou bien, ces déictiques leur servent d'atout pour définir certaines unités linguistiques qui relèvent des tabous de leur société essentiellement si un des partenaires à l'interaction est de sexe féminin et entretient avec les locuteurs des relations de voisinage ou d'invité (ils ne la connaissent pas suffisamment).

Pour rendre compte de ces situations nous avons relevé, de notre corpus, les exemples suivants :

1- CVII/L.38, 48, 49/p. XLVIII

(S) : ħkit lha l (Ma)! ... ih... hadik! ...

[= J'ai raconté à (M), oui celle-là!]

(N1) : ckun ha hadi ?

[= C'est qui celle-là?]

(S) : maḥsub... ih ! ... **mais** hadi nheṛ tefyaṣa... acen tdir ... ihi txreḡ m ṭrig ? !

[= Disant, oui ! mais celle-ci le jour où elle va se fiancer, qu'est ce qu'elle va faire ? ! alors, elle va dévier du droit chemin !]

2- CVII/L.59-69/p. XLIX

(S) : cetti hadak lli kan yaḥki l ha ḥyatu!... ššebḥa!... lukan ma gult lu c ḥebbes a...

[= Tu as vu celui qui était en train de lui raconter sa vie ce matin ! si je lui ai pas dit d'arrêter...]

(N1) : c' ... t'un écrivain hadak!

[= C'est un écrivain, celui-là!]

(G) : c' ... t'un écrivain! ... ckun?

[= C'est un écrivain ! qui ?]

(N1) : asmu ? ... waḥed!

[= Quel est son nom ? Quelqu'un !]

(S): ih ... waḥed !

[= Oui ! quelqu'un !]

(G): *anwa wa gi?*

[= Qui est celui-ci ?]

(N): waḥed ḡa meḥa a ... (Na) ...

[= C'est quelqu'un qui est venu avec (Na)]

(G): ckun? ... *anwa wa gi?*

[= Qui ? qui est celui-là ?]

(N1): a (S) huwwa il a l'air hakda...

[= Eh (S) ! Lui, il a l'air comme ça]

(G): *amek ig ga? ... miči-y-akken d azuren d ay^wuzfan? ...*

[= Comment il est ? Il n'est pas gros et grand ?]

(N1): *non! ... wa gi a ... winna... hadak*

[= Non celui-ci, celui-là, celui-là]

Nous remarquons, dans ces énoncés enregistrés dans un cadre anonyme, que (S) et (N1) tentent à travers leur recours à l'alternance répétitive (déictiques) de monopoliser l'interaction en tentant de nous exclure du débat, et ce, malgré notre insistance à prendre part à la discussion.

Nous pensons que ces deux informatrices sont contraintes par leur comportement divergent (exp. 1) de maintenir le secret autour des propos qu'elles expriment car, elles discutent d'un sujet familial qui touche à la réputation d'une des sœurs de (S) dont le nom n'a pas été prononcé, mais que nous avons découvert en analysant le contexte de cette interaction.

Dans le second exemple, ces mêmes informatrices recourent à l'usage des démonstratifs pour garder l'anonymat d'une personne que tous les participants à l'interaction connaissent y compris nous-mêmes. Ceci donne à l'interaction un aspect mystérieux. En effet, malgré notre insistance répétée, (S) et (N1) ont décidé de ne pas divulguer le nom de cette personne, ni de nous la décrire.

Nous pouvons, ainsi, considérer l'alternance répétitive, dans ce cas, comme un phénomène stylistique qui véhicule un aspect sociologique ; elle est stylistique, donc individuelle, car elle est choisie par nos informatrices pour maintenir l'anonymat des tierces personnes autour desquelles se sont produites les interactions susmentionnées, et l'aspect sociologique que cette alternance véhicule est représenté par le « secret » que (S) et (N1) sont tenues de garder: c'est contre la morale sociale de parler de l'intimité de personnes absentes et surtout s'il s'agit de la réputation de collègues et/ou des ami(e)s. Car, nous avons fini par apprendre qu'il s'agissait d'un des prétendants de (Na).

Ce caractère sociologique véhiculé par l'alternance répétitive apparaît également dans d'autres conversations.

1- CI/L.179-185/p. IX

(O) : *taɣabi-y-id... acki! tinna ...*

[= Elle me plaît, elle est bien celle-là !]

(N) : *cɣ^wel ttefla ɣira... hadik... ɣira... innocente... petite... il me semble!...*

[=Il me semble que celle-là , elle est comme une petite fille, innocente ! Elle est toute petite ! (mignonne)]

(O) : *taɣebni ana-y-a... hadik mliha! lhedra-y-nes ! ... tinna ! ...*

[=Celle là ! Elle me plaît à moi. Celle-là est bien ! Sa discussion !]

(G/N) : *ulayyar la justification nni y^werk... hada gaɛ ziyada !*

[= Elle ne sert à rien toute ta justification en question, tout ça est en plus !]

(O) : *Non c' t' une amie... c' t' à dire a...*

[= Non, c'est une amie ; c'est à dire que...]

(G/N) : *ah ... oui! ... [en se moquant de (O)]*

2- CI/L.198/p. X

(O) : *cuf...ki nahdar meɛ k ana-y-a ... c' t' à-dire ɣak taɣref ni... donc ma txemmem c haɣa... même lukan par exemple ngul haɣa haddak...ma txemmem c a ... hada taɛ l'arrière pensée!*

[= Regarde ! moi, quand je parle avec toi, c'est-à-dire, toi, tu me connais, donc tu ne vas penser autrement même si, par exemple, je dis cette chose, tu ne vas pas avoir ce... de l'arrière pensée !]

3- CI/L.234/p. XIII

(O) : *ɣriy ma nniy d par exemple taɣbi-y-id... c'est pas parc' qu' taɣbi-y-i... nay bɣiɣt... nay aka gi nniɛn... parc' qu'tu connais amek lliy neki ni...par c' qu'... teɣriɖ acu liy... tura mais ma tili une autre personne u teɣra ara acu lliyneki ni... ad iniy taɣbi-y-i... akka elle n' va pas comprendre am akka m d nniy tura akka! ... u ytaɣebh ara lhel!*

[= Je sais, si je dis par exemple qu'elle me plaît, ce n'est pas parce qu'elle me plaît ou je la veux ou comme ça, ou autre! Parce que tu sais comment je suis, parce que tu sais qui je suis en ce moment ; mais en présence d'une autre personne qui ne me connaît pas et je dis qu'elle me plaît Comme ça (c'est possible) elle ne va pas comprendre comme ça, comme je viens de te le dire. Cela ne me plaira pas!]

Le recours par (N) et (O), dans cette conversation, à l'usage des déictiques « hadik », hada « ta », « tina », « hadi », « hadik », « akka » « am akka »,... expriment une forme de gêne et de réticence devant l'enquêtrice. Autrement dit, nos informateurs utilisent ces déictiques comme atouts, pour, d'une part, garder l'anonymat de la jeune fille que (O) a séduit et d'autre part, fuir certaines réalisations linguistiques qui relèvent des interdits sociaux, comme c'est le cas dans cette conversation, où nos informateurs traitent d'un sujet de séduction ; ainsi, (O) en déclarant «ce n'est pas par' c' que byiy t » (ce n'est pas parce que je la veux) puis en ajoutant « nay akka gi nniđen » (ou comme ça, autre) tente – à travers ces déictiques- de remplacer tous les termes ou expressions qui signifient la séduction et qui pourraient mettre les partenaires de l'interaction, essentiellement celles à laquelle participent l'enquêtrice, dans la gêne.

Par ailleurs, sachant que (G) est une invitée de (N) et entretient avec celui-ci des relations de voisinage et d'intimité familiale, (O), s'est trouvé dans l'obligation, devant cette situation, de se plier aux règles de la communication et de procéder, ainsi, par «les tournures langagières », le discours implicite, d'une part, pour témoigner du respect à l'enquêtrice et par la même à (N), son ami et collègue et d'autre part, pour se valoriser devant celle-ci d'une manière discrète.

Le recours par (O) à cette alternance répétitive est une manière de montrer à l'enquêtrice que c'est un jeune bien élevé et de bonne famille, ce qui pousse notre informateur à se justifier devant celle-ci, en tant qu'étrangère à son entourage amical, professionnel et également à son

groupe social, ainsi le déclare-t-il dans les derniers énoncés de cette conversation et dans ceux qui suivent :

4- CI/L.236/p. XIII (Cité en p.129)

(O): *neṭa par exemple... yefhem belli elle est gentille ... akka gi parc' qu' izra acu lliṭneki ni! .. mais... kemi ni par contre... izmer lḥel aṭ fahmeḍ akken nniḍen... donc... c'est pour ça id justifyiṭ sgilina... fahmeḍ amek!*

[= Lui, par exemple, il a compris qu'elle est gentille, comme ça, par ce qu'il me connaît ; mais toi par contre, il se pourrait que tu comprennes autre chose. C'est pour cette raison, donc, que je me suis justifié tout à l'heure. Tu as compris comment !]

5- CI/L.237-239/p. XIII

(G): *ça veut dire f lli id nniḍ akken ni!... f lli i d justifyiḍ !...*

[= Ca veut dire, c'est par rapport à moi que tu as dit comme ça! C'est à cause de moi que tu t'es justifié !]

(O): ih ! [Oui !]

(G) : *la prochaine fois ur t justifyi-y-ara !*

[= La prochaine fois ne te justifie pas !]

En définitive, l'usage de ces déictiques par nos locuteurs permet de fuir les tabous de la société ou de les contourner et également de respecter l'instance de la conversation, ceci dit, nos informateurs prennent aussi en considération les situations de production de ces déictiques. C'est en fonction de celles-ci que les «Haute-villiens» opèrent le choix de leur(s) langue(s) et ainsi, de l'alternance linguistique.

Pour expliquer le rapport des déictiques à la production de l'alternance AT/K/F par nos locuteurs, nous nous proposons d'étudier le tableau suivant.

Situations Langues	Entre «Haute-villiens»			Entre «Haute-villiens» et kabylophones		
	Cadre professionnel	Cadre politique	Cadre quotidien	Cadre professionnel	Cadre politique	Cadre quotidien
(AT) /K						4
(AT) /F	3		12			9
(K) /AT						2
(K) /F			1	3	2	3
(F) /F						
F/ (AT)						
F/ (K)						
Total : 39	3	0	13	3	2	18

II- 3- Alternance répétitive

II- 3- 3- Les déictiques

- (K) → Pronom personnel en kabyle
 - (AT) → Pronom personnel en arabe tizi-ouzien
 - (AT) /AT → récit
 - (K) /K → récit
 - (F) /F → contexte F
- } C'est valable
pour tous les
éléments

L'examen de ce tableau indique que ces déictiques sont produits généralement dans les échanges quotidiens où l'accent est mis sur l'alternances F/K, lorsque les échanges linguistiques sont entre les «Haute-villiens» et les kabylophones ; et les alternances AT/F ou F/AT pour ce qui concerne les discussions entre arabophones.

Ceci peut être dû, tel que nous l'avons vu précédemment, aux aspects de l'instance de discours. Le « Haute-villien », en tant qu'entrepreneur de la communication, prend en considération l'autre instance du discours «tu » qui est représenté, dans cette situation, par le

kabylophone ; ainsi, il s'accommode à celui-ci ; ce qui explique le recours par les «Haute-villiens» à l'usage des déictiques en K et l'usage par les kabylophones des déictiques en AT.

Nous avons noté également que les pronoms démonstratifs sont moins fréquents dans les échanges professionnels et ils n'existent presque pas dans les discussions politiques. Nous pensons que cela est dû, comme dans les autres cas que nous avons étudié dans cette partie, à la rigueur de ces thèmes; nos informateurs ne trouvent pas vraiment le besoin de répéter ces éléments et de recourir à la redondance sémantique, car les thèmes qu'ils abordent sont plus ou moins explicites - en eux-mêmes -. Ainsi, le recours à l'insistance dans le message resterait uniquement au stade de l'amplification, un cas qui ne se présente pas pour le cadre professionnel car nous n'avons relevé, dans toutes les situations, que 5 occurrences et le politique qui ne compte que 2 occurrences ; mais cette amplification peut apparaître occasionnellement dans le cadre quotidien où nous avons relevé 21 occurrences.

Par ailleurs, l'usage de la langue française est plus apparent dans toutes les situations; nous pensons qu'elle sert d'intermédiaire entre le K et l'AT dans la transmission du message, particulièrement, dans les cas où nos informateurs, sous l'effet de l'interaction, oublient certaines notions en K ou en AT et ils recourent au F pour compléter ce vide sémantique momentané.

En définitive, les monèmes fonctionnels, les pronoms personnels et les déictiques représentent un des procédés linguistiques que nos informateurs utilisent pour mieux rendre compte du contexte de l'interaction : maintenir le lien communicatif entre les participants, insister sur le message, traduire implicitement les interdits de la société...

En réalisant ces fonctions communicatives, les éléments linguistiques que nous venons de traiter contribuent au glissement d'une langue à une autre, ainsi, à l'apparition de l'alternance de langues AT/K/F.

II- 4 – Conclusion

Nous avons tenté, dans ce chapitre, de vérifier l'impact du rapport des facteurs situationnels avec les éléments linguistiques sur le passage des locuteurs de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou d'une langue à une autre, sans qu'il y ait changement d'interlocuteur, de thème et de lieu de conversation. Il s'agit du verbe dire, des expressions idiomatiques et de l'alternance répétitive (des monèmes fonctionnels, des pronoms personnels et des déictiques).

Pour mieux rendre compte de cet aspect de l'analyse, nous avons étudié plusieurs conversations menées, pour certaines, par des «Haute-villiens» et certaines par ces derniers et des kabylophones. Nous avons ainsi, procédé d'une manière comparative à l'examen, dans certains cas pertinents de notre corpus, du comportement de ces éléments linguistiques dans les interactions verbales entre les «Haute-villiens» et entre ceux-ci et les kabylophones et nous avons également relevé, dans des tableaux, la distribution de la/les langues de ces éléments par thèmes et interlocuteurs (entre «Haute-villiens» et entre «Haute-villiens» et kabylophones).

Nous avons remarqué que le verbe dire, les expressions idiomatiques, les monèmes fonctionnels, les pronoms personnels et les déictiques contribuent au déclenchement de l'alternance de langues (ils se soumettent à l'alternance) et remplissent également des fonctions communicatives dans l'interaction.

Ils expriment le renforcement, l'amplification et la mise en relief du message ; ils assurent le maintien de la communication ; ils jouent, alors, un rôle phatique et d'introducteur du discours.

Nous avons souligné que nos informateurs reproduisent les propos d'une tierce personne, à travers, le verbe dire de deux manières :

La première, consiste à reproduire fidèlement les paroles d'une personne dans la/les langues de leur réalisation : il s'agit du style direct. Dans la seconde, nos locuteurs tentent de rapporter

le discours d'une autre personne avec des modifications dans les paroles et la/les langues utilisées par celles-ci: il s'agit du style indirect où il arrive que nos informateurs reprennent les mêmes propos d'une autre personne dans leur(s) propre(s) langue(s). Ce procédé traduirait l'incompétence de nos locuteurs dans la langue du discours direct.

Le verbe dire joue également un rôle important dans les représentations socioculturelles de nos informateurs. Il leur sert d'appui pour décrire et analyser une situation quelconque de leur vie. Il leur sert, aussi, de témoin lointain pour une situation actuelle. Il s'agit des maximes qui sont reproduites avec fidélité mais qui ne suivent pas toujours la langue du verbe dire. Il arrive, dans certaines situations, que la maxime est produite en AT alors que le verbe dire est en K, ce qui laisse entendre que le locuteur du quartier de la Haute-Ville entame une discussion avec un kabylophone.

Ceci nous a poussé à prendre en considération le contexte dans lequel s'est produit le discours rapporté. Nous avons aussi remarqué que nos informateurs utilisent fréquemment l'AT lorsqu'ils discutent entre eux, mais lorsqu'ils discutent avec des kabylophones ils utilisent souvent le K.

Nous avons noté également que le verbe dire est assez fréquent dans les échanges quotidiens et dans les maximes (elles-mêmes produites souvent dans ceux-ci) et qu'il est moins fréquent dans les cadres professionnel et politique, nous avons expliqué ce phénomène par la rigueur exigée pour discuter de ces thèmes. Ils fonctionnent d'une manière plus objective et directe, contrairement donc au cadre quotidien où les locuteurs éprouvent le besoin de glisser un témoin dans leur discours pour certifier leurs dires.

Nos informateurs font appel au verbe dire également par économie du langage, pour éviter la formation de phrases complexes et de ce fait, la réalisation des propositions subordonnées.

Par ailleurs, nous avons noté que l'alternance de langues AT/K/F se produit également dans les expressions idiomatiques qui sont des unités linguistiques invariables et spécifiques à une communauté donnée.

Nous avons remarqué que ces idiotismes sont rarement utilisés en F et en K, mais très fréquemment en AT, car la plupart d'entre eux sont d'ordre religieux, ils expriment dans ce cas des souhaits, des remerciements, ... Quant aux autres, ils sont d'ordre commun «lex^wer» (l'autre/le truc), « xafi maxta », (rarement) « a x^wati » (ma sœur), « «ccah » (c'est bien fait pour toi), ...

Nous avons souligné que nos informateurs utilisent, dans certaines situations, ces idiotismes essentiellement « lex^wer » (le truc) pour contourner – en plus des rôles communicatifs cités – certains thèmes qui relèvent des interdits de la société (tabous) comme les relations intimes entre un homme et sa femme de l'avenir. Ils font également appel au verbe dire pour annoncer ces idiotismes. Celui-ci a engendré l'usage des idiotismes de la langue française.

Nous avons remarqué par ailleurs, que ces idiotismes, tout comme le verbe dire, sont plus fréquents dans le cadre quotidien que dans les autres cadres (professionnel et politique), ceci montre que nos informateurs respectent le contexte de leurs conversations.

Nous avons pu constater la même situation pour ce qui concerne les éléments linguistiques répétitifs : les monèmes fonctionnels, les pronoms personnels et les déictiques. En d'autres termes, nous avons constaté que nos locuteurs produisent moins l'alternance répétitive dans les cadres professionnels et politiques, car nos locuteurs expriment leurs idées avec rigueur sans tournure ou insistance, ils exposent les faits tels qu'ils sont, sans donner plus d'explications. Ils utilisent, ainsi, un lexique précis. Et pour mieux rendre compte de leurs propos professionnels, ils alternent l'AT et/ou le K avec le F : la langue française leur fournit, en effet, des termes techniques et l'AT et le K leur servent de support. Ils utilisent

l'AT lorsqu'ils discutent entre eux et l'alternance AT/K ou le K lorsqu'ils discutent avec les kabylophones, une stratégie que nous retrouvons dans presque toutes les situations.

Cependant, l'alternance répétitive est également présente dans les échanges quotidiens. Dès lors que la communication humaine peut être soumise à des perturbations externes, le bruit, les préoccupations psychologiques des interlocuteurs..., nos locuteurs utilisent l'alternance répétitive pour assurer une communication plus efficace, soit pour expliquer certains phénomènes qui relèvent du comportement humain «arrière pensées» (une intention didactique) ou pour insister sur le message et le mettre en relief.

Nous avons noté également que cette alternance répétitive contribue, essentiellement à travers l'usage des déictiques, à contourner les tabous de la société. on ne parle pas en public de certains sujets (séduction), c'est pourquoi nos informateurs ont recours à des déictiques du type «akka» (comme ça), «nni» (en question) ... ; étant entendu que les partenaires du discours n'ont pas besoin d'exprimer avec précision de quoi il s'agit car ils ont en commun le même arrière plan culturel.

Par ailleurs, ces mêmes éléments de l'alternance répétitive sont utilisés par nos informateurs pour éviter de prononcer, devant les autres participants à l'interaction, le nom ou le prénom d'une personne dont il est question dans les conversations entre les instances du discours je/tu. Celles-ci emploient à ces fins, «hadak», «hadik», «tinna», ... (les personnes dont il est question).

En définitive, nous avons souligné, dans ce chapitre, que l'alternance de langues peut être déclenchée par des facteurs linguistiques. Seulement, ces éléments en procédant au glissement d'une langue à une autre, dans une même interaction, sont soumis à des influences dictées par les impératifs de la communication. Nous avons constaté que ces influences ne relèvent pas uniquement du cadre linguistique, mais également du cadre sociolinguistique qui est

représenté par la situation de communication proposée par J. J. FISHMAN avec tout ce que celle-ci véhicule comme composantes socio- culturelles partagées entre interlocuteurs.

Nous pourrions avancer, dans ce cas, que l'alternance conversationnelle ne peut se produire hors du contexte social, et que même les productions linguistiques de nos interlocuteurs sont influencées par ce contexte.

L'examen de notre corpus montre que les «Haute-villiens» adoptent des comportements linguistiques conditionnés par la situation de communication. Nous avons pu vérifier la pertinence de cette constatation dans les discussions des «Haute-villiens» de sexe masculin en présence de partenaires kabylophones et essentiellement de sexe féminin.

Ceci nous pousse à nous demander si l'alternance de langues produite dans les conversations –essentiellement dans celles effectuées par les locuteurs de la Haute-ville de Tizi-Ouzou avec les kabylophones –, ne traduirait-elle pas une forme de valorisation ou de dévalorisation de soi et/ou du groupe auquel ils appartiennent. En d'autres termes, l'alternance AT/K/F n'est-elle pas le produit d'un malaise identitaire et/ou d'un phénomène urbain qui exprime une appartenance citadine (arabophone) opposée à une appartenance rurale (kabylophone) ?

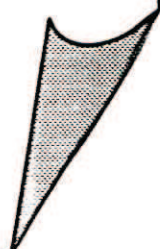
Chapitre III

Alternance de langues

arabe de Tizi-Ouzou/ kabyle/ français

et

discours épilinguistique



CHAPITRE III

Alternance de langues arabe de Tizi-Ouzou/kabyle/français et comportement épilinguistique

Nous entendons par « comportement épilinguistique » la perception que les locuteurs eux-mêmes ont de leur langue et l'attitude qu'ils adoptent envers ce qui se dit de leurs pratiques langagières. C'est pourquoi, à la lumière des exemples extraits de notre corpus, nous allons traiter, dans ce chapitre, de l'alternance de langues et du malaise identitaire et de l'alternance de langues comme marque d'urbanité.

Pour comprendre le rapport entre l'alternance de langues et ces considérations subjectives, nous avons fait appel aux paramètres méthodologiques de recueil de notre corpus, particulièrement les techniques d'enregistrement, les types d'entretiens et certaines conversations. Nous tenterons de vérifier le rapport des circonstances du recueil des conversations et des attitudes de nos informateurs envers leurs pratiques langagières exprimées en malaise ou en aise avec leur production de l'alternance de langues AT/K/F.

III- 1- Alternance de langues et malaise identitaire

L'analyse de notre corpus dénote un rapport entre les faits linguistiques et les faits sociaux jusqu'à obtenir une imbrication entre ces deux domaines. Autrement dit, certaines des réalisations linguistiques de nos informateurs reflètent des attitudes linguistiques contradictoires qui se traduisent par un malaise identitaire. Ce malaise trouverait, sans doute, ses origines dans l'incertitude avec laquelle nos informateurs parlent de leur origine culturelle. C'est ce que nous pouvons lire dans certaines déclarations des « Haute-villiens » soumis à des entretiens semi-directifs et à des enregistrements à découvert effectués par nos complices.

1- CVI/L.21/p. XLII

(A) : Һna... men ғanub n tae lwad drae... u nhar ғat **lfamilya** n tae na... aw l'Andalousie... w men temma-y-a... u nhar ғaw l zellal...weşlu l zellal ...hna-y-a... lgaw *lheccad...*w lgaw lgendul... **les genêts... alors ... legmu** ғae hadak elheccad... mazal hadak zzitun... lli ғakum tcufu h fug zellal... axaғar zellal ...**il se trouve en bas de Belloua... quartier situé au Nord-Est atan situé entre la forêt et la montagne** n tae u... arғawna n tae **Balloua...**

[= Nous, nous sommes du sud de l'Oued Draâ, et le jour où notre famille est venue... ou de l'Andalousie. Et depuis... Le jour où ils sont venus à Zellal, ils sont arrivés, ici, à Zellal, ils ont trouvé des oliviers sauvages, des genêts. Ils ont, alors, taillé tous les oliviers sauvages, ils en existent encore ! C'est les oliviers que vous voyez en haut de Zellal- Celui-ci, le voilà, situé entre la forêt et la montagne de Ardjaouna, celle du Belloua.]

Dans une autre conversation, une autre informatrice (F) tient presque les mêmes propos à sa nièce (S1) avec toutefois une interprétation mythique de ses origines culturelles ; elle lie sa provenance culturelle à son ancêtre fondateur.

2- CV/L.60/p. XXXVIII

(F): Һna-y-a... *yerna cy^wel mrabtin!* ... mrabtin... u yessaqsu?! ... Һna men ssagya lhemra... m lwed ddahbi lli ғina! ... ғaw ғdud na... yemcu... sidi naeman... mazal lyum elik igulu ... zebbuғ l flani... leargub l flani... *xas nbae ead igulu!* ... zbuғ l flani...

[= Nous sommes, en plus, comme des Marabouts, c'est des Marabouts, vous pouvez demander à qui vous voulez ! Nous, nous sommes venus de la SaKia El Hemra, de l'Oued Dahbi. Nos ancêtres sont venus à pieds de Sidi Naâmane ; jusqu'à présent on dit, les oliviers de tel, la prairie de tel, même s'ils ont été vendus, on le dit, les oliviers de tel...]

Dans un autre contexte (F) informe (S1) que leur famille vient des tribus de Aâmraoua

3-CV/L.55/p. XXXVIII

(F) : Һna şhab tiziwzzu! ... şhab eemrawa! ...

[= Nous, nous sommes des gens de Tizi-Ouzou, les gens de Aamraoua !]

4- CV/L.58/p. XXXVIII

(F) : *ħna šħab tiziwzzu semmawna eemṛawa!* ...

[= Nous, les gens de Tizi-Ouzou on nous a nommé des Amraouas.]

(A) note également que sa famille est non seulement originaire de âmraoua mais elle est également notable.

5- CVI/L.22/p. XLII

(A) : *galu...* "*ħna-y-a... les notables n taε eemṛawa*"

[= On dit : « nous, nous sommes des notables des Amraouas »]

Dans un autre contexte, (F) signale qu'elle est originaire de la ville de Tizi-Ouzou.

6- CV/L.56/p. XXXVIII

(F) : *ħna fi balek... ħna mena men tiziwzzu... bekri lli ġina... ġeddi men ġeddi zad hna! ...u maεad nehhedṛu leaṛbiya! ... ead nhhedṛu bi ha! ... ma neqqedṛu c ħna nebedlu luyet na!*

[=Pour ton information, nous sommes d'ici, de Tizi-Ouzou, nous sommes venus ici autrefois ; le grand-père de mon grand-père était né ici et jusqu'à présent nous parlons l'arabe, nous ne pourrions pas changer notre langue !]

Celle-ci ajoute, cependant, qu'elle a des origines amazighes.

7- CV/L.62/p. XXXIX

(F) : *d imaziyeṇ biensur... ula nek^wni d imaziyeṇ! ... nek^wni d imaziyeṇ neṣṣah! nusa d si ssagya lħemra! ... ġeddi as mi d yusa-γ-arda d asbaysi (de Tebessa)... qqaren as elħaġ dahman ... neṭa ig nahren a... irkeb af uεidiw... u maεna lli ma yaεεaṛfek c i xeṣṛ k! ...*

[= Bien sûr, nous sommes des Imazighenes ! Même nous, nous sommes des Amazighes ! Nous, nous sommes de vrais Amazighes ! Nous sommes venus de la Sakia Elhemra ; mon grand-père était un « Tébéssien » ; le jour où il est venu ici, il est nommé « Elhadj Dahman », c'était lui qui montait sur son cheval et le guidait ; seulement celui qui ne te connaît pas, il s'en moque (on déforme la réalité) !]

Une autre jeune locutrice (N1) déclare, lors d'un entretien semi-directif et dans un enregistrement à découvert, que sa famille est purement arabe, mais elle ne veut pas admettre qu'elle fait partie du groupe social de la Haute-Ville, du groupe qui parle un arabe particulier.

8- CVII/L.91/p. LI

(N1): **mais llan les familles ... par exemple ... nuk^wni ... la famille nay c'est des Arabes ...**
d iɛraben ... miči iɛraben n zdimuħ n tiziwzzu... d iɛraben purs ... lašel nnay c'est des Arabes! ... lašel nnay si Tawarga... mais tandis qu' yemma řaqbaylit! ...

[= Mais il existe des familles... Par exemple notre famille c'est des Arabes ; ce ne sont pas des Arabes de Zdimuħ de Tizi-Ouzou ; c'est des Arabes purs. Nos origines sont arabes. Nos origines sont de Taouarga, par contre, ma mère c'est une Kabyle !]

Nous constatons, à travers ces énoncés, que les locuteurs de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou tentent de se construire une appartenance historique, en faisant remonter leurs origines –pour certains- à Oued Draâ¹ (Coulant dans l'Atlas Intérieur, au Sud du Maroc, et formant ainsi les frontières algéro-marocaines, vers le sud-ouest de l'Algérie) et –pour d'autres- à la Sakia Elhemra² qui se trouve au Nord du Sahara Occidental.

Les ancêtres de (A) seraient partis du Sud marocain vers l'Andalousie (Espagne) pour rentrer en Algérie, puis à Tizi-Ouzou et exactement à Zellal. Dans ce quartier, ils auraient fondé une cellule familiale après avoir rendu la vie commode en récupérant les oliviers d'Ardjaouna.

Cependant, dans un autre contexte, (A) déclare que sa famille est non seulement de Amraoua, mais qu'elle était constituée, essentiellement, de notables de cette Tribu (exp. 6).

(F) fait remonter son histoire, tel que nous l'avons cité ci dessus, à la Sakia El Hemra (exp. 3) et que son ancêtre est venu de Tebessa (exp. 7), une ville algérienne qui se trouve à l'opposé de la Sakia El Hemra sur les frontières algéro-tunisiennes, donc au Nord Est de l'Algérie.

1 الأطلس العالمي، المعهد التربوي الوطني، لجزائر، دون سنة، صص. 19، 30

2 Idem, p. 35

Cependant, dans d'autres contextes, elle déclare d'abord qu'elle a des origines maraboutiques, (exp. 2), puis que sa famille vient de la tribu des Amraouas (exp. 3) et qu'elle a même pris le nom de cette tribu « les Amraouas » (exp. 4). Elle signale également que ce sont de vrais Tizi-Ouziens et qu'ils sont non seulement des Amazighes, mais de surcroît, de vrais Amazighes (exp. 7).

Quant à (N1), elle renvoie ses origines aux populations arabes (exp. 8). Pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté dans ce qu'elle avance, (N1) a recours à une stratégie d'insistance, il s'agit de la redondance sémantique, c'est ce que nous lisons dans « *nuk^wni ... la famille nay c'est des Arabes, d iɛraben » (nous, notre famille est arabe) et elle ajoute avec une certaine assurance que les origines auxquelles elle appartient sont arabes certes, mais différentes de celles de Tizi-Ouzou ; ceci dit, que ces origines sont pures « des Arabes purs » (exp. 8), contrairement à celles des autres arabophones de Tizi-Ouzou, de la Haute-Ville. Elle sous-entend, par ces propos, que ces derniers ont des origines mélangées. Elle termine son énoncé par le fait que sa mère est une Kabyle.*

Il ressort de ces conversations que le cheminement historique entrepris par nos informateurs (F), (A) et (N1) dénote que ces derniers éprouvent une certaine insécurité à se prononcer sur une appartenance bien spécifique. En retraçant l'historique de leur famille et en faisant appel à différentes origines, nos informateurs sont en quête d'une identité ; il arrive que certains fassent appel à des mythes pour se construire une origine glorieuse et gratifiante, c'est ce que nous lisons dans les passages où (F) dit que son ancêtre est venu sur un cheval et dans un autre contexte où elle déclare que :

CV/L.59/p. XXXVIII

(F) : lemxiyyar tæ **la fami** tæ na... daɣ lɣağ daɣman! ... ki tguli daɣ lɣağ daɣman ... "bla ma tzidi"! ... ɣaɣ ekssaɛ... gal ɛla ɣağ daɣman ... hakda lli ɣkaw... galu...gab fi cɣat tu ɣmel u zɣæ ha... u naɣet haɣik lbecna! ...

[= L'une des meilleures de notre famille est la famille de Elhadj Dahmen. Dire la maison de Elhadj Dahmen suffit ! Ce n'est plus la peine d'en rajouter. On a dit à propos de Elhadj Dahmen, c'est ce qu'on nous a raconté, On dit qu'il a ramené dans son burnous du sable qu'il a semé et de l'orge fut poussé !]

(F) montre que sa famille est la fierté des «Haute-villiens» car, elle possède un ancêtre honorable et généreux ; il véhicule en soi une « baraka » (de la générosité).

Nous constatons également, dans les conversations précédentes, que lorsque nos informateurs parlent de leurs origines arabes, ils utilisent l'AT et/ou l'alternance AT/F ; c'est ce que nous avons noté chez (A) et (N1). Quant à (F), elle utilise l'AT avec quelques emprunts et interférences au F « la fami » (famille), « biyensur», mais lorsqu'elle parle de ses origines amazighes, elle passe de l'AT au K, sachant que son interlocutrice (S1) est de la même famille qu'elle : arabophone. Seulement, elle revient, dans le dernier énoncé, à l'AT pour exprimer ses regrets quant à ceux qui tentent de diminuer de la valeur de son origine glorieuse, elle désigne par-là les kabylophones.

Ce recours par (F) au K, pour exprimer ses origines amazighes, serait une manière particulière de se valoriser, d'être une amazighe ; la preuve de ce qu'elle avance est son usage du K.

A un moment donné de cette conversation, tout se passe comme si (F) parlait à une kabylophone et non pas à sa nièce. Ce comportement linguistique pourrait s'expliquer de deux manières : soit, elle se doute que cet enregistrement n'est pas pour sa nièce mais pour une kabylophone, soit le recours au K est une manière pour (F) de répondre aux personnes qui la traitent de *zdimuḥ* –le cas dont (F) a parlé juste avant cette position vis-à-vis de son origine et auquel nous reviendrons dans ce qui suit- qu'elle est non seulement Amazighe, mais également, une vraie Amazighe, car elle parle mieux que quiconque le K qui est une variété de Tamazight.

Le même cas se présente pour (N1) lorsqu'elle déclare que sa mère est Kabyle, et pour (A) lorsqu'il situe son quartier Zellal « *atan* » (le voilà) qui est un déictique employé pour insister sur le fait que Zellal se trouve au pied de la montagne de Rdjaouna : la Kabylie avec, toutefois, un accent arabisé.

Quant à leur usage de l'AT, il est spécifiquement utilisé pour désigner leurs origines arabes, maraboutiques, de amraoua et de Zellal. En utilisant l'AT, nos informateurs se démarquent des autres origines qu'ils pourraient avoir. Ainsi, être Arabe, pour nos locuteurs, c'est être Marabouts, de Amraoua et, en fin, de Zellal.

Nos informateurs recourent à l'AT pour exprimer également leur fierté d'appartenir au groupe social arabophone, car celui-ci véhicule un passé glorieux et prestigieux. De ce fait, se revendiquer d'ascendance arabe ou maraboutique signifie, pour nos informateurs, appartenir à une civilisation glorieuse, raffinée et prestigieuse ; et donc, se différencier des Kabyles qui constituent –pour nos informateurs– une population au service des Marabouts. A cet effet, ils utilisent les termes et expressions suivantes « notables », « *mṛabṭin seqsu !* », (des Marabouts, demandez autour de vous !).

Quant à leur recours à l'alternance AT/F et/ou K/F, il pourrait s'agir d'une volonté pour certains «Haute-villiens» instruits, notamment (A) et (N1), d'objectiver leurs propos historiques. Sachant qu'ils sont soumis à des enregistrements à découvert et à des entretiens semi-directifs, ils tendent à se montrer à la hauteur des enregistrements en essayant de donner à leurs propos historiques un aspect rigoureux.

En revanche, l'usage par (F) de l'AT, après avoir introduit ces propos en K, exprime une certaine intimité. En d'autres termes, elle ne peut exprimer ces regrets et sa colère contre les kabylophones qui se plaisent à vexer et à dévaloriser les «Haute-villiens» que dans sa langue maternelle l'AT, et ce n'est qu'avec cette langue qu'elle peut se valoriser à nouveau.

En somme, nous pouvons avancer, à travers ces conversations, que nos informateurs tentent de se valoriser en se construisant une origine culturelle glorifiante et de montrer aux Kabyles, en particulier, qu'ils constituent un groupe social au passé glorieux.

La résultante de toute cette quête identitaire, malgré les contradictions et l'insécurité qu'elle renferme, n'est autre qu'un support pour réclamer leur légitimité historique en tant que groupe social et en tant que communauté linguistique ayant un système linguistique qui leur sert de moyen de communication et de socialisation.

Toutefois, la volonté des «Haute-villiens» de se chercher un appui socio-historique et de se valoriser n'est que le résultat d'une hésitation entre le « mépris de soi » et le refus d'appartenir à un groupe socio-culturel inférieur, une position dans laquelle les kabylophones ne cessent de mettre les locuteurs de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou. Cette attaque subjective se résume dans l'appellation « Zdimuḥ » que certains « puristes » kabylophones attribuent aux «Haute-villiens».

En effet, il suffit que quelqu'un traite un « Haute-villien » de « Zdimuḥ » pour qu'une polémique soit déclenchée. C'est ce que nous pouvons constater dans les énoncés suivants :

1- CV/L.65/p. XXXIX

(F): tlagina f lḡanaza galu... "a-y-*arraw* n zdimuḥ! " ... gut lu... kima teccahdu?... kima teccahdu? ... la ?ilaha ?illah... sidi muḡemmed raḡul llah! ... naε... la ilaha ?illah... sidi muḡemmed raḡul llah! "... galu li... "lala! ... *u ḡar aḡa winna!* ... *winna waḡd s!* ... *ddin waḡd s!* "*nniḡ as...* " kif kif! "

[= On s'est rencontré dans un enterrement, on m'a dit « eh ! les enfants de Zdimuḥ », je lui ai dit « comment vous priez : Il n'y a qu'un seul Dieu et Mohamed le prophète de Dieu ou Il n'y a qu'un seul Dieu et Mohamed le prophète de Dieu ? ». On m'a dit : « non ! il ne s'agit pas de ça! ça c'est autre chose, la religion est unique ! » Je lui ai dit : « c'est la même chose ! »]

Une autre informatrice nous a racontée une des disputes qui s'est déclenchée à partir de cette appellation.

2- CIII/L.134- 137/p. XXVII- XXVIII

(M) : *yiwwen ubrid... ruḥey ad qduy da gi... di ssuq lfelleḥ... moustache nni... fḡay d s yin uked ḡgareḥ agi ynu... ar mi.... nepp^wed ... fkiy as litiki... ixdem akka... yenna d a... " ac akka a ṣḡab zdimuḥ ?!" ... nek zziy yur s... nniy as... "nuk^wni... ṣḡab zdimuḥ... s lefhama i neqqar sidi muḥ! ... d asiyyed i ten siyyed! ... nqudrīt! ... a nemlil yiwwen ur tnessin ara... asen ini... sidi!... d asemy^wer iṭ nessemy^wer! .. d leqdar!" ... nniy as... " ini-y-i d kečči ni ma si lmariken i k id pp^wun! ... ma d ammarikani kēčči ni! ... nniy as... "kečči ni ṣḡab n bni wagenun... lcaḡ arrent d acamyun... icifaḍ daxel uqelmun! " ...*

[= Un jour, je suis allée faire mes courses ici, au Souk El Fellah en question, il y avait «moustache » en question. Je suis sortie de là bas avec ma voisine, en arrivant, je lui ai donné les tickets ; il m'a fait ça, il m'a dit : «comment allez-vous gens de zdimuḥ ? », et moi, je me suis retournée vers lui et je lui ai dit : « nous, les gens de zdimuḥ, c'est avec savoir-vivre que nous disons « sidi muḥ », c'est que nous l'honorons, nous le respectons ; on rencontre quelqu'un que nous ne connaissons pas on lui dit sidi ! pour le glorifier, c'est du respect », je lui ai dit : « dis-moi, toi, si on t'a ramené de l'Amérique, si toi, tu es un Américain !" je lui ai dit : « toi, tu es de Beni (les gens de) Ouaguenoun qui ont transformé leur bus en camion, et qui mettent leurs savates dans la capuche de leur burnous ! »]

(G) : *tkkemled as t id ihi! ...*

[Alors, tu l'as achevé !]

(M) : *neḡta akken yuyal wudem is... d azegg^wey! ... "uyal ar da gi ni... am iniy! " nniy as ... « inna-y-as waṣṣab... ḡred fi ṡaṣṣam » ... i ṡaṣṣam umu neṡṣawed sin ibarden!.. awal yiwen ubrid! ... "win yufan ṡabaqit... ṡeḍda... as yini... "arwiḡ!" ... win yufan awal iṣeḍda as yini... "sliy!" ...*

[=Comme son visage est devenu tout rouge : « reviens, je vais te dire... » ; je lui ai dit : « l'Arabe qu'est ce qu'il dit « Le retour es dans le couscous, c'est le couscous que nous retournons deux fois, la parole on la produit une seule fois ! » Celui qui trouve que la marmite est enlevée, il dit, je n'ai plus faim et celui qui trouve la parole (la discussion) achevée, il dit j'ai entendu !]

(M) continu dans le même contexte et déclare que les «Haute-villiens» - face à cette appellation dévalorisante « zdimuḥ » dont sont désignés par les kabylophones- attribuent eux –aussi à ces derniers, l'appellation « envahisseurs », « lahwayec » (les sauvages).

3- CIII/L.119/p. XXVI

(M): *tura ula d nuk^wni af awal agi n zdimuḥ ... ula d nek^wni semmen asen ... les anvoisseurs!*

les envoisseurs! ... ih! ... iqqaren i ṣḥab idurar! ... ma ten walin ak^w ṣubben asen inin... "atan ṣubben !» axaṭar lefhama cwiya ten kan... idurar agi yerḥ mxallafen... llen leqbayel ifahmen llen wiyaḍnin ... wiyaḍnin wellah ar d lehwayec ! as inin as ad ṣubben lehwayec ay ččen ! ... ula d nutni a ten iyiḍ lhel !

[= Maintenant, même nous, à cause de cette appellation « zdimuḥ », même nous, nous les appelons les envahisseurs ! Oui ! les envahisseurs que nous nommons les gens des montagnes ; quand nous les voyons descendre, nous nous disons : « les voilà, ils sont descendus ! », parce qu'ils ne sont pas tout à fait respectueux. Par contre ces montagnes sont différents, il y a des Kabyles qui ont un savoir-vivre, mais les autres, je te jure que c'est des sauvages ! nous nous disons : « les sauvages vont descendre et ils vont nous manger ! même eux, ça les blesserait et ça leur ferait mal ! »]

Ces conversations témoignent des rapports entre les «Haute-villiens» et les kabylophones et vice versa. Les kabylophones traitent les «Haute-villiens» de Zdimuḥ et les «Haute-villiens» traitent les kabylophones d'intrus « envahisseurs », de montagnard « ṣḥab idurar » et de sauvages « lahwayec ».

Les kabylophones qualifient, par l'appellation zdimuḥ, les «Haute-villiens» de personnes qui ont nié leur langage (supposé être à leur avis le kabyle et non pas l'arabe) et de renégats (qui ont renié leurs origines supposées être kabyles). Une de nos informatrices kabylophones résume cette situation à travers la maxime suivante :

CI/L.160/p. VIII

4- (D) : amek qqren : « *iruh ad ihfed tikli n tsekkurt tearqas tin n tyaziḥ !* »

[= C'est comme on dit : « Il a essayé d'apprendre la démarche de la perdrix, il a oublié celle de la poule ! »]

(D) traite, à travers cette maxime populaire, les «Haute-villiens» de personnes qui ont « la folie des grandeurs ». En essayant de s'identifier à une origine arabe et de parler en arabe, pour se valoriser et ainsi se démarquer de leur origine kabylophone qu'ils trouvaient vulgaire, les «Haute-villiens» non pas seulement échoué –d'après certains kabylophones- dans leur transfert culturel et linguistique, mais également, ils ne peuvent plus revenir « à la case départ », donc à leur origine kabylophone et à l'usage du kabyle. Ils ne peuvent pas être acceptés dans le groupe social kabylophone, car ils sont déjà considérés par ces derniers comme des « renégats ».

Les «Haute-villiens» –d'après les kabylophones- vivent dans un imaginaire culturel et linguistique ; culturel, car ils vivent un malaise quant à leur affirmation de soi, donc de leur identité culturelle et linguistique car, leur parler est constitué de structures arabes et d'un lexique généralement kabyle, ce parler représente donc, un mélange pratiquement entre deux systèmes linguistiques l'AT et le K. Les kabylophones le considèrent comme un kabyle arabisé (nous ne pouvons pas prétendre, dans cette étude, à une affirmation catégorique de la nature de ce parler au plan linguistique, car c'est un aspect que nous n'avons pas souligné dans notre problématique) ou comme un parler « avorté » qui n'a pas atteint sa maturité linguistique.

Ces attitudes inquiètent donc les «Haute-villiens» eux-mêmes et les mettent mal à l'aise. Ils se sentent, ainsi, perdus. Une de nos locutrices nous fait part de ce malaise.

5- CIII/L.118/p. XXVI

(M) : *ma d awal agi n zdimuh ! ... tura iεaben agi aqqaren d leqbayel... grande kabylie tiziwzzu! ...mi nepp^wed ar wi gad agi i yiqqaren... "šhab z dimuh" ... aqqaren... d iεaben! næ ... šhab zdimuh! ... tura... neqqim di tnašfa! ... ur d muzgi di rrif agi... wala d g^wa gi! ... tura...neqqim di tnašfa! ... tura wa s yafen aqarru ? !*

[= Quant à ce mot *zdimuḥ* , les Arabes, maintenant, nous considèrent comme des Kabyles de la Grande Kabylie de Tizi-Ouzou ; mais pour ceux qui nous nomment les « gens de *zdimuḥ* » ils nous considèrent comme des Arabes ou les « gens de *zdimuḥ* » ! Maintenant, nous sommes au milieu, nous n'arrivons plus à se placer dans ce côté, ni dans celui-ci ! Maintenant, nous sommes au milieu ! Maintenant qui va trouver la solution ? !]

Nous remarquons, à travers cette réplique, que (M) exprime son malaise à s'affirmer culturellement, car pour les arabophones, les «Haute-villiens» sont considérés comme des kabylophones et pour les kabylophones, ils sont considérés comme des arabophones et même parfois, tel que nous l'avons expliqué ci-dessus, comme des gens sans origines donc, illégitimes.

Cette attitude dévalorisante poussent nos informateurs à adopter eux aussi des comportements linguistiques similaires. Ainsi, touchés dans leur amour propre et dans leur « moi culturel »¹, les «Haute-villiens» tiennent eux aussi des propos dévalorisants envers les kabylophones de la Kabylie en leur attribuant des appellations péjoratives en rapport avec leur mode de vie « *ṣḥab idurar* » (les gens des montagnes, les montagnards), « *lahwayec* » (les sauvages), « les envahisseurs » au sens d'intrus... Nous reviendrons à ces considérations dans le deuxième point de ce chapitre.

Nous constatons, dans ces conversations, que nos informateurs essaient d'ignorer les dires des kabylophones. Nous notons que (M) n'a pas prononcé dans l'exemple 5 le terme de kabylophone, elle a utilisé tout un énoncé pour les désigner « *ar wigad agi i γ iqqaren ṣḥab zdimuḥ* » (à ceux qui nous nomment les gens de *zdimuḥ*). Ce procédé linguistique peut être considéré comme une stratégie des «Haute-villiens», d'une part, de traiter les kabylophones

¹ Nous entendons par « moi culturel » toutes les représentations culturelles que constitue une communauté sociolinguistique.

de personnes sans nom, non existantes et prétentieuses au savoir non existant, d'autre part, d'exprimer leur colère envers ces kabylophones.

Ce sentiment laisse entendre que les propos des kabylophones trouveraient un certain écho chez les «Haute-villiens» et éveilleraient en ces derniers une forme de « mépris de soi » et un sentiment d'infériorité qui se traduit par un malaise identitaire.

Ces qualifications linguistiques péjoratives dévalorisent certes les kabylophones, mais elles ne peuvent entamer leur identité, car dans la conscience des «Haute-villiens», les kabylophones font partie d'une population qui n'est pas touchée par le déracinement culturel, ils ont, selon eux et contrairement aux arabophones de Tizi-Ouzou, une origine socio-culturelle bien précise qui se manifeste à travers la présence d'un « ancêtre fondateur » bien précis.

Nous remarquons, dans l'exemple 1, que (F) a eu recours à l'alternance AT/K : lorsqu'elle fait part de ses propos, elle les exprime en AT, mais lorsqu'elle fait part des propos des kabylophones, elle les émet en K, car l'alternance qui figure dans cette conversation apparaît dans un discours rapporté, que nous avons traité dans le chapitre précédent.

Par ailleurs, les conversations engagées par (M), sont produites en général en K avec toutefois quelques emprunts au F, ce choix linguistique est dû entre autres à la volonté de cette locutrice d'assurer l'intercompréhension ; c'est à dire sensibiliser l'interlocutrice kabylophone (G) à ce qu'endure la locutrice arabophone (M) et son groupe social de la part du groupe kabylophone auquel appartient celle-ci (exp. 2, 3, 5). Aucune langue ne saurait ainsi interpréter et transmettre fidèlement le malaise et le mécontentement de notre informatrice que le K, la langue maternelle de son interlocutrice.

En somme, prenant conscience du problème de la dévalorisation, nos informateurs sont contraints de se défendre et de se valoriser en essayant d'une part, d'expliquer l'appellation « zdimuḥ », tel que nous l'avons vu dans le deuxième chapitre de la première partie de cette

étude, par une forme de respect envers une personne étrangère et d'autre part, d'exprimer leur fierté pour leur langue –héritage de leur ancêtre- et pour leur bilinguisme.

1- CIII/L.115/p. XXVI

(M) : *ffa gi i taklamt nnaʔ!*

[= C'est celle-là notre langue !]

2- CIII/L.101/p. XXV

(M) : *u-y-iṭaqreḥ ara ... ih! ... ufiy d legdud iw qqaren akka .. ih!... şafi ... ufiy legdud iw ...tura ma seiḥ lhağa ... naε leadda ... nesea t ... ḡeddi ben ḡeddi ... ad sethiy yes?! ... ad tbelday?! ... ad sethiy s wawal iw ... naε s tmurt iw?! ... naε a ... lluya ynu ?! ... xaṭi u-y-i ṭaqreḥ ara lhel! ... haça win ur nesea ra lmuḥ ... ur nesseḥsab ara... amek æddan imezwura ... maḥsub at niqraḥ lhel?! ...*

[=Oui, Ce-là ne me fait pas mal! j'ai trouvé mes ancêtres disaient comme ça et alors ! Maintenant, ça veut dire, j'ai hérité du grand-père de mon grand-père une chose ou une tradition, nous l'avons, je vais être gênée, je vais avoir un complexe, ou je vais renier ma langue ?, ou mon village ? Jamais, ça ne me dérangerait en aucune façon. Il n'y a que celui qui n'a pas de cerveau, qui n'a pas de principes [qui le ferait!] C'est comme nos ancêtres les ont vécues que nous les vivrons ! Soit disant, ça leur ferait mal ? !]

Elle ajoute

3- CIII/L.116/p.XXVI

(M) : *men baba w ḡeddi ad sthit! ... a.. ayen?! ... ḡḡan... fahmen si zik !*

[= Une tradition qui passe de père en père, je vais être gêner ! Pourquoi ? Ils l'ont laissé, ils sont intelligents et ils ont un savoir- vivre depuis Jadis !]

4- CIII/L.138/p. XXVIII

(M) : *acu nek^w ni dayen... şhab n tziwzzu-y-agi... t arriḍan ay ar teqbayliṭ a t id mmeslayen!
... akken ilaq lhel! ... tarriḍ t ar taṣrabt a t id mmeslayen... hatan! ...*

[= Par contre, nous aussi, les gens de Tizi-Ouzou, nous pourrions parler le kabyle comme il faut et nous pourrions parler en arabe également; c'est ça !]

(F) détient également les mêmes propos.

5- CV/L.66/p. XXXIX

(F) : *nniyas " tura ifay kem! ... kemmi ni ad hedray yidem taqbaylit! ... ufiy wa gi u yfahhem ara meskin... as hedray s taerabt! ... ih akka! ... geməay ten di sinmeqqar ! ... nuk^wni xir n wen... baqi k^wunwi... taerabt ur tesinem ara... argaz a t arrem tamettut... tamettut a t tarrem d argaz! ... yak hakda! ma nek^wni...ma nheddar taerabt nessen! ... ma nheddar taqbylit nessen! ... ma nheddar tarumit nessen! ... tlata lluyet deg s! ... qqaren nnaγ... ya! d shab tiziwzzu yarna win yahwen inem t as! ... d sšah! ...*

[= Je lui ai dit « quand je te parle j'utilise le kabyle ! Si je trouve quelqu'un qui ne comprend pas, le pauvre, je lui parle en arabe, eh oui ! C'est comme ça ! je les ai tous les deux ; au moins nous, nous sommes mieux que vous ! vous ne maîtrisez pas l'arabe, le masculin vous le transformez en féminin et le féminin en masculin, c'est ça ! Par contre, nous, quand nous parlons arabe nous le maîtrisons, quand nous parlons kabyle, nous le maîtrisons ! quand nous parlons français, nous le maîtrisons. Nous maîtrisons les trois langues. Nous sommes des gens de Zdimuħ et dites-le à qui vous le voulez ! Et c'est vrai !]

6- CVII/L.86-87/p. L

G): *am nek tura ... j'ai remarqué thedred-i-y-id s teqbaylit! ...*

[= Comme moi, par exemple, j'ai remarqué que tu me parles en kabyle !]

(N1) : *ih ... b leqbayliyya parc' qu' tu as ... thedred-i-y-id s tqbaylit! ... tandi' qu'(L) hedddarey as b learbiyya! ... parc' qu' i' parlent f ddaγ b learbiyya! ... elle parle pas avec les autres en kabyle! Fahmey les deux... hedrey... les deux...*

[= Oui ! en kabyle parce que tu me parles en kabyle, tandis que ((L), sa collègue) je lui parle en arabe parce que chez elle, on parle en arabe et elle ne parle kabyle pas avec les autres! Je comprends les deux, je parle les deux.]

Ces conversations représentent les réactions des «Haute-villiens» vis à vis des attaques psycho-sociologiques des kabylophones. Nos informateurs tentent, ainsi, de justifier leur présence dans une aire dialectale kabylophone, à travers la manifestation de la légitimité de leur langue et leur fierté pour leur bilingualité. D'abord, l'AT est une langue qu'ils ont héritée de leurs ancêtres, elle fait partie de leur patrimoine culturel se transmettant de père en fils et à laquelle ils sont attachés; ainsi, ils ne peuvent ni l'abandonner, ni la renier. Et ressentir un malaise vis à vis de ce parler veut dire, pour nos locuteurs, être mal à l'aise par rapport à leurs origines ancestrales. Abandonner ce parler signifierait, pour eux, abandonner leur identité culturelle. Comment renier leur langue alors qu'elle est le symbole de leur intelligence, puisque c'est elle qui leur permet d'avoir une appartenance culturelle et également d'être des bilingues équilibrés en AT et en K et c'est à travers ces considérations qu'ils peuvent dévaloriser les kabylophones.

Ces derniers sont considérés, d'après nos informateurs, comme des locuteurs non seulement incompetents en AT, mais qui présentent une pauvreté intellectuelle au point qu'ils transforment le féminin en masculin et inversement. Ces procédés linguistiques sont repris par les «Haute-villiens» pour railler à leur tour les kabylophones et les diminuer de leur intelligence ; contrairement à eux, qui maîtrisent les deux langues et même plus : l'AT, le K et le F, comme le notent (F) dans l'exemple 5 et (N1) exp. 6.

Nous avons remarqué, dans ces conversations, que nos informateurs recourent particulièrement au K et parfois à l'alternance K/F. Le choix linguistique, essentiellement pour le K, pourrait montrer aux kabylophones la compétence des «Haute-villiens» dans cette langue ; une de nos informatrices est allée même, croyant que nous ne parlons pas l'AT jusqu'à nous défier ; voici ses propos.

7- CIII/L.139/pp. XXVIII

(M) : *atan d awal im ayen hedrey! ... ulac d g^waydeg yelday!! ... ihi... ad as yiwwet a-y-i t*

meslay s taɛrabt... ak min meslyay! ... ha! ... meslay-i d s taɛrabt ak min meslayay!

[= Voilà, c'est dans ta langue que je parle ! Je ne me suis pas trompée ! Mais oui ! si quelqu'un vient me parler en arabe... Je te parlerai ! Alors! Vas-y, parles mois en arabe et je te parlerai !]

Par cette attitude, (M) veut se distinguer et se démarquer des kabylophones et de ce fait, mettre mal à l'aise l'enquêtrice qui ne peut pas produire (d'après M) un énoncé correcte en AT, langue maternelle de (M). C'est le même cas qui se présente dans l'exp. 6, seulement (N1) alterne le K avec l'AT et également l'AT avec le F.

En somme, le recours par nos informateurs à l'usage de la langue des kabylophones exprimerait certes, une certaine fierté pour leur bilinguisme AT/K et la dévalorisation des kabylophones, mais également des reproches qu'ils adressent à ces derniers.

Les «Haute-villiens» expliquent que leur compétence en K vient du fait qu'ils sont constamment en contact avec les kabylophones. Ils ont tissé –avec le temps- diverses relations avec ces derniers. C'est ce que nous pouvons lire dans les déclarations suivantes.

1- CV/L.68/p.XL

(F) : *ida huma ... dayen ! hna... ana xawti! ... qbayel hadu! ... waḥed baba na! ... waḥed ḡedna! ... wlad sidna adem u msselmin gae! ... ana ma nṛuḥ c ngul l hum had leqbayel... mači mlaḥ nae acen!! ... **puisqu'** xawtna... u tnasebna meā hum! ... wladna ṛahum wlad hum...wlad hum ṛahhum wladna! ... yak hakda! ih! ... wella huma ma naeṛef elah?! ... igulu li... acen ha lmaena... lukan... ngul hum ana... u fi... fi hum leklem... umaena lala! ...*

[= Et si eux sont comme ça ? Nous aussi c'est fini ! Pour moi, ces Kabyles sont mes frères, nous avons le même père, le même grand-père ! C'est des enfants du seigneur Adam et nous sommes tous des musulmans. Moi je ne vais pas dire à ces Kabyles qu'ils ne sont pas bien puisque ce sont nos frères et nous avons des alliances avec eux ; nos enfants sont leurs enfants et leurs enfants sont les nôtres , c'est ça ? ! Ou bien, eux , pour une raisons ou pour une autre ... Qu'ils me disent qu'est ce que ça veut dire (zdimuḥ) ! Je peux leur dire des choses, et il y a des choses à dire à leur propos ! Mais non, je ne les dirai pas!]

2- CV/L.63/p.XXXIX

(S1) : ki ygulu lek... nti tæ zdimuḥ! ... est **c' qu'** ead iyiḍek lḥel wella lala?... gult l ha... "ana **bien sûr** ead iyiḍni lḥel! ... **parcqu'** kima.... qbayel ulla eṛeb gaε... kif kif... **Algériens!** ih... kif kif... **Algériens... c'est des Algériens** gaεitik! ...

[= Quand on te dit « Est ce que ça te fait mal lorsqu'on te traite de Zdimuḥ? » Moi ! bien sûre ça ne me plais pas ! parce que comme tu as dit Kabyle ou Arabes sont tous les mêmes, c'est des Algériens, Oui ! Ils sont tous les mêmes, c'est des Algériens, ce sont tous des Algériens !]

3- CV/L.64/p.XXXIX

(F) : ana εendi ma fi ha ḥetta maεana! ... ihi ki gulti... huma **hakda!** ... xas tnasebna mεa hum... xas xwal na... xas ead nṛuḥu li hum... lears iḡu asmut... u lakan lḡanaza maεnit kum ... iḡu! ... w ḥna nṛuḥu l lears taḥum... nṛuḥu...yḡu... u lamaεna huma **hakda!**... klam ha zdimuḥ! ...

[= En ce qui me concerne , ça n'a aucun sens! (Zdimuḥ). Revenant à ce que tu disais; eux, ils sont comme ça, même si nous n'avons pas d'alliances familiales ! Même si nos oncles maternels sont de chez eux, même si nous partons chez eux pour les fêtes et s'il y a un enterrement, que Dieu vous en garde ! ils viennent, et nous, nous partons à leurs fêtes et eux ils viennent, cependant eux sont comme ça (ils ne changeront pas) ! Ils nous appellent zdimuḥ !]

4- CIII/L.77/p.XXIII

(M) : llah ḡaleb! ... *nečča d giwwet n tbaqit!* ... *nettes d giwwen wussu!* ... *ya ddunit... ayen nsædda!* ... *ur tṡyalen ara!* ...

[= On est dépassé (que Dieu nous pardonne) ! Nous avons mangé dans une même assiette ! Nous avons dormi dans un même lit. C'est ça la vie ! Nous avons passé des moments ensemble (on a fait plein de choses), des moments que nous ne pourrons plus revivre !]

5- CVII/L.117/p.LIII

(S/N1): **J'ai pas changé de langue tellement!** ... *tura* ... **parc' qu'a...** **j'ai des voisins et voisines qui parlent uniquement l' kabyle!**

[= Je n'ai pas changé tellement de langue, parce que, maintenant, j'ai des voisins et des voisines qui parlent uniquement en kabyle !]

6- CVII/L.121/p. LIII

(Na): **parc' qu' zik nni ... avant ... on connaissait pas l' kabyle... et puis avant... quand on était p'tit ... on ne pouvait apprendre la langue qu'avec nos proches! ... et puis eux ... ils parlent en arabe! ... et maint'nant on a grandi... on a étudié et on travaille... avec le contact à l'université! ... on a appris le kabyle à l'extérieur!**

[= Parce qu'avant nous ne parlions pas le kabyle, et quand nous étions petits, nous avons appris la langue de nos proches qui ne parlent qu'en arabe. Maintenant, nous avons grandi, nous avons étudié et nous travaillons, c'est avec nos contacts à l'université que nous avons appris le kabyle ; nous avons appris le kabyle en dehors de notre famille, à l'extérieur !]

Les « Haute-villiens » déclarent qu'ils entretiennent des contacts avec les kabylophones, et que de nombreuses relations les lient à ces derniers. Les deux groupes sociaux font partie de la race humaine, de la même religion musulmane, du même pays : l'Algérie ; ils ont des liens familiaux, amicaux, de voisinage et également professionnels. Ils sont appelés, en principe, à se respecter mutuellement. C'est pour ces raisons que nos locuteurs montrent leur volonté d'apprendre le K.

Cependant, les kabylophones ne tentent pas, d'après nos informateurs, de faire des efforts pour changer leurs attitudes négatives envers les «Haute-villiens» ; bien au contraire, ils continuent à les railler et à se moquer de ces derniers, et ce à travers l'appellation Zdimuḥ.

Parallèlement, nos informateurs s'attachent de plus en plus à leur groupe social tout en se montrant conciliant puisque lorsqu'il s'agit d'une attaque étrangère à la Kabylie, ils se doivent d'être solidaires avec les kabylophones jusqu'à s'identifier, pour certains, à ceux-ci. Voici les propos de certains locuteurs :

1- CVII/L.111/p. LII

(Na) : on est plus à l'aise quand on est avec les nôtres... avec les gens de notre groupe... même quand on est dans un même village... on est plus à l'aise avec ceux de notre village que les autres! ... par'c' qu' (parce que)... il faut garder son identité... c'est une question identitaire!

2- CVII/L.137/p. LV

(Na) : on s'est senti solidaire ... et ... même par rapport au territoire national ... on est plus fiers d'être dans une région kabyle! ... on est des gens "extra-terre"!... on dépend toujours de la classe politique!

Une autre locutrice tente, à travers son identification au mode de vie des kabylophone, de montrer sa conciliation avec ces derniers.

3- CV/L.12-13/p.XXXV

(F) : u naklu lgarnina... lx^werçef... *tibidest*... ead igulu l hum laeɛreb sselq! ... ɣna-y-a ead nlgul hum... ɣna tiziwzzu... f eemɣawa... *tibidest*... ih! ... yaɣɛa baba lkbec taɛ leid... yaɣɛa h temma-y-a... waɣed ibiɛu... waɣed yeddebɣu f leid!

[= Et nous mangions les herbes vertes, les cardes, les blettes, les Arabes les nomment « sselq » ; nous, à Tizi-Ouzou, à âamraoua, nous les nommons, « tibidest ». Eh oui ! Mon père, il prend au pâturage les moutons de l'Aïd, un, il le vend et un autre, il l'égorge pendant l'Aïd !]

(S1): tguli cy^wel leqbayel! ...

[= On dirait c'est des Kabyles (On dirait c'est le même mode de vie que celui des Kabyles) !]

Ces énoncés montrent que les «Haute-villiens» tentent de répondre aux kabylophones qui les traitent de renégats. D'après les «Haute-villiens» ils n'ont pas renié leurs origines ancestrales ; bien au contraire, ils montrent des attaches très profondes à l'égard de leur appartenance culturelle, au point qu'ils n'atténuent pas l'arrogance des kabylophones vis à vis de ces considérations culturelles, car eux aussi préfèrent - comme les Kabyles- limiter leur fréquentation au cercle dont ils sont issus.

Par ailleurs, malgré cet attachement à leurs origines, nos informateurs n'hésitent pas à être solidaires avec les kabylophones contre les forces du Pouvoir, car ils partagent comme eux ce sentiment d'infériorité et de dénigrement et d'autre part, ils tentent de s'identifier à la Kabylie dans son mode de vie pour montrer qu'ils sont également proches des kabylophones.

Dans ces exemples, nos informateurs ont eu recours à différentes langues : AT, K, et F. Nous avons remarqué que l'AT est utilisé par (F) et (S1), interlocutrices arabophones, il représente la langue à travers laquelle nos informatrices expriment leurs regrets et leur mécontentement. C'est une langue qui relève de leur cadre personnel.

Cette même situation apparaît également lorsque nos informateurs recourent au K pour qu'ils s'assurent que leur message est perçu par l'enquêtrice, non seulement dans son aspect linguistique, mais également dans son aspect sociologique. C'est une manière pour (M) de justifier sa dévalorisation pour les kabylophones et de montrer le maintien de la convivialité que les «Haute-villiens» vivent ou ont vécu avec les kabylophones et de ce fait, rejeter la responsabilité de cette polémique sur ces derniers.

Dans d'autres exemples, nous notons qu'en faisant part de leur colère quant à l'appellation *zdimuḥ*, les «Haute-villiens» font appel, tel que nous l'avons mentionné ci-dessus, à l'AT (lorsqu'ils sont entre eux) et au K ou à l'alternance K/F (lorsqu'ils s'adressent à un interlocuteur kabylophone). En d'autres termes, les énoncés qui débutent en AT ou en K se terminent généralement en F.

En effet, le recours par nos informateur au F - parfois même dans des discussions tout entières- intervient lorsqu'ils lient leur solidarité, malgré l'appellation *zdimuḥ*, avec les kabylophones au domaine politique. Celui-ci nécessite, tel que nous l'avons mentionné dans les chapitres précédents, un lexique plus spécifique et plus rigoureux pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté au niveau sémantique et sociologique de la communication. Le recours par nos informateurs au F est une marque d'instruction.

Ainsi, les «Haute-villiens» expliquent, à travers ces énoncés, que malgré tous les efforts de socialisation (relations familiales, de voisinage, professionnel...) qu'ils ont entrepris avec les kabylophones, ceux-ci continuent à les rejeter ; cette appellation *zdimuḥ* est une manière de refuser l'intégration des «Haute-villiens» dans le groupe kabylophone.

En somme, nos locuteurs opposent leur tolérance à l'intolérance des kabylophones. N'est-ce pas une manière de se valoriser lorsqu'ils sous-entendent que eux sont magnanimes, que eux sont compréhensifs, qu'ils ont un grand sens des conventions sociales. Autrement dit, que ce sont les kabylophones qui n'admettent pas la différence.

En définitive, les «Haute-villiens» montrent qu'ils sont contraints devant l'intolérance des kabylophones de fournir des arguments qui justifient d'une part, leur légitimité de se trouver dans une aire dialectale kabylophone en tant que groupe social à part entière et d'autre part, de défendre leur parler qui est un héritage socio-culturel aux origines multiples.

Cependant, le parcours que les «Haute-villiens» entreprennent à la recherche d'une identité non-ambiguë dénote une forme de malaise et de perturbation à se réclamer d'une appartenance culturelle donnée (arabe, *âamraoua*, Amazighe, ...).

Cette insécurité dérouté nos informateurs, au point qu'ils n'arrivent plus à déterminer s'ils sont Kabyles ou Arabes. Ce malaise identitaire se traduit parfois par un sentiment de regrets et de colère et parfois par un sentiment de tolérance et de compréhension qu'ils expriment généralement par l'usage du K, langue des kabylophones ; et ce, par leur identification au mode de vie de ceux-ci et par leur solidarité avec eux lorsque le Pouvoir les dénigre, sans pour autant oublier que ce sont des arabophones qui ont une langue : l'AT qui marque leur compétence bilingue l'AT/K, compétence dont ils sont fiers.

A ce stade de l'analyse, une question s'impose : le comportement de tolérance manifesté par les «Haute-villiens» à l'égard des kabylophones ne traduirait-il pas leur volonté de s'inscrire

dans la « citadinité » par opposition à la « ruralité » des kabylophones ? C'est ce que nous allons analyser dans le point qui suit.

III- 2- l'alternance de langues symbole d'urbanité

Nous avons traité, dans le point précédent, l'impact des représentations identitaires chez les locuteurs de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou sur le recours par ces derniers à l'alternance AT/K/F.

Dans ce point, nous nous proposons de vérifier si les « Haute-villiens » ne tentent pas, à travers leur parler (l'AT) et leur recours à l'alternance AT/K/F, de se distinguer des kabylophones en se démarquant du mode de vie rural de ces derniers, et ainsi s'identifier au mode de vie urbain raffiné.

Nous avons signalé, dans la première partie de cette étude, que notre choix du terrain d'investigation s'est porté sur un milieu urbain : la Haute-Ville de Tizi-Ouzou. Ce choix est justifié par l'usage par certains locuteurs de ce quartier du mélange entre l'AT, le K et le F dans leurs pratiques langagières quotidiennes et professionnelles; un mélange que nous ne retrouvons pas dans des milieux ruraux kabylophones où l'accent est mis plutôt sur un mélange entre le K et le F. L'analyse de notre corpus montre que nos locuteurs confirment cette pratique.

CVII/L.82/p. L

(N1) : **la plupart i zed^yen di la Haute -Ville c'est des Arabes... ce que je connais ... je**

réponds ... hađa makan!... yhhedru li b learbiyya ... u dayen b... s teqbaylit... et en français !

[= La plupart de ceux qui habitent à la Haute-Ville sont des Arabes. Je répond à ce que je comprends c'est tout ! On me parle en arabe, en kabyle et en français !]

Nous remarquons, dans ces énoncés, que (N1) représente un modèle de la coexistence de trois langues l'AT, le K et le F à la Haute-Ville de Tizi-Ouzou puisqu'à chaque fois que celle-ci

parle de la langue utilisée par son groupe, elle emploie la langue concernée. Ainsi, quand il s'agit de l'AT, elle a utilisé l'AT «b lærbiyya », quand il s'agit du K, elle a utilisé le K «*u dayen s teqbaylit* » et quand il s'agit du F elle a utilisé le F « **et en français** ».

Nous constatons que lorsque (N1) est sur le point d'énoncer, dans cet énoncé, le K, elle a failli continuer son intervention en AT en prononçant « b... » (en) en AT. Seulement, en réalisant qu'elle allait parler du K, elle se ressaisit et elle enchaîne en K. Ce procédé est donc une preuve que (N1) recourt –consciemment à ce type de stratégie pour prouver que les «Haute-villiens» maîtrisent en plus de l'AT, leur langue maternelle, la langue des kabylophones, le K. Nous avons noté également, dans cet exemple, qu'en parlant du F, (N1) le prononce avec un accent qui dénote son usage par les «Haute-villiens»; c'est comme s'il faisait partie, sans aucun doute possible, de leur répertoire linguistique : aucune personne ne pourrait prouver le contraire.

A partir de ces exemples, nous pouvons avancer que l'alternance de langues pratiquée par les «Haute-villiens» désigne donc, clairement un symbole d'urbanité. Y. CHERRAD-BENCHERF note à propos de la pratique de l'alternance de langues que « de tels comportements sont actuellement largement répandus surtout en milieux urbains. »¹

Par ailleurs, la marque de citadinité attribuée à l'alternance de langues s'étend chez les «Haute-villiens» à leur usage de l'AT. Nos informateurs considèrent, de ce fait, leur usage linguistique comme une marque de citadinité –puisque eux-mêmes sont des citadins- avec tout ce que celle-ci véhicule comme bonnes manières, soucis des convenances, intelligence,... Ces propos ne sont pas fortuits, ils dénotent la volonté des «Haute-villiens» de s'opposer aux kabylophones et à leur mode de vie rural. Tout ceci se passe à travers l'alternance AT/K/F.

Voici en effet, quelques exemples illustrant cette remarque.

1 CHERRAD-BENCHERFA Y., « Les Algériens et leurs rapports avec les langues », *LENGAS*, (revue de sociolinguistique), n° 26, 1989, p. 46.

1- CVII/L.99, 100, 102-106/p. LI-LII

(G): **qu'est c' qu' ça t' dis *kemmi ni ma t hedreḍ s tarabt?* ...**

[=Pour toi, qu'est ce que signifie le fait que tu parles en arabe ?]

(S): **bien sûr ! ... haḍi hyya luyti! ... parc' qu' je suis une vraie tizi-ouzienne! ... yaeni**
εarbiyya n tae ṣṣaḥ! ... ça fait longtemps... men lli saknin temmak! ... baba c' t'un
vrai tizi-ouzien!...

[= Bien sûr, c'est celle-ci ma langue ! Parce que je suis une vraie Tizi-ouzienne ! Ce qui signifie une vraie Arabe ! cela fait longtemps que nous habitons là bas ! Mon père c'est un vrai Tizi-ouzien !]

(G): **pour toi... qu'est c' qu' ça t' dit une Tizi-ouzienne? ...**

[= Qu'est ce que ça veut dire, d'après toi, une Tizi-ouzienne ?]

(S): **une tiziwzienne! ... yaeni a... une tizi-ouzienne!...**

[= Une Tizi-ouzienne ça veut dire une Tizi-ouzienne !]

(Na): yaeni *amḥala*... **une fille de ville! ...**

[= Et bien, ça veut dire une fille de ville!]

(S): **voilà! ... bent tae lemdina! ... voilà! Qui est bien à l'aise partout... sans complexes !**

[= Voilà! c'est une fille de ville ! Voilà ! celle qui est bien à l'aise partout, qui n'a pas de complexes !]

2- CIII/L.79/p. XXIII

(M): *mi nezday dagi... neṣmeslay awal agi s taεrabt! ... mi taε rabt agi n tmdit... la*
ville... xḥifet... degs kullec... nḥuzed ar leqbayel... ar trumit...

[= Puisque nous habitons ici, nous parlons cette langue qui est l'arabe ! Mais cet arabe de ville est léger et riche ; nous empruntons au kabyle et au français.]

3- CVI/L.8/p. XLI

(A): ḡmie n tae *el?ismawat* a... lli ead isemmu h ... hna-y-a.... **La culture haḍu lli seaw...**

asmut a.... nnas... zellal... tizi wzzu en général! ont... c'est un... c'est un langage de ville.

[= Toutes les nominations qu'ils sont en train de nommer, ici, ont été puisées de la culture des

«Haute-villiens»; ça veut dire que les gens de Zellal, de Tizi-Ouzou en général, ont un langage de ville.]

Dans ces exemples, nous constatons que nos informateurs affirment tous, aussi bien dans les enregistrements à découvert menés par l'enquêtrice exp. 1 et 2 que dans les enregistrements à découvert, à l'aide des complices, exp. 3, que leur usage linguistique est lié au quartier de la Haute-Ville, à la ville de Tizi-Ouzou et par conséquent au mode citadin.

Autrement dit, l'AT que nos informateurs utilisent est un arabe propre aux locuteurs de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou. Il renferme en lui-même des caractéristiques qui ne se trouvent pas dans d'autres parlers, particulièrement, l'arabe, parce que celui-ci est selon eux, un arabe raffiné et élaboré. Il est constitué de l'arabe, du kabyle et même du français et il véhicule une culture multiple. Toutes ces caractéristiques poussent nos informateurs, dans ces énoncés, à adopter des attitudes valorisantes envers eux-mêmes et envers leur langue. C'est ce que laissent entendre également les propos suivants où nos informateurs comparent leur langue à celles des autres arabophones.

4- CIII/L.80/p. XXIII

(M): *ih! haḍi... ead ihhedru ha ḥetta f tilifizyu! ... ḥetta f ccaṛq ihhedru ha! ... ih! ... ma eac igul... ya lalla! ... ya baxta! ... hih! ... tagi ihi am d iniy mači taṛab! ... am tiyaḍ mači tag^wrzi! ... ya wxxeti! ... yah! ... ya baxta! ...*

[= Oui ! celui-ci, il est utilisé même à la télévision, même en Orient on le parle ! Eh oui ! on ne dit pas « Eh madame ! ou eh Bakhta ! » Je vais te dire, alors, celui-ci n'est pas un arabe comme les autres, il n'est pas vulgaire, il n'est pas moche comme les autres parlers arabes. Eh ma sœur ! Eh ! Eh Bakhta (prénom de femme arabophone) !]

Dans ces énoncés, (M) distingue sa langue (l'AT) des autres langues arabophones qui sont, d'après elle, rudes et vulgaires. Par contre, son parler, puisqu'il est arabe, on le retrouve

même dans les pays arabes de l'Orient et aussi dans les médias; seulement son arabe est meilleur car il est souple (sa structure n'est pas compliquée) et de ce fait, compréhensible.

Nous avons remarqué que nos informateurs utilisent l'AT pour affirmer leur identité linguistique « *hađi hiyya luyti* » (c'est celle-ci ma langue), « *eařbiyya n taē ššaħ* » (un Arabe de vrai), « *awal agi b laeřbiyya* » (cet usage en arabe), « *el?ismawat* » (les nominations), « **La culture** *hađi lli saaw nnas zellal* » (cette culture qu'ont les gens de Zellal), « *ead ihhedru ha ħetta f tilifizyu* » (on la parle même à la télévision).

Ce recours à l'AT apparaît donc, en présence de kabylophones exp. 1, 2, et 4 ou en leur absence exp.3. Ce choix linguistique en présence de kabylophones pourrait s'expliquer par le fait que les «Haute-villiens» tentent d'exprimer le sentiment profond d'attachement qu'ils éprouvent à l'égard de leur langue qui est elle-même le symbole d'une civilisation raffinée et prestigieuse; c'est leur façon de distinguer et de valoriser, devant l'enquêtrice, leur arabe par rapport aux autres langues arabes qui sont –d'après eux- vulgaires.

C'est une manière, en effet, particulière des «Haute-villiens» de vexer les kabylophones qui prétendent que la langue de ces derniers est sans rigueur; c'est ce que déclare, d'ailleurs, (M) lorsqu'elle traite de la différence entre son parler et celui des Kabyles.

5- CIII/L.127/p. XXVII

(M) : *aťan šħab n ben yanni d akařrun d g^way deg nesepp^way leğwaz... as tiniđ... "fki-y-i d amarmiđ" ... aťan nutni qqaren as... ađebb^wax.... anda yella uđebb^wax agi?!... si barra ať i d awiy ađebb^wax agi?! ...*

[= Voilà ! les gens des Aït Yenni, au lieu qu'ils disent, pour le faitout où nous préparons le ragoût, «donne moi la marmite», voilà que eux, le nomment «ađebb^wax » (le cuisinier). Où est ce qu'il est ce cuisinier ? ! Je vais le ramener de l'extérieur (du restaurant) ? ! Je vais ramener ce cuisinier de dehors ? !]

Ainsi, le kabyle des Aït Yenni –parmi d’autres exemples– est un kabyle ambigu parce que pour (M), les Kabyles de cette région n’arrivent pas à faire la différence entre une marmite à cuisson et la personne qui fait la cuisine dans des restaurants : le cuisinier. C’est une manière pour (M) de dévaloriser le kabyle, de le railler, et par-là même, de railler les usages des kabylophones. Dans cet exemple, (M) a eu recours à l’usage du K pour dénigrer les kabylophones, pour s’assurer que cette dévalorisation est bien perçue par son interlocutrice kabylophone.

Toutefois, le recours par nos informateurs à l’alternance AT/F apparaît dans des énoncés où ceux-ci se targuent, à travers l’AT, de leur appartenance culturelle arabophone et à la ville de Tizi-Ouzou, par conséquent, à la citadinité: « baba c’t’un vrai Tizi-ouzien » (mon père est un vrai Tizi-ouzien), « je suis une vraie Tizi-ouzienne », « yaeni **une tizi-ouzienne** » (ca veut dire une Tizi-ouzienne), « bent taε lemdina » (une fille de la ville), « c’est un langage de ville », « Tizi-Ouzou en général », « n la ville » (de la ville).

L’usage du F, dans ces énoncés, exprimerait la volonté de nos informateurs à donner un aspect plus correct, plus élaboré à leur appartenance à la ville de Tizi-Ouzou et de ce fait, à donner à leur usage linguistique plus de classe et de prestige. Le recours au F peut traduire la volonté de nos informateurs de se soustraire comme l’écrit J. M. COMITI, « à un système traditionnel jugé archaïque et particulièrement pénible ».¹

La preuve en est, en effet, lorsque (M) compare son AT à celui des autres arabophones et au K des kabylophones ; elle l’exprime en AT ponctué d’un accent arabophone «vulgaire» et dans le second en K mais en choisissant un lexique moqueur et ambigu. Cette stratégie langagière dénote, en fait, le désir de nos informateurs non seulement de railler les kabylophones mais également de dénigrer leur façon de vivre liée au mode rural.

¹ COMITI J. M., *Les Corses face à leur langue de la naissance de l’idiome à la renaissance de la langue*. Araccin, « coll. A. Asquadra di u Finusellu », 1992, p. 165.

Nous pouvons remarquer ces attitudes à travers l'auto-valorisation et la dévalorisation de nos informateurs qui se disent « citadins » des kabylophones et de leur façon de vivre liée à la ruralité « montagnarde »

1- CIII/L.120/p. XXVI

(M) : *d les envoisseurs hatah! ... as ma yelæeb lmaç... naε ad yili l' film... llan si zik... akka cfiy achel agi fellas... a sen inin .. "assa ad şubben les envoissur... a... ay ççen!" ... hum! ... şşedşayen! .. mi dirit akka ... d atmaten yark^w! ...*

[= C'est des envahisseurs! Voilà ! Quand il y a un match, ou un film, ceci existe depuis Jadis, c'est comme ça que je me le rappelle, on disait : « aujourd'hui, ils vont descendre et ils vont nous manger ! Ils font rire ! Mais ce n'est pas bien comme ça ! Nous sommes tous frères !]

2- CIII/L.121/p. XXVII

(M) : *şubben yark^w... lli ycuf hum ... axaţar... leşhama cwiyya... cwiyya! ...*

[= Ils sont tous descendus, celui qui les voit comme ça ! Parce qu'ils n'ont pas assez de savoir-vivre!] Dans un autre contexte, (M) déclare que le comportement de sauvagerie des kabylophones s'étend à leurs pratiques langagières.

3- CIII/L.122/p. XXVII

(M) : *hatañ nutni a... ma byan ad ssiwlen... as inin... hih! ... ya winnat! ... hih! ayen as tiniđ lebbim?! ... d lebyel?! ... tiniđ a winnat? ... ya si muħemmed! af ayyer as tiniđ akken? d ayyul?! ... hacem!*

[= Voilà, eux quand ils veulent interpeller une personne, ils disent « Hih ! Eh toi là bas ! Hih ! » pourquoi tu lui dis ça ? pourquoi tu lui dis comme ça ? C'est un âne ? ! excuse moi, c'est un bœuf , C'est un âne ? !]

Dans ces exemples, (M) tente de dévaloriser les kabylophones en les qualifiant d'intrus et de sauvages. (M) trouve les Kabyles intolérants et dénués d'intelligence. C'est ainsi qu'elle les compare non seulement aux animaux sauvages, mais également aux animaux connus, dans la

culture de notre locutrice et particulièrement dans celle des kabylophones, pour leur agressivité « lbhim » (bœuf) et leur idiotie « lbɣel et ayyul » (l'âne) au point qu'elle a utilisé – juste après son usage de ces deux derniers termes – une expression idiomatique en K, employée dans des circonstances de politesse et de convenances sociales « ḥacam » (sauf ton respect/excuse-moi pour ce terme). Ceci explique que les kabylophones sont non seulement des intrus dans leur ville, mais également des personnes sauvages et bêtes.

Ces propos négatifs visant le mode de vie des kabylophones, tel que nous l'avons mentionné précédemment, s'étendent également au comportement linguistique de ceux-ci.

Nous pouvons déduire aussi, à partir de ces énoncés que les kabylophones qui vivent dans les montagnes sont coupés de la modernité. Pour bénéficier des avantages de la vie moderne, ils descendent en ville, à Tizi-Ouzou, c'est ce qui justifie l'usage des items « l'maç » (le match) et « l'film » (le film) que (M) a emprunté à la langue française.

Pour accentuer la dévalorisation des kabylophones et leurs mauvaises manières, (M) utilise les expressions « ṣubben d yark » (ils sont tous descendus), « les envoisseurs a γccen » (les envahisseurs vont nous manger), « lli ycuf hum » (celui qui les voit), « ṣṣeḍṣayen » (ils font rire), « lefhama cwiya » (ils manquent d'intelligence et de savoir-vivre).

A travers ces réalisations linguistiques, (M) – qui prend à témoins les autres «Haute-villiens» – exprime l'agressivité animale avec laquelle les kabylophones descendent en ville et c'est pour cette raison que les «Haute-villiens» leur cèdent la place. Ces derniers se comportent ainsi avec les kabylophones non pas parce qu'ils ont peur d'eux, bien au contraire, ils les font rire et par volonté de ne pas être confondus avec eux.

Cette manière de traiter les kabylophones n'est en fait, qu'une stratégie de (M) pour se démarquer avec fierté de ces locuteurs donc, de se valoriser. C'est une façon de dire que eux ne sont pas subjugués, que eux sont intelligent set que eux ont de bonnes manières.

Cependant, en se rendant compte que son interlocutrice est (elle aussi) une kabylophone, (M) se ressaisit et montre les considérations décevantes auxquelles sont arrivés les deux groupes sociaux haute-villiens et kabylophones; (M) note toutefois, qu'il ne faut pas, pour les deux groupes descendre aussi bas, car ils sont tous deux frères.

Nous constatons, dans ces exemples, que le F utilisé par (M) dans ses pratiques langagières se limite, au vu de son analphabétisation, à quelques emprunts et interférences que nous avons cités précédemment : « l'maç », « l'film », « envoisseur », « mi » (mais).

« Le film » et « le match » sont des items indiquant les loisirs assez répondus dans les milieux urbains ; ils prennent des dimensions –d'après les propos de notre informatrice- de civilité, d'ouverture d'esprit et de modernité ; des considérations que l'on ne retrouve pas dans les milieux ruraux et encore moins dans les hautes montagnes d'où viennent les kabylophones. Ce sont des pratiques héritées des Français, elles reflètent la vie moderne, elles sont donc, des pratiques hégémoniques dignes des citadins mais non des ruraux. C'est pour cette raison aussi que les «Haute-villiens» s'écartent de ces pratiques lorsque les kabylophones y prennent part.

Quant au monème fonctionnel que (M) a utilisé « mi », il traduit, sans doute, une opposition entre le dénigrement du mode de vie exprimé dans sa généralité en K pour passer à l'expression des regrets. Ainsi, la valorisation de soi se traduit par la tolérance de (M) envers les kabylophones qui est exprimée également en K.

L'emploi de ce monème fonctionnel est une manière pour notre locutrice de tenter –malgré son manque d'instruction- d'objectiver et de relativiser ses opinions, puisque –selon elle-même- les kabylophones ne ratent aucune occasion de les railler ne serait ce que par l'appellation *zdimuḥ*, attitudes que nous avons déjà traitées dans le point précédent de ce chapitre.

Quant au recours par (M) au K, il s'expliquerait –tel que nous venons de le mentionner– par le fait de s'assurer que les propos qu'elle tient parviennent à l'interlocutrice et par-là même à son groupe social.

Cependant, (M) recourt à l'usage de l'AT dans les énoncés en K, comme le terme « byel » –même si elle l'a déjà prononcé en K– pour exprimer sa profonde dévalorisation et son mépris, des sentiments qu'elle ne peut traduire que dans sa langue maternelle.

Cette dévalorisation des kabylophones traduit, en effet, chez nos informateurs la valorisation de soi exprimée à travers leur langue. Nos locuteurs déclarent que celle-ci est un symbole de citadinité avec tout ce que cela comporte comme soucis des convenances sociales, savoir-vivre, bonne éducation... voici quelques exemples extraits de notre corpus.

1-CIII/L.107/p. XXV

(M) : *nuk^wni neqqar as a sidi muḥ... nuk^wni d lefhama i nefhem d leqdar i nesæ... si pur ça i*

neqqar « sidi »! leḥdaqa! ... d leḥdaqa ... d lefhama nuk^wni γur naγ! ...

[= Nous, nous disons sidi (monsieur qui a une valeur de seigneur) Mouh car cela fait partie de notre bon usage social, de notre respect, de notre bonne éducation. C'est pour cela « Sidi mouh » signifie pour nous un bon usage des convenances sociales !]

2- CIII/L.108/p. XXV

(M) : *ih! ...ad ḥedqen ciṭṭuḥ! ... d tarbiyya !*

[= Eh oui ! Qu'ils se respectent un peu, il faut qu'ils s'éduquent !]

CV/L.69/p. XL

(F) : *ana ma nṛuḥ c ngul l hum haḍa qbayel... mači mlaḥ naε acen!!*

[= Moi, je ne vais pas répondre que c'est Kabyles sont mauvais !]

3- CIII/L.109/p. XXV

(M) : *tura meltay ... šḥab idurar ig fahmen naε wigad n dagi n temdint ig fahmen?! ...*

nek^wni xas ur tssineḍ ara smbæid... ya sidi muḥ ! ... winna i tusemma d leqdar is tefkiḍ !

[= Maintenant, montrez-nous si c'est les gens des montagnes qui comprennent ou ceux de la ville? !
Nous, même si tu le connais pas, de loin, « Eh sidi Mouh » ! Ceci veut dire que tu lui as accordé du respect !]

4- CV/L.70, 71/p. XL

(S1) : waḥed ihdaṛ li b leqbayliya nreḡḡaε lu b leqbayliya! ... u waḥed ihdaṛ li b leaṛbiya
nreḡḡaε lu b leaṛbiya! ...

[= Celui qui me parle en kabyle, je lui répond en kabyle et celui qui me parle en arabe, je lui répond en arabe.]

(F): haḡḡak! a benti ! [= c'est ça ma fille !]

5- CVII/L.74, 75/p. XLIX

(G): *dya aḡedduḡ yid sen aḡ leqdeḡ azemmur!*

[= Alors , tu parts avec eux à la cueillette des olives !]

(S): lala ... ma nḡiḡ c... ma byaw c xawti!... teεεaṛfi leaqliya taε **drari** taε **la Haute-Ville!**

taε tiziwezu !... **une jeune fille** tṛuḡ leḡnan telgeṡ ?! ... a ... win εad ykun gaε lyaci! ...

[= Non, je ne peux pas, mes frères ne veulent pas ! Tu connais la mentalité des jeunes de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou, une jeune fille ne part pas au champ pour la cueillette des olives ?! là où il y a des gens (sous entendu les hommes)?!]

6- CVII/L.143/p. LV

(S) : **normal'ment...** kifac yahdaṛ li ... nahdaṛ lu! ... **c'est plus correct !**

[= Normalement comme on me parle, je parle! C'est plus correct !]

L'examen de ces énoncés indique que nos informateurs tentent, dans leurs conversations en présence ou en absence de kabylophones (dans les enregistrements à découvert), de se valoriser.

En effet, nos locuteurs tentent de montrer, à travers l'expression *zdimuḡ* utilisée dans ces exemples, que les «Haute-villiens» représentent une population qui prend en considération les convenances sociales telles que : l'éducation « *ttaṛbiyya* », le respect « *leqdaṛ* », la timidité

« laḥya », le savoir vivre « lefhama »... ; ce sont des personnes qui préservent leur honneur et celui de leurs femmes (leurs filles et leurs sœurs) « ma byaw c xawti » (mes frères ne veulent pas), « ma ntig c » (je ne peux pas) exp. 5 et qui devraient s'accommoder aux usages linguistiques de leur interlocuteurs particulièrement kabylophones, exp. 4 et 5.

Notons, dans ces énoncés, que les «Haute-villiens» se démarquent, à partir des considérations de civilité qu'ils adoptent dans leur vie quotidienne, des kabylophones qui sont rudes et bornés. Ils lancent même un appel incitant ces derniers à prendre exemple sur les «Haute-villiens», résultat d'un modèle de citoyenneté, « leḥḍeḥ ». Pour exprimer cette vision, nos informateurs utilisent le K, pour assurer l'intercompréhension avec l'enquêtrice.

Le recours à l'AT apparaît essentiellement dans les discussions –à ce sujet- entre les «Haute-villiens», entre (S1) et (F). (S1), même universitaire, essaie d'éviter l'usage de l'alternance de l'AT avec le F pour mettre à l'aise son interlocutrice (F) et également s'assurer de la continuité de la communication.

Cependant, l'AT peut être utilisé en alternance avec le F et ce en présence d'une kabylophone. Ce procédé indique que (S), dans l'exemple 5, ressent d'une part, une insécurité linguistique dans le K puisqu'elle ne le maîtrise pas aussi bien que (S1), (F) et (M) ainsi qu'elle le déclare dans l'énoncé suivant.

CVIII/L.115/p. LIII

(S) : je comprends très très bien ... mais pour parler ... je trouve des difficultés! ... mais

beṣṣaḥ ... je me sens très très à l'aise en arabe... parc' qu' *ḥinna i fahmayatas!*

[= Je comprends très bien le kabyle, mais je trouve des difficultés pour le parler. Par contre, je me sens très à l'aise en arabe parce que c'est la langue que je comprends le mieux !]

D'autre part, nos locuteurs utilisent l'AT pour nous faire part de la mentalité des citadins de Tizi-Ouzou qui sont très réservés et jaloux de leurs femmes, filles et sœurs. Dans ce cas, l'usage par (S) de sa langue maternelle pourrait être une forme de fidélité à son appartenance

culturelle et à travers laquelle elle montrerait aux kabylophones, mêmes s'ils sont citadins (ce qui prouve que les jeunes femmes ne travaillent pas dans les champs), ils tiennent toujours à leurs valeurs ancestrales sociales que linguistiques.

L'usage du F apparaît en alternance avec l'AT. Il pourrait s'expliquer par le fait que les femmes tentent généralement de s'éloigner des formes linguistiques qui reflètent un mode de vie traditionnel pour se rapprocher d'avantage de l'ouverture et du cadre prestigieux « jeunes filles », attitude qui apparaît essentiellement chez les jeunes filles.

J. M. COMITI souligne en parlant du langage des femmes corses « celles-ci s'approchent d'un autre système pour avoir une promotion sociale »¹. Le recours ainsi, par (S) au F est une manière de se soustraire à la ruralité et de rester dans la citadinité, exp. 5.

Par ailleurs, cet aspect citadin intervient également dans l'instruction. Celle-ci est véhiculée, d'après un de nos informateurs, par leur parler.

CVI/L.16/pp. XLI-XLII

(A) : **d'ailleurs** zdimuḥ... **c'est une** cisa li lli qra!

[= D'ailleurs zdimuḥ est une marque honorable pour celui qui est instruit !]

Cet énoncé vient, en effet, justifier la légitimité de ce parler à Tizi-Ouzou ainsi que sa valorisation, et ce en rattachant l'appellation zdimuḥ à l'instruction.

En d'autres termes, (A) tente, par son propos, d'atténuer la dévalorisation attribuée à son parler pour en faire un symbole de savoir et d'intelligence.

Ceci laisse entendre que les «Haute-villiens», en leur qualité de citadins, ont bénéficié, contrairement aux kabylophones des montagnes rudes et sans intelligence, des commodités du centre urbain (Tizi-Ouzou), en particulier de l'école (d'instruction) qui est précisément un symbole d'ouverture culturelle et intellectuelle. C'est ce qui pourrait expliquer le recours par

1 COMITI J. M., 1992, Op. cit., p. 165.

(A) au F et pour introduire son message valorisant « d'ailleurs » pour le terminer en AT, premier symbole culturel de (A).

Cependant, ces considérations peuvent se modifier lorsqu'il s'agit de comparaison entre citadins de Tizi-Ouzou, c'est à dire entre «Haute-villiens» qui sont restés actuellement dans leur quartier et entre ceux qui habitent au centre ville (ex – village colonial).

Il se trouve que ces derniers traitent également les premiers, de villageois de Tizi-Ouzou et tentent également de distinguer leur parler de celui des autres «Haute-villiens». Voici quelques exemples que nous avons relevés de nos enregistrements anonymes et à découvert.

1- CI/L.156, 157/p. VIII

(N): **formidable** ttefla hadik!

[=Cette fille est formidable!]

(O): send ha wahed l' **language** taε "ddecra" a... "mčaxčax" !

[= Elle a un langage du village (la Haute-Ville) qui est formidable !]

2-CVII/L.113 /p. LII

(Na): **je préfère ne pas citer!** ... axačar ... **j' n' vis pas maint'nant dans la Haute-Ville ...**

tura di la Haute-Ville ur zriγ ara ... nekk i ni mes proches ... ils n'ont pas cette mentalité!

[= Je préfère ne pas me prononcer sur cette question, parce qu'actuellement je ne vis pas à la Haute-Ville. Maintenant, je ne sais pas ce qui se passe à la Haute- ville ; les membres qui me sont proches n'ont pas cette mentalité !]

3- CVII/L.76/p. XLIX-L

(N1): **c'est comme un village ... comme a ... ce n'est pas ... une ville c'est l'ancienne ville de Tiziwzzu!** ... qqaren as ddecra! ...

[= La Haute-Ville c'est comme un village, ce n'est pas une ville. C'est l'ancienne ville de Tizi-Ouzou, on l'appelle « village » !]

4- CVII/L.77/p. L

(N1): **c'est des réservés ... binat hum... makac les magasins... u... n'y a pas de magasins...**

c'est des anciennes maisons b lqarmud

[= Les gens de la Haute-Ville sont réservés, ils n'ont de relations qu'entre eux seulement. Il n'y a pas de magasins, ceux-ci sont, en réalité, des maisons à toiture en tuiles]

5- CVII/L.91/p. LI

(N1): *miči iğraben n Tizi-Ouzou ... n zdimuḥ ! ...*

[= Ce ne sont pas des Arabes de Tizi-Ouzou, comme ceux de Zdimuḥ !]

6- CVII/L.98/p. LI

(N1) : **pour parler** *kan akka gi kan... il vaut mieux parler kabyle pour a t fahmed a... ktar!*

wala l'arabe nni taeweğ ak^w !... ur t fahmed walu! ...

[= Pour qu'on te comprenne, il vaut mieux parler en kabyle. Si tu parlais en arabe de la Haute-ville, personne ne te comprendra, car c'est une langue conçue à l'envers, elle est mélangée!]

7- CVII/L.107/p. LII

(N1): **men l'ancienne ville** ... *nukwni ur neppuḍ yiwwet ! ...*

[= Nous, nous sommes de l'ancienne ville, nous n'avons atteint aucune !]

Ces énoncés dénotent la volonté de certains «Haute-villiens» de se soustraire aux conditions de vie qui règnent dans le quartier de la Haute-Ville, car celles-ci sont identifiées actuellement au mode de vie archaïque et de paysans par rapport aux autres endroits de la ville de Tizi-Ouzou, particulièrement au centre ville, ancien village colonial.

Certains de nos informateurs trouvent dans le Centre- Ville une vie meilleure, moderne car il représente un milieu stratégique au niveau économique et culturel, des commodités que la Haute-Ville n'offre pas à ses résidents. Elle ressemble d'après la description faite par nos informateurs au village kabyle où l'on trouve de vieilles maisons en tuiles, des petits commerces de base (alimentation générale ...); elle s'appelle bien « ddecra », par les «Haute-villiens» et « taddart » par les kabylophones. C'est ce que confirme une de nos informatrices.

CVII/L.76a/p. L

(N1) : *qqaren as i la Haute-Ville... s taɛrabt ddecra... taddart ar leqbayel !*

[= on appelle la Haute-Ville « ddecra » (le village) en arabe, *taddart* (le village) en kabyle !]

Ainsi, contrairement à certains de ces citadins, essentiellement les plus âgés d'entre eux qui tiennent compte de leur tradition et de leur parler, symbole de leur citadinité et de leur fierté, d'autres, les jeunes en particulier, qui ont quitté leur ancien quartier, tentent de se distinguer du mode de vie qui règne à la Haute-Ville et parfois même d'ignorer leur parler exp. 1 et 6.

La fierté qu'ils éprouvaient avant tend, en effet, à s'atténuer graduellement au fur et à mesure que le Centre-Ville prend –pour eux– des proportions économiques et culturelles importantes.

La Haute-Ville se replie sur elle-même et tend à s'isoler plus ou moins du monde moderne.

Nos locuteurs, refusant de sombrer dans l'isolement, choisissent d'abandonner cet endroit villageois pour se fixer dans un milieu plus citadin qui leur apporte plus d'avantages matériels et intellectuels. Nous les voyons se moquer du parler de la Haute-Ville qu'ils interceptent chez leurs interlocuteurs qui résident encore dans ce quartier.

Ces attitudes ne sont-elles pas une manière, de la part de nos locuteurs, d'exprimer leur malaise et leur insécurité linguistique ? Ce malaise ne serait-il pas introduit par les événements pour la revendication de l'identité berbère de 1980 et auxquels nos locuteurs ont participé ; ce qui les a poussé à prendre du recul par rapport aux désignations péjoratives « *zdimuħ* » que les kabylophones leur ont attribuées et de reconsidérer et leur origine culturelle et leurs pratiques linguistiques. C'est ce que nous pouvons lire dans les exemples 5 et 6. « il vaut mieux parler en kabyle ».

C'est ainsi que le recours par nos informateurs à l'alternance AT/F et/ou K/F serait une forme d'une part, d'expression de la pluralité linguistique qui se trouve à Tizi-Ouzou et qui symbolise leur citadinité et d'autre part, d'atténuation de leur critique du K, car les utilisateurs de celui-ci ont prouvé, lors des événements de « 80 », leur courage, leur intelligence et leur

affirmation identitaire, contrairement donc à ce qu'ils disaient d'eux dans les premiers énoncés de ce point : « lahwayec » « envahisseurs », « lbhim »... Les kabylophones sont de ce fait, un symbole de fierté pour la plupart des «Haute-villiens». C'est ce que déclare une de nos informatrices dans l'énoncé suivant :

CVII/L.139/p. LV

(Na): **oui! ... bien sûr! ... même par rapport au territoire national ... on est plus fiers d'être dans une région kabyle... avec les Kabyles! ...**

Les kabylophones représentent également pour certains de ces citoyens leurs idoles dans le courage, l'honneur et la ténacité.

Cependant, ces considérations ne peuvent pas tout à fait les éloigner de leur attachement à leur langue, et ce, malgré leur tentative d'auto-dévalorisation que nous avons relevée dans les exemples précédents. Cette preuve apparaît dans l'exemple 1 : (O) et (N) maîtrisent tous les deux le K, ils sont tous les deux en présence d'une kabylophone dans un entretien non directif et en situation d'enregistrement anonyme « pirate », ils ont utilisé, en revanche, l'AT, non pas pour se diverger de (G), mais pour parler de cette fille qui habite à la Haute-Ville. Cette stratégie langagière traduit d'une manière particulière l'humour de nos locuteurs vis à vis de leur langue maternelle, l'AT.

Quant à leur usage du F, il interviendrait dans des circonstances où nos locuteurs s'expriment sur la citoyenneté et sur ce que recouvre ce concept comme mode de vie moderne et d'ouverture d'esprit.

En somme, la marque de la citoyenneté n'est pas seulement véhiculée par le recours par les «Haute-villiens» à l'alternance de langues AT/K/F, mais elle est également introduite d'une part, par leur usage de l'AT et d'autre part, par les attitudes de nos locuteurs envers chacune des langues susmentionnées et pratiquées au niveau communicatif, c'est à dire au niveau de la communication sociale en milieu urbain de la Kabylie .

III- 3- Conclusion

Nous nous sommes proposés, dans ce chapitre, d'analyser, à la lumière de notre corpus et des circonstances méthodologiques dans lesquelles il a été recueilli, l'impact des paramètres sociolinguistiques (discours épilinguistique) – exprimés dans les attitudes linguistiques- sur la pratique par les locuteurs de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou de l'alternance de langues AT/K/F.

En d'autres termes, nous avons tenté d'une part, de vérifier si l'alternance de langues à laquelle les «Haute-villiens» font appel ne traduit pas un malaise identitaire et une forme d'identification au mode de vie citadin et d'autre part, d'analyser la manifestation de ces considérations psycho- sociologiques chez nos locuteurs –en présence et en absence d'interlocuteurs kabylophones, ainsi que la réaction de ceux-ci dans les enregistrements à découvert et dans les entretiens semi- directifs en général et occasionnellement dans les enregistrements « pirates » et dans les entretiens non directif.

Il ressort de notre analyse que nos informateurs s'identifient à différentes origines culturelles : arabes, maraboutiques, de Saqia El Hemra, de Tebessa, de âamraoua, de Taouarga, de Tizi-Ouzou pour en fin s'identifier aux Amazighes.

Cette diversité culturelle exprime, en effet, chez les «Haute-villiens» une impossibilité à se prononcer sur une appartenance socio- culturelle bien précise.

Nos informateurs n'arrivent plus –eux-mêmes- à se positionner culturellement et ils restent tel que le déclare (M), au milieu « neqqim dī tnaşfa », car du point de vue des arabophones, les «Haute-villiens» –se trouvant dans l'aire dialectale kabylophone- sont considérés comme des kabylophones et du point de vue des kabylophones, ils sont considérés comme des arabophones puisqu'ils utilisent, dans leurs pratiques langagières, l'AT.

En effet, ce sentiment d'insécurité culturelle pousse les «Haute-villiens» à se créer, par leur recours au mythe d'ancêtres fondateurs, une origine glorieuse véhiculant une civilisation raffinée et prestigieuse.

Cette «quête identitaire» ne serait, cependant, qu'une réaction naturelle de la part des «Haute-villiens» qui subissent des dévalorisations continues de la part de certains kabylophones qui se disent «puristes».

Ces kabylophones, se rendent compte du malaise des arabophones de Tizi-Ouzou et accentuent leur mépris pour ceux-ci en leur attribuant une appellation péjorative «zdimuḥ». A travers celle-ci, ils traitent les «Haute-villiens» de personnes qui veulent renier leur origine culturelle qui – d'après eux- est kabylophone et qualifient implicitement leur usage linguistique de langue «impure» puisqu'elle est constituée d'un mélange entre l'AT et le K et de ce fait, elle ne correspond pas tout à fait ni aux normes du kabyle, ni à celles de l'arabe. Eux-mêmes la qualifient ainsi : «karwazi» (à l'envers), «ma frat earbiyya ma frat qbayliyya» (on ne comprend plus si c'est de l'arabe ou du kabyle).

En revanche, prenant conscience du mépris des kabylophones, les «Haute-villiens» tentent d'atténuer leur malaise et leur mépris «de soi» en recourant aux attitudes d'auto-valorisation. Celles-ci apparaissent lorsque nos informateurs expliquent que la signification de l'appellation «zdimuḥ» que leur ont attribué les kabylophones correspond à un usage de civilité. Elles se manifestent non seulement lorsqu'ils expriment leur fierté de leur bilinguisme, procédé linguistique que l'on ne peut retrouver, selon eux, que dans les milieux urbains, mais aussi lorsqu'ils expriment leurs regrets face aux comportements de kabylophones envers eux. Ces comportements psycho- sociologiques de nos informateurs sont doublés d'une volonté de dénigrer ces derniers et de se valoriser. Ainsi, ils adoptent –à travers ces regrets et leur volonté de s'identifier aux Kabyles, traduits dans les relations

familiales, de voisinage et professionnelles- des sentiments de conciliation qui s'opposent à l'attitude de rejet des kabylophones.

En somme, il ressort de ce malaise identitaire une stratégie de répartition des langues par nos locuteurs dans leurs pratiques langagières. Autrement dit, les «Haute-villiens» ont tenté de respecter, à travers cette insécurité culturelle, les contextes d'utilisation de l'AT, du K et du F. En effet, l'examen de notre corpus indique que lorsque nos informateurs traitent du thème de leur appartenance culturelle, ils utilisent l'AT pour désigner l'origine arabe et maraboutique issues d'une civilisation musulmane élaborée, le K pour s'identifier à l'origine amazighe et c'est une manière de répondre aux kabylophones qui les raillent en toutes occasions. Ceci démontre chez les «Haute-villiens» qu'ils peuvent être plus Kabyles que les kabylophones et qu'ils maîtrisent aussi bien le K que ces derniers, c'est ce qui justifie leur fierté pour leur bilinguisme AT/K, langues qu'ils utilisent en alternance dans plusieurs contextes.

L'AT est fréquemment utilisé en l'absence de kabylophones, par contre, le K, il est moins fréquent en l'absence de kabylophones et il est plus pratiqué en leur présence. Ceci s'explique par la volonté de nos informateurs d'instaurer un climat de convergence avec leur interlocuteur kabylophone; un comportement qui fait d'ailleurs partie des gestes de conciliation et d'auto-valorisation de nos locuteurs par rapport aux attitudes divergentes kabylophones; ou alors de s'assurer que le message est bien compris par ces derniers, dans le but donc de les mettre mal à l'aise. L'usage de l'AT peut s'interpréter également comme l'unique manière pour les «Haute-villiens» d'exprimer leurs angoisses quant à leur malaise identitaire et leurs profonds regrets quant à la manière dont ils sont traités par les kabylophones.

En ce qui concerne le F, il est généralement utilisé par les «Haute-villiens» instruits en l'absence et en la présence de kabylophones; chez les «Haute-villiens» qui ne sont pas instruits, le F apparaît sous forme d'emprunts et d'interférences.

Le F est également employé dans le discours épilinguistique où nos informateurs traitent de sujets qui nécessitent de la précision et de l'objectivité comme les thèmes qui relèvent de l'histoire, du langage et de l'urbanité.

Autrement dit, le F est employé par nos locuteurs lorsqu'ils font part de leur appartenance au milieu citadin, par opposition au milieu rural, «une fille de ville», «une vraie Tizi-ouzienne», «une jeune fille», «le langage de ville»...

En outre, le recours par nos informateurs à ces expressions dénote une forme de valorisation de «soi» et une dévalorisation de l'autre, les kabylophones.

Par ailleurs, les kabylophones, en traitant les «Haute-villiens» de renégats éveillent en ces derniers un sentiment de révolte. Comme ils les traitent de «zdimuḥ», les «Haute-villiens» traitent les kabylophones d'intrus «envahisseurs», de sauvage «lahwayec», d'âne «byel et ayyul», de bœuf sauvage «lebhim» et de montagnards «ṣḥab idurar»...

Ces attitudes sont ainsi, à l'origine de la polémique qui règne actuellement dans la ville de Tizi-Ouzou et à travers laquelle chacun des groupes tentent de se valoriser tout en dévalorisant l'autre.

Ces expressions représentent en fait, une manière de la part de nos locuteurs de dénigrer le mode de vie des kabylophones rude et vulgaire, attitudes qu'ils tentent d'étendre aux pratiques langagières de ces derniers qui - selon eux - manque de précision et de rigueur. Par contre, le parler de la Haute-Ville est - d'après nos locuteurs arabophones - une marque de prestige culturel, intellectuel et de ce fait, d'urbanité avec tout ce que celle-ci véhicule comme mode de vie raffiné et comme résultat du savoir-vivre (bonne éducation, soucis des convenances sociales, d'intelligence, de compréhension, d'économie du langage, de rigueur...).

A partir de ces considérations, nous avons pu noter que nos locuteurs font appel, dans l'expression de ces thèmes, à l'AT comme langue d'intimité apparaissant essentiellement

lorsque ces locuteurs associent leur langue à la langue arabe médiatisée, lorsqu'ils la comparent aux autres langues arabophones qu'ils considèrent comme des langues vulgaires qui véhiculent un mode de vie rural.

Nos informateurs font appel également au K lorsqu'ils parlent avec les kabylophones pour assurer la transmission du message et/ou pour dénigrer ces derniers en rapportant à l'interlocuteur leur production langagière.

Quant à la langue française, elle est utilisée par nos informateurs de sexe féminin pour se soustraire aux contraintes liées à la tradition et se rapprocher des pratiques modernes et ainsi pour pouvoir atteindre un statut social plus prestigieux.

Cette volonté d'atteindre un statut social, à travers l'usage de l'alternance de langues AT/K/F, apparaît également chez certains locuteurs de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou particulièrement ceux qui sont jeunes. En effet, ceux-ci tentent aussi de se valoriser par rapport aux autres membres de leur groupe qui résident actuellement dans ce quartier et ce, sous prétexte que eux habitent dans des quartiers de la ville plus modernes et que les autres habitent dans un quartier traditionnel dépourvu de distractions modernes et de mode de vie raffiné.

Ces jeunes «Haute-villiens» qualifient, à travers leur nouvelle situation sociale, leur quartier de village «ddecra», ses résidants de campagnards et leur arabe de bizarre, de mauvais arabe dont on peut se moquer « mčaxčax » .

En outre, la quête identitaire chez nos informateurs ne se fait pas seulement à travers le domaine culturel mais également à travers le domaine économique. Une question reste posée : comment interpréter le jugement porté par les «Haute-villiens» qui résident en dehors de leur quartier sur leur langue ?

En sortant de leur quartier, il se peut que nos informateurs aient pris conscience de leur sentiment de malaise et tentent de se rétracter en préférant le K à leur langue.

N'est-ce pas une manière pour certains «Haute-villiens», jeunes en particulier, de se reconnaître comme kabylophones ? Ou est-ce une manière de prouver davantage leur malaise identitaire doublé d'un malaise sociale? N'est-ce pas une manière originale de s'opposer à tout ce qu'on leur a inculqué au niveau socioculturel et sociolinguistique ?

Conclusion générale

Conclusion générale

Tout au long de ce travail, nous avons tenté de démontrer que les pratiques langagières des locuteurs de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou sont marquées par l'alternance de langues qui apparaît fréquemment entre l'AT et le K et occasionnellement entre l'AT, le K et le F.

En effet, à partir des théories sociolinguistiques, où nous avons mis l'accent sur le concept de la situation de communication de J. FISHMAN, nous avons pu analyser les productions langagières des «Haute-villiens» qui représentent une partie d'un corpus de sept (07) heures d'enregistrement.

Pour rendre compte de la réalité sociolinguistique de la Haute Ville de Tizi Ouzou, nous avons diversifié les situations et les techniques d'enregistrement. Nous avons ainsi, enregistré ces productions langagières dans des lieux intimes, publics et professionnels tout en adaptant les enregistrements à découvert et anonymes (pirates et à l'aide de complices) et des entretiens non directifs et semi-directifs.

Ainsi, à la lumière de ces paramètres à la fois théoriques et méthodologiques nous avons pu déduire que le discours alternatif des locuteurs de la Haute Ville de Tizi Ouzou est fortement influencé par les éléments de la situation de communication : les interlocuteurs, la langue du locuteur, le thème et le lieu de conversation.

Nous avons constaté que les «Haute-villiens» choisissent leur langue, dans leur répertoire linguistique, en fonction de leur perception de l'interlocuteur.

En effet, ils recourent à l'usage fréquent de l'AT - presque à l'unilinguisme AT- lorsqu'ils s'adressent à un « Haute-villien » âgé et illettré avec toutefois quelques emprunts et interférences au K et au F.

Ils font également appel à l'usage de l'alternance de langues AT/F lorsque l'interaction concerne exclusivement des «Haute-villiens» instruits, des deux sexes : féminin ou masculin.

Nous avons remarqué également que lorsqu'un kabylophone de sexe féminin est présent activement ou passivement dans la conversation, nos informateurs passent de l'AT à l'alternance AT/K et généralement à l'alternance K/F/AT en présence d'une kabylophone jeune et instruite et ce, afin de se promouvoir dans la hiérarchie intellectuelle. J.F. HAMERES et M. BLANC notent que «l'adaptation de la parole dans une situation de contact des langues implique généralement que le locuteur qui a le statut social moins élevé s'adapte plus à son interlocuteur que l'inverse. Ceci est aussi vrai pour le statut social individuel »¹

Quant aux plus âgés des «Haute-villiens» illettrés, ils recourent au K, lorsqu'ils s'adressent à un kabylophone. C'est une manière, pour eux, de se rapprocher de leur interlocuteur et d'assurer l'intercompréhension.

Par ailleurs, nous avons constaté que le changement de langues par le locuteur engendre le passage d'une langue à une autre lorsque l'interlocuteur devient locuteur à son tour. Ainsi les propos du locuteur qui sont émis ou terminés en AT, en K et/ou en F... ou en alternance AT/F, AT/K.... déclenchent le même choix linguistique chez l'interlocuteur, c'est ce que signalent. J. F. HAMERES et M. BLANC : «en réponse [au] choix initial, l'interlocuteur devra répondre à un choix de codes. Ce choix peut soit, être la même langue que celle du locuteur, soit cette même langue, mais altérée. »² En revanche, il arrive que nos informateurs utilisent l'AT en présence d'une kabylophone (ou en discutant avec elle). Ce comportement linguistique représente une stratégie pour se démarquer, diverger d'un ou plusieurs partenaire(s) de l'interaction, une stratégie qui apparaît lorsque le « Haute-villien » traite d'un sujet intime devant des personnes non concernées.

1 HAMERES J. F. et BLANC M. op. cit., p. 186

2 Idem., p. 194

C'est ainsi que le changement de thème de discussion pourrait être un facteur situationnel important qui déclenche chez les interlocuteurs bilingues ou plurilingues le phénomène de l'alternance de langues.

L'examen de notre corpus indique que les «Haute-villiens» et notamment les «Zellaliens» utilisent l'AT pour parler de leur vie quotidienne. Cette langue se transforme exclusivement en langue intime lorsque nos informateurs traitent de thèmes qui relèvent de leur comportement personnel et du cadre privé de leur vie. Néanmoins, les thèmes qui relèvent du cadre commun comme la situation socio-économique des «Haute-villiens», le cadre professionnel ou politique sont abordés généralement par le biais de l'alternance AT/F et occasionnellement par l'alternance K/F/AT.

Ceci laisserait entendre que les «Haute-villiens» n'utilisent pas le K dans leurs relations interpersonnelles même s'il s'agit du cadre professionnel, ils utilisent, parfois, l'AT même en présence d'un kabylophone. Ce qui ne conforte pas tout à fait cette remarque de R. KAHLOUCHE : « Les arabophones de la Haute Ville qui parlaient arabe dans toutes les situations de communication ne le pratiquent présentement qu'en famille et entre eux »¹. Notre corpus montre que l'AT est toujours pratiqué et ce, dans toutes les situations de communication que nous avons analysées.

En somme, les locuteurs de la Haute-Ville hiérarchisent leurs langues en fonction des thèmes de discussions. Autrement dit, lorsqu'ils traitent de sujets personnels, ils utilisent l'AT et lorsqu'ils veulent généraliser leurs propos, ils les expriment en F car c'est une langue qui, sans doute, traduit une certaine objectivité et est réservée aux domaines scientifiques et techniques.

¹ KAHLOUCHE R., «La langue berbère à Alger » dans *plurilinguismes*, N° 12, 1996, pp. 42, 43

Quant à l'usage du K, il apparaît souvent dans les échanges politiques traitant des questions identitaires et particulièrement du mouvement berbère issu des événements de 1980.

Nous avons pu noter également que le lieu de conversation contribue au passage d'une langue à une autre. Ainsi l'usage de l'AT est plus fréquent dans les lieux quotidiens et dans les lieux exclusivement réservés aux hommes. C'est pourquoi, donc, nos locuteurs utilisent l'AT en abondance, mais parfois en alternance - pour certains- avec le F, langue qui dépend généralement du thème de la conversation ; son usage est plus fréquent dans les lieux professionnels puisque c'est un cadre qui nécessite un lexique spécialisé et technique.

Quant à l'emploi du K en alternance avec l'AT, il est en relation avec la présence d'un interlocuteur kabylophone sur les lieux privés (domiciles) et professionnels.

Par ailleurs, il apparaît, dans notre corpus, que les éléments de la situation de communication ne déclenchent pas seulement -directement- l'alternance AT/K/F, ils auraient également un impact sur les éléments linguistiques qui contribuent à la production de l'alternance de langues. Autrement dit, les facteurs linguistiques, jouent dans les cas que nous avons étudiés, le rôle d'intermédiaire entre les facteurs sociologiques et les pratiques langagières de contact de langues. En effet, nous avons noté que les éléments linguistiques tels que le verbe dire, les expressions idiomatiques, les monèmes fonctionnels, les pronoms personnels et les déictiques, en contribuant au passage, plus ou moins conscient- d'une langue à une autre dans une même conversation (sans changement d'éléments de la situation de communication) remplissent des fonctions communicatives. Ces éléments serviraient alors, selon leur contexte d'apparition, à renforcer, à maintenir, à amplifier et à mettre en relief le message de nos informateurs.

Nous avons constaté, dans plusieurs cas, que nos informateurs utilisent le verbe dire en AT et le discours rapporté en K, ou le verbe dire en K et le discours rapporté en AT ou en F...

Cependant, nos informateurs produisent le verbe dire en K particulièrement en présence de kabylophones ; en leur absence ils font appel à l'AT. Ceci prouve que la langue du verbe dire est précisément déterminée par le contexte de l'interaction verbale (il arrive que la maxime soit énoncée dans sa langue d'origine mais que le verbe dire soit prononcé dans la langue de l'interlocuteur).

Nous avons constaté également que le verbe dire dans les maximes sert, pour nos locuteurs, de témoin socio- culturel pour illustrer une situation sociale actuelle. Le verbe du discours rapporté fait apparaître, dans certaines situations, l'incompétence du locuteur dans la langue du discours rapporté. Celui-ci recourt alors à sa langue maternelle ou à la langue de son interlocuteur qui peut être le K, s'il le maîtrise.

L'examen de notre corpus indique également que le verbe dire et les maximes sont assez fréquents dans les échanges quotidiens, les langues utilisées à ce propos sont l'AT et le K ou l'alternance AT/K, car ce sont des thèmes qui sont liés aux propos quotidiens, particulièrement dans les discussions entre jeunes et/ou personnes âgées. Un aspect qui n'est, donc, pas très répandu dans les échanges professionnels et politiques. Ce cas se présente aussi pour les idiotismes, formes linguistiques invariables. Ceux-ci sont fréquemment utilisés dans le domaine quotidien pour marquer les convenances sociales (remerciement, souhaits, formules de politesses, ...), domaine influencé par la religion musulmane, c'est pourquoi ils sont émis généralement en AT.

Nous avons noté également que ces idiotismes contribuent, en tant qu'éléments linguistiques, au passage d'une langue à une autre dans une même interaction. Seulement, en plus de cette fonction linguistique (fonctions communicatives, entre autres, le maintien de la conversation), ils constituent - notamment « lax^wer » (le truc)- une stratégie linguistique à travers laquelle les locuteurs de la Haute-Ville contournent certains interdits de la société (les tabous) .

Cette même stratégie sociolinguistique est utilisée, à travers les déictiques : ha_{da}k (celui-là), « ha_{di}k » (celle-là), « akka » (comme ça), ... qui sont, bien entendu, partagés, au plan sémantique, entre les partenaires de l'interaction ou pour garder l'anonymat d'une personne dont les instances de discours «je \tu » parlent devant des personnes extra- groupe.

En plus des déictiques, nous avons relevé des pronoms personnels et des monèmes fonctionnels, tous forment l'alternance répétitive qui apparaît généralement dans les conversations quotidiennes et rarement dans les discussions professionnelles et politiques, thèmes où le F apparaît en premier plan, comme nous l'avons précisé précédemment.

Cette redondance est, en revanche, plus étendue dans les échanges quotidiens, où apparaît fréquemment le K en présence de kabylophones et l'AT en l'absence de ces derniers .

Ceci nous permet, en définitive, de déduire que l'alternance conversationnelle AT/K/F n'est pas seulement due aux facteurs linguistiques, mais également aux facteurs extra-linguistiques. En d'autres termes, nous pouvons dire, dans le cas de la Haute-ville de Tizi-Ouzou, que l'alternance conversationnelle n'est pas seulement une production purement linguistique mais qu'elle est également soumise aux paramètres situationnels qui régissent les réalisations linguistiques. C'est ainsi que l'on peut avancer, que l'alternance des «Haute-villiens» se situerait au carrefour de la dichotomie saussurienne langue vs parole ; et ainsi, de l'alternance conversationnelle Vs l'alternance situationnelle.

Parallèlement à ces phénomènes, nous nous sommes interrogés sur l'impact des attitudes subjectives sur le phénomène de l'alternance de langues auquel les «Haute-villiens» font appel.

Nous avons pu noter que nos informateurs tiennent un discours contradictoire lorsqu'il s'agit de déterminer leur appartenance socio-culturelle. Ils s'identifient à des origines, d'une part, arabes et maraboutiques et d'autres part, amazighes.

Cette revendication culturelle diversifiée traduit, de notre point de vue, une impossibilité à se rattacher à une origine bien précise. C'est ce qui pousse nos locuteurs à se créer des racines prestigieuses.

Cette quête du prestige n'est, sans doute, qu'une attitude naturelle face au mépris affiché par les puristes kabylophones qui les qualifient de « Zdimuḥ ». Ceci apparaît dans le discours de nos locuteurs lorsqu'ils s'expriment sur la question de leur identité, discours qui alterne aussi bien l'AT et le K que la valorisation et la dévalorisation.

Se dessine alors, une symétrie entre la structure linguistique (la structure de surface) et la structure sociologique (la structure profonde), structures qui se superposent.

Alternance AT/K	—————>	la structure linguistique
Valorisation/dévalorisation	—————>	la structure sociologique

En fait, les «Haute-villiens» utiliseraient l'AT aussi bien pour valoriser leur appartenance culturelle et leur parler que pour exprimer leur ressentiment face aux attaques répétées des kabylophones. Ils utiliseraient, par ailleurs, le K pour mettre en exergue leur bilinguisme AT/K dont ils se déclarent fiers, pour s'intégrer au groupe kabylophone et parallèlement, pour mieux s'assurer que les réponses qu'ils adressent aux kabylophones sont bien transmises, ils utilisent la langue de l'adversaire pour mieux le blesser. Dans ce cadre, l'alternance peut s'interpréter comme une stratégie discursive qui fait partie de la polémique linguistique existant entre les «Haute-villiens» et les kabylophones.

Cette polémique s'étend jusqu'à des considérations socio-économiques qui font que les «Haute-villiens», pour répliquer aux propos identitaires tenus par les kabylophones, en dernier ressort, lient leur langue (l'AT), et leur alternance AT/K/F à une marque, d'urbanité, de civilité qu'ils opposent à la ruralité et le manque de savoir-vivre des kabylophones.

Quant au F, il est utilisé par nos locuteurs pour rendre leur discours plus convaincant, plus logique, de même que cette langue représente un facteur de promotion sociale et une marque d'ouverture sur la modernité.

En dernière analyse, la question qu'il convient de se poser est la suivante : l'alternance pratiquée par les «Haute-villiens» en général et les «Zellaliens» en particulier reflèterait-elle une situation diglossique ? Par certains côtés, on peut dire que oui. En effet, il existe une hiérarchisation fonctionnelle qui touche l'emploi du F, d'une part et celui de l'AT et du K d'autre part.

Ainsi, le F touche généralement la sphère d'utilisation commune : les domaines professionnels, politiques et économiques tandis que l'AT et le K sont plutôt réservés au domaine quotidien. Mais, cette hiérarchisation fonctionnelle se double d'une hiérarchisation culturelle, hiérarchies qui excluent le F et touche l'AT et le K. Pourrions-nous, ainsi, considérer la situation de l'AT et le K, à la Haute-Ville, comme un cas diglossique ou simplement de bilinguisme ?

Nous avons noté, lors de notre analyse, que nos informateurs utilisent, dans leur discours épilinguistique, l'AT et le K en fonction de ce qu'elles représentent pour eux : l'AT, symbole de la citadinité, du savoir-vivre, d'un certain niveau intellectuel et le K, désir de se fondre dans un groupe devenu attractif depuis les revendications berbères suite aux événements de 1980. Ce désir correspondrait alors à la recherche de repères culturels –donc, identitaires- stables et glorieux sans pour autant se départir de leur sentiment d'appartenance à une origine arabophone, car prestigieuse.

Nous ne pouvons répondre avec exactitude à cette question puisque l'étude à laquelle nous nous sommes livrés, au terme de cette étude, n'est pas exhaustive. Elle gagnerait à être approfondie en tenant plus compte des considérations socio- psychologiques afférentes aux «Haute-villiens» et

en les confrontant aux productions langagières des kabylophones quant au parler des «Haute-villiens» et du rapport sociolinguistique existant entre l'AT et le K.

En définitive, l'alternance chez les «Haute-villiens» ne représente pas seulement une production linguistique, elle est également le reflet d'une situation historique, sociale, économique et surtout culturelle. C'est pourquoi, dans certains cas, elle est considérée comme un phénomène pluridisciplinaire.

Bibliographie

Ouvrages

- ABOU S., (1962), *Le bilinguisme arabe-français au Liban*, P.U.F, Paris.
- BEAUD M., (1990), *L'art de la thèse, comment préparer et rédiger une thèse de doctorat, un mémoire de D.E.A. ou de maîtrise ou tout autre travail universitaire*.
Ed. La Découverte, Paris.
- BENVENISTE E., (1966), *Problèmes de linguistique générale*, T. I, Gallimard, Paris.
- CALVET L. J., (1979), *Langue, corps, société*, Ed. Payot, Paris.
- , (1981), *Les langues véhiculaires*, PUF, Paris, Coll. «Que sais-je».
- , (1987), *La guerre des langues et politiques linguistiques*, Payot, Paris.
- , (1993), *La sociolinguistique*, PUF, Paris, Coll. «Que sais-je».
- , (1994), *Les voix de la ville, introduction à la sociolinguistique urbaine*, Ed.
Payot, Paris.
- CHAKER S., (1991), *Manuel de linguistique berbère*, Tome I, Ed. Bouchène, Alger.
- COMITI J. M., (1992), *Les Corses face à leur langue, de la naissance de l'idiome à la reconnaissance de la langue*, Ed. Squadradi u Tinusellu, Aiaccin.
- DAHMANI M. (collectif), (1993), *Tizi-Ouzou : fondation, croissance, développement*, Ed.
Aurassi, Draa Ben Khedda, Tizi-Ouzou.
- DE SALINS G. D., (1988), *une approche ethnographique de la communication, rencontre en milieu parisien*, Hatier créatif, Paris.
- DE SAUSSURE F., (1972), *Cours de linguistique générale*, Ed. Payot, Paris.
- DORSELAER J., (1989), *Méthodologie pour réaliser un travail de fin d'études*, Ed. C.R.I.D.
Bruxelles.
- FEREDJ M. S., (1990), *Histoire de Tizi-ouzou, des origines à 1954*, Ed. Algérienne de presse, Alger.
- FISHMAN J. A., (1972), *Sociolinguistique*, Eds. Labor, Bruxelles et l'Harmattan, Paris, Coll.

«Le Sens Commun ».

- FITOURI J. A., (1983), *Biculturalisme, bilinguisme et éducation*, Ed. Delachaud et Niestlé, Paris.
- FRANCOIS D., (1974), *Français parler, analyse phonique et significative d'un corpus recueilli dans la région parisienne*, Tomes I et II, SELAF, Paris.
- FRANCOIS F., (1980), *Linguistique*, PUF, Paris.
- GARMADI J., (1981), *La sociolinguistique*, Ed. PUF, Paris, Coll. «Le linguiste ».
- GHIGLIONE R. et MATALON B., (1978), *Les enquêtes sociologiques : théories et pratique*, Armand Colin, Paris.
- GRAND-GUILLAUME G., (1983), *L'arabisation et politique linguistique au Maghreb*, Eds. Maison neuve et Larose, Paris.
- * GUEUNIER N. (collectif), (1978), *Les Français devant la norme, construction à une étude de la norme du français parlé*, Ed. Haunoré Champion, Paris, Coll. « Créoles et français régionaux. ».
- GUMPERZ J. J., (1989 a), *Sociolinguistique interactionnelle*, (Ouvrage traduit de l'anglais et présenté par J. Simounin), Université de la Réunion, Ed. l'Harmattan, la Réunion.
- , (1989b.), *Engager la conversation, introduction à la sociolinguistique* Ed. Minit, Paris.
- HAMERS J. F. et BLANC M., (1983), *Bilingualité et bilinguisme*, 2^{ème} édition, MADAGA P., Bruxelles.
- IBN-KHALDOUN, (1978), *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, traduc. Le baron de SLANE, Tome I, Ed. P. Geuthner, S. A., Paris.
- JULIEN Ch. A., (1964), *Histoire de l'Afrique du nord Tunisie- Algérie- Maroc, de la*

- conquête arabe à 1830*, 2^{ème} Ed., Payot, Paris.
- KERBRAT- ORECCHIONI C., (1990), *Les interactions verbales*, Tome I, Armand Colin.
- LABOV W., (1972, 1976), *Sociolinguistic Patterns*, University of Pennsylvania Press,
Traduc., *Sociolinguistique*, Edition de Minuit, Paris.
- LA FONTAINE D., (1986), *Le parti pris des mots, normes et attitudes linguistiques*, P.
MARDAGA, (Ed.), Bruxelles, Coll. «Psychologie et Sciences
Humaines ».
- LAROUÏ A., (1970), *L'Histoire du Maghreb, un essai de synthèse*, Ed. F. Maspéro, Paris.
- LECONTE F., (1997), *La famille et les langues, une étude sociolinguistique de la deuxième
génération de l'immigration africaine dans l'agglomération
rouennaise*, Ed. Harmattan, Paris.
- MACKEY W. F., (1976), *Bilinguisme et contact des langues*, Ed. Klinksiec, Paris.
- MARCELLESI J. B. et GARDIN B., (1974), *Introduction à la sociolinguistique, la
linguistique sociale*, Larousse, Paris, Coll. «Langue et langage ».
- MARCAIS G., (1946), *La Berbèrie musulmane et l'Orient au Moyen âge*, Ed. Montaigne,
Paris, Coll. «Les grandes crises de l'Histoire ».
- MARTINET A., (1970), *Elément de linguistique générale*, Armand Colin, Coll. « Que
sais-je ».
- , (1975), *Evolution des langues et reconstruction*, PUF, Paris.
- , (1985), *Syntaxe générale*, Armand Colin, Paris.
- ROUQUETTE M. L. et GUIMELLI C., (1979), *Méthodologie expérimentale des sciences
humaines*, Ed. Fernand Nathan.
- TALEB IBRAHIMI K, (1995), *Les Algériens et leur(s) langue(s), élément pour une Approche
sociolinguistique de la société algérienne*, les éditions Elhikma,
Alger.

TRAVERO V., (1996), *La conversation familière, analyse pragmatique des interactions*, presses universitaires de Lyon, Coll. « Linguistique et sémiologie ».

VERMES G. et BOUTET J., (1987), *France, pays multilingue*, 2 Tomes, Harmattan, Paris.

T. I : *Les langues en France, un enjeu historique*.

T. II : *Pratiques des langues en France*.

WALD P., MANESSY G., (1979), *Plurilinguisme, normes, situations, stratégies*, Ed.

l'Hamattan, Paris.

Dictionnaires

(1990), *Amawal n tmaziyt tatrert (Lexique de berbère moderne) tamaziyt- tafransist, tafransist- tamaziyt*, 2^e édition, azar, Bgayet.

DALLET J.M., (1982), *Dictionnaire kabyle- français, parler des At MANGELLAT*, Algérie.

SELAF, Paris.

DUBOIS J. (collectif), (1989), *Dictionnaire de linguistique*, Larousse, Paris.

, (1994), *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*,

Larousse, Paris.

HAJJAR J. N. (1983), *Mounged des proverbes, sentences et expressions idiomatiques*

français- arabe arabe - français, Dar el- machreq, Bayrouth, Liban.

JABBOUR A., (1999), *Dictionnaire détaillé français- arabe*, Dar el-Ilm Lilmalayin.

Beyrouth.

(1996), *Le Robert Quotidien, Dictionnaire pratique de la langue française*, P.U.F., Paris

MARTINET A. (collectif), (1968), *Le langage*, Ed. Gallimard, Coll. «Encyclopédie de la

Pléiade ».

MOUNIN G. (1974), *Dictionnaire de la linguistique*, PUF, Paris.

(1988), *Petit Larousse en couleur*, Ed. Larousse, Paris.

إبن منظور، 1311هـ - 1968م، *لسان العرب*، دار صادر للطباعة و لنشرا، لمجلدا لألو.
الأطلس العالمي، دون سنة، المعهد التربوي الوطني، لجزا ثر.

Thèses

ASSELAH-RAHAL S., (1992), *Pratiques linguistiques trilingues (arabe dialectal - kabyle-français) chez des locuteurs Algériens*, Mémoire de magister, Université d'Alger.

BANGAMWABO F. X., (1989), *Etude sociolinguistique du contact de langues*, Thèse de Doctorat nouveau régime en linguistique, Université de Rouen.

CHAKER S., (1978), *Un parler berbère d'Algérie (kabyle)*, thèse pour le Doctorat d'Etat ès lettres et sciences humaines, Université Paris V, René Descartes.

GARDNER-CHLOROS P., (1985), *Choix et alternance de langues à Strasbourg*, Thèse du Doctorat en psychologie, Université Louis Pasteur, Strasbourg-1.

KAHLOUCHE R., (1985), *Bilinguisme et énonciation, Etude descriptive et pragmatique des interférences réalisées par les locuteurs bilingues*, mémoire de Magistère, Université d'Alger.

, (1992), *Le berbère (kabyle) au contact de l'arabe et du français, Etude socio-historique et linguistique*, Vol I, Thèse de Doctorat d'Etat en linguistique, Université d'Alger.

LAROUCSI F., (1991), *Alternance de codes arabe dialectal/français : étude de quelques situations dans la ville de Sfax (Tunisie)*, Thèse de Doctorat nouveau régime, Vol. I, Université de Rouen.

MORSLY D., (1988), *Le français dans la réalité algérienne*, Thèse de Doctorat d'Etat, Université ès Lettres et Sciences humaines, Sorbonne, Paris.

OUALIKENE S., (1987), *Urbanisme, migration et formes nouvelles d'organisation de*

l'espace économique, le cas d'une région d'Algérie, thèse de
Doctorat, Université de Paris.

THIERS J., (1988), *epilinguisme et langue polynomique : l'exemple corse*, thèse de Doctorat
es- lettres, Université de Rouen.

ZABOOT T., (1990), *Code switching algérien : le parler de Tizi-Ouzou*, Vol. I, Thèse de
Doctorat en linguistique, Université René Descartes, Sorbonne,
Paris V.

Articles

BENSALAH A., (1998), «L'effet loupe des formes mêlées et discours rapportés », in
Plurilinguismes, N° 14, CERPEL.

BOUCHRIT A., (1987), «Discours alternatif arabe- français à Alger », *La linguistique*,
Vol. 23, Fasc.2, PUF, Paris.

, (1989), « Les dialectes féminins dans le monde arabe : les dialectes
minoritaires et leur évolution », in *Linx*, N° 21.

CADIOT P., (1987), «Les mélanges de langues », in *VERMES et BOUTET*, T2, Ed.
l'Harmattan, Paris.

CALVET J. L., (1989), «Interactions commerciales en situations plurilingues »,
l'Interaction, Buscila, Paris, Coll. « Association de des Sciences du
langage ».

CAUBET D., (1998), « Alternance de codes au Maghreb : Pourquoi le français est-il
arabisé ? », in *Plurilinguismes*, N° 14, CERPEL.

CHABROL C. et MALAVERNE A., (1989), «Coopération et analyse des conversations »,

- in GUY Arnauld, *la Conversation*, connexion psychologie/Sciences humaines, N° 53.
- CHARAUDEAU M. (1989), «La conversation entre le situationnel au carrefour des générations», in Guy Arnauld, *la Conversation*, connexion psychologie/ Sciences humaines, N° 53.
- CHARPENTIER J. M. (1982), «Quand et où parler de bilinguisme et de diglossie ? Le problème des pidgins et des patois quasi assimilés dans le cas du bichlamarde vannatu (ex. Nouvelles-Hébrides) et du patois francisé du Poitou», *La linguistique*, Vol. 18, Fasc. 1, PUF, Paris.
- CHERRAD- BENCHERFA Y., (1989), «Les Algériens et leurs rapports avec les langues», in *Lengas*, N° 26.
- CHERIGAN F., (1994), «La contamination linguistique en milieu plurilingue», *Elmoubarraz*, N° 4, Ecole nationale supérieure des lettres et Sciences Humaines, Alger.
- COMITI J.M., (1993), «Théorie sociolinguistique et étude des comportements langagiers dans une communauté de langue minorée», *Actes du Symposium linguistique franco- algérien*, Studii Corsi Ed, Bastia.
- DABENE L. (1987), «Le parler des jeunes issus de l'immigration», in *VERMES et BOUTET*, T2., Ed. Harmattan, Paris.
- DALBREA J. P., (1989), «Phénomène de contact, conflit de normes et changement linguistique de Nice», N° 10-11, Université de Nice.
- DEHEREDIA- DEPREZ C., (1990), «Comment est un bilingue en famille ? Elément de méthodologie», *La linguistique*, Vol. 26, Fasc. 2, PUF, Paris.
- DEVILANOVA R., (1987), «La circulation des langues dans les familles portugaises», T. 2, in *VERMES et BOUTET*, Ed. l'Harmattan, Paris.

- DOURARI A, (1996), «Malaise linguistique et identitaire en Algérie », in LAROUCSI F.,
Cahiers de linguistique sociale, Rouen, Coll. «Bilan et perspectives »
- DUFFOUR D., (1978), «L'enseignement en Algérie », in *Maghreb et Machrèk*.
- ENCREVET P., (1983), «Le changement linguistique, entretien avec W. LABOV », *Actes de
la recherche en sciences sociales*, n° 46.
- FISHMAN J. F., (1965), " Who speaks what language to whom and when ? ", *La linguistique*,
N° 2, PUF, Paris.
- FISHMAN J. F. (collectif), (1982), «Maintien des langues, renouveau ethnique et
diglossique Etats-Unis », *La linguistique*, Vol. 18, Fasc. 1, PUF, Paris
- GAMBIER Y. (1988), «Interaction et conversation : en guise d'introduction », *Cahiers de
linguistique sociale*, in *Interaction*, N° 13, GRESCO, université de
Rouen.
- GARDES- MADREY F. et BRES J., (1987), «Conflit de nomination en situation
diglossique », in *VERMES et BOUTET*, T2. Ed. l'Harmattan, Paris
- GARDI P. et R. LAFONT, (1981), «La diglossie comme conflit : l'exemple occitan », in
MARCELLESI, J. B. in MARCELLESI J. B., *Langage*, N° 61,
Larousse, Paris.
- GARDNER-CHLOROS P., (1983), «Code switching : approches principales et
perspectives », *La linguistique*, fasc. 2, Vol. 19.
- GHETTAS C., (1998), «Quelques éléments de réponse sur le passage de l'arabe dialectal à
l'arabe standard en classe de langue chez l'enfant de 5 à 7 ans », in
Plurilinguismes, N° 14, CERPEL.
- GRAND- GUILLAUME G., (1978), « Politique d'enseignement au Maghreb : Quelles
perspectives ? », in *Maghreb, Machrek*, n° 80.
- HELLER M. et LEVY L., (1994), «Les contradictions de mariage linguistiquement mixte:

stratégie des femmes- ontarienne », *Langage et Société*, N° 67,
Maison des Sciences de l'Homme, Paris.

HERAUD G., (1987), «Renaissances ethniques », *Sociolinguistica*, Tübingen.

KAHLOUCHE R., (1993), «Diglossie, Norme Et Mélange de langues, étude de
comportements linguistiques de bilingues berbère (kabylo)- français »,
Cahiers de linguistique sociale, Université de Rouen.

, (1996), « La langue berbère à Alger » dans *plurilinguismes*, N° 12.

, (1996), « Critères d'identification des emprunts en berbère (kabylo) », in
F.LAROUSSE (linguistique et anthropologie), *Cahiers de linguistique
sociale*, Rouen.

, (1996), «L'auto-valorisation sociale et ses effets sur le sentiment
identitaire, les attitudes et les pratiques linguistiques en kabyle », in
Colloque sur plurilinguisme et identité(s) au Maghreb, *Cahiers de
linguistique sociale*, Rouen.

KASBARIAN J.M., (1998), «Emprunt, alternance balisée et modalités d'apprentissage du
français par des élèves arabophones de Marseille ». in
Plurilinguismes, N° 14, CERPEL.

KERBRAT- ORECCHIONI C., (1989), «L'approche interactionnelle en linguistique »,
l'Interaction, Buscila, Paris, Coll. « Association des Sciences du
langage ».

KREMnitz G., (1981), « « Du bilinguisme » au «conflit linguistique» , cheminement de
termes et de concept », in MARCELLESI, J. B. in MARCELLESI J.
B., *Langage*, N° 61, Larousse, Paris.

LABOU W., (1983), «Le changement linguistique (entretien) », in *Actes de la recherche en
sciences sociales*.

- LAKS B., (1983), «Langage et pratiques sociales », in *Actes de la recherche en sciences sociales*.
- LAROUSSE F., (1993 a), « Pratiques langagières et discours épilinguistique en Tunisie », *Actes du Symposium linguistique franco - algérien*, Studii Corsi Ed, Bastia
- , (1993 b), « Processus de minoration linguistique au Maghreb », in LAROUSSE F., *Cahiers de linguistique sociale*, N° 22, Université de Rouen
- LUDOVICY E., (1954), «Notes sur le plurilinguisme », in *Revue de psychologie des peuples*.
- MARCELLESI, J. B., (1981), «Bilinguisme, diglossie, hégémonie : problèmes et tâches », *Langage*, N° 61, Larousse, Paris.
- MARTINET A., (1982), «Bilinguisme et diglossie appel à une vision dynamique des faits », *La linguistique*, Vol. 18, Fasc. 1, PUF, Paris.
- MORSLY D. (1983), «Diversité phonologique du français parlé en Algérie, réalisation de /r/ », *Langue française*, N° 60, Larousse.
- MOUSSAOUI L., (1988), «Du langage des femmes en Algérie, quelques remarques Sociolinguistiques », *Langages et Littératures*, OPU, Alger.
- OURAMDANE N., (1986), «Coexistence de deux langues », in *Parcours maghrébins*, N° 03
- PAQUOT T., (1997), « L'invention du citadin », *La ville et l'urbanisation*, n°3, Ed. Maninoor.
- PRETCEILLE A et CAMILLERI C., (1994), La communication interculturelle », in LABRAT C. et VERMES G., Ed. l'Harmattan, Paris.
- (1993), « P.U.D (Plan D'urbanisme directeur) de la Commune de Tizi-Ouzou », Phase 3, Bureau d'études et de réalisations en urbanisme de Tizi-Ouzou (URTO).
- PUJOL M., (1991), «L'alternance de langues comme signe de différenciation générationnelle », *Langage et Société*, N° 58, Paris.

- PRUDENT L. F., (1981), «Diglossie et interlecte », in MARCELLESI, J. B. in
MARCELLESI J. B., *Langage*, n° 61, Larousse, Paris.
- RAFITOSON E., (1998), «Alternance codique et pratique de classe en milieu bilingue
malgache/français », in *Plurilinguismes*, N° 14, CERPEL.
« Rénovation de la Haute-Ville de Tizi-Ouzou », Phase I, *URTO*, APC et Wilaya de Tizi-
Ouzou.
- RIGUET M., (1994), «La communication interculturelle au carrefour des générations », in
LABRAT C. et VERMES G., Ed. l'Harmattan, Paris.
- RINDLER CHJERVE R., (1990), «Les théories et la linguistique de contact, méthode de
recherche », *Sociolinguistica*, Tübingen.
- SILVESTRI E., (1998), «This is regular conversation » : Autocommentaires dans une
conversation familiale bilingue, in *Plurilinguismes*, N° 14, CERPEL.
- TABOURET-KELLER A, (1969), «La motivation des emprunts, un exemple pris sur le vif
de l'apparition d'un sabir », *La linguistique*, Vol. 1, PUF, Paris.,
(1982), « Entre bilinguisme et diglossie du malaise des
cloisonnements universitaires au malaise social », *La linguistique*,
Vol. Fasc. 1, PUF, Paris.
- TABOURET-KELLER F., (1981), «Maintien de l'alsacien et adoption du français, éléments
de la situation linguistique en milieu rural en Alsace », in
MARCELLESI, J. B. in MARCELLESI J. B., *Langage*, N° 61,
Larousse, Paris.
- VULPE M., (1986), «Sociolecte, dialecte, registre », *Cahiers de linguistique sociale*, Vol. 2,
N° 9, Rouen.
- WEINREICH U., (1982), «Unilinguisme et multilinguisme », *Le langage*, sous la direction de
MARTINET A.

Colloques

BROTHEL- WITZ A., (2000), «Les langues en Alsace », Diversité langues, Vol. V,

[http://www telug, uquebec.diversit.](http://www.telug.quebec.diversit)

Résumé

Résumé

La présente étude porte sur l'analyse des pratiques langagières des locuteurs de l'un des quartiers les plus anciens de la ville de Tizi-Ouzou dit la « Haute-Ville » ou « ddecôa » (village en arabe). Ces locuteurs recourent, dans leurs conversations, à l'usage alternatif entre l'arabe de Tizi-Ouzou, le kabyle et le français.

Pour mener à bien cette analyse, nous nous sommes appuyés sur une partie d'un corpus de sept (07) d'enregistrement audio où nous avons diversifié les techniques d'enregistrement (enregistrements à découvert, anonymes et à l'aide des complices) et les types d'entretiens (entretien non directif et semi-directif). Nous avons, de ce fait, tenu compte, lors de ces enregistrements, de plusieurs variables sociolinguistiques en l'occurrence **les interlocuteurs** (avec leurs caractéristiques sociologiques personnelles : âge, sexe, niveau d'instruction et le statut socio-professionnel, et collectives : leur appartenance socioculturelle, arabophone et/ou kabylophone), **la/les langue(s) des interlocuteurs** (l'arabe de Tizi-Ouzou, le kabyle et/ou le français), **les thèmes** de conversation (quotidiens, professionnels et politiques), et **les lieux** de conversation (cadre familial, cadre extérieur réservé aux interactants de sexe masculin et cadre professionnel).

Par ailleurs, nous avons noté, lors du décryptage de notre corpus, que nos informateurs pratiquent l'alternance de langues à chaque fois qu'ils utilisent certaines **unités linguistiques** au niveau lexical : le verbe dire et les expressions idiomatiques et **au niveau grammatical** : les monèmes fonctionnels, les pronoms personnels et les déictiques (alternance répétitive). Ces éléments fonctionnent comme des déclencheurs du changement linguistique dans une même interaction verbale sans qu'il y ait changement d'interlocuteurs, de langue d'interlocuteurs, de thème et de lieu de conversation.

A cet effet, nous nous sommes aperçu que la situation linguistique de la Haute-Ville était très proche des phénomènes analysés par J. FISHMAN et J. J. GUMPERZ qui renvoient le

phénomène de l'alternance de langues à l'environnement social où se produit l'interaction (théorie sociolinguistique) et au fait individuel et stylistique (théorie linguistique).

Ainsi, notre étude vise à vérifier –en situation bilingue, à savoir plurilingue– l'impact des facteurs sociolinguistiques et linguistiques sur le déclenchement de l'alternance de langues arabe de Tizi-Ouzou/kabyle/français.

Autrement dit, cette analyse a pour objectif de *définir si l'alternance de langues à laquelle les Haute-villiens font appel est une contrainte imposée par la situation de communication ou si elle résulte d'un choix personnel*. Elle s'articule en deux parties.

La première partie aborde d'une part, la théorie sociolinguistique selon la conception de J. FISHMAN ; nous y avons mis l'accent sur le concept de « situation de communication » et son impact sur la définition des relations de rôle existant entre partenaires de l'interaction et les domaines d'usage des langues en contact. D'autre part, nous avons donné un aperçu sur l'aspect linguistique de l'alternance de langues notamment sur « l'alternance conversationnelle » selon le terme de J. J. GUMPERZ tout en insistant sur les éléments linguistiques déclencheurs de ce phénomène et sur le rapport existant entre la compétence et l'incompétence linguistique dans le changement linguistique.

Ceci nous a conduit à établir une distinction entre l'alternance de langues et les autres phénomènes issus du contact de langues : l'emprunt, l'interférence et le mélange de langues à fin de mieux cerner le phénomène qui nous préoccupe.

Pour mieux rendre compte de cette analyse, nous avons donné un aperçu de la situation sociolinguistique de la Haute-Ville où coexiste, en plus de l'arabe de Tizi-Ouzou, le kabyle et le français. Sachant que l'arabe de Tizi-Ouzou, en tant que langue maternelle des Haute-villiens, est sujet de polémique entre nos informateurs et les kabylophones. Nous nous sommes demandés également, *si l'alternance de langues arabe de Tizi-Ouzou kabyle n'était pas due à une forme de malaise identitaire ou de valorisation sociale*.

La seconde partie de ce travail est consacrée, quand à elle, à l'analyse du corpus, à la lumière des concepts théoriques et méthodologiques mis en place dans la première partie.

L'ensemble de cette analyse révèle que les composantes de la situation de communication : les interlocuteurs, la/les langue(s) des interlocuteurs, le thème et le lieu de conversation jouent un rôle considérable dans le passage par les Haute-villiens d'une langue à une autre.

Nous avons constaté que le choix de telle ou de telle autre langue s'effectue en fonction de la perception des interlocuteurs entre eux. Cette perception est déterminée d'une part, par les caractéristiques personnelles des interlocuteurs –leur âge, leur sexe, leur niveau d'instruction, leur statut socio- professionnel et lorsque le locuteur ne connaît pas un participant à l'interaction, il se réfère à son apparence extérieure : son habillement, sa coiffure, ... et d'autre part, par son appartenance socio-culturelle et par les relations sociales et affectives qu'ils entretiennent les uns avec les autres.

Ainsi, le recours au monolinguisme arabe de Tizi-Ouzou ponctué d'emprunts au kabyle et/ou au français intervient souvent dans un cadre familial et personnel ; entre membres de la même famille, essentiellement en présence d'interlocuteurs illettrés, voisins et ami(e)s et dans les thèmes quotidiens, intimes en particulier. L'alternance arabe de Tizi-Ouzou/français, quant à elle, apparaît dans un cadre commun ou professionnel et est pratiquée – malgré la présence de kabylophones- entre interlocuteurs qui ont une compétence en français. L'alternance kabyle/français et/ou arabe de Tizi-Ouzou, enfin, est utilisée lorsque les conversations concernent les Haute-villiens et les kabylophones et sur des thèmes politiques relatifs à la revendication berbère.

A travers ces choix linguistiques, nos informateurs tentent de converger avec les kabylophones ou de diverger de ceux-ci. De ce fait, le choix du kabyle, en présence d'un kabylophone, est interprété comme une forme de rapprochement de celui-ci et le choix de l'arabe de Tizi-Ouzou est considéré comme une forme d'éloignement d'un kabylophone en

tant que membre exo- groupe. L'alternance de langues est, de ce fait, une contrainte imposée par la situation de communication.

Par ailleurs, cette analyse indique que les éléments linguistiques déclencheurs de l'alternance de langues arabe de Tizi-Ouzou/kabyle/français – même s'ils sont produits dans le cadre de l'alternance conversationnelle, donc d'un choix linguistique de nos informateurs- ils renvoient à l'alternance situationnelle. L'usage du kabyle est déterminé non pas par la langue du locuteur kabylophone, mais par ce qu'il représente comme statut socio- culturel.

Nous avons noté, aussi, que l'alternance conversationnelle ne fonctionne pas indépendamment de l'alternance situationnelle. Ces deux types d'alternance agissent en complémentarité lors de la communication sociale.

Autrement dit, le phénomène de l'alternance – tel qu'il est vécu par les Haute-villiens renferme une corrélation entre les facteurs sociaux et les facteurs linguistiques, corrélation qui traduit le fonctionnement de la communication linguistique et également sociale (culturelle).

De ce fait, nous avons noté que l'alternance arabe de Tizi-Ouzou/kabyle/français est conçue comme une stratégie visant à atténuer ou à accentuer le malaise identitaire des Haute-villiens ou bien encore une tentative de se valoriser face aux kabylophones.

En effet, l'usage de l'arabe de Tizi-Ouzou, dans le discours épilinguistique des Haute-villiens renvoient à une volonté d'appartenir d'une part, à un groupe socio- culturel arabophone (origine socioculturelle prestigieuse) et d'autre part, à un milieu urbain avec tout ce que celui-ci véhicule comme marque de civilité donc, de promotion sociale.

L'alternance arabe de Tizi-Ouzou/français peut être également interprétée chez nos informateurs comme un moyen de préserver leur origine socioculturelle, lui donner une origine historique objective et ainsi, de se promouvoir eux- aussi dans la hiérarchie intellectuelle et sociale.

Quant à l'usage du kabyle, dans ce cadre, en alternance avec arabe de Tizi-Ouzou et/ou le

français, il est l'expression d'une attitude d'auto-valorisation quant à la compétence de nos locuteurs dans ces trois systèmes linguistiques. Cette alternance exprime également la volonté des Haute-villiens de converger avec les kabylophones, convergence indiquant, à leurs interlocuteurs, leur savoir-vivre.

Par ailleurs l'utilisation du kabyle, dans les représentations linguistiques des Haute-villiens, accentue leur malaise identitaire. Ce malaise est provoqué par l'expression « sêab zdimuê » (les gens de zdimuê) ou par le mot « tazdimuê » (lorsqu'il s'agit de la langue), termes que les « puristes kabylophones » leur attribuent pour signifier que ce sont des « renégats » et que leur langue est « illégitime ».

Cette réaction dévalorisante engendre chez nos informateurs - surtout depuis la revendication berbère de 1980- un sentiment de malaise quant à leur origine socioculturelle. Pour se rapprocher des kabylophones qu'ils jugent comme courageux face à ces événements, ils utilisent le kabyle sans pour autant oublier leur appartenance à un groupe social arabophone ; c'est ainsi qu'ils alternent le kabyle avec l'arabe de Tizi-Ouzou.

En outre, il se dégage, de l'ensemble de cette analyse, que la coexistence de langues à la Haute-Ville de Tizi-Ouzou répond, dans sa globalité, à un fait fonctionnel, essentiellement entre le français l'arabe de Tizi-Ouzou et le kabyle, et peut-être même entre l'arabe de Tizi-Ouzou et le kabyle.

Par ailleurs, ne peut-on pas dire que les rapports entre ces deux systèmes linguistiques : l'arabe de Tizi-Ouzou et le kabyle ne peuvent-ils pas s'étendre à un fait conflictuel, si l'on considère les représentations linguistiques des Haute-villiens et des kabylophones?

C'est ce qui gagnerait à être approfondi dans une étude ultérieure.

Agzul n tazrawt

AMBEDDEL N TUTLAYIN DI TEMDINT N TIZIWEZZU TAERABI N
TIZIWEZZU/TAQBAYLIT/TAFRANSIST, D AYEN YAENEN LHUMA
I MU QQAREN « LA HAUTE-VILLE »

(TAMDINT AELAYEN)

(Résumé en berbère)

Résumé en berbère

AGZUL

Tazrawt agi i d nhegga d_{agi} t_{ebbud} yaf lhedra n imezd_{ayen} n yiwwet ger l_humet n tamdint n tiziwezzu, taqdimt degsent, imuqqaren « la Haute-Ville » (tamdint aelayen) nay « ddecra » (taddart). Imezdayen agi tbeddilen di lahduj n sen ger taerabt n tiziwzzu, taqbaylit uked tafrensist (t_rumit).

Nessexdem di tazrawt agi kra seg meslay nat tiziwezzu id nessekles di seb_{ea} n swayee.

Nextar atas n s_šifat u sekles (asekles ibanen, asekles n tufra uked usekles umeawen), nextar dayen snet n s_šifet n lehduj (lahduj ur netwatbae ara, lahduj itwatbeen cwit).

Naxtar ger imxebren nnay : laemar, tuzuft (dargaz nay tamettut), leqraya, lxudma ukud mnesba tadelsent (d aerab nay d aqbayli), netbae dayen tutlayt/tutlayin b^wun ihedren d umhesses is (taerabt n Tiziwzu, taqbaylit uked tfransist), yaf acu debbu lhedra (yaf ayen iteici wumdan kul as, yaf lxedma nay yaf tsartit) ukud umekken d ayen n lhedra (d guxxam, di barra, imek^wwen yaenen irgazen, sumata, di lxudma).

Makken nettaru lahduj n imxebren nay, nufa d bellik kul ma sxedmen wigad agi ni, amyag « ini », lemeani, imeqimen n udmawen, imeqimen n uswaed, imeqimen ig semlilyen ger tiwinas, di lahduj n sen, teddin si tutlayt ar tayed, annecta mbla ma yella d umbeddel di teswi_t n lhedra, yaeni m bla ma bedlen wigad i hedren, nay d g^wacu i d lla lhedra, nay tutlayin b^wun ihedren dwin i ithessisen, nay amekken n lhedra.

Imi nessemḥes i wayen i d nessekles di temdint taqdimt, nufa d belli lhala n tutlayt is tcuba ar tin i d weṣṣfen imusnawen J. FISHMAN ukeḍ J. J. GUMPERZ . Wigad agi begnen d dakken ambeddel n tutlayin dayen i d ikken s gg^waydeg i t ṭeici tmettit (tusna n tmettit n tutlayt « la sociolinguistique ») ukeḍ s gumden s yiman is (tusna n tutlayin « la linguistique »).

Ayen yicuyben deg nadi-y-agi nnaḥ, dakken ad nessefhem lataṛ imeggen n « tusna n tmettit n tutlayt » akud wigad n « tusna n tutayt » yaf tnekra ubeddel n tutlayin ger taerabt n tiziwezzu, teqbaylit, tefransist. Nebya ad nbeḡgen ma yella aedi-y-agi si lhedra ar tayed di lhuma n la Haute-Ville dayen i d ikken si lahḍur n lyaci ynes, ihi si ssif n « lhala n hedra » , nay si lextyer b^wun ihedren, ihi, s yures ken.

Anadi-y-agi nnaḥ yebda yaf sin yaḥricen. Aḥric amezwaru anaf degs ayen yaenen, si tama, tizri n « tusna n tmettit n tutlayt » yaf laḥsab n tmuyli n J. FISHMAN, dagi nesbeḡgen d lqima n « lhala n taywelt » ukeḍ lataṛ is yaf ayen i gellen ger lyaci (wigad ihedren) d « wanda » ṭwaxdamet tutlayin ni; si tama nniḍen, nweṣf d ambeddel n tutlayin yaf laḥseb n tmuyli n J. J. GUPMERZ ubaeda ayen yaenen isufer n tutlayt, d uqfaz nay d uwexxar b^wugad i hedren di tutlayin i t wasxdamen di lhuma-y-agi.

Anneḱt agi yeṣṣawḍay aner lxilef ger ayen i d ikken s gumlili n lhedrat : aṛḍal n lahḍur. asekcem n teklamt di tayed , asexleḍ n tutlayin bac akken ni ad nesbeḡgen asafer agi i yicuyben : abeddel n tutlayin.

Yebbud lhel di tazwart agi, iwakken an nefhem abeddel n tutlayin di « la Haute-Ville ». akken ad nesseḍher lhala n tmettit n tutlayt n lhuma-y-agi anda d netṭaf timlilit n akter n lhedra, si taerabt n tiziwzzu, ar taqbylit ar tefransist; taerabt agi n tiziwzzu, ṭaklam

tamenzuṭ n aṭ la Haute-Ville uyerna f llas id i ṭili aṭas b^wawel ger aṭ ṭaddarṭ n tiziwzzu uked laqbayel, ṭawḍen ṭikwel ar samarzi. Taf a-y-agi i d nesbeggen ma-y-ambeddel agi ger teklamin u d yus ara s ug^waḥqer n lyaci-y-agi n la Haute-Ville n nekwa n sen nay xaṭi yus d s ugqiyyem n tmettiṭ n sen.

Aḥric wi ssin n umahil agi nnay n welhiṭ ar ṭṣlaṭ n laḥḍur i d nesseles yaḥ laḥseb b^wayen i d nbeggen d g^waḥric amezwaru.

Taṣellaṭ agi sumata tesbegnanay d belli isufer n lḥala n lhedra n aṭ la Haute-Ville : am wigad i g hedren am wigad i g ḥessisen, am tuṭlayin n sen, am af acu d lla lhedra, am umekken n lhedra i ṭekken d g^waedi n lyaci y-agi si teklemṭ ar ṭayed.

Nufa d belli ambeddel agi n tuṭlayin, tamenzuṭ yaḥ ṭayed, i ṭ ilid yaḥ leḥseb n tmuyli b^wumdan ar wayeḍ (b^wun i hedren ar win i ṭ ḥessisen), a-y-agi i ṭ ili d yaḥ laḥseb n laemeṛ, n tuzufṭ (d argaz nay ṭ amettut), n leqraya, n lxudma d nnesba b^wugad i hedren. Ma-y-ili u myussanen ara yemdanen agi ṭ muqulen ar lḥetta m kul yiwen d gsen. ad nernu ar si sufer agi ṭamusni i g sea umdan uked umden nniḍen.

Taf akka nufa d belli aṭ la Haute-Ville ssexdamen taṣrabṭ n tiziwzzu i geḥḥuren s grettal ar taqbayliṭ aked ṭrumiṭ ma hedren ger asen s waṭ wexxam nay ger asen kan. d agi terraten tmara axaṭar xelden di laḥḍur n sen wigad ur neyri-y-ara s gmawlen n sen, nay n leḥbeb n sen. A-y-agi iṭbini d ula ma hedren wigad agi yaḥ ayen yaenen ṭameddurt n sen n kul as ula baeda ayen i ṭen yaenen nuṭni s ṭimmad n sen.

Ma-g-illa ayen yaenen lxudma, xas akken ḥedren leqbayel di laḥḍur naṭ ṭiziwzzu, wigad agi u ssexdamen ara taqbayliṭ, acu ssexdamen ihi, dambeddel n tuṭlayṭ n taṣrabṭ n tiziwzzu ar ṭin n tfransist ; taqbayliṭ, neṭṭat teṭbini d s waṭas di laḥḍur iceyben taṣartiṭ

ula baeda ma d yili wawal yaf tefsut n tmanyin (« 80 ») imi delben imaziyen izarfen n sen d gudles amazi, umaena taqbaylit agi tettili d cwiya d gumbddel n tutlayin n tfransist d taerabt n tiziwzzu.

Af a-y-agi nezmer ad nini bellik imxebren agi nmay ssexdamen taqbaylit di lahður n sen, zdat n leqbayel, iwakken ad qarben ar yarsen ; ma-y-gella ma sxedmen taerabt n sen yerna zdat wigad agi, annect agi i twafhem bellik ubyin ara ad xelđen leqbayel di lahður n sen, nay ur tnebyin ara axatar mači b^wuħrum n sen, di barraniyen.

Neşşaweq di tşellat agi i wakken ad nini belli isufer n « tusna n tutlayt » xas akken ssetbaend di lahður ambeddel n tutlayin maena mači waħd n ssen, nutni ladya twaħkmen s gsufer n « tmusni n tmettit n tutlayin » ulabaeda si « lhala n lhedra ».

Dakken tura ilaq ad nini belli « ambeddel n lahður » (l'alternance conversationnelle) yekcem d « gumbddel n lhala n tutlayt » (alternance situationnelle) axatar nufa d akken at la Haute-Ville u tenṭaqen ara kan akka isufer n lhedra s teqbalit tenṭaqen ten id s teqbalit imi imħessisen n sen d leqbayel, wammag a ten i d neṭqen, amakken n wala di tşellat agi, s taerabt. Iwqem ad nini dagi, d akken « ambeddel n lahður » akud « umbddel n lhala n tutlat » leħunt akken tayuga d g^wayen yaenen « lhedra di tmettit ».

Faf leswam agi, ambeddel n tutlayin ur d itili-y-ara mbyir lhedra, tmettit, d yedles n yemdanen.

Abeddel n tmeslayt n taerabt n tiziwzzu, teqbaylit tfransit i t beggined, d gumahil agi, tazyemt n nekwa tadelsent n imezdayen agi n taddart n tiziwzzu ; nay tikwal dayan i ten yetqiyiyimen ger leqbayel.

Γaf laḥseb b^wayen t̄walin imezday n la Haute-Ville, t̄aerabt n sen ulac t̄ameslayt iṭ yifen, s yes i d neṭqen u nutni d lufanet, dayen i d warṭen l̄ged n l̄ged n sen, t̄ameslayt n tyemmaṭin n sen, u yarna t̄ameslayt n temdit, n iḥedriyen ; t̄aerabt agi t̄ t̄ xebbiṭi ten i d yaf taḡaddit n sen ig weqmen d wudles n sen mucaēen ; yaf a-y-agi yebb^wud l̄hel a t̄ ḥarzen, d imi-y-akka i t̄ ssexdamen di mkul amken, zdat bu byun yela : d aērab nay d aqbayli. Asexleḡ i t̄sexlaḡen uk t̄fransist, yella d d g^wakken i byen aṭ mucaēen ula baēda di tmusniwin, ger imusnawen... ; annect agi ladya a yessalin di cciea n sen.

Aēddi-y-agi i t̄eddin imxebren nnay si t̄meslayt ar t̄ayed yella d tikwal iwakken ad sbegnen imanen n sen aṭan qefzen di t̄aerabt n tiziwzzu, di teqbalit d t̄fransist.

Umaēna asexdem agi n teqbaylit deg mettel n tutlayt n la Haute-Ville iṭ kemmil d g^waḡqar n nekwa n sen ; a-y-agi yekka d s g^wayen imu qqaren imesdurar « ṣḥab zdimuḡ » nay tazdimuḡt, i wakken as d sbegnen bellik t̄tun laṣel n sen, u yarna tutlayt n sen ur t̄esei la d lmaēna, la d laṣel.

Lihala-y-agi terna tet̄timyur si t̄efsut n tmanyin « 80 » imi imezday agi n taddart n tiziwzzu t̄qarriben ar leqbayel axaṭar wigad agi sbegnen d t̄irrugza n sen zdat n l̄hukuma t̄aelayent. Xas ṣṣawḡen ar s annecta, aṭ n l̄huma-y-agi u t̄tun ara ansi d kkan, dakka i t̄ ruḡun si t̄aerabt ar teqbaylit.

Γar taḡara, nezmer ad nini belli timlilit n tutlayin di la Haute-Ville t̄esbini-y-i d belli tafrensist tet̄waxdem di mkul l̄hala anda t̄ella lxudma, d leqraya, ma t̄aerabt n tiziwzzu, . taqbaylit, t̄igi t̄waxedment i wexxam, d leḥbab, ayen yaēnen t̄ameddur̄t n yallas n imezdayen n la Haute-Ville.

Taf annecta nezmer ad nini belli ayen i gellen ger tafransist, taqbaylit, taerabt n tiziwzzu yella d d itmuri (la fonction) n tmettiṭ n tuṭlayin . Ma dayen yaenen ayen yellen ger taerabt n tiziwzzu taqbaylit, madam ur naerid ara acu tchemmimen leqbayel yaf aeraben n tiziwzzu, di lhedra n sen i g laq ad nessenkel, ur nezmir aca d nini : ma d mgaradent yar laḥseb imuri n sent, yaf laḥseb b^wanda twasexdament ; nay d trad ad yilin ger asent ?

da-y-agi id issefk ad nḥewwes aktar di tazrewt nniḍen.



قسم الأطروحات
و المذكرات

ملخص

التساوب اللغوي في منطقة مدينة تيزي وزو

عربية تيزي وزو / قبائلية / فراتسية
[حالة حي المدعو " la Haute-Ville " (المدينة العليا)]

م ل خ ص

يتناول هذا البحث بعض الاستعمالات اللغوية لدى متكلمي مدينة تيزي وزو، المدعو بـ " Haute-Ville " (المدينة العليا) أو بالدشرة (قرية). يتطرق هؤلاء المتكلمين في خطاباتهم إلى ظاهرة التناوب اللغوي و هذا بين عربية مدينة تيزي وزو، القبائلية و/أو الفرنسية.

حتى يتسنى لنا التحليل، لقد ارتكنا على قطعة من مدونة استقيناها من التسجيلات السمعية التي قمنا بها (لمدة سبع ساعات). لقد ارتأينا إثرها إلى تنويع تقنيات التسجيل (التسجيل " التصريفي"، " الخفي"، و" بمساعدة مخبر متواطئ") و المحاورات (الحوار الحر و الحوار نصف الموجه).

كما أخذنا بعين الاعتبار في جمع هذه المادة اللغوية، مختلف التغيرات الاجتماعية منها الخاصة بالمتكلمين (السن، الجنس، المستوى التعليمي و المستوى المهني) و المشتركة منها (النسب الاجتماعي الثقافي: عربي، قبائلي)، لغة/لغات المتكلمين (عربية تيزي وزو، القبائلية والفرنسية)، موضوع الخطاب (الخطاب اليومي، المهني و السياسي) و مكان الخطاب (الإطار العائلي، الإطار الخارجي الخاص بالمتكلمين من الجنس الذكري والإطار المهني).

لقد لاحظنا أثناء تدوين التسجيلات اللغوية، أن متكلمي المدينة العليا يتطرقون إلى ظاهرة التناوب اللغوي كلما استخدموا في كلامهم بعض الوحدات اللغوية الخاصة بمستويي اللفظي و النحوي و منها الفعل " قال"، الفرائض اللغوية، الضمانر التصريفية، الأسماء الإشارة والأسماء الموصولة (تناوب التكراري). تتصرف هذه الوحدات اللغوية كمحرك للتغير اللغوي، هذا يعني أن هذه الوحدات تكفي لمرور المتكلم من لغة إلى أخرى دون أخذ بعين الاعتبار ركائز الوضعية الخطابية (المتكلمين، لغة المتكلمين، موضوع الخطاب و مكان الخطاب).

بعد إطلاعنا على الوضعية اللغوية للمدينة العليا أو المدينة القديمة بدى لنا أنها تقترب مظهرها و جوهرها من المظاهر النظرية التي حللها كل من ج. فيشمان، و ج. قمبرز.

يرجع هذان العالمان ظاهرة التناوب اللغوي إلى المحيط الاجتماعي الذي يحدث فيه الخطاب (ففي هذه الحالة يكون تناوب اللغات حدث اجتماعي لغوي) و إلى انفعال الفردي، من الأسلوب الشخصي (ففي هذه الحالة يكون التناوب اللغوي حدث لغوي بحت).

إن موضوع الذي تناولناه أثناء هذا البحث يهدف إلى الكشف في حالة التعددية اللغوية عن أثر العوامل الاجتماعية اللغوية و كذلك اللغوية في تحقيق ظاهرة التناوب اللغوي بين عربية تيزي وزو، و القبائلية، و الفرنسية. بعبارة أخرى، نتساءل عن أصل هذا التناوب اللغوي أهو أمر إجباري حدد من ظروف الوضعية الخطابية أو هو اختيار ذاتي من المرسل إلى المرسل إليه.

على إثر ما قدمناه ارتأينا إلى تجزئة هذه الدراسة إلى بابين.

تطرقنا في الباب الأول إلى دراسة الجانب النظري المنهجي للتناوب اللغوي للمدينة العليا. تناولنا إثرها نظرية علم الاجتماع اللغوي حسب ج. فيشمان، إذ ركزنا على مفهوم الوضعية الخطابية وأثره في الكشف عن العلاقات المختلفة التي تربط بين العناصر الخطابية أي بين المرسل و المرسل إليه و بين مجالات استعمال اللغات المختلفة.

استادا إلى نظرية ج.ج.قمبرز، قدمنا لمحة عن المظهر اللغوي لتناوب اللغات، ملحين في ذلك عن " التناوب الخطاب " و بالأحرى على العناصر اللغوية المساهمة في إحداثه و على كذلك العلاقة الموجودة بين الملكة اللغوية ونقص في هذه الملكة و بين التغير اللغوي.

انطلاقا من هذه الاعتبار النظرية و المنهجية تطرقنا إلى التمييز بين مظاهر الاحتكاك اللغوي و خاصة بين تناوب اللغوي و الاقتراض اللغوي، و التداخلات اللغوية و المزج اللغوي. و يكون هذا التمييز كمؤهل لإبراز ظاهرة التناوب اللغوي من بين ظواهر احتكاك اللغات المختلفة.

لقد ارتأينا في ظرف آخر، من هذه الدراسة، إلى وصف الوضعية الاجتماعية للمدينة العليا حيث تتواجد فيها كل من عربية تيزي وزو، القبائلية و الفرنسية؛ صف إلى ذلك أن عربية تيزي وزو هي " لغة أم " الناطقين من سكان حي " الدشرة ". فعلى هذا الأساس أصبحت هذه اللغة موضوع جدال بين مخبريننا و

الناطقين بالقبائلية. لذلك نساءنا إذا التاب اللغوي بين اللغات السالفة الذكر أحامل في طياته لمسات المضايقة في تحديد الهوية الاجتماعية الثقافية؛ أم أنه مظهر من مظاهر التقييم الاجتماعي.

الباب الثاني يتناول، على ضوء ما قدمناه في الباب الأول في المظاهر النظرية المنهجية، تحليل المدونة.

محمل هذه الدراسة التحليلية بين لنا الركائز الأساسية للوضعية اللغوية (المتكلمين: المرسل والمرسل إليه، لغة/لغات المتكلمين، موضوع و مكان الخطاب) تلعب دورا هاما في دفع ناطقي المدينة العليا إلى اللجوء إلى ظاهرة التاب اللغوي.

لقد بدى لنا اختيار ناطقي الدشرة للغة تتوقف على نظرة المتكلم صوب السامع و العكس صحيح. تتحدد هذه النظرة في السن، الجنس، المستوى التعليمي، المستوى الميني و النسب الثقافي الاجتماعي. و في حالة مجاهلة المرسل إليه يكتفي إلى المظهر الخارجي لسابقه، أي طريقة اللباس، تحلقة الشعر ... صف إلى ذلك أخذ بعين الاعتبار، أثناء الأدوار الخطابية، العلاقات الاجتماعية و النفسية، التي تربط بين بنى الخطاب (المرسل والمرسل إليه).

لذلك بدى لنا أن ناطقي المدينة العليا يمارسون أحادية اللغة، الخاصة بعربية تيزي وزو الممزوجة بالافتراضات اللغوية من القبائلية و الفرنسية في الإطار العائلية و الذاتية؛ بين أعضاء العائلة خاصة إن تواجد شخص أمي، أثناء الأداء الخطابي، أو بين الأصدقاء و الصديقات و في السياقات الحياتية اليومية و بالأخص العاطفية منها.

أما ما يخص التاب اللغوي بين عربية تيزي وزو و الفرنسية فقد يتحقق - حتى و أن حضر الناطقين باللغة القبائلية في الخطاب - في السياقات العامة، المشتركة و العملية، و يستخدم في إطار حيث يشارك فيه متكلمي ذوي الملكة اللغوية في الفرنسية.

كما يلجئ كذلك مخبرين لنا إلى استعمال التاب بين القبائلية و الفرنسية و/أو عربية تيزي وزو في حالات الحديث عن المواضيع السياسية و خاصة عن " الربيع الأمازيغي " من سنة 1980.

انطلاقاً مما رأيناه، أي ما يخص الاختيار اللغوي لدى مخبريننا اكتشفنا أن ناطقي حي المدينة العليا يحاولون، بلجونهم إلى اختيار اللغة القبائلية، الاقتراب من القبائل. بيد أنهم في حالات أخرى يعبرون - باستعمالهم للعربية أمام الناطقين بالقبائلية - عن رغبتهم في النفور من هؤلاء.

يعتبر التناوب اللغوي في مثل هذه الحالات كظاهرة إجبارية مقيدة بظروف الوضعية الخطابية.

من جانب آخر، تشير هذه الدراسة التحليلية إلى أن الوحدات اللغوية السابقة الذكر تساهم لا محالة في تحقيق التناوب اللغوي في حيز التناوب الخطابي. فالتناوب اللغوي يكون شخصي.

و لكن اكتشفنا أثناء التحليل أن هذه الوحدات اللغوية اخترت حسب المتطلبات اللغوية الاجتماعية للمتكلمين. لذلك يكون التناوب الخطابي، في هذه الحالة، مقيد بالتناوب الوضعي اللغوي و بالتالي يكون التناوب اللغوي خاضع للملكة الخطابية الاجتماعية، و هذا ما يفسر تطرق متكلمي المدينة العليا إلى استخدام في بعض خطاباتهم مع الناطقين باللغة القبائلية لغة القبائلية.

على ضوء هذه الاعتبارات استنتجنا أن هناك علاقة تكاملية بين العوامل اللغوية و العوامل الاجتماعية، العلاقة التي اكتشفناها ثمة بين التناوب الخطابي و التناوب الوضعي. إن التناوب اللغوي بين عربية تيزي وزو و القبائلية و الفرنسية يتصرف كمخطط لغوي للاستدلال عن الحالة الذاتية التي يشعر بها المتكلمين صوب وضعيتهم اللغوية الاجتماعية. فيبرز المتكلمين عبره، شعورهم المخففة أو المفرطة اتجاه مضايقاتهم في تحديد هويتهم الاجتماعية الثقافية.

فعلا، إن تطرق متكلمي المدينة العليا إلى استعمال اللغة العربية لدليل من جهة، على محافظة هؤلاء على نسبهم الثقافي الاجتماعي (النسب العريق) و من جهة أخرى على انتماءهم إلى محيط مدني و حضري راقى. و أما عن لجوءهم إلى استعمال التناوب اللغوي بين عربية تيزي وزو و الفرنسية فيمكن أن نرجعه إلى رغبتهم في تقييم تاريخهم الحضري الثقافي فإدماجه في نمط علمي موضوعي. و هذا ما يمكن قراءته في خطابات مخبريننا الذاتية اللغوية.

في ما يخص استعمال اللغة القبائلية بالتناوب مع عربية تيزي وزو و/أو يمكن تفسيره بإرادة المتكلمين في إظهار موقفهم التقيمي - الذاتي، خاصة صوب ملكتهم في مختلف هذه الأنظمة اللغوية. و يمكن أن يكون هذا التناوب كمظهر التقرب من الناطقين للغات القبائلية مستتلا على مدى تحضر متكلمين المدينة العليا.

بالإضافة إلى ما سبق الذكر، فاللغة القبائلية تمثل عاملا مهما في إبراز مضايقة متكلمينا في تحديد هويتهم الثقافية الاجتماعية، و هذا مرتبط بلا شك بالعبارة المنحطة التي يكنها ناطقي القبائلية " المتعصبين منهم " لهذه الجماعة المدنية المتمثلة في " Shab Zdimuh " و " Tazdimuht " (قاصدين اللغة)؛ العبارة التي يفصد منها أن عناصر هذه الجماعة الاجتماعية متكرين لجذورهم الثقافية (التي تبدو لهم قبائلية) و أن لغتهم لا أساس لها.

هذه النظرة السلبية لدى سكان المدينة العليا، شعورهم بالمضايقة الثقافية خاصة أثناء و بعد المطالبة البربرية من سنة 1980، الشعور الذي جعلهم يقتربون من الناطقين بالقبائلية الذين أبرزوا شجاعتهم إبان هذه الأحداث. و رغم ذلك، فمخبرينا لم ينسوا جذورهم الأصلية العربية. و لذلك نراهم يستعملون التناوب اللغوي بين القبائلية وعربية تيزي وزو.

و في الأخير، انطلاقا مما تقدم، نستنتج أن العلاقة الكائنة بين الفرنسية و عربية تيزي وزو و القبائلية هي علاقة وظيفية، نظرا لاختلاف أنماط ممارستها و يمكن لهذه العلاقة أن تمتد بين عربية تيزي وزو و القبائلية.

و السؤال المطروح في هذا المجال هل بإمكان أن تتحول هذه العلاقة بين هاذين النظامين اللغويين، باعتبار التمثيلات اللغوية للناطقين باللغة القبائلية، إلى حالة نزاعية ؟ هذا ما يتطلب البحث فيه بعمق في دراسة أخرى .